This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

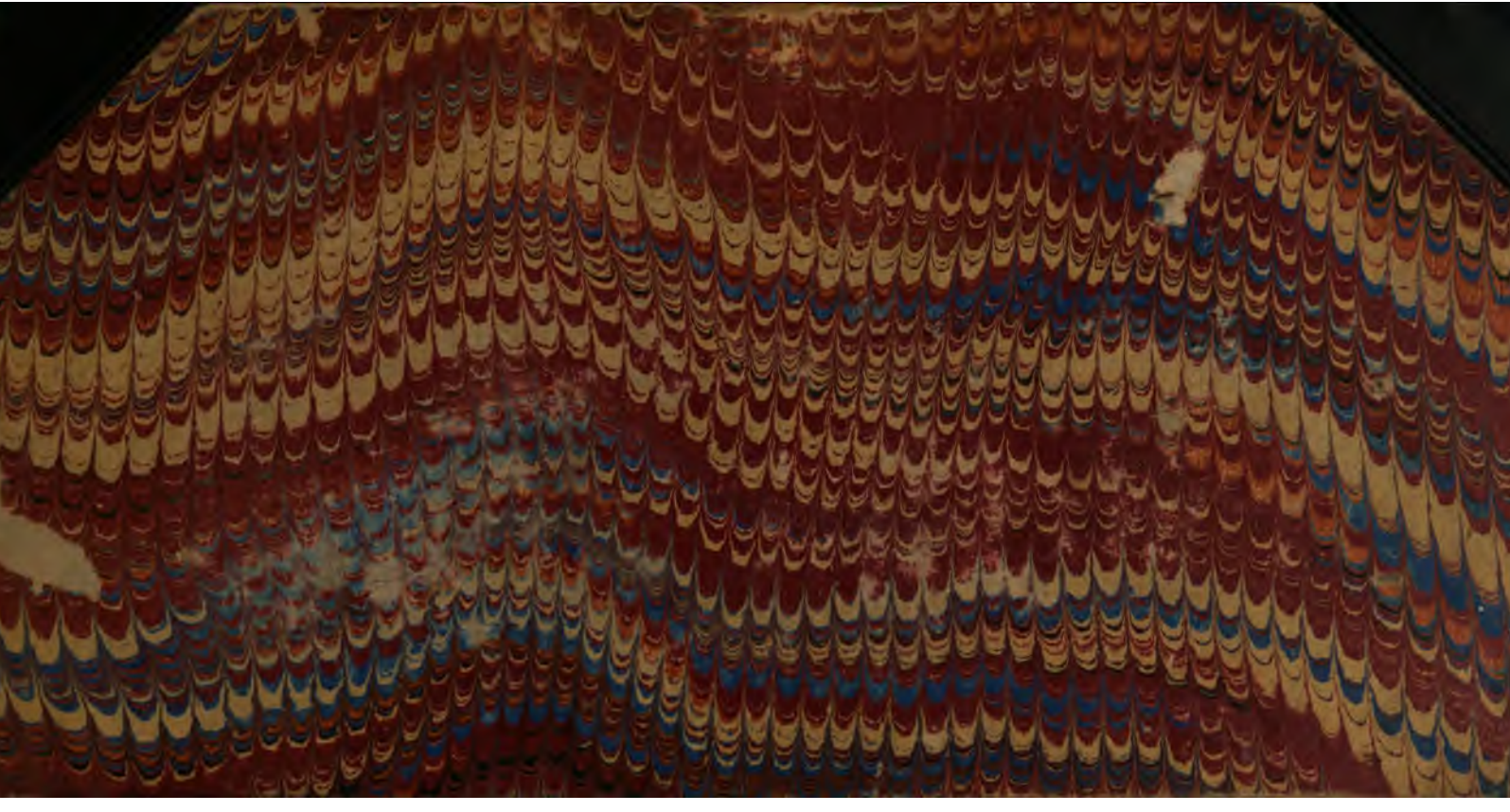
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Fry I d. 13
FRY COLLECTION

PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY

L. Davidson

VIE

DE LA RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE-ANNE

VIE

DE LA RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE-ANNE

MARIA DE LA FRUGLAYE

RELIGIEUSE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

CHANOINESSE RÉGULIÈRE DE SAINT AUGUSTIN

AU MONASTÈRE DE PARIS, DIT DES OISEAUX

Rue de Sèvres, 86

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem. (JOAN., XV, 11.)

A. M. D. G.

DEUXIÈME ÉDITION, AVEC PORTRAIT

AUGMENTÉE DE NOTICES SUR QUELQUES-UNES DES RELIGIEUSES CONTEMPORAINES DE LA R. M. MARIE-ANNE.

DEUXIÈME VOLUME.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

CLERMONT-FERRAND
Mel BELLET, Directeur
rue Barbançon.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA PROPAGATION CATHOLIQUE
Enault et Vuaillat, rue Cassette, 23.

1868

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

VIE

DE LA

R. M. MARIE-ANNE

(MARIE-HYACINTHE-PAULINE DE LA FRUGLAYE)

NÉE LE 30 JUIN 1808, DÉCÉDÉE LE 27 AVRIL 1862

LIVRE DEUXIÈME.

VIE RELIGIEUSE.

—

CHAPITRE Ier.

ENTRÉE AU COUVENT ET POSTULAT.

Mort du Père Ronsin. — Lettre remarquable de Maria à ce sujet. — Correspondance de Zéphirine de Kergariou, la Mère Saint-Jean-de-la-Croix. — Entrée de Maria aux Oiseaux. — Postulat. — Lettres à ses amis de Bretagne.

Quand on a mené dans le monde la vie de Maria, non-seulement on est prêt à l'heure du sacrifice, mais on arrive au port de la Religion chargée de saintes œuvres et d'ardents désirs. Toutefois, on se demandera comment avait été entretenue cette vocation que nous avons vue se déclarer aux Oiseaux pendant la grave maladie qui conduisit Maria aux portes du tombeau,

comment elle sut répondre à ce second appel, si rarement entendu des âmes même ferventes que d'insurmontables obstacles ont longtemps retenues dans le monde; car, lors même que leurs liens sont rompus, tout, jusqu'à leurs œuvres de zèle, semble les y retenir.

Tant que vécut le Révérend Père Ronsin, une correspondance assidue fut le soutien de cette chrétienne résolue et généreuse, mais qui se méfiait trop d'elle-même pour marcher sans conseil. Dieu, secondant son humble défiance et sa bonne volonté, plaça toujours près d'elle une âme d'élite qui eut charge de lui montrer la voie et jusqu'au sentier qu'elle devait suivre pour arriver à la perfection. Le Père Ronsin mourut à Toulouse, le 4 novembre 1846, loin de Maria, loin de toutes les âmes dont il avait été l'appui, dans cette espèce d'exil qui fut pour lui ce calice très-amer que Dieu ménage à ses amis sur le déclin de leurs jours, pour achever de les purifier quand ils ont bien combattu et généreusement travaillé pour sa gloire.

Lorsque le saint religieux eut mérité d'être appelé du travail au repos, Dieu lui-même prit soin d'en instruire Maria, ainsi qu'elle le raconte si simplement elle-même dans la lettre suivante, adressée à la Révérende Mère Sophie, supérieure du couvent des Oiseaux.

« 16 novembre 1846.

» Ma bonne Mère,

» J'éprouve bien, comme vous, que jamais mon âme ne s'est trouvée plus unie à la vôtre que dans ce moment, où notre douleur commune vient sans cesse rapprocher nos pensées, confondre nos regrets et nos consolations aux pieds de otre-Seigneur. J'ai reçu avec des larmes que vous ne condamnerez pas, chère Mère, votre lettre et ses précieux accessoires : les cheveux, l'image, la lettre de notre bien cher Père, et les touchants détails des derniers jours de sa vie (1).... Votre sollicitude pour moi dans cette circonstance m'a plus que jamais prouvé, ma Mère chérie, la tendresse dont vous voulez bien faire retour à mon respectueux dévouement. Il me semble qu'en reconnaissance, je dois vous dire en toute simplicité comment Notre-

(1) Ces derniers jours, vraiment si remarquables, et tout remplis de l'amour du sacré Cœur de Jésus, dont le Père Ronsin avait été l'apôtre, sont racontés dans le livre intitulé : *Mémorial des Enfants de Marie.* (Enault et Vuaillat, rue Cassette, 23, Paris.)

Seigneur a bien voulu soutenir et consoler tout ce qui souffrait en moi dans une perte si grande ; je puis tout dire à ma Mère, elle saura bien que c'est pour elle seule.

» C'est Marie, ma digne Mère, qui a bien voulu m'annoncer la fin de son dévoué serviteur. J'en étais sûrement bien occupée, mais enfin, j'écoutais la *Gazette* avec toute l'attention nécessaire pour faire quelques observations à mon père, et trouver, après la lecture, matière à conversation suivant son désir, quand le 6, à sept heures et demie, mon esprit fut frappé de la vue de la sainte Vierge, debout devant moi, et tendant les mains à cette chère âme pour l'introduire au ciel. Je remarquai jour et heure pour me rendre compte si c'était le moment de sa mort qu'il plut ainsi à la Providence de me faire connaître pour satisfaire mon désir de prier pour lui le plus tôt possible. C'était quarante-huit heures précises après sa fin. La justice de Dieu avait-elle imposé ce délai à son entrée au ciel, ou seulement avait-elle différé pour moi la connaissance de sa mort jusque-là?... Toujours est-il que cette douce image de la Mère de miséricorde pour lui ne me quitte guère, et je serais heureuse d'en faire partager la consolation à ma bonne Mère....

» ..... Oh ! oui, la Croix, si de là-haut notre ami voit que nos âmes en aient besoin pour le rejoindre et pour glorifier sur la terre le Cœur divin qu'il a tant aimé ! »

Après la mort du Père Ronsin, Maria n'eut point à chercher le guide qui le remplacerait. Déjà, ayant près d'elle à Quimper le Révérend Père Renault, elle s'était adressée à lui, ainsi que nous l'avons dit. Les citations du journal de Maria ont assez fait connaître la sage direction de ce saint Religieux. Remarquons seulement ici quelle était la marche qu'il suivait lorsqu'il s'agissait du choix de l'état de vie et d'une vocation à la vie religieuse. Ce sera Maria encore qui nous le dira.

« La profonde estime qu'il portait à tous les Ordres religieux approuvés par l'Église, et son admirable respect pour la *volonté de Dieu*, qu'il cherchait uniquement, inspirait son extrême délicatesse dans la décision du choix des Congrégations. Il cherchait à connaître le trait particulier de la grâce dans l'âme, le *mot* décisif que Dieu lui faisait entendre. Quand il l'avait trouvé, aucune considération d'affection, de convenance humaine ne l'ébranlait : c'était admirable à voir. — Je ne viens pas *décider*, je viens *connaître* la volonté de Dieu, ou ce qu'il demande de vous ; et remarquez, cela est si vrai, que ces mêmes pages dans lesquelles vous lisez : Dieu me veut sœur de la Charité, ont fait comprendre à nombre d'autres âmes qu'il les voulait Carmélites, Visitandines, Augustines, etc. — « Ne vous retirez

» pas, disait-il à la mère d'une jeune personne dans cette position ; lisez » vous-même dans le cœur de votre fille, nul ne le peut mieux connaître. » Vous voulez comme elle que la volonté de Dieu s'accomplisse ; je ne » cherche pas autre chose, je mets sous vos yeux ce qui peut l'éclairer.... » Voyez vous-même. Etre ce que Dieu veut que nous soyons en ce monde, » c'est notre fin, c'est notre place, par conséquent le bonheur. Il y a grâce » ensuite pour les difficultés. Il y a convenance de l'âme, des qualités natu- » relles même, à la vocation pour laquelle Dieu nous a créés. »

« Une fois que le Père Renault avait reconnu la volonté de Dieu sur l'âme, sa fermeté était inébranlable pour la soutenir contre les douloureux combats de la nature, et lui indiquer constamment le but auquel il fallait tendre, quels que fussent les délais ou les peines nécessaires pour y arriver. »

C'est ce qu'il sut bien montrer dans la vocation de notre chère Mère Marie-Anne. On l'a su par elle, et lui-même, deux ans avant sa mort, le racontait ainsi à l'une de nos sœurs du Tour qui allait demander de ses nouvelles au collége de Vaugirard, dont il était le père spirituel, tandis que son ancienne pénitente dirigeait la maison d'Issy. Le dialogue tout vivant encore dans la mémoire de la bonne Sœur, fut ainsi écrit le jour même. — « Eh bien, dit le Père Renault, comment va la Mère Marie-Anne ? — Bien, très-bien, mon Père. — Sa santé se soutient donc habituellement bonne ? — Oui, mon Père ; elle vit de notre régime, suit tous nos exercices et fait absolument comme tout le monde. — Remerciez-en bien le bon Dieu ; vous ne l'avez pas eue sans peine. La Bretagne ne voulait pas absolument s'en dessaisir. On disait : L'affaiblissement de sa santé ne lui permettra jamais de suivre une règle ; la volonté de Dieu ne s'expliquera que trop par cet empêchement. — Et moi, je persistais à demander un essai. Je résidais à Paris pendant les premières années de son noviciat, continue le Père, et là j'avais à combattre en elle-même sa défiance et son humilité. Elle me soumettait ses difficultés, son âge, son incapacité morale prétendue. Quels services pourrait-elle rendre ? — Enfin, ma fille, lui disais-je, vous pourrez peut-être bien corriger des devoirs de sixième ? — Et il fallut bien qu'elle se rendît. »

Au reste, disons ici que Dieu lui-même s'était joint à ses serviteurs pour indiquer à Maria le lieu où devait se consommer son sacrifice. C'est elle-même qui raconte ce fait à une personne

très-digne de foi, et qu'elle voulait affermir dans sa vocation pour l'Ordre du bienheureux Père Fourier. « Avant de me décider entièrement pour notre saint Ordre, j'avais été tentée plus d'une fois d'entrer chez les Hospitalières de Saint-François, fondées à la porte de Kéranroux. Pendant une de mes retraites, il arriva une fois que, étant en méditation dans une tribune qui donnait sur l'église, je m'oubliai, et je restai à genoux beaucoup plus longtemps qu'il ne m'avait été permis, étant fort souffrante à cette époque. Alors je fus pressée intérieurement et plus fortement que jamais, d'entrer chez ces bonnes Hospitalières, que j'aimais tant, et qui me le rendaient bien. Quand la cloche du couvent vint à sonner, je me ressouvins de la défense qui m'avait été faite de rester à genoux. Immédiatement je m'assis, mais en même temps j'aperçus le démon qui prenait la fuite, avec accompagnement d'une odeur fétide et nauséabonde, si bien qu'à ce double signe je reconnus mon visiteur; mais, afin que je n'en pusse douter et que je ne prisse point ses suggestions pour des inspirations divines, quel ne fut pas mon étonnement quand, levant la tête, je me vis moi-même en face de moi, dans le vitrail de l'église, *en costume complet de religieuse de la Congrégation de Notre-Dame....* La paix et le calme rentrèrent dans mon âme avec mon acquiescement à la volonté divine, si clairement signifiée; et depuis, bien que j'ajoutasse plus de foi à la seule décision de mes guides qu'à toutes les visions et révélations, le souvenir de ce que j'avais vu venait corroborer l'avis du Père Renault, et affaiblir les prétextes mis en avant pour me diriger ailleurs qu'en cette chère maison à qui j'étais bien réellement prédestinée. »

La volonté de Dieu avait d'ailleurs ici pour Maria plus d'un avantage. — « Si je me faisais religieuse en Bretagne, disait-elle en riant à ses sœurs de noviciat, je serais bientôt Supérieure, tant les préventions aveuglent; mais ici je suis assurée de mener la vie tant louée de notre bienheureux Père : une vie *humble, pauvre, pénitente, laborieuse et cachée.* » On verra que notre chère Sœur comptait sans les talents et les vertus que la grâce divine avait si bien développés en son âme; et qu'à Paris, comme dans la maison religieuse de Bretagne

la plus inconnue, son mérite devait la placer aux premiers rangs.

Avant d'introduire notre nouvelle Sœur au noviciat, qu'il nous soit permis de jeter encore un coup d'œil en arrière. En entrant aux Oiseaux, on sait, Maria ne venait point à l'inconnu ; elle-même avait en quelque sorte pénétré dans la vie intime de la Communauté par la correspondance de l'amie tant de fois nommée ici, et qui, en la précédant, s'était fait un devoir de lui frayer la route et de lui en signaler les avantages et les écueils. Quelques citations mettront au courant de ce noviciat anticipé, dont les leçons lui arrivèrent par Zéphirine.

« 17 juillet 1837. Ma chère Sœur, vous êtes bien silencieuse, lui écrivait celle-ci peu de temps après son entrée au couvent ; je vous ai pourtant dit que notre bonne Mère pour le moment ne nous interdisait pas l'intime communication de nos âmes, qui leur a été si utile par la grâce de Dieu, qui peut l'être encore, bien que, pour mon compte, le besoin ne s'en fasse plus sentir comme avant mon entrée ici. Vous en comprenez la raison ; mais jamais je n'oublierai devant Dieu le secours, l'appui et la force que le cœur et la pauvre âme ont trouvés durant leurs longues angoisses dans votre charitable affection, dans ces bonnes lettres qui, à défaut de votre présence, venaient soutenir mon courage et m'animer à marcher dans cette voie de croix qu'il a plu à Dieu de me choisir. Aussi, ma Sœur, n'ai-je pas besoin de vous dire si je prie pour vous, si je recommande à Dieu les différents besoins de votre âme, bien que je les connaisse moins en détail depuis que je me suis éloignée de vous. Elle a toujours un besoin croissant d'aimer Notre-Seigneur, cette chère âme, de correspondre à ses grâces, d'être toute dévouée à son service et à sa gloire, de mourir à l'estime du monde, d'agir en toutes choses par les motifs les plus purs, de se tenir bien abandonnée à sa volonté, à son bon plaisir. Je demande donc tout cela, sûre de deviner vos désirs, pour vous comme pour moi. Je n'ose parler à Dieu de hâter le moment où il vous doit faire entrer dans l'*arche*, puisqu'il vous a fait entendre que cette grande grâce est encore éloignée.

» En mille occasions toutefois, je ne puis me défendre de dire intérieurement à Notre-Seigneur : Oh ! que je voudrais l'amie que vous m'avez donnée, mon Dieu, aussi heureuse que moi ! Puisse-t-elle disparaître et se perdre bientôt dans l'obscurité de la vie religieuse !

» Je crains, bonne Sœur, cette multiplicité de soucis qui vous préoccupent, cet applaudissement du monde, de vos proches, au bien que Dieu vous met à même de faire, cet épanchement du cœur au dehors, ce trop grand

empressement à tout faire trop *bien*, ce désir trop vif d'être agréable aux siens, de paraître aimable dans le monde. Souvent nous nous persuadons que c'est seulement pour gagner les nôtres et le monde à Jésus-Christ; mais que d'illusions dans cela même ! Que faire donc ? Ah ! ce n'est pas moi qui puis ous le dire dans les différentes rencontres, mais Notre-Seigneur, qui, tant que vous vous tiendrez unie à lui par le recueillement intérienr, saura vous faire marcher sûrement entre ces deux écueils, d'en faire trop ou trop peu. Mon amie, tout ceci ne vous est peut-être pas utile. Vous craignez autant que moi ce que je vous signale, mais j'ai besoin de vous communiquer ce sentiment, qui me pénètre si profondément depuis que j'ai quitté le monde et cessé d'agir au dehors : — Qu'une journée passée dans les exercices de la communauté, ou même dans l'infirmerie, sans grandes souffrances, mais soumise à l'obéissance, me semble d'un bien plus grand mérite aux yeux de Dieu qu'une semaine employée aux plus saintes œuvres ! — Bien qu'on m'ait tant répété que je quittais le *certain* pour l'*incertain*, que j'étais nécessaire là-bas et inutile ici, je suis persuadée du contraire. D'abord, tous les genres de bonnes œuvres qui, par la grâce de Dieu, se font dans cette maison, m'ôteraient bien cette inquiétude de procurer moins de gloire à Dieu; mais quand bien même je ne serais jamais employée directement à ces œuvres, quand j'aiderais toujours à la lingerie, ou ne quitterais pas l'infirmerie, oh ! que je serais bien là pour disparaître, et pour procurer à Dieu la plus solide gloire qu'il puisse, il me semble, tirer de sa créature, celle qui provient de son anéantissement, du dépouillement de toute volonté pour vivre contente de se voir inutile, oubliée et sous ses yeux seuls ! Voilà ce qu'il me fait la grâce de comprendre et de voir pratiquer. Mais cela ne vient pas tout d'un coup; et souvent l'estime de certaines vertus nous trompe en nous faisant penser que nous les possédons. Ainsi, par exemple, je me figurais que mon désir d'être oubliée était sincère, et il me semblait que je souffrais des soins, témoignages d'affection et de petits égards que m'attirait mon titre de dernière venue. Eh bien, quand je me suis vue reléguée dans mon petit coin, pendant huit jours, au moment d'une maladie qui avait paru contagieuse, sans voir d'autre mère que l'infirmière qui m'amenait le médecin et me surveillait, bien que je sentisse que la prudence commandait cela à cause du pensionnat, et qu'aucun soin ne me manquât, j'ai eu un bon petit sacrifice à faire, auquel la retraite de notre bonne Mère Supérieure ajoutait beaucoup, et puis encore bien des pensées que le bon Dieu a permis que j'eusse au premier moment.... Ensuite, quand on a pu s'assurer que je n'avais réellement pas la scarlatine, le séjour de l'infirmerie a été encore bien plus pénible que je ne l'aurais pensé. Mes petites connaissances en médecine et l'habitude de soigner me fournissaient de bonnes occasions d'obéir avec mérite et de

renoncer à mon jugement en ce qui me touchait, et plus encore en ce qui touchait les autres. Surtout, j'ai pu admirer le bel exemple que me donnait la Mère Adélaïde, autrefois infirmière, et maintenant infirme pour le reste de sa vie. Une autre Mère malade étant venue prendre mon lit, je retournerai au dortoir du noviciat avec bien de la satisfaction. »

Ces aveux si simples allaient au-devant de bien des difficultés que Maria rencontra en effet plus tard sur son chemin, difficultés qui naissaient tout naturellement d'un séjour prolongé dans le monde.

Il y en avait d'autres encore, dont la charité était le motif ; et les nombreuses lettres qui lui arrivaient de sa Bretagne venaient chaque jour rouvrir la plaie de son cœur ; car là, bien que toutes ses œuvres eussent été maintenues, ce ne furent longtemps que plaintes, regrets, supplications, pour tenter de lui faire abandonner une voie de perfection qui n'était pas comprise, et que l'on combattait par tous les arguments depuis longtemps allégués et réfutés en pareille cause. Zéphirine, qui avait passé par là, qui prévoyait les mêmes attaques pour son amie, ne négligeait aucune occasion de lui applanir la voie. Aussi lui écrivait-elle, en lui envoyant la vie de Mademoiselle de Galard-Terraube, voulant la prémunir contre les illusions pieuses qui auraient pu entraver sa vocation à la vie religieuse :

« 27 juillet 1838..., Voici une vie qui vous intéressera, j'en suis sûre, et qui peut vous être utile ; car je l'ai entendue ici avec bien de l'édification ; ce récit m'a excitée, d'une manière particulière, à la reconnaissance envers notre bon Maître. Hélas ! s'il m'a accordé beaucoup des mêmes grâces et inspiré plusieurs des mêmes moyens de dévotion et sentiments, ils n'ont pas amené en moi le même résultat, faute d'une aussi grande fidélité à la grâce. Et malgré cela, le bon Maître a daigné me faire comprendre son appel, que cette âme si fervente semble n'avoir pas compris, entourée comme moi de personnes qui la détournaient de la vie religieuse, d'obstacles qu'elle n'a pu lever, malgré des désirs qui reviennent souvent, et qui me donnent la persuasion qu'elle fut trompée sur ce que Dieu lui demandait, mais bien innocemment, comme il arrive quelquefois par une de ces voies impénétrables de la Providence qui nous seront dévoilées plus tard. Toujours est-il que celles à qui il a été donné, comme à nous, de comprendre *ces choses cachées à plusieurs*, doivent redoubler de reconnais-

sance en voyant combien cette grâce a été gratuite et puissante. J'aurais voulu envoyer ce livre à mes sœurs, mais il est trop tôt : on me retournerait tous ces arguments qui m'ont été faits presque mot pour mot, et on en conclurait, avec plus de regret encore, que je me suis ou que j'ai été trompée ; ce que je ne sens pas, grâces à Dieu, admirant bien plutôt, comme il daigne me le montrer lui-même, que j'étais loin d'être nécessaire à tant de choses qui vont mieux depuis que je suis où Dieu me voulait. »

Comme la sœur Saint-Jean-de-la-Croix savait encourager Maria dans les retardements que le Seigneur apportait à sa consécration définitive !...

« 12 octobre 1838. Voilà donc Fantie au comble de ses vœux par vos soins ! Sans doute vous auriez dit de bon cœur, comme notre Père Ronsin, quand il mourait quelques-unes de ses filles : — *Mon Dieu, en voilà une que je vous envoie, prenez-moi donc aussi !...* Mais l'heure n'est pas venue. *Courage, confiance* et *patience,* cette vertu est une des plus *nécessaires*. Le bon Dieu connaît vos désirs, assurez-vous que si sa volonté vous retient dans le monde plus ou moins de temps, vous n'en serez pas moins une bonne religieuse, pourvu qu'en attendant le moment qui doit briser vos chaînes, vous sachiez vivre dans la dépendance, dans l'humilité, *au jour le jour,* sans attaches trop fortes.

» Je le remercie, ma bonne sœur, de vous faire mieux sentir votre misère dans ce moment par bon nombre de petites humiliations. Votre lettre m'excite à bien prier pour que vous appréciiez de mieux en mieux cette voie un peu nouvelle par laquelle le Seigneur semble vouloir vous conduire à présent ; je me réjouis pour votre âme du profit qui lui en reviendra. Le bon Dieu dénoue tout doucement, par ce que vous me faites comprendre mille attaches qu'il aurait fallu briser. En rendant votre zèle inutile aux âmes, il veut peut-être vous faire voir qu'il n'a aucun besoin de vous. L'acceptation de cette peine est un moyen de purifier bien des imperfections qui se sont glissées à notre *su* ou *insu* dans la plupart de nos œuvres dans le monde. Point d'abattement ni de découragement. Continuer de se mêler et de travailler aux œuvres que Dieu nous donne à faire, mais sans espérance d'en voir la réussite, sans même la désirer trop vivement....

» On peut certainement regretter de n'avoir pas eu le bonheur d'être religieuse dans sa première jeunesse ; c'est une faveur d'un grand prix, et il y a bien des choses que nous ne ferons jamais aussi bien à présent qu'alors ; mais en compensation, les âmes que Dieu a gardées par sa miséricorde au milieu de la contagion du monde apportent dans la Religion une vertu souvent plus éprouvée, plus solide, une piété plus sûre, l'expérience de bien

des choses qui ne s'acquiert pas en communauté, et qui, en particulier, pour nous vouées à l'éducation, est vraiment fort utile. Je crois qu'elles peuvent faire plus de bien aux jeunes personnes, et assurément les exemples de ce genre, que nous avons eus et que nous avons encore sous les yeux, sont bien consolants, bien propres à encourager celles qui arrivent un peu tard.

» Bien souvent, comme vous, je me suis dit : A l'âge que j'ai, on ne me formera pas comme dans la jeunesse. Je craignais surtout le manque d'ouverture et l'attachement à mes propres idées, défauts que n'apportent pas les très-jeunes personnes; eh bien, je puis vous dire simplement, pour dissiper vos craintes, que, m'étant attachée au début à acquérir les vertus opposées et les ayant demandées instamment à Dieu, il a fait le miracle que j'espérais de sa puissance, et m'a mise dans une sorte d'impossibilité d'avoir rien de caché pour notre Mère, ni d'autres idées et sentiments que les siens ordinairement.

» Il y a quelque temps, j'eus de fréquentes tentations contre l'obéissance, au sujet de diverses petites choses ordonnées par notre Mère ; les lui découvrir suffit non-seulement pour me donner force et tranquillité, mais encore pour dissiper les nuages. Que Dieu est bon ! S'il l'est ainsi pour moi, ne le sera-t-il pas au moins autant pour vous, ma bonne sœur? Oh ! non, il ne vous manquera pas, soyez-en sûre; mais il faut ne lui rien refuser. J'admire comme en certain temps il nous demande peu de chose quand il nous voit faibles ; puis, quand on a acquis quelque force et facilité à lui donner un peu, il demande davantage. Le sentiment plus vif, plus profond de ses grâces, de nos obligations, nous porte ensuite à de plus grandes choses, ou plutôt nous inspire une plus grande multiplicité de petits sacrifices; car, après tant de faveurs reçues de Dieu, après tant de liens rompus par sa grâce, tous les assujettissements de l'état religieux semblent vraiment peu considérables. Puis la facilité que donne la force des vœux ! J'ai eu envie de rire en lisant ces mots de votre lettre : « *Si vraiment Dieu m'appelle à la vie religieuse?* Je me suis reportée à ce jour où le même doute, le même découragement me réduisaient à une si douloureuse anxiété, que j'étais loin de voir que huit jours après je serais dans l'asile que Dieu m'avait choisi ! Mon amie, cet éloignement plus grand du monde est une nouvelle grâce qui a d'autant plus ses dangers qu'il n'y a rien à changer à votre vie si M. votre père tient toujours à recevoir. Puis enfin toutes ces contradictions qui ne doivent pas causer de contrariétés quand elles sont dans l'ordre de la Providence, sont précieuses aussi, vous le savez et vous le sentez. »

Une autre fois, Zéphirine trace nettement à son amie cet itinéraire spirituel :

Ce que Maria doit faire pour devenir une vraie religieuse de la Congrégation de Notre-Dame.

1° S'efforcer de vivre inconnue, cachée, oubliée; diminuer les rapports, même les plus saints en apparence, quand Dieu ou l'utilité réelle ne les commande pas;

» 2° S'appliquer aux œuvres basses, humiliantes, crucifiantes, et à faire parfaitement les plus petites choses;

» 3° S'habituer à être comptée pour rien, à n'être consultée sur rien. Tout commencer en se disant: Je ne finirai peut-être pas cette œuvre, mais y mettre tout son zèle et tous ses soins comme à l'*œuvre de Dieu*, qu'il fera finir par une autre, s'il lui plaît;

» 4° Ne rien ajouter aux mortifications corporelles sans permission, et mettre de la modération dans l'usage de celles qui sont permises, s'appliquant de préférence à faire mourir le cœur, l'esprit, l'âme même, en leur retranchant mille jouissances et satisfactions souvent bien légitimes, saintes même, mais qui, malgré cela, peuvent mettre obstacle à l'union avec Dieu et à cette sainte solitude à laquelle il daigne ici appeler l'âme au milieu même d'une nombreuse communauté et d'un grand pensionnat;

» 5° Vivre au jour le jour, sans projets; ce qui détache de bien des choses, prévient beaucoup d'illusions, remédie à la trop grande activité naturelle, à l'empressement, etc., et n'agir en tout que par le seul mouvement de l'esprit de Dieu;

» 6° Pour l'extérieur, grande simplicité, rien de remarquable. »

Non contente de soutenir, d'encourager son amie, la Mère Saint-Jean-de-la-Croix ne perdait aucune occasion de l'initier aux connaissances qu'elle-même acquérait de la vie religieuse et à ses expériences journalières. En lui envoyant le petit opuscule du bienheureux Pierre Fourier, intitulé : ***Le primitif et légitime esprit des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame***, ouvrage très-rare (1), elle dit :

« On a eu beaucoup de peine à me confier ce trésor, et malgré la responsabilité, je consens de bon cœur à être votre caution. Il m'a fait tant de

(1) Il a été réimprimé depuis. *Le primitif et légitime esprit des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame* est un traité succinct de la vie religieuse, dans lequel le bienheureux Pierre Fourier, en proposant à ses filles la plus sublime perfection, a tracé, sans qu'il s'en doutât, son propre portrait. Aussi la Sacrée Congrégation des Rites voulut-elle qu'il fût traduit en italien, et inséré en entier dans le procès de béatification, où il est qualifié de *verè aureus, véritablement tout d'or.*

bien, cet excellent livre, en me mettant à même de mieux connaître l'esprit de notre saint institut et de son fondateur, que j'ai extrêmement désiré de vous faire partager le bien de mon âme, ne recevant aucun secours sans souhaiter de le pouvoir mettre en commun avec la vôtre, tant je voudrais pouvoir vous faire éviter les petites pierres d'achoppement qui se trouvent dans la vie de communauté, en vous donnant de l'expérience par la communication de tout ce qui m'applanit la voie. »

Et comme la chère Zéphirine, depuis si longtemps versée dans tout ce que le dévouement à Dieu a de plus sincère et de plus généreux, encourageait son amie et savait lui indiquer en toute chose le vrai point où se rencontre la perfection.

« Vous avez, je crois, agi d'après la volonté de Dieu à Néris, en y emnant la vie cachée autant que possible; c'était bien l'avis de notre Mère Supérieure : disparaître quand on n'est pas obligé de se montrer; mais aussi, ne rien laisser de côté des œuvres ou actes qui tendent à la gloire de Dieu quand il nous les donne à faire, par crainte de l'orgueil; c'est ce qui me semble un devoir. Le recueillement, l'union avec Dieu sont des moyens de savoir quand et comment il faut agir, vous le savez bien. Je ne vous conseille pas à l'extérieur de pratiques basses et humiliantes qui feraient qu'on vous admirerait peut-être ; à la bonne heure quand vous êtes seule. Il me semble que ce temps coupé, comme vous me l'expliquez, est très-bien employé devant Dieu, malgré le peu de résultat apparent d'une journée ; c'est une sorte d'assujettissement religieux que tout ce courant. Je ne voulais pas qu'on m'évitât une seule de ces audiences de bonnes femmes, qui me semblaient aussi importantes que de grandes choses, pendant que j'étais dans ma famille. Vous pensez comme moi, j'en suis sûre. »

S'il arrivait au couvent des Oiseaux quelque trait édifiant, quelque départ joyeux pour la patrie, vite la Mère Saint-Jean-de-la-Croix voulait en partager le profit spirituel avec Maria. C'est ainsi qu'elle lui écrit les détails suivants sur la mort de l'une des religieuses qui, après avoir répandu aux Oiseaux la bonne odeur des plus héroïques vertus, couronna par la mort des saints la plus humble et la plus pénitente des vies.

« 2 juillet 1838. Notre sainte Mère Julie (1) est en possession du bonheur après lequel elle soupirait depuis si longtemps. C'est dans la nuit de vendredi à samedi dernier, jour de la Commémoration de saint Paul (1838),

(1) Voir sa notice au supplément.

qu'elle a rendu, pleine de joie, le dernier soupir, sans véritable agonie, mais dans des souffrances qui s'étaient beaucoup augmentées depuis quelque temps, et qui amenaient des crises d'étouffement bien fatigantes, pendant lesquelles nous avions cru plusieurs fois qu'elle nous échapperait. On peut concevoir aussi ce que la gangrène, qui s'était déclarée dans les intestins et l'estomac, a dû lui occasionner de douleurs. Elle sentait que cela ne pouvait se prolonger longtemps, et en éprouvait une joie inexprimable; elle nous avait dit un jour qu'elle ne pensait pas aller plus loin que la fête du Sacré-Cœur. Ce fut en effet ce jour-là qu'on l'administra; elle a été jusqu'à l'Octave. Quand on lui disait, sachant lui faire plaisir : — Ce sera dans l'Octave, j'espère, que Notre-Seigneur vous appellera, elle répondait : — Je n'ose y compter, je ne veux rien désirer, je ne veux autre chose que la volonté de Dieu; qu'on le sache, qu'on ne me parle d'aucun désir, je n'en ai aucun. Vivre encore un an, deux ans ainsi, s'il le veut, pour glorifier et réjouir son Cœur. — C'était là l'unique but de toutes ses héroïques vertus : le pur amour de Dieu, et nullement ses intérêts. Tout était si bien balayé de ce grand cœur, que Dieu tout seul y régnait, et cela depuis le premier jour de son entrée en religion, sans que sa générosité, sa mortification, son amour des humiliations se fussent un seul jour ralentis. Elle a eu de continuelles occasions de s'exercer dans toutes les vertus jusqu'à la fin, par une conduite toute particulière de Dieu, qui explique seule ce qu'on était amené comme invinciblement à lui imposer d'épreuves, par des sévérités, des refus, des contradictions semblables à ce que vous avez pu lire de plus crucifiant dans la vie des saints. Nous avons eu entre les mains ses instruments de pénitence, ensanglantés, et usés de telle sorte, qu'ils ne pourraient guère servir à présent.

» Depuis les neuf mois qu'elle était à l'infirmerie, toutes les mortifications corporelles avaient cependant été interdites à notre chère malade; mais le bon Dieu, vers qui elle s'était tournée dans son regret à cet égard, sut bien satisfaire la soif continuelle de souffrances qui la consumait. Une tumeur qui lui survint à la jambe nécessita l'application du fer et du feu, jusqu'au bas du talon; et cette plaie vive, renouvelée jusqu'à six fois, lui laissa encore en perspective l'amputation, dont elle eut tout le mérite par l'acquiescement de sa volonté, bien qu'on n'en vînt pas à l'effet. Dans une des dernières visites que lui fit le Père Varin, il l'assura qu'elle n'irait pas en purgatoire; qu'elle n'y ferait tout au plus, comme sainte Chantal, qu'une génuflexion. J'étais seule avec elle. La joie qui se manifesta dans tout son être, ne se peut rendre. Et moi, j'admirais cette simplicité avec laquelle elle crut, sur l'opinion du Père, que véritablement elle allait jouir de Dieu en quittant ce triste monde. Ah! c'est que le Seigneur lui-même lui faisait entendre aussi le témoignage qu'elle ne lui avait rien refusé, et que ses fautes

de fragilité avaient été lavées dans son sang et expiées par l'amour et par la souffrance.

» Depuis la neuvaine à laquelle je lui dis que vous vous unissiez, le bon Dieu lui avait rendu la joie; elle était chaque jour plus gracieuse, plus aimable pour toutes celles qui venaient la voir. Son occupation de Dieu était tout intérieure; au dehors, joie céleste jusqu'au dernier soupir, qui a été rendu avec un sourire. Elle eut cependant un moment de trouble et de crainte; quelques mots d'encouragement de l'aumônier et sa bénédiction suffirent pour dissiper ces petites terreurs. Elle dit aussitôt : — Me voici tranquille, c'est passé. — Elle parla jusqu'à la fin, et voulut chanter une heure avant d'expirer. Enfin elle était déjà à moitié dans le ciel.

» J'ai eu avec trois de mes Mères et Sœurs le bonheur de l'ensevelir et de la revêtir. Ah! quelle grâce que d'être témoins d'aussi saintes morts que nous voyons ici! On se parle avec joie du prochain départ, on se quitte sans aucune peine, bien qu'on soit si unies en Dieu, parce qu'on espère que ce n'est que pour un petit moment. On se donne des commissions pour le Ciel. Pour mon compte, il me semble que quelques-unes des miennes sont déjà faites.

» Adieu, chère amie; on causerait bien volontiers plus longtemps; mais il faut obéir, et je dois annoncer ailleurs cette bienheureuse mort. »

Nous pourrions citer encore de longs extraits de cette correspondance, car Zéphirine n'épargnait pas les détails à son amie; et pour elle, rien n'était plus facile que la correspondance : elle en trouvait le temps partout, même en causant en récréation. Mais il faut nous borner. Toutefois, disons-le, c'est vraiment avec bonheur que nous avons fait retentir une fois encore cette voix de nofre bien-aimée Mère Saint ean-de-la-Croix, dont toute la personne et les vertus, non moins admirables que celles de notre chère Mère Marie-Anne, sont vivantes ici encore dans tous les cœurs de celles qui l'ont connue, comme si notre suprême adieu ne datait que d'hier. Entre sa fin et celle de son amie, il ne nous semble plus qu'il y ait de distance, leur bonheur commun, le vide que toutes deux nous ont laissé, ayant en quelque sorte supprimé l'intervalle qui s'écoula entre la fin de ces deux existences pour nous si tôt terminée.

Maria nous avait revues plusieurs fois, bien qu'en passant, depuis le mariage de ses sœurs; même avant l'arrivée de Zéphirine, comme après sa mort, une correspondance assidue l'avait tenue au courant de ce qui se passait dans la maison. Et non-seulement elle avait voulu resserrer les liens qui l'unissaient à nous

par le titre d'*enfant de Marie*, mais elle avait poussé plus loin ses prétentions. Elle avait depuis longtemps sollicité et obtenu une partie de notre costume, dont la vue lui donnait courage : le voile, le chapelet, la ceinture. Celle-ci ne la quittait pas ; elle la portait sur son invariable robe noire, avec laquelle tout pouvait aller. C'était un petit dédommagement de la ceinture de fer armée de pointes dont elle n'avait pu obtenir la permission d'user; car la Révérende Mère Sophie, considérant que l'état de sa santé ne lui permettait pas tout ce que lui inspirait sa ferveur, avait répondu par une aimable plaisanterie aux pressantes sollicitations de sa future fille ; elle lui avait envoyé cette ceinture de laine, à l'envers de laquelle on avait inscrit ces mots : ***Pauvreté***, ***Chasteté***, ***Obéissance***, ***Instruction***. Elle lui avait aussi d'ailleurs donné toute autorisation pour prononcer ses vœux selon la formule de nos constitutions, si elle venait à mourir dans le monde.

Ainsi donc Maria, déjà notre sœur depuis longues années, et dont Zéphirine avait été parmi nous comme l'image et l'écho, arrivant ici huit ans seulement après le départ de son amie pour le Ciel, entrait véritablement en famille; sa vie nous semblait comme la continuation de celle de Zéphirine. Jamais postulante ne fut accueillie d'un meilleur cœur. Si nous étions heureuses, bien heureuses en recevant cette sœur, cette amie, tout pour elle était encore comme recouvert de ce voile de deuil qui avait enveloppé son âme à la mort de son père bien-aimé, et ce n'était qu'en se faisant une extrême violence que la joie du sacrifice parvenait à se faire jour dans son âme et sur son visage. Pourquoi s'en étonner? Les saints ne deviennent saints que parce qu'ils sont loin, très-loin d'être insensibles. Lorsque sainte Thérèse quitta la maison paternelle, ne nous dit-elle pas que tout en elle était bouleversé, et qu'il lui semblait que ses os allaient se disloquer (1)? Mais si telle était la disposition intérieure de Maria, on peut dire qu'il fallait des yeux bien exercés pour la découvrir. Son abord toujours gracieux et souriant, sa douce et religieuse modestie, l'expression céleste de son visage étaient comme l'aimant qui

(1) « Oui, je dis vrai, et le souvenir en est encore tout vivant : au sortir de la maison de mon père, mon âme éprouva la douleur d'une mystérieuse agonie. Je ne crois pas que la dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles.

attirait vers elle ; si bien que, lorsqu'elle accusait elle-même son air froid et triste, chacun se demandait comment elle avait pu pécher de ce côté. Depuis longtemps son nom de Religion avait été arrêté, et elle signait de cette appellation désirée les lettres adressées à ceux des intimes qui savaient ses aspirations vers une vie plus parfaite encore. Quitter le nom de Marie, impossible ; où en trouver un plus beau, un plus doux après celui de Jésus? Et d'ailleurs, nous avions alors une Mère Marie de Jésus. Il avait donc été convenu que, en souvenir de la Bretagne et de la dévotion de cette terre chérie envers la mère de la très-sainte Vierge, Maria joindrait à son nom celui de la chère sainte Anne, et s'appellerait Marie-Anne.

La nouvelle sœur Marie-Anne, ainsi l'appellerons-nous désormais, fit dès le lendemain de son entrée un acte d'obéissance aveugle, digne des élèves des Pères du désert. La maîtresse des novices, sachant combien le repos lui était nécessaire après tant de secousses, lui avait recommandé de se lever une heure plus tard que la communauté. — Au reste, demeurez tranquille dans votre cellule, jusqu'à ce que ma sœur *** aille vous chercher, — ajouta-t-elle, désignant le *bon ange* chargé d'initier la nouvelle postulante aux mœurs et coutumes du noviciat. Or, c'était une ex-élève du pensionnat, et l'on sait que ce peuple-là entend sans entendre. Donc le lendemain matin, cinq, six, sept et neuf heures sonnent, sans que la postulante paraisse. On s'en étonne au noviciat, et le *bon ange distrait* comme les autres. Celui-ci se résout enfin à aller aux enquêtes. Arrivée sur les lieux, la sœur *** trouve notre nouvelle venue tranquillement à genoux sur son prie-Dieu, où elle attendait en oraison, et eût attendu indéfiniment qu'on vînt lever la consigne. Elle avait entendu ainsi sonner et l'oraison et l'office et la messe, sans se permet-

Je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres. L'amour de Dieu n'était pas encore assez fort, celui de mon père et de mes parents se réveillait plus tendre que jamais. Dans ce combat, je luttais avec un suprême effort. Ah ! si mon Dieu, en ce moment, ne m'eût tendu la main, c'en était fait, toutes mes considérations étaient impuissantes, et je succombais vaincue ; mais il daigna relever mon courage, je triomphai de moi-même et j'exécutai mon dessein. » *(Vie de sainte Thérèse,* traduction du R. P. Bouix.)

tre de faire un pas pour s'informer si bien réellement on ne l'oubliait pas. Elle avait donc commencé la vie de sacrifice qu'elle se proposait de mener en religion, par celui de tous les sacrifices qui lui coûtait le plus sans contredit, la privation de la sainte communion.

La maîtresse alors chargée des novices était la Mère Xavier, si regrettée, elle aussi. Elle joignait à une grande connaissance du cœur humain, à une sensibilité vraie et profonde, un tact admirable, une grande fermeté, et le don de dominer les âmes en les éclairant. Comme toutes les personnes qui voient loin et haut, elle savait douter et se défier d'elle-même; et, ce qu'on n'aurait pas soupçonné quand on ne la connaissait qu'à demi, elle était timide, mais non jusqu'à la pusillanimité, et humble comme un petit enfant, avec son esprit si fin et si cultivé. Quand elle vit arriver à son école la chère Maria, dont elle savait la haute vertu, et qu'elle plaçait si sincèrement au-dessus d'elle dans son estime, il lui fallut réellement du courage pour accepter son rôle à l'égard de la nouvelle postulante. Mais le devoir commandait, elle prit résolument son parti. Cette excellente Mère remplissait parfaitement son office de Mère-maîtresse; elle avait surtout le don de découvrir l'ennemi et de l'attaquer chez les novices avec un coup d'œil sûr et un grand bonheur d'expression. Aussi la leçon passait-elle d'ordinaire en maxime. Mais que trouver à redire chez la sœur Marie-Anne? Il fallait bien cependant lui faire aussi de temps en temps quelques observations, quand ce ne serait que pour l'édification publique, qui avait tant à apprendre de la manière si humble et si joyeuse dont la leçon était accueillie. Donc la Mère Xavier s'en prenait à des riens, aux dehors, puisque l'intérieur était à peu près hors d'atteinte. Ainsi, c'était le regard parfois mélancolique, le son de la voix, la tenue, le costume négligé de la postulante, qui faisaient le texte des réprimandes. Ce blâme s'exprimait assez rondement et sans périphrase; mais aussi la postulante le recevait comme une pluie du ciel tombant sur une terre altérée. — Nous en étions stupéfaites et admirions presque également la Mère Xavier et la sœur Marie-Anne, — raconte une novice. Mais aussi la prudente maîtresse ménageait de temps à autre l'absence de la chère Sœur pour enfoncer plus avant le

trait qu'elle avait voulu faire pénétrer dans le cœur de ses novices. — Mes chères Sœurs, disait-elle alors, appréciez-vous bien la grâce de faire votre noviciat avec une telle sainte? Vous devriez baiser les vestiges de ses pieds, car nous ne sommes pas dignes seulement de l'approcher.

Former, élever les enfants, tâche difficile, mais pleine de riches espérances pour l'avenir; préparer à Notre-Seigneur des temples deux fois saints, par l'incomparable dignité d'épouse surajoutée à celle de disciple de Jésus-Christ, tâche digne des Anges, mais pleine aussi de responsabilités et d'angoisses! Il arrivait donc quelquefois à l'excellente Mère Xavier, dont la conscience avait d'exquises délicatesses envers Dieu, comme envers ses amis, de craindre et de se condamner elle-même, surtout lorsqu'elle avait été obligée de reprendre un peu fortement. Alors c'était au tour de la sœur Marie-Anne de s'édifier et de raconter aux autres sa confusion; car la Mère Xavier, peu de temps après l'arrivée de son ancienne connaissance et amie, lui avait déclaré qu'elle l'avertirait sans faute, tant que besoin serait; qu'elle y pouvait compter, — mais à charge de revanche, — et qu'elle la prenait pour son *admonitrice*. On n'use point de pareils procédés, on le comprend, avec des novices ordinaires. « Que de fois, disait donc plus tard la sœur Marie-Anne, la Mère Xavier m'appelait après la séance de chaque jour! — Allons, ma sœur, grondez-moi; j'ai passé les bornes de la discrétion, n'est-ce pas? — Et la sainte novice, qui pour gagner un monde n'aurait pas voulu dissimuler sa pensée, disait presque toujours *Non*, quelquefois *Oui*. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, après ces actes d'une réciproque confiance et d'une si généreuse humilité, il se répandait sur le noviciat comme une nouvelle et plus riche effusion de grâce divine.

A son tour, la Mère Marie-Anne avait aussi ses heures d'épreuve, et alors un mot suffisait pour ramener la paix dans son âme un moment troublée. La Mère Xavier ne se perdait pas en raisonnements; mais Notre-Seigneur et sa sainte Mère invoqués lui donnaient toujours le mot propre à la guérison du mal exposé. « Un jour, raconte notre postulante elle-même, je vais la trouver, et lui fais part de mes angoisses, ajoutant : — Je ne viens pas dire

que je ne *veux point;* je dis seulement *que je souffre.* — Vraiment, ma Sœur, me répond la Mère Xavier, si vous n'êtes pas venue ici pour souffrir, c'est différent; vous pouvez partir. — Avec un mot pareil, ajoutait la sœur Marie-Anne, tout est dit, et l'on marche. » Au reste, la Mère Xavier estimait et vénérait trop sa novice pour ne pas saisir toutes les occasions de la faire avancer de jour en jour, d'heure en heure, dans les voies de la sainteté. Jamais elle ne la ménagea; jamais elle ne parut admirer sa vertu; et tant qu'il lui fut possible, avec prudence, elle sut recouvrir en quelque sorte d'un prétexte d'impuissance ou d'incapacité de la part de la sœur Marie-Anne, certains égards ou certaines dispenses que réclamaient son âge, sa santé, son expérience, sa vertu. Celle-ci acceptait si sincèrement ces prétextes comme des raisons, que la tâche de la maîtresse des novices était simplifiée.

Voyons maintenant l'effet que produisit la nouvelle sœur Marie-Anne sur l'une de ses compagnes de noviciat dont elle aurait pu être la mère, et qui commençait son postulat huit jours seulement après Maria. « J'avais lu et relu, écrit la sœur Saint-I***, la vie manuscrite de la Mère Saint-Jean-de-la-Croix, Zéphirine de Kergariou (1). Nulle lecture ne m'avait tant impressionnée. J'en étais restée toute remplie d'admiration pour Zéphirine et pour cette Maria qui apparaissait à côté d'elle comme une sainte arrivée aussi à la plus haute perfection. Quand donc j'appris que j'allais avoir celle-ci pour compagne, il y eut en moi plus de frayeur que de joie. Dans mon inexpérience, je craignais de la gêner, de la scandaliser, et j'avais presque peur d'être obligée de courir sur ses traces avec mes faibles forces. En un mot, j'étais fort mal à l'aise. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je vis la sœur Marie-Anne accourir à moi, avec cette amabilité, cette cordialité expansive qu'on lui connaît, me sauter au cou et me recevoir comme un secours inespéré, me témoignant sa joie d'avoir pour guide, disait-elle, une ancienne

(1) On sera étonné de ne pas trouver la notice de la Mère Saint-Jean-de-la-Croix au supplément, parmi les autres vies des Religieuses contemporaines de la Mère Marie-Anne, mais nous n'avons pu obtenir pour cette publication l'autorisation de sa famille.

élève qui, connaissant ici toutes choses, pouvait l'aider à se tirer d'affaire ! — Voyez-vous, ajouta-t-elle, je suis naturellement gauche et timide ; à nous deux, nous nous entr'aiderons, et tout en ira mieux. — Le résultat de ce début fut qu'au bout de deux heures, je n'avais plus peur de la grande sainte. J'avais compris comment on se fait tout à tous, pour les gagner tous. »

A son grand regret, la chère sœur Marie-Anne n'obtint pas de s'employer à quelques-uns des offices assignés aux autres postulantes ; défense lui fut faite, à raison de son état de santé, de s'offrir pour tout exercice qui entraînerait trop de fatigue. Cette exemption des ouvrages communs était pour elle un vrai supplice, et souvent elle essaya de s'armer des instruments propres à ces divers offices ; l'obéissance seule pouvait l'arrêter, et il fallait entendre alors l'expression de ses regrets, souvent accompagnés de larmes qui jaillissaient bien malgré elle, avec cette exclamation : — Je ne suis donc bonne à rien ! — Au moins la vaisselle à laver après chaque repas, en compagnie des autres novices, ne pouvait-elle lui être contestée ; aussi comme elle y était assidue, et comme elle s'acquittait de cet humble office ! Elle y apportait l'application qu'elle eût mise à la fonction la plus importante. Il y avait plaisir à la voir alors et à la suivre dans les soins qu'elle prenait pour utiliser tous les restes au profit de la basse-cour. Cela semblera bien vulgaire ; mais ce qu'il y a de grand en toutes choses devant Dieu, c'est l'intention, c'est le cœur : et il se laissait deviner par la joie qui rayonnait alors sur le visage de la sœur Marie-Anne. Les saints savent s'élever de tout à Dieu. Aussi notre postulante trouva-t-elle dans l'instrument même qui lui aidait à approprier les assiettes et les plats, le sujet d'un charmant petit écrit dont elle égaya la récréation, et dans lequel plus d'une comparaison trahissait son humilité. En fait, ce que la Mère Xavier ne perdait aucune occasion de lui rappeler pour donner aux autres un haut exemple, et ce dont la Mère Marie-Anne était convaincue comme d'une incontestable vérité, c'est qu'à son âge, ne pouvant être employée auprès des enfants, le moins qu'elle dût faire était de venir en aide à toutes les jeunes religieuses qui pouvaient se rendre un jour utiles dans le pensionnat. Aussi, quand l'occa-

sion se présentait, avait-elle soin d'agir selon ces idées. L'une des sœurs du noviciat, s'étant brûlé la main, fut pendant un mois dans l'impossibilité d'écrire et de prendre les notes accoutumées sur les lectures faites en commun. Non-seulement la sœur Marie-Anne lui rendit tous les offices charitables que nécessitait son état, mais elle s'offrit avec tant de bonne grâce à remplir près d'elle la charge de secrétaire, que son bon vouloir fut accepté. — Du moins, disait-elle fort sérieusement à la jeune sœur, vous ne perdrez pas votre temps.

Au reste, c'était pour toutes indifféremment qu'elle remplissait volontiers l'humble fonction de copiste. Ce n'était pas qu'elle eût montré quelque éloignement à se remettre à l'étude avec les jeunes religieuses; on l'avait même laissée s'y appliquer d'abord, afin que ses sœurs pussent jouir du spectacle de son obéissance; et elle l'avait fait avec la simplicité d'un enfant. « Je la vois encore, écrit un témoin, assise sur le petit tabouret des novices, lisant à son tour ses extraits d'histoire, ses devoirs de français, ses analyses. » Cependant la Mère Xavier, considérant que les connaissances acquises de la postulante lui rendaient ce travail inutile, et que d'ailleurs son expérience et sa vertu l'appelleraient à des charges d'une tout autre importance que les classes, lui dit un jour : « Ma sœur, à quoi bon ces études? Ou vous savez ce qui s'apprend ici, ou vous ne le savez pas. Si vous ne le savez pas, vous ne l'apprendrez pas à votre âge; si vous le savez, il faut employer votre temps d'autre sorte. » Et la sœur Marie-Anne d'obéir, non sans quelque regret de ne pas faire en tout comme les autres; car sa grande règle de perfection, en entrant dans la maison de Dieu, avait été de *mener en tout la vie commune*. Et l'on ne saurait dire combien elle fut exacte à s'y conformer, combien elle fut adroite aussi à donner le change, ayant toujours d'excellentes raisons pour prouver qu'en toutes choses, dans la vie spirituelle comme dans la vie matérielle, le régime commun était précisément celui qui allait le mieux à son âme et à sa santé.

Si la Mère Xavier avait dispensé sa nouvelle postulante d'une partie des études, elle la chargea en revanche de venir au secours de l'inexpérience de ses jeunes sœurs; souvent elle lui

disait : — Songez que vous avez recueilli dans votre vie du monde mille enseignements qui ne s'apprennent point dans une classe, et dont, faute d'autre service possible, vous êtes redevable à la communauté. C'est donc une obligation pour vous de communiquer à vos sœurs, au fur et à mesure, tout ce que vous croirez leur pouvoir être utile. Il faut en quelque sorte vous laisser pomper, et que chacune tire de vous ce qui lui manque. Donc, toutes les fois qu'il s'agira d'une chose que les autres ignorent, vous prendrez la parole, et vous en direz tout ce que vous en savez. — Cette règle de conduite fut suivie par la Mère Marie-Anne jusqu'au dernier jour de sa vie, avec une religieuse fidélité; elle allait même au-devant des occasions, offrant de raconter tel ou tel fait dont elle avait été témoin, de faire connaître tel personnage historique avec qui elle avait été en relation. Et Dieu sait combien il lui en coûta pour persévérer dans cette difficile pratique; car, malgré son habitude du monde, parler tout haut et se voir écoutée a toujours été pour elle un supplice, comme elle le disait encore le dernier mois de sa vie. Qu'était-ce donc, quand plus tard sa charge d'assistante l'obligea de prendre parfois la parole avec l'autorité et la vigueur que nous l'avons vue déployer au besoin? Mais alors elle avait grâce d'état, et puisait toute sa force dans cette pensée de foi : *Je suis la volonté de Dieu.*

Une autre charge de la sœur Marie-Anne au milieu de ses sœurs, ce fut bientôt de seconder la Mère-maîtresse en les dirigeant et les avertissant au besoin; et certes elle eût mieux aimé cent fois être elle-même dirigée pas à pas, avertie et reprise. Mais on lui avait déclaré qu'elle devait se faire un cas de conscience d'être exacte à ce bon office, et il fallait aller en avant, malgré ses humbles répugnances. Au reste, chacune venait déjà à elle en toute confiance comme à une sainte; et, avec l'un des mots des instructions les plus récemment entendues : — *C'est le Seigneur. — Que dit la foi? — Ce que Dieu veut, ce sont des vertus*, — elle avait bientôt rappelé la bonne volonté dans le cœur, et fait évanouir les mille riens qui s'élèvent comme des murailles et des montagnes devant le courage inexpérimenté des novices. L'une d'elles, l'abordant un jour d'un air tout dé-

gagé, se félicitait d'être délivrée d'une névralgie qui l'avait horriblement fait souffrir (c'était le 30 avril), la sœur Marie-Anne se contenta de lui dire en souriant, mais de l'accent le plus pénétré : — *O sainte Catherine de Sienne !* — Puis elle l'embrassa, comme pour mieux faire pénétrer la leçon. De cette sorte, il ne se perdait pas de temps en paroles inutiles. Quelque fidèle que fût notre postulante à relever celles qui tombaient, il lui arrivait cependant quelquefois de fermer les yeux sur quelques faux pas; et alors sa conscience réclamant, il fallait qu'elle se dénonçât. Et la Mère Xavier de lui dire : — Comment donc, ma Sœur, ne faites-vous pas mieux que cela la seule chose dont on puisse vous charger au noviciat? Pour réparer votre lâcheté, vous ferez telle prière, telle pénitence, la communion pour vos sœurs.

Non contente d'accepter joyeusement cette observation, qu'elle prenait dans un sens tout à fait littéral, notre chère Sœur ne perdait aucune occasion de s'humilier; elle questionnait souvent tout haut la maîtresse des novices sur les cas de conscience les plus faciles à résoudre, comme si elle ne savait pas le premier mot de la vie intérieure. La Mère Xavier, dont la perspicacité était rarement en défaut, ne se laissait jamais prendre au piége ; elle riait sous cape, répondait comme à la question la plus naturelle, et cependant enjoignant à la postulante d'étudier la divine simplicité de Notre-Seigneur à Nazareth. Longtemps elle ne lui permit point d'autre sujet de méditation. — Ma sœur, lui répétait-elle souvent, apprenez à devenir petit enfant. — La sœur Marie-Anne elle-même convenait que c'était là pour elle le point difficile, le dernier mot de la perfection. — Vraiment, disait-elle à ses sœurs en plaisantant, j'ai une dévotion singulière à ce pauvre Nicodème; car je trouve comme lui qu'il est fort difficile, quand on est déjà vieux, de rentrer dans la naïveté de l'enfance et de renaître. Oh ! que vous êtes heureuses, vous autres, d'être entrées au service de Dieu dès votre jeunesse ! Vous devez prier pour moi, car c'est une tâche si ingrate que de défaire et de refaire ! — Et tout le monde, elle seule exceptée, trouvait au contraire que sa vie antérieure, si pleinement à Dieu, si rompue à l'abnégation, était une préparation inappréciable à la vie reli-

gieuse, sans compter l'expérience, ce précieux enseignement qu'on ne peut attendre que du temps et des événements. Aussi la chère sœur faisait-elle sourire son monde quand elle disait : « Je n'ai jamais osé faire à Dieu la prière journalière dans laquelle on demande ici à Dieu — *de ne jamais permettre qu'on reçoive personne qui n'ait toutes les qualités exigées par nos saintes constitutions;* — car il me semblait prononcer ma condamnation. Depuis que j'ai fait mes vœux, ajoutait-elle, je me suis dit : La Communauté a fait une sottise, je n'y peux rien ; prions maintenant afin de lui en épargner une seconde. » — La Communauté voudrait bien n'avoir jamais à se reprocher que de semblables décisions.

Nous pouvons présumer, d'après tout ce qui a été dit et par ses propres aveux, ce qu'eut à souffrir la sœur Marie-Anne, non pas tant des épreuves de sa vie nouvelle, mais du sacrifice de sa chère Bretagne, des œuvres qu'il lui avait été donné d'y accomplir, et des nombreux amis qu'elle y avait laissés. — Oh ! pour ce sacrifice-là, disait-elle quelquefois, je n'en aurai pas d'orgueil, impossible ! J'ai trop bataillé avec le bon Dieu pour lui céder la victoire. — En effet, son cœur si bon, qui avait de telles délicatesses d'affection, était la source ordinaire de ses combats et de ses mérites. En mettant le pied sur le seuil du noviciat, elle avait vu affichée au-dessus du bénitier cette oraison jaculatoire : — *Mon Dieu, donnez-nous la foi et un cœur.* — Ah ! s'était-elle écriée, je me garderai bien de faire la seconde partie de cette prière-là ; je demanderai bien plutôt à Dieu de m'arracher le cœur. — Et cependant, si nous voulons avoir un témoignage sincère de la situation de cet excellent cœur sous l'impulsion duquel notre chère Sœur avait entrepris et accompli tant d'œuvres en Bretagne, il suffira de lire les lettres suivantes adressées un mois après son entrée au couvent, la première à l'un de ses amis les plus dévoués, M. C***, l'autre au R. P. B., à qui elle avait coutume de parler en toute simplicité.

« 86, rue de Sèvres, 17 mai 1850.

» Je me croirais un peu ingrate, mes chers amis, si je ne pensais que vous serez bien aises de savoir comment je supporte ma nouvelle vie. Il m'a semblé pourtant que mieux valait tarder un mois environ, pour vous

dire avec plus d'assurance que j'ai fort passablement soutenu la transition du printemps de Pau à la une rousse de Paris; grande est la différence cependant. Joignez à la mauvaise influence de la lune celle de la séparation et du départ de ma sœur, t vous direz avec moi : *Que Dieu soit béni* pour m'être tirée de ce premier mois avec une petite bronchite dont je suis débarrassée. Oui, vraiment, c'est un grand motif pour me convaincre que je suis où Dieu me veut. Croyez-le donc aussi, chers amis, pour me consoler de la peine que je vous fais, et pour participer à la profonde paix où me met cette pensée de la volonté de Dieu accomplie. Mais, bonne Victoire, c'est à vous que j'adresse cette pensée, plus qu'à vous, mon ami; car vous êtes de ces gens du monde à qui saint Augustin recommandait à ses religieux de ne pas trop détailler les douceurs de la vie religieuse, dans la crainte de les *induire en tentation* d'une sainte vie. N'en ayez point du bien-être que je trouve à cette pensée : — Je suis où Dieu me veut; je fais ce qu'il veut à chaque heure du jour, en obéissant à la règle et à mes supérieurs ; car il faut bien que Notre-Seigneur ait ses représentants pour gouverner, comme des imitateurs pour obéir; et qui pourrait le faire, si personne ne voulait se soumettre à sa volonté pour commander? Soyez donc avec une sainte confiance le guide de votre famille, le moteur des œuvres auxquelles Dieu vous emploie, il ne *vous laissera pas seul,* puisque, Dieu merci, toute votre sollicitude est de faire ce qui lui plaît.

» C'est une véritable admiration que m'inspire la manière dont notre Supérieure mène notre monde (1). Toujours maîtresse d'elle-même jusqu'à la gaieté au milieu des plus grands embarras ; jamais une différence de ton dans le son de sa voix, d'empressement dans ses mouvements, tant elle se regarde non pas comme chargée de nous toutes, mais seulement comme l'intermédiaire de la volonté de Dieu, qu'elle cherche à connaître par la prière et non par cette *anxiété* qui trouble et la paix intérieure et le jugement. Ce mot : *Pas d'anxiétés,* qu'elle m'a répété souvent déjà, je crois qu'il vous sera bon quelquefois. Cependant vous concevez que le but du gouvernement de toute maison tend, non pas tant à l'ordre matériel qu'à la perfection et au salut des âmes; par conséquent, nous trouvons plus de secours et de lumières pour préserver ces chères âmes dans l'union intime avec Dieu par la prière et la paix intérieure, que par toutes nos préoccupations naturelles.

» Un mot de vous me fera du bien. Dites-moi comment vos chers bons parents ont pris ma résolution, pour que je sache un peu moi-même comment m'y prendre en leur écrivant quelquefois, *si vous croyez qu'ils y*

(1) La mort de la Révérende Mère Sophie, arrivée onze mois après celle de la Sœur Marie-Anne, nous permet de placer ici ce mot d'éloge.

tiennent, dites-le moi aussi tout simplement. C'est une grande affaire ici qu'une lettre ; non pas du tout qu'elles nous soient défendues, mais notre journée est si pleine, que le moindre surcroît y trouve difficilement sa place. Ne vous étonnez donc pas si je suis dans l'avenir plus silencieuse. — Ecrivez toujours quand vous voudrez, j'arriverai à vous répondre quand je pourrai avec ma plume. En attendant, je le ferai aux pieds de Notre-Seigneur. Il faut voir les choses comme elles sont, et vous n'êtes pas homme à reculer devant les conséquences d'un fait accepté. La vie religieuse est une mort, et le noviciat serait inutile si ce n'était pas un apprentissage de ce qu'on doit être à la profession. Ainsi donc je dois être comme morte pour vous, pauvres amis, toute vivante que je me sens chaque jour à votre endroit. La mort même cependant n'empêche pas quelques apparitions ; et je crois aux revenants quand le bon Dieu juge leur présence utile. Il me semble qu'une de mes joies de morte serait de suivre ceux que j'aime dans toute la suite de leur vie; et j'irais quelquefois voir si ma bonne Victoire confie bien ses enfants à leurs bons anges ; dire à leur père de jeter en Dieu toutes les peines passées et à venir, et constater les progrès de mon cher petit Ludovic. Vous pouvez penser si je l'oublierai le jour de saint Louis de Gonzague ! Et à cette occasion, bien que ce ne soit pas son patron, accordez-moi de le lui donner pour second protecteur, en lui inspirant dévotion à ce cher saint, dans la fête duquel mon père l'a béni.

» Ma bonne sœur projette et redoute un voyage de Kéranroux à la fin du mois. Ce premier moment sera en effet bien pénible pour elle, je demande à Dieu et à mes amis de le lui adoucir...

» Puisse mon affectueux souvenir vous trouver tous bien portants ! Vos chers enfants ont-ils parfois profité de la permission pour visiter les jardins de Kéranroux, dont les pauvres fleurs ont cette année si peu de témoins de leur éclat printanier ? Quand cette chère petite volée ira dans ses promenades visiter la chapelle, faites-leur dire quelquefois de leurs voix d'anges : *Qu'il repose en paix.* Je porte un nom que Victoire aimera, celui de sa bonne tante ; ce doit être la suscription de mes lettres. Il y a longtemps que je vous ai dit que le nom de sœur est le *mot propre* à tous mes sentiments pour vous. Ne m'oubliez auprès de personne de votre famille et le bon M. de M*** ; dites-lui qu'il est au nombre des amis que j'ai toujours bien présents devant Dieu. Nos pauvres domestiques sont tous malades, ce qui m'afflige. Votre charité aura un mot de consolation pour eux quelquefois, et pour nos pauvres Ploujeanais à l'occasion. J'allais clore ma lettre sans vous dire que tous les bruits de *bataille* qui vous font paraître l'horizon de Paris si noir ou si rouge, s'arrêtent à notre porte. Je ne puis donc vous parler politique, ce serait le faire de ce que j'ignore. Nous ne savons qu'un remède à

tous les maux que l'on craint : nous confier à Dieu par Marie. La Providence, en nous donnant deux cents enfants à garder, ne nous envoie-t-elle pas des centaines d'anges protecteurs, sans compter les nôtres? Aussi, dans cette espérance, nous dormons comme si nous étions à cent cinquante lieues du fauboug Saint-Marceau. Ce que Dieu garde est bien gardé. »

La lettre au R. P. B*** achève de faire connaître la situation d'âme de Maria à cette époque, sous des rapports plus intimes encore.

« 17 mai 1850.

» Ne m'avez-vous pas dit, mon cher Père, de ne pas trop réveiller mes plus chers souvenirs? Et votre séjour à Notre-Dame de la Victoire, n'est-ce pas à la fois ceux de nos bons et pieux rapports de 1846, 47, 48 ; et la Salette, et Kéranroux, ceux bien ineffaçables de 1849?... Mais dans tout cela je ne veux plus voir que le *côté éternel*. Il est si rempli d'actions de grâces, qu'il me semble maintenant possible de m'y reporter parfois, sans que le sacrifice aille au regret. Au contraire, car c'est la reconnaissance qui m'encourage au sacrifice ; et c'est en me rappelant tout ce que la grâce du bon Dieu a fait pour moi et pour les miens, que mon âme répète sans cesse : — *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblée?* Je lui offrirai une hostie de louanges. — Je la lui dois bien, car sûrement il n'a pas répandu autant de miséricordes sur bien d'autres familles. Remerciez-le donc en union avec moi, mon bon Père, dans ces lieux chéris, chaque fois que vous vous y souviendrez de moi. Et jetez, je vous en prie, un peu de consolation dans les cœurs que vous trouverez blessés de mon absence ; car je leur dois *charité* en retour de leur tendre *amitié*.

» Je vous demande le même service pour mes bonnes Mères de Saint-François ; car je voudrais que tout ce qui souffre de mon éloignement se rapprochât de Dieu, pour ne pas sentir le vide que lui fait un si petit objet, qui devait un jour ou l'autre disparaître de ce monde, où, comme vous le remarquez, dans nos jardins déserts, l'homme le plus chéri tient si peu de place! Je trouve depuis six semaines une onction de paix qui surnage sur toutes mes peines, et qui les adoucit. Elles restent au fond, cependant, je l'avoue ; sans cela n'aurais-je pas déjà ma récompense dans cette vie calme et régulière si conforme à mes goûts naturels et spirituels? Ma peine et mon humiliation sont de me surprendre à regarder si souvent comme un sacrifice pénible l'honneur que Notre-Seigneur me fait de m'appeler à me consacrer à Lui dans l'éloignement de mes plus chères affections, afin d'être plus entièrement seule avec Lui. J'ai bien honte d'être si peu généreuse ; d'aimer si peu, après tant de bienfaits reçus ; de sentir si mal le bonheur

d'un choix spécial, à l'imitation de Notre-Seigneur crucifié, auquel votre charité me rappelle ! Mon Père, qu'il doit souffrir le cœur très-parfait et très-aimant de Notre-Seigneur, de trouver si peu de retour à son amour même dans les cœurs prévenus de tant de faveurs, et qui cependant sont à Lui à tant de titres ! Je ne puis vous dire quelle est ma confusion pour ce qui me concerne. Aidez-moi de vos prières. e n'oublie point, à la veille des anniversaires de ma maladie de 47, la connaissance que je vous conserverai toujours pour m'avoir avertie du danger qu'on me cachait, et pour m'avoir adressé le 1er juin ces paroles qui m'ont souvent été en aide depuis, paroles vraiment un peu prophétiques de tout ce que j'ai souffert : « Il me » semble que Notre-Seigneur vous présente sa croix. Est-ce la mort ? Est-» ce une vie de souffrances, de douleurs ? Je ne sais... C'est toujours la » conformité à Notre-Seigneur crucifié ; recevez-la, cette croix adorable, » comme l'instrument par excellence de la sanctification ; laissez-vous » broyer par elle, pour mourir, si l'heure est venue... ou du moins, pour » mourir tellement à vous-même, que Jésus seul vive en vous. » Vous ne vous souvenez probablement plus de ces mots, qui nourrirent longtemps ma pauvre âme, alors presque aussi exténuée que mes forces. Mon bon Père, voilà, il me semble, la consolation de vos travaux apostoliques, dont l'apparente stérilité peut quelquefois affecter un ministre de Jésus-Christ. Pensez que souvent un mot dont vous n'avez nulle mémoire, soutient une âme, la dirige, l'aide à en conduire d'autres (1). »

Quelque temps après, elle écrivait encore :

« Maintenant que je commence à prendre l'habitude de ma nouvelle position, si conforme à mes véritables goûts, le temps s'écoule vite ; et plus que jamais je comprends, par la rapidité avec laquelle il rapproche du terme final, que c'est abréger de bien peu mon existence pour vous, mes chers amis, que de soustraire à votre affection ce qui me reste de vie pour le donner plus entièrement à Notre-Seigneur, qui, *sans vous désobliger*, a encore plus de droits sur moi que tout autre. Le voilà exposé sur notre autel pendant les deux octaves du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur. Le bonheur d'y passer avec lui plus de temps que je ne l'ai jamais fait, vous le concevez, porte bien consolation à l'absence des autres amis. Il daigne répandre dans mon âme une grande paix, je l'en bénis comme de la grâce la

(1) Si le R. P. B*** avait soutenu l'âme de Maria en face de la mort, par ses fermes paroles, lui aussi avait profité, nous a-t-il dit depuis, au tranquille et joyeux accueil de la malade à l'annonce du départ, malgré son vif désir d'assister M. de la Fruglaye à sa dernière heure.

plus nécessaire pour porter la sainte Croix dans les formes diverses où il veut bien me la présenter... Si le sacrifice de mon pays me coûte de la peine, par celle que j'y cause, je crois toujours avoir fait la volonté de Dieu ; donc je suis contente, puisque en conscience je n'ai voulu, cherché et désiré que cela.... »

CHAPITRE II.

VÊTURE ET PROFESSION.

Courte maladie de la Mère Marie-Anne. — Sa prise d'habit. — Sa profession. — Lettres. — Ses fonctions au noviciat. — Catéchisme. — La Congrégation des SS. Anges. — Les Enfants de Marie.

Nous avons vu quelle était la situation d'esprit et de cœur de la Sœur Marie-Anne au commencement de son postulat; nous pouvons dire que tout alla se fortifiant dans son être, et corps et âme, jusqu'au jour où l'épreuve lui ayant donné la réponse qu'elle en attendait, elle résolut de passer outre et de quitter jusqu'aux livrées de ce monde qu'elle n'avait jamais aimé et auquel sa vie n'avait jamais appartenu.

La prise d'habit fut fixée au 12 août 1850, quatre mois seulement après l'entrée de la Sœur Marie-Anne; et on conçoit ce privilége : sa vertu n'était-elle pas connue et suffisamment éprouvée après vingt-quatre ans d'attente ?

Voici comment elle annonçait à une personne amie l'approche de ce grand jour et la maladie qui avait précédé, car, ainsi que Zéphirine, son entrée en religion commença par un séjour à l'infirmerie.

(1er Août.) « Sauf quelque changement imprévu, c'est le 12, mon bon frère, que je dois prendre le saint habit; je vois d'ici que c'est aussi le moment de votre départ pour le Morbihan. Enfin n'importe où, vous prierez pour moi afin que je *sois faite digne des promesses de Jésus-Christ.* Dieu m'accorde la grâce de me préparer à ce saint jour avec une grande paix, un grand désir de lui complaire autant que le peut ma pauvre âme, guère moins maculée par le péché que mes traits par la petite vérole. Je vous préviens de ceci, fin que vous ne me méconnaissiez pas tout-à-fait.

Au reste, le saint bandeau cachera le plus endommagé, qui est mon front. Ah ! plaise à Notre-Seigneur de couvrir de son infinie bonté d'autres taches que je déplore davantage ! Que votre bon ange vous inspire, ce cher bon ange que vous avez bien voulu envoyer m'assister pendant ma maladie. Elle a été forte, mais sans aucune complication, et je *suis remise aussi bien qu'avant*. J'étais à l'infirmerie dans le lit de la Mère Saint-Jean-de-la-Croix (Zéphirine). J'avais même son linge, plût à Dieu qu'elle me communiquât encore ses sentiments et ses vertus, dont je retrouve ici journellement le parfum ! »

L'ecclésiastique à qui elle adressait ces lignes, put se rendre à la cérémonie. Il avait vu la Mère Marie-Anne la veille, et il avait été frappé des traces que la petite vérole avait laissées sur son visage. Il put donc constater un fait qui nous frappa également, c'est-à-dire l'éclat et la fraîcheur qui reparurent sur son visage. Laissons-le raconter lui-même le fait. « Le lendemain, écrit-il, au moment de la cérémonie, quel n'est pas mon étonnement de retrouver ma sainte amie dans tout le charme de sa jeunesse ! Je m'indigne intérieurement. Voilà bien ces Parisiens, me dis-je ; on l'a fardée ; il lui a fallu en passer par là, et combien elle a dû souffrir en se soumettant à pareille exigence ! — Mais au moment où elle se présente à la balustrade du sanctuaire, je me trouve si près d'elle, que je puis constater que tout est naturel, ou peut-être surnaturel. On l'expliquera comme on voudra, mais le fait est certain. » Si la toilette, et surtout l'émotion, avait pu en effet changer la physionomie de la Sœur Marie-Anne, sur laquelle d'ailleurs se reflétaient si fidèlement les impressions de son âme, toujours est-il qu'il ne tint pas à elle qu'on apportât à la parer, sinon l'élégance, du moins le soin convenable. — Une vierge de quarante ans, et une pécheresse de ma sorte, disait-elle, avec un si profond sentiment de componction, on n'y pense pas ! Je suis toute honteuse de paraître sous ce costume réservé à la jeunesse et à l'innocence. Et toute la nuit s'était en effet passée dans les larmes de la pénitence et du regret, au souvenir des fautes de sa jeunesse..., et quelles fautes ! quand nous savons que le premier mot qui sortait de la bouche de ses directeurs lorsqu'ils voulaient donner l'idée de sa vertu, était celui-ci : — C'est un ange !

Il appartenait naturellement au Père Renault de parler en ce jour solennel et de joindre son cœur à celui de Maria dans ce grand acte de religion, vers lequel sa direction si sage l'avait guidée au milieu de tant d'obstacles. Il prit pour texte ce mot de l'écriture : ***Dites au juste que tout va bien.*** Nous ne donnerons point ici l'analyse de cette exhortation, bien qu'elle ait été conservée ; mais nous citerons seulement ce passage, qui rappelait le sacrifice particulier de notre novice, et qui en faisait soupçonner l'étendue...

« Vous nous avez montré, lui dit-il, l'exemple si rare dans la vie spirituelle, de la fidélité à une seconde vocation, ou plutôt de la constance à suivre la première, lorsque l'accomplissement en a été *différé*. Et ici, ma sœur, je suis frappé d'un caractère spécial de votre vocation. Notre-Seigneur a tellement voulu être *tout* pour vous, occuper *seul* votre cœur, qu'il vous a demandé, non pas seulement le sacrifice des choses de ce monde, mais encore il a voulu *tenter* en quelque sorte votre foi, comme celle du père des croyants, en vous ordonnant d'immoler à son bon plaisir votre Isaac, le fils que lui-même vous avait donné... Oui, ce sont les fruits mêmes de votre amour pour lui, dont il vous a demandé le sacrifice, avant d'accepter celui que vous consommez aujourd'hui sous nos yeux. Vous étiez mère aussi... il a fallu abandonner vos enfants spirituels dont l'affectueuse douleur vous causa de si vives angoisses... quitter ces œuvres inachevées que votre éloignement semble anéantir. Cependant, quand le Seigneur vous a encore une fois appelée par votre nom, vous avez répondu : — « Me voici, » et vous avez gravi la montagne du sacrifice en disant comme le saint Patriarche : — « Dieu y pourvoira. » — Et je vous dis aujourd'hui, au nom de ce Dieu tout-puissant, ce qu'il dit à Abraham : — « Parce que vous avez fait cela, et que vous n'avez pas hésité à sacrifier le fils que je vous ai donné, je vous bénirai, et votre race sera bénie. Je multiplierai votre postérité sur la terre, et votre race bien-aimée sera bénie en vous. » Oui, il bénira cette famille chérie ; vous serez désormais l'ange de la prière montant vers Dieu pour lui porter ses vœux, descendant vers elle pour répandre ses grâces. Il bénira ces familles si chères à votre cœur, ces frères en Jésus-Christ, ces enfants si aimés dont le nom seul excite vos plus doux souvenirs. Il achèvera ce qu'il avait commencé par vous, il fera croître, il consolidera ce que vous aviez formé ; il multipliera les fruits de vie de cette précieuse semence ; ils croîtront pour l'éternité, et ayant au ciel cette famille nombreuse *comme le sable de la mer et les étoiles du ciel,* vous direz dans un saint étonnement : — D'où me viennent ces enfants ? — Ils seront les enfants de votre

douleur et aussi de votre joie. Et Dieu vous bénira vous-même; il bénira vos soins pour cette nouvelle famille qui va devenir la vôtre, à laquelle vous serez dévouée par le vœu d'enseignement que vous joindrez aux trois vœux de religion, et qui vous prépare encore une nouvelle récompense dans le ciel; car il a été dit : *Ceux qui enseigneront les voies de la justice brilleront comme des étoiles dans la perpétuelle éternité.* Oui, vous participerez à ce degré spécial de gloire, lors même que vous ne seriez pas immédiatement appliquée à l'enseignement, parce que vous êtes toutes solidaires. Vous enseignerez par la voix de vos sœurs, comme elles prieront ou travailleront en vous.

» Telles sont les promesses de Dieu, en récompense de l'oblation que vous lui faites de vous-même aujourd'hui... Achevez-la... Il me semble vous entendre dire en présence des livrées de la pénitence, comme saint André devant sa croix : — *O bona crux* : O bonne croix si longtemps attendue, si souvent désirée, enfin obtenue ! Allez donc, allez vous revêtir de ces saintes livrées, qui vous ont toujours paru préférables à tout autre trésor. Allez *vous cacher, vous ensevelir avec Notre-Seigneur Jésus-Christ,* afin que, désormais oubliée du monde, inconnue de lui, inconnue même dans les rangs de vos pieuses compagnes, inconnue à vous-même dans les saints exercices de la vie commune, vous y attendiez le jour où Jésus-Christ, se dépouillant des voiles eucharistiques, *apparaîtra dans sa gloire;* alors vous apparaîtrez avec lui; et parce que vous aurez *tout quitté* pour le suivre, vous ne le *quitterez plus* pendant toute l'éternité. Dieu vous en fasse la grâce !... »

Quelles furent en ce jour et pendant sa retraite les touches de la grâce dans l'âme de la novice, nous l'apprendrons du journal auquel nous avons déjà emprunté plus d'une page. On y lit d'abord ces lignes, qui répondaient si bien au principal sacrifice de son cœur signalé par le Révérend Père Renault :

«..... Jésus ne laissait-il plus de bien à faire pour la gloire de son Père, lorsqu'il cessa son action divine sur la croix? — Ses apôtres étaient-ils parfaits, son Eglise établie? Non. — Après avoir donné l'exemple de la vie cachée, celui de la vie de charité et de zèle, il abandonne en quelque sorte les effets de son divin passage sur la terre à la Providence, et comme homme, il meurt sans en voir les fruits, remettant au *Saint-Esprit* à faire *comprendre* les *choses* qu'il a dites, à féconder en quelque sorte les divines semences de sa parole. Il meurt dans un acquiescement entier à la sainte volonté de Dieu, comme modèle de la perfection véritable. Et pour s'y soumettre, non-seulement il souffre d'immenses douleurs, mais il souffre la dou-

leur de ceux qui lui sont les plus chers, de Marie, de Jean, de Madeleine... Et pour Marie, l'objet par excellence de son amour, il choisit le martyre du cœur, comme la participation la plus intime à son sacrifice. Reine des martyrs par ses incomparables souffrances, Marie ne souffrira pas en elle-même cependant, mais en Jésus, et Jésus accepte et offre sa douleur comme une des parties de son sacrifice la plus sensible à son cœur. »

C'est ainsi que les combats, dans cette âme courageuse, devenaient autant de victoires, et lui ouvraient pour ainsi dire la veine des eaux vives en lui apprenant à chercher et à trouver force et consolation dans la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa sainte Mère ; joignons à cet écrit celui qui l'accompagne à cette date de sa prise d'habit sous ce titre :

RÉSOLUTIONS PRATIQUES (19 août 1850).

« 1° Vous n'avez voulu, Seigneur, ni d'offrandes ni d'holocaustes pour tous les biens que vous m'avez faits : *j'ai dit : Me voici, je viens pour faire votre sainte volonté...* voir tout venir de Dieu et aller de tout à Dieu, » pour accomplir cette volonté sainte par l'abandon à la Providence et à l'obéissance.

» Confiance et amour jusqu'à l'abandon dans les plus petites comme dans les plus grandes choses... Ne vous troublez de rien, mon âme, pas même du péché... Mais offrez à *Dieu sur toutes choses vos prières mêlées d'actions de grâces.* Recours continuel à la prière.

» 3° Fuir l'application prolongée du raisonnement à l'oraison pour m'habituer à ce saint commerce de Dieu, bien plus profitable et plus recommandé à mon âme. L'esprit est convaincu, la mémoire est remplie des principes sacrés de l'Evangile, la volonté seule a besoin d'être excitée à des actes d'amour ou d'abandon, et doit rester en silence devant Dieu, pour recevoir ses ordres, lui témoigner sa respectueuse docilité, et appeler son secours pour accomplir ses volontés.

» 4° Aimer *l'office* comme *notre office* dans le corps sacré de l'Eglise, comme le cri journalier de sa prière maternelle pour tous les besoins de ses enfants, fidèles et infidèles.

» 5° Acceptation cordiale de la maladie ou des infirmités avec *leurs conséquences,* aussitôt que Dieu me les enverra.

» 6° Reprendre, s'il m'est permis, quelques exercices de pénitence en union aux souffrances de Notre-Seigneur, ces mortifications ranimant en moi la ferveur et le courage pour souffrir mes misères habituelles. Esprit de pénitence et d'amour.

» 7° M'attacher surtout à la pratique du *verè mereor*, méritant si bien *l'oubli*, le *mépris* et la *peine*, par mon néant, mon péché et mon orgueil toujours prêt à se complaire dans l'estime et l'affection des autres, bien convaincue que là est pour moi le plus grand danger. Ne cesser de demander à Notre-Seigneur l'humilité.... et l'humiliation, sans laquelle on ne peut l'acquérir. O Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. « Donnez ce que vous commandez, et commandez ce que vous voudrez. (Saint Augustin). »

Voici en quels termes notre novice raconte à sa sœur la cérémonie de sa prise d'habit :

« Vendredi, 29 août 1850.

» Je vous dois une réponse à tous, chers amis ; je voudrais écrire à *chacun*, mais faute d'espoir d'en trouver le temps, et croyant à l'unité du désir de savoir comment j'ai supporté mon grand jour, je viens vous le conter en commun, comme une histoire d'entre chien et loup dans le salon du parc, si ma lettre vous y trouve encore. Serait-il possible que vous en soyez partis la veille du pardon de Coz-Illis ? Ce serait un scandale ineffaçable dans le pays, et pour ma part je regretterais beaucoup pour la jeunesse ce joli spectacle, si la pluie battante d'hier me semblait de nature à tomber tout aussi dru en Bretagne qu'ici. Eh bien donc, mes chers amis, la retraite est toujours une bonne chose, et je m'y trouvais fort bien, quand l'apparition de M. de K*** est venue me barbouiller le cœur. Je ne voulais pas le voir ; toutefois, le sachant à mi-chemin des trois cents lieues à faire pour me donner un témoignage d'amitié, j'en étais fort touchée, bien que je ne l'eusse pas désiré du tout, car je craignais tout ce qui pouvait m'empêcher de faire bonne contenance ; et souvent pour cela il ne faut que le moindre petit choc aux souvenirs toujours présents. Lundi j'assistai à sa messe sans le reconnaître du tout, quand la mère Xavier vint et me demanda : « Qui a dit la messe ? » Grand fut mon étonnement à pareille question, car je ne suis pas ordinairement la nouvelliste la mieux informée de la maison, en retraite moins qu'ailleurs. Elle m'expliqua qu'*on* était venu tout exprès pour ma prise d'habit, et alors je le nommai sans hésiter, bien que je ne l'attendisse pas sitôt. Notre Mère était en retraite, personne ne devait prendre sur soi de me faire quitter la mienne. La bonne Mère Saint-Vincent fit autant de politesses qu'elle pouvait au bon étranger, que notre Mère m'envoya le lendemain voir quelques instants. Quant à la prise d'habit, vous me connaissez : jugez donc de l'agrément d'une toilette de mariée ! c'est cependant une chose assez grave, *surtout en considérant la fin !* Grâces à Dieu, il me revint en ce moment à la mémoire le *Credidi propter quod locutus sum ;* et la

pensée d'entrer dans le saint temple pour accomplir mes vœux en la présence de tout le peuple, en actions de grâces de tant de bienfaits reçus de sa bonté me désoccupa de toutes choses autres, de manière à faire mes cérémonies assez bien, me dit la Mère A***.

» Je l'avoue, la pensée de n'avoir pas une seule main chérie pour me conduire m'était pénible, bien que je fusse fort aise que vous ne reçussiez pas cette impression. Presque au dernier moment, tout le monde partant pour la campagne, je ne savais qui me conduirait. Mademoiselle de G***, que je désirais, ne revenait de Franche-Comté que pour entrer en retraite, mais elle a bien voulu en sortir ; et ce rapprochement de nos destinées, les vieilles et intimes liaisons de nos familles, joints au bénéfice de ses bonnes et pieuses prières, m'ont été une véritable consolation dans votre absence à tous. Il y avait une trentaine de personnes, toutes plus occupées de toi que de moi, et je ne leur en sais pas mauvais gré, et Mme A***, qui avait l'intention de t'écrire en rentrant chez elle, comme elle l'avait fait il y a treize ans pour moi, quand elle quitta Zéphirine en pareille circonstance.

» Adieu, mille tendresses pour tous ; et à toi mieux qu'à toute âme qui vive. »

Deux mois plus tard, le 17 octobre, elle écrit au témoin empressé de son adieu solennel au monde :

« Je me trouve bien sous ce saint habit, mon bon frère. Il me semble que mes épaules ont été faites pour le porter, et que, avec la grâce de Dieu, je ne le quitterai plus. Non sans doute qu'il me paraisse une exemption de toute misère spirituelle pour moi, et de toute souffrance. Non, en vérité. Je ne retrouve que trop mes défauts habituels sous les saintes livrées du détachement et de la pénitence ; et quant à la croix, vous êtes témoin que c'est l'unique promesse qui ait été faite à ma demande d'entrer en religion (1). Au reste, cette divine croix qui se présente à moi sous la privation de mes plus chères relations de famille et d'amitié ne m'étonne pas ; rien n'est imprévu pour moi dans ces sacrifices journaliers, ils s'étaient présentés à mon acception, car je ne crois pas que je puisse jamais me repentir d'avoir quitté pour vous, ô mon Dieu ! tout ce que vous me permettiez de chérir dans vos membres souffrants et affligés. »

(1) Allusion à l'une des cérémonies de la vêture par laquelle la novice, encore parée des livrées du monde, reçoit le crucifix des mains de la Supérieure, qui le lui remet disant : « Ma fille, la fin de votre entrée en ce monastère doit être d'y porter toute votre vie la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ par une continuelle mortification de vous-même. »

A l'un des coopérateurs de ses bonnes œuvres, elle écrit encore à cette époque :

« Je ne puis dire avoir porté à l'autel la pieuse ardeur de mes dix-huit ans. J'ai trop acquis maintenant la conviction que *l'habit ne fait pas le moine,* et que la grâce seule peut nous donner ce qu'il faut pour devenir ce qu'on doit être en le portant. Tout est promis à la prière, et j'ai dû espérer bien des grâces des prières de l'Eglise pour moi en cette circonstance. Elles sont bien belles, bien consolantes ; je regrettais qu'elles ne fussent pas entendues de tous ceux qui m'aimaient et qui voulaient bien considérer ce jour-là comme celui d'un sacrifice ; certes elles sont bien propres à l'adoucir. »

L'année du noviciat s'écoula rapidement, et la santé de la Sœur Marie-Anne alla toujours s'améliorant. C'était le signe demandé à Dieu ; aussi la première question du R. P. Renault, quand il revoyait sa chère compatriote, était-elle toujours invariablement : « Comment va la santé ? » Elle en riait de bon cœur. « Toute ma direction tourne maintenant sur cet axe, disait-elle, voilà où j'en suis réduite ; l'âme ne compte plus, et l'on ne s'en informe que par manière d'acquit. » Le fait est qu'elle était venue dans le plus triste état, avec le commencement d'une maladie fort grave, et ne croyant pas, disait-elle, avoir pour plus de trois ou quatre ans de vie ; et cependant non-seulement cette santé si délabrée se remit, mais la maladie dont elle portait tous les caractères s'arrêta ; la Sœur Marie-Anne reprit force et vigueur, et quand le Seigneur l'appela à la récompense, ce fut par un mal subit et complètement en dehors de ses souffrances habituelles.

Cependant, si pour le R. P. Renault toutes les incertitudes étaient décidées par ce seul fait physique, il restait encore dans l'esprit de la chère Sœur quelques doutes moraux que soulevait son attrait pour une vie toute de contemplation après tant d'années données à l'action. Voici la réponse du sage directeur :

« Oui, le Seigneur veut vous détacher de tout, et même de votre âme ; il faut la perdre pour la sauver, c'est-à-dire faire jusqu'au sacrifice de cet attrait intérieur que Dieu a mis lui-même en vous cependant, et qui vous ferait préférer la vie de Marie à celle de Marthe. Il veut que vous soyez l'une et l'autre en même temps ; que vous soyez Marie dans l'action au lieu de

l'être dans le repos comme vous le désireriez. Il faut l'être comme il le veut, se retirer des choses extérieures tout en les faisant; vivre en Dieu avec Jésus-Christ, tout en vivant au milieu des embarras de la vie active. Vous ne comprenez pas cela encore au point où Dieu le veut; il vous y amènera, puisque c'est évidemment l'esprit de l'état où sa volonté vous place, le plus parfait de tous, l'état *apostolique*. En attendant que vous le compreniez, sacrifiez à sa volonté tout votre être, et jusqu'à ces pieux désirs ; il ne vous les donne que pour vous fournir matière à sacrifice. Les choses de la terre sont immolées depuis longtemps; la victime qui reste à consumer, c'est vous-même, dans votre être le plus intime, et même dans vos rapports avec Dieu. Dites que sa miséricorde a été grande sur vous, et que la meilleure part vous a été donnée. »

Sur le point de s'engager définitivement, la sainte novice écrivit à Madame de Champagny, qui ne devait point se trouver à la cérémonie, mais qui voulait s'y unir de cœur :

« Ce sera le 17 août que je ferai profession, ma bonne sœur, et je t'avoue qu'il faut bien y voir la sainte volonté de Dieu, tant je suis contente et paisible, et bien moins émue de tous mes préparatifs qu'à ma prise d'habit. Aussi est-il vrai qu'une fois entrée, ma ferme résolution était de ne pas sortir, à moins d'une manifestation bien positive de la volonté de Dieu, qui s'est déclarée, au contraire, pour confirmer son premier et constant appel. Allons, courage et confiance! *Donc, cette sainte volonté n'est qu'amour* pour ceux qui la cherchent avec simplicité et dévouement. Nous ne sommes pas stoïques, ni toi ni moi; ce n'est pas en *prenant* notre parti d'une chose irrévocable que nous nous en consolerons, mais en répétant, jusqu'à ce qu'il soit passé de nos lèvres dans notre cœur, l'*Ita Pater* et le *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. En réponse, Notre-Seigneur voudra bien, je l'espère, te faire comprendre un peu les grâces attachées pour l'âme, et pour la chère famille qui lui tient, à la consécration entière et solennelle, au dépouillement absolu qu'elle opère dans la religieuse...

» L'abbé de Goësbriant me dit avoir précieusement conservé le souvenir de la lettre d'adieu de son oncle, quand il lui annonça sa vocation de missionnaire; elle vaut la peine d'être conservée, et ne te fera peut-être pas mal dans l'occurrence présente :

« Puisque Dieu te fait l'honneur de t'appeler à étendre le règne de son » Evangile, mets la main à la charrue et ne regarde pas en arrière. Qu'il te » bénisse et te conserve toujours la joie du sacrifice, quand le lion rugissant » rôdera autour de toi pour te décourager. Reçois de ton vieil oncle un con- » seil dont tu te trouveras bien. Porte toujours sur toi le livre du Nouveau-

» Testament. J'espère qu'il te sauvera de bien des périls dans les combats » du Seigneur, comme il a préservé ma vieille peau de bien des dangers » dans mon aventureuse vie où je ne l'ai jamais quitté. »

« C'est finir par de bonnes paroles, ma Caroline ; j'y laisse ton cher cœur, aimant à penser qu'il en tirera quelque consolation. Je demande à Dieu de vous les faire trouver dans cet esprit de foi qui nous fait tout envisager dans la vérité du Seigneur, et non selon les préjugés du monde ou les sentiments naturels. »

Enfin arriva le grand jour qui devait la retirer irrévocablement du monde et la lier extérieurement à Jésus-Christ, le divin Epoux des âmes, comme elle lui était déjà unie depuis longues années par tant de promesses et de vœux prononcés dans le secret de son cœur en la seule présence de Dieu et de ses anges. Ceux qu'elle allait faire, s'ils n'ajoutaient rien pour le fond à ses engagements secrets, empruntaient du moins de la sanction de l'Eglise un caractère tout spécial et une solennité imposante. Elle s'y prépara par la retraite d'usage, et comme nous l'avons indiqué à l'époque de la maladie qui faillit l'enlever, il se trouva que notre Mère Supérieure lui assigna pour solitude la chambre où vingt-deux ans auparavant Notre-Seigneur, en effaçant par son sang divin toutes les taches de son âme, daigna encore l'appeler distinctement à la voie de la perfection. Elle le rappelle ainsi dans les quelques pages de son journal intitulé : ***Ma retraite de profession.*** C'est un retour sur les voies de Dieu dans la conduite de son âme depuis le premier moment de l'appel divin. Il commence par cette épigraphe :

Non sicut ego volo, sed sicut tu : Non comme je veux, mais comme vous voulez.

« Rappelant vivement à ma pensée la manifestation de la volonté divine sur le choix de mon état, *reçue dans ce même lieu où je viens me préparer à l'accomplir*, je puis me rendre plus distinctement compte de la conduite de la Providence sur moi. J'ai été indubitablement rendue à la vie par les prières de mon père, et par la résolution qu'il forma au pied du lit où il me voyait mourante, de pratiquer désormais plus fidèlement la religion, comme en effet il l'a si sincèrement fait depuis. Le voyant soumis à sa volonté, Dieu fit la sienne en me laissant à lui ; et, sans changer ses desseins sur moi, il daigna en suspendre l'effet. Longtemps il me fit sentir les combats de

la nature, puis il voulut lui-même agir pour vaincre et pour triompher plus efficacement que je ne le pouvais par mes propres efforts... De rudes peines intérieures exercèrent mon âme au dedans, tandis que les dispositions de la Providence multipliaient autour de moi les occasions d'œuvres charitables auxquelles je me livrais avec toute l'ardeur de mon caractère, y trouvant la plus favorable distraction au trouble et aux angoisses de l'intérieur.

» Plus tard, les souffrances habituelles et la dépendance de mon père restreignirent mon activité apparente, et cependant ce fut alors, je crois, que j'ai eu peut-être plus d'action sur les âmes. Notre-Seigneur m'appliquait ainsi à l'imitation de sa vie conversante, c'était presque toujours l'objet de mon attrait intérieur, avec la vie de la sainte Vierge, suivant Jésus-Christ dans sa vie publique.

» Toujours cependant j'étais rappelée à la pensée du Calvaire, à la nécessité de *suivre Jésus-Christ partout où il va jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix*. Lorsqu'il plut à Dieu, à la suite d'une retraite et d'une affreuse tentation, de changer tout-à-coup la tristesse habituelle de mon âme en une douce et fréquente clarté intérieure, ce fut encore la conformité à *Jésus crucifié* qui me fut montrée comme le but auquel devaient me conduire ces grâces si nouvelles qui reparurent par intervalles pendant deux ans. Les souffrances et les peines qui suivirent, en effet, confirmèrent bientôt les promesses de la grâce... Combien de sentiments humains ont souffert en moi depuis le commencement de cette divine étreinte! Hélas! combien il y en a encore! Foulez, Seigneur, foulez de votre pied divin, faites sortir de *ce qui est à vous tout ce qui n'est pas vous. Que tout vous quitte la place,* afin que vous puissiez régner en maître absolu sur mon âme, puisque vous daignez la choisir pour l'objet de votre divine jalousie. Que votre action divine répare les difformités que le péché y a laissées. La confusion est ma seule voix devant vous au souvenir de mes ingratitudes. Et cependant vous avez tiré mon indigence de son fumier... *Et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui,* afin de la placer avec les princes de votre peuple par-dessus toutes les élévations de la terre. Accomplissez sur moi l'œuvre de votre abondante miséricorde, mais conservez à jamais dans mon âme le souvenir des péchés qui m'en ont rendue indigne, et qui m'ont fait mériter l'enfer dont l'amour de votre Cœur m'a seul préservé.

» Mon cher Ange, vous qui m'avez vue pécher, faites-moi conserver toute ma vie le souvenir de mes ingratitudes, afin qu'il plaise au Seigneur de l'oublier au jour de sa justice. Amen. »

Après cet humble retour sur les divines miséricordes, suivent ces pensées détachées :

« *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Amor meus crucifixus est.*

» Que dois-je demander pour moi, ô mon Dieu, en demandant tant de choses pour les autres (1)? — L'abandon à l'amour de Notre-Seigneur et à sa Croix. — Oui, le salut pouvait être là, dans le monde, et même la pratique des vertus parfaites, mais non la perfection de la vertu, dans la conformité à Jésus pauvre, souffrant, délaissé, rebuté, méprisé, crucifié. L'amour se plaint-il d'être appelé de préférence à partager les souffrances de l'ami? Etre prédestiné à l'amour, c'est être prédestiné à la Croix. L'union est d'autant plus parfaite que les objets sont plus conformes; c'est le crucifiement qui nous unit à Jésus crucifié. Sa parole est fidèle depuis le jour où, pour la première fois, il s'unit à moi sous les auspices de la Croix (première communion, 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix) : tels sont les trésors promis à ma persévérance. Je n'en demande pas d'autres pour la part de mon héritage ; et cependant mon âme frémit au moment où j'entre en possession de ce domaine céleste, gage sacré d'une immortelle union avec l'Epoux sacré dont je me sens si indigne. *Mon cœur et ma chair défaillent en sa présence;* je vois sa grandeur, sa sainteté, sa puissance, et ma bassesse, ma corruption, ma faiblesse. *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix.* O bonne Mère, je me jette entre vos bras, donnez-moi à votre Fils; votre main seule peut faire agréer une telle offrande. Apprenez-moi à lui plaire ; apprenez-moi à embrasser la Croix. »

Ainsi finissent ces pages datées du 14 août 1851.

Notre-Seigneur avait réellement choisi le lieu où Maria écrivit ces lignes pour se manifester à son âme d'une manière toute particulière, car ce fut là encore, et pendant cette retraite, qu'il daigna renouveler l'une des plus précieuses faveurs qu'elle eût jamais reçues. Il se fit voir aux yeux de son âme, lui présentant son cœur embrasé d'amour, et la laissa toute ravie. Une personne à qui elle se trouva amenée à parler de cette grâce lui ayant demandé ce que Notre-Seigneur lui avait dit : — *Qu'il*

(1) La Mère Marie-Anne fait ici allusion à ce naïf usage : les veilles de prise d'habit et de profession, le pensionnat, comme la communauté, envoie aux novices des billets contenant les requêtes adressées par chacune à Notre-Seigneur, afin que, passant par la main et par le cœur des nouvelles épouses, elles soient plus favorablement accueillies. Or, l'opinion de sainteté dont jouissait la Mère Marie-Anne venant encore ajouter au sentiment habituel de la foi qui inspirait ce mode particulier de prière, il se trouva que notre novice fut réellement accablée de ces pieux placets.

faut souffrir pour aimer, fut sa réponse. Et, comme on insistait pour en savoir davantage : « Le reste ne se dit pas, ajouta-t-elle, mais une fois qu'on l'a expérimenté, on comprend que Dieu seul peut produire de tels effets, et l'on ne peut s'y tromper. »

Ce fut sous l'impression de ces divines faveurs que notre chère Sœur prononça ses vœux. Tout le jour son visage parut remarquablement transfiguré; mais nul ne pouvait alors soupçonner ce que Notre-Seigneur avait surajouté à cette paix débordante qui comble toutes les puissances de l'âme religieuse au jour de ses engagements solennels, paix et joie du cœur qui fait déjà une large part de ce centuple promis à ceux qui laissent tout et eux-mêmes pour suivre Jésus-Christ crucifié.

Sur la fin de sa vie, la Mère Marie-Anne ne se faisait pas scrupule de parler quelquefois des dons divins versés en son âme, non pas à tous, mais à ceux qui avaient mission pour la diriger, ou à quelques personnes à qui elle pouvait penser que cette communication serait profitable. Il ne faut pas s'en étonner, et il est facile de le remarquer dans la vie des saints, s'il y a un moment où l'âme, encore à peine échappée des piéges des chasseurs, garde le silence sur les infinies miséricordes dont elle est l'objet, et répond aux interrogateurs indiscrets : — *Mon secret est à moi*; il y en a un autre où elle dit : — *Il est bon de révéler le secret du Roi*. C'est quand l'œuvre de la purification spirituelle touche à sa perfection, et que Dieu lui a si bien montré sa misère, son impuissance à tout bien, que les dons divins, loin de l'élever, l'humilient. Elle ne les considère plus comme siens; elle ne dit plus : Mon secret est à moi. Son secret, maintenant elle le comprend, c'est celui du Roi son Seigneur qui a tout fait en elle; il y a fait de grandes choses, et c'est pourquoi il le faut exalter. Elle parle librement des dons divins, elle les raconte avec simplicité, à la grande surprise de ceux qui ne comprennent pas plus cette sainte hardiesse que le sentiment si vrai par lequel les amis de Dieu se déclarent aussi les plus grands criminels de l'univers. Ces deux sentiments se partagèrent l'âme de notre chère Sœur pendant les douze ans de sa vie religieuse. On a vu sa confusion devant Dieu et la sainte horreur d'elle-même qui en était la conséquence. Nous vîmes aussi la sainte

liberté qui l'empêchait de tenir le don de Dieu captif. Si on l'interrogeait, elle répondait simplement. Donc, pour en revenir aux communications divines, le Cœur de Jésus avait été pour l'âme de notre chère Sœur Marie-Anne le canal des grâces les plus précieuses. Trois fois précédemment elle avait eu déjà le bonheur de le contempler. — La première fois, il lui montra d'une main son divin Cœur, et de l'autre l'enfer, lui faisant comprendre que son amour seul et la dévotion à son divin Cœur l'avait tirée de cet abîme. Puis une fois qu'elle avait été privée de tout secours pendant bien longtemps, à l'époque du choléra de 1832, il lui apparut à l'une des grilles du parc de Kéranroux. Elle l'avait vu aussi à Sainte-Anne d'Auray, en 1830, pendant une retraite. — Le dimanche, le lundi, et toute l'octave de la Pentecôte de cette année, avait en effet été pour elle un temps d'ineffables communications; aussi revient-elle toujours sur cette époque dans les anniversaires qu'elle avait coutume de célébrer en son âme. Voici comme elle les rappelle et les réunit dans une page du journal de sa retraite de profession :

« *Août* 1851. — 22 *avril* 1830, de précieuse mémoire pour mon humiliation. Mon Sauveur, en renouvelant à mes yeux le signe de votre action miséricordieuse sur moi par votre divin Cœur, je comprends que vous signifiez la nécessité de l'humilité pour mon salut maintenant, comme vous me l'avez fait sentir dans tous les états de ma vie spirituelle. O Cœur sacré, l'imitation de votre douceur, de votre humilité, pouvait seule me préserver de l'enfer quand le monde me présentait les seuls attraits capables de me séduire : la gloire et les saintes douceurs du dévouement humain sous les apparences du devoir du chrétien. — (1830, sainte Anne.) Je lui dois encore la préservation de bien des fautes dans l'exercice de la vie active. — (Grilles.) Aujourd'hui, mon divin Maître, *vous me présentez encore ce Cœur adorable* comme ma sauvegarde non moins nécessaire dans la religion. Hélas ! le péché d'orgueil s'est commis dans le ciel, dans le paradis terrestre; et combien de religieux a-t-il aveuglés et précipités dans l'enfer après une vie bien autrement généreuse que la mienne ! Ne puis-je pas tout craindre de moi-même jusqu'au dernier soupir?.. O Cœur adorable, expression de toutes les miséricordes célestes pour mon âme, attirez-moi à vous, et remplissez le vide de mon cœur; qu'il vous cherche, qu'il vous trouve dans l'unique vue de l'accomplissement de votre sainte volonté. »

Hâtons-nous de le dire, ce qu'il y eut toujours de bien plus

admirable en notre chère Sœur que ces dons extraordinaires, ce que l'on remarquait pour ainsi dire à chaque heure dans sa conduite, c'était cette union à Dieu toujours plus intime, cette foi vive et agissante, ce sentiment du devoir que rien ne faisait fléchir ; ce zèle toujours croissant de l'honneur de Dieu, de l'union des cœurs catholiques, de l'exaltation de la sainte Eglise et du salut des âmes, de ces âmes qu'elle aimait avec des tendresses inexprimables, comme on a pu s'en convaincre déjà, et comme nous aurons lieu d'en citer encore mille preuves.

Terminons ce qui se rattache à ses engagements définitifs par quelques fragments de lettres constatant ses dispositions de cœur et d'esprit à cette époque et pendant les années qui suivirent.

A une personne qui avait vivement regretté son départ de Bretagne, elle dit :

« Il est vrai que personne ne m'a donné de meilleures raisons que vous pour m'empêcher de me faire religieuse, sans que j'en aie jamais conclu que vous n'eussiez pas de cette sainte vocation toute l'estime qu'elle mérite. La question était pour vous de savoir si vraiment ma vocation était de rester ou non dans la position que la Providence m'avait faite en Bretagne. La réponse intérieure a été : — que ma vocation à la vie religieuse ayant précédé cette position, amenée seulement par le délai nécessaire, la vie religieuse était bien l'appel véritable du Seigneur... Quant à ma fortune, je ne l'ai jamais regardée comme ma propriété ; j'ai joui des biens que Dieu m'avait confiés, ne me croyant responsable que de leur revenu pendant ma vie, durant laquelle il sera encore employé à soutenir en Bretagne toutes les œuvres pour lesquelles la Providence m'avait donné une mission spéciale. Je n'ai pas cru frustrer les pauvres en laissant pour leurs gérants ma famille elle-même, où toutes les traditions de charité se perpétueront, j'espère, avec l'esprit de dévouement à l'Église. »

Elle ne se trompait pas ; et certes, les pauvres ont eu à bénir, avec son nom, celui de M^me^ de Champagny et de ses enfants. Quant à Maria, indépendamment des secours qu'elle voulait assurer aux membres souffrants de Jésus-Christ en Bretagne, elle était persuadée qu'avec notre législation actuelle il y a double motif de ne point amoindrir les biens de famille, qui vont se divisant et subdivisant à l'infini, jusqu'à extinction. Aussi ne se réserva-t-elle, comme pauvre elle-même, qu'une pension via-

gère de trois mille francs; et un acte, convenu et signé avant sa profession, établissait que la Communauté ne profiterait jamais d'aucun de ses biens en dehors de cette modeste rente.

Elle écrivait en Bretagne à la personne qui lui parlait de cette disposition de sa fortune :

« Pour votre consolation je puis vous dire que j'ai fait à cet égard, je le crois du moins, ce que Dieu demandait de moi; car je n'ai pas senti une fibre humaine se remuer en mon âme, et des circonstances particulières me faisaient un devoir de justice de ne pas disposer autrement de la plus grande partie de mes biens.

» Vous devez donc juger combien je bénis Dieu de trouver ici l'esprit de pauvreté, tel que, sous certains rapports, nous avons le bonheur d'être plus pauvres que les Carmélites en ce qui nous concerne personnellement. Notre Mère nous en donne d'admirables exemples, que nous tâcherons de ne pas laisser dégénérer. J'espère donc bien que malgré les apparences de luxe pour notre pensionnat, j'aurai jusqu'à la mort le bonheur de pratiquer la pauvreté évangélique et le renoncement à soi-même conseillé par Notre-Seigneur à ceux qui veulent le suivre. Notre genre de vie entraîne si forcément l'abnégation, qu'il y a heureuse impossibilité de faire autrement. En fin de compte, ce sera là un motif de consolation à la mort. »

Quelques années plus tard, elle écrit à un ecclésiastique :

« Je suis sûre que vous aimez les fêtes de la Pentecôte, n'est-ce pas? Nous y sommes arrivés sans que j'aie pu finir ma lettre. Que faites-vous donc pour être si occupée, me direz-vous? Je ne sais, mon bon frère; le résultat palpable n'est pas grand, et je serais même très-souvent bien embarrassée de le préciser. Je poursuis mon but, je tâche du moins que ma vie se résume à faire la volonté de Dieu dans une dépendance continuelle des emplois qui me sont confiés, et j'ai la consolation d'arriver au bout de chacune de mes journées sans avoir pu faire acte de volonté propre. C'est pain bénit quand on a le bonheur d'avoir voué obéissance. Le temps vole de telle sorte, cependant, en cette vie, si peu appréciable pour qui ne l'a pas pratiquée, que c'est avec étonnement que je compte cinq ans et demi depuis cette époque où, à mon départ de Bretagne, votre amitié fut pour moi si bonne et si dévouée. Ces souvenirs me sont toujours aussi chers, et cependant ils se modifient. Je remercie Dieu, comme le faisait mon père aux derniers jours de sa vie, du bonheur qu'il a répandu par mes amis sur ma vie passée, et je ne sens plus la même tristesse de leur privation; ils ne me semblent plus si loin de moi; je les trouve en Dieu, centre commun de notre foi et de notre amour.

Cette disposition m'a fait un peu comprendre un mot du R. P. Gratry dans une conférence qu'il nous a faite sur le Ciel. — Nous ne serions pas tristes, si nous savions penser au ciel comme Dieu veut que nous y pensions. — Le ciel, pour l'autre vie, est la possession de Dieu et de tout ce que nous aimons en Dieu et pour Dieu. Si nous sommes privés de nos affections, c'est pour les retrouver plus sûrement... En attendant, demandons à Dieu de donner encore à la France, dans sa miséricorde, de *grands saints* et de *grands citoyens*. La prière est notre unique moyen d'intervenir dans l'ordre humain du gouvernement de notre patrie. Nous pouvons du moins, sinon y former de grands saints, du moins tâcher d'aider et de conduire les âmes qui nous sont confiées au degré de sainteté auquel Dieu les veut.

» Travaillons-y tout humblement dans notre ministère caché ; sous les yeux de Dieu seul, le travail a plus de douceur et de fruit ; c'est la grappe mûrie sous le feuillage, le suc en est plus abondant entre les mains du divin Vendangeur. Et, mon ami, pourvu qu'il soit content, qu'importe l'apparence extérieure du fruit que nous portons ? Si vous conservez encore quelques regrets que je ne suis pas restée plus en évidence sur la treille, pensez que sans doute la prévoyance du souverain Maître y a craint pour moi quelque ardeur trop desséchante... J'ai souvent pensé, mon bon frère, que pour représenter dans le corps mystique de son Eglise les vertus infinies de Jésus-Christ, Dieu choisit un certain nombre de ses élus pour honorer chacune par une imitation spéciale. S'il a daigné m'appeler à m'anéantir moi-même avec notre divin modèle, ma part n'est-elle pas de tout point la meilleure? Certainement, croyez-le bien, jamais, avec toute la bonne volonté possible, on ne peut, dans une position indépendante, arriver à l'exercice de l'abnégation de soi-même, où placent d'un coup et pour toujours la pratique des vœux de religion et le dévouement à l'instruction de la manière dont nous l'accomplissons ici... Et combien d'occasions de pratiquer les vraies et solides vertus j'aurais manquées, si je n'avais été religieuse ! D'autant plus que les œuvres de zèle et de charité, malgré toutes les peines qui s'y rencontrent, ne me coûtaient pas d'effort ; elles étaient pour ma nature active une douce habitude. Ici, je trouve précisément à modérer l'expansion vers les créatures pour la reporter à Dieu en toutes choses. — L'exemple, les conseils, les circonstances, tout me porte au détachement, à l'union avec Dieu. Ne suis-je donc pas heureuse de la part que Dieu m'a faite? Je vous dis ceci pour donner à votre amitié la consolation de croire votre sœur où Dieu la veut, et heureuse de faire sa volonté, n'aspirant à aucun autre bonheur en ce monde. »

La nouvelle professe resta quatre ans encore au noviciat, selon l'usage, notre saint fondateur ayant jugé que cinq années au

moins étaient nécessaires pour apprendre les éléments de la grande science de la perfection, dont toute la vie doit achever l'ébauche ainsi entreprise dans la retraite du noviciat, sans charge extérieure proprement dite ni responsabilité aucune. Ce temps de saintes initiations, d'épreuves, de combats, de pieux labeurs, reste, nous le savons, dans l'âme religieuse, après de longues années, comme le souvenir de l'enfance et de la jeunesse au déclin de nos jours. Heureux qui a pu rencontrer alors autour de soi quelques-uns de ces modèles déjà achevés dont les exemples et les bonnes paroles instruisent et soulèvent l'âme encore plus que la théorie! Les compagnes de la Mère Marie-Julie, dont Zéphirine nous a raconté la mort, celles de Zéphirine elle-même, et celles de notre Maria peuvent dire tout ce que la vertu de ces âmes d'élite ajoutait d'encouragement, d'émulation et de charmes à ces premières années de vie religieuse toujours trop rapidement écoulées.

Plus que jamais, notre chère Mère Marie-Anne devint après sa profession l'aide et l'appui de la Mère Xavier auprès des autres novices, sans que pour cela l'habile maîtresse changeât la ligne de direction que lui inspirait vraiment l'esprit de Dieu dans la conduite de cette belle âme. Partout où ne pouvait se transporter la Mère Xavier, dans les cas de presse où les novices viennent accidentellement en aide à tous, la Mère Marie-Anne avait la surveillance de ce monde dispersé. — Dans les grands ménages de Pâques et des vacances, à l'époque des reposoirs, elle veillait, aidait à tout, et s'administrait comme instinctivement ce qu'il y avait ou de plus fastidieux ou de moins relevé. Cette âme, si unie à Dieu, savait le trouver partout. Sacrifier l'oraison, l'office avec la Communauté, afin que ses sœurs y fussent ponctuelles, lui semblait alors une obligation de conscience; car la Mère Xavier, qui savait que Dieu n'y perdait rien, lui avait dit: « S'il y a quelqu'un qui doive manquer les exercices communs pour les ménager aux autres, c'est vous, ma Sœur, car vous comprenez que, au chœur, par exemple, votre voix ne saurait faire faute. » — « Et nous, écrit une novice, dans les moments d'activité extraordinaire, nous admirions en la Mère Marie-Anne ce doux mélange de régularité et de liberté d'esprit, de gaieté et de

recueillement qui rendait sa vertu si aimable, que chacune imaginait pouvoir l'imiter. Aux heures de récréation, elle avait toujours quelque joyeuseté à nous raconter pour nous faire rire; et le reste de la journée, on peut dire qu'elle inspirait le silence sans l'imposer. Quand il se trouvait que nous devions nous acquitter à part de l'oraison ou de l'office, elle n'en laissait pas écouler l'heure sans nous engager à nous unir d'esprit et de cœur aux exercices généraux, à nous tenir dans un recueillement plus profond, selon l'esprit et la lettre même de nos saintes Constitutions. »

L'une des fonctions de la Mère Marie-Anne au noviciat, c'était encore de faire le catéchisme à nos Sœurs du voile blanc. Bien que cette œuvre de miséricorde lui fût depuis longtemps familière, elle y apportait une application aussi grande que si l'habitude ne lui en eût pas fait un exercice facile. Cet enseignement si fructueux, cette théologie à la portée de tous, l'explication du catéchisme, était pour elle une affaire capitale. Jamais elle ne s'y fût hasardée sans une préparation préalable, ordinairement d'une demi-heure, avec livres, notes écrites, bien qu'elle dictât rarement. Elle comprenait la supériorité de l'instruction verbale à l'instruction écrite ou lue, surtout quand il s'agit de catéchisme; aussi réussissait-elle à merveille, et Dieu, bénissant son travail, donnait réellement en sa faveur l'intelligence aux petits. Car, après nos Sœurs coadjutrices, notre excellente Mère Marie-Anne eut bientôt à enseigner le catéchisme aux enfants des deux dernières classes du pensionnat, soit à Paris, soit à Issy. Elle fit aussi quelque temps l'instruction du premier cours, de sorte que tous les âges furent à même d'apprécier son zèle et de recueillir les fruits de son travail. Elle-même s'éclairait et s'édifiait en creusant cette riche mine.

« Jamais je n'ai ouvert le catéchisme, disait-elle, sans y découvrir quelque chose de nouveau. Qu'elle est profonde, cette science du catéchisme, écrivait-elle à un ecclésiastique, et que de choses j'ai comprises depuis que je l'enseigne aux petites filles! Priez bien Notre-Seigneur, qui me les confie, de me donner tout ce qu'il faut pour leur apprendre à le connaître et à l'aimer. Et vous aussi, je vous félicite d'avoir autant de temps à donner à l'étude de la divine science des Ecritures. Je conçois qu'elle vous inspire le

dégoût des préoccupations et des vaines agitations de ce monde. N'était qu'on y voit tant de pauvres âmes s'oublier de Dieu et méconnaître leur seule et unique affaire pour les intérêts d'un jour, il n'y aurait pas à s'en soucier. »

Dans une autre lettre, après avoir parlé d'études, elle ajoutait :

« Surtout, surtout enseignons le catéchisme. L'ignorance des mères, la mollesse de leur foi est si préjudiciable aux âmes de leurs enfants! *Augmentez notre foi!* c'est ma prière continuelle pour vous, pour nous, pour tous, surtout pour *nos enfants*, dans lesquelles je comprends bien aussi les *vôtres*... Répandre la vie de foi est si nécessaire! et former des consciences à la pratique essentielle des *commandements de Dieu*, dont il me semble qu'on se préoccupe trop peu. Bien des gens, au reste, ne songent à *ceux de l'Eglise* que pour *en demander dispense*... Mais enfin, sans cette permission, on se ferait un scrupule de les enfreindre ; et les commandements de Dieu, dont personne ne peut dispenser, on en fait trop bon marché... surtout *de la charité, de la sanctification du jour du Seigneur, du respect pour l'autorité.* »

Et il faudrait dire en effet avec quel soin, avec quel amour la Mère Marie-Anne étudiait et traitait, entre toutes, ces grandes questions de la morale catholique. Ses notes, qui nous sont restées, en pourraient faire juger si elle y avait mis la dernière main ; mais ce n'est qu'un canevas à peu près inintelligible pour qui ne l'a pas entendue. Une de ses élèves de la classe supérieure nous dira l'impression restée de ses précieuses instructions.

« Dans son cours, que j'eus le bonheur de suivre deux ans, la Mère Marie-Anne procédait avec ordre et clarté. Elle avait sur chacune des trois grandes divisions de la Religion un point principal qu'elle appelait la *grande question*, et auquel il était rare qu'elle manquât de nous ramener une fois au moins par instruction. Et certes, elle avait bien raison, tant la légèreté de notre âge porte préjudice à l'attention dans les questions même les plus graves. Nous ne savons réellement que ce qui nous a été imperturbablement répété sous toutes les formes. Elle insistait aussi pour que l'on prît des notes après l'instruction, et stimulait par tous les moyens en son pouvoir notre bonne volonté. Elle

savait sur chaque sujet une infinité d'exemples qu'elle racontait avec un parfait intérêt, et qui semblaient s'identifier avec les vérités pour les imprimer à jamais dans notre mémoire. Tous les dimanches, dans une réunion libre et sans préjudice de l'instruction ordinaire, elle nous lisait quelques passages de l'Ecriture Sainte, des Pères de l'Eglise, adaptés au sujet qui nous avait occupées pendant la semaine ; puis on causait, sans apprêt ni suite, de Dieu et de la Religion. Nous exposions nos difficultés, et elle nous en donnait la solution. C'était un de nos bons moments, dont j'ai conservé pour mon compte doux souvenir et solide profit. Ce que nous admirions à l'égal de sa tendre charité et du calme avec lequel elle savait souvent supporter quelques petites têtes difficiles, c'était son inébranlable fermeté, et je dirais presque sa sainte colère, quand il arrivait que la négligence ou la dissipation semblât porter la plus légère atteinte au respect dû aux graves questions qu'elle traitait. Toutes, et même les étourdies qui avaient attiré la réprimande, étaient alors véritablement édifiées et ne pouvaient résister à l'autorité que prenait sa parole, d'ordinaire si modeste et si douce. Au reste, tout en la Mère Marie-Anne semblait fait pour imprimer ses instructions dans nos cœurs, jusqu'à sa contenance si grave, si recueillie. Je la vois encore présider à notre rangement autour d'elle, sans mot dire, puis frapper dans ses mains pour nous donner le signal de la prière, s'asseoir avec tant de calme et de dignité, d'une façon qui n'était qu'à elle... Et ce regard d'inspiration et de sainteté, qui semblait pénétrer jusqu'au fond de l'âme ! Tout cela m'est encore présent, et devait, il me semble, produire sur son petit auditoire comme en moi, un effet analogue au fameux signe de croix du Père de Ravignan.

» Quant aux novices, à qui elle enseignait aussi la grande science de la Religion, elle tenait à ce que, comme les petits enfants, elles continuassent à apprendre et à répéter par cœur ce chef-d'œuvre trop vite mis de côté et trop tôt oublié dans le monde, *le catéchisme*. Et si elle avait quelque leçon à leur faire, c'était moins par le motif des vertus religieuses elles-mêmes que par les enseignements du catéchisme qu'elle les rappelait à la perfection. Si elle apercevait un sentiment contraire à l'obéis-

sance filiale, courageuse : — Et le quatrième commandement, disait-elle avec feu ; prenons garde d'enfreindre les préceptes en ne croyant atteindre que les conseils. — Ou bien à propos du vœu de pauvreté : — Que de péchés une religieuse ne peut-elle pas commettre contre le septième commandement! En perdant du temps, par exemple, c'est réellement porter préjudice à la communauté à qui nous appartenons, nous et nos œuvres.

» La Mère Marie-Anne devait, pendant son court passage, mettre pour ainsi dire la main à tout pour nous édifier et pour augmenter ses mérites. Les trois Congrégations établies dans le pensionnat l'eurent pour directrice : celle des Saints-Anges d'abord, puis la Congrégation des Enfants de Marie, et enfin la Congrégation de la Sainte-Enfance à Issy. Elle apportait là, comme à toutes choses, ce soin suivi et régulier qui amène la perfection. »

Ecoutons, au sujet des Enfants de Marie, la même élève qui nous a retracé ses souvenirs sur l'instruction religieuse : « Avec les Enfants de Marie, c'était toujours le même zèle, la même sainteté imprimant le respect, l'admiration et même une certaine crainte toujours tempérée par le sentiment de l'exquise bonté qui se manifestait dans tous les rapports de la Mère Marie-Anne avec nous. Dans les réunions, elle nous donnait les enseignements pratiques les plus sages pour l'avenir, enseignements que son expérience du monde et de la vie de famille rendait d'autant plus sûrs. Combien de fois, et sous combien de formes toujours variées et intéressantes, ne nous a-t-elle pas recommandé les attentions, les prévenances, le bon exemple pour tout notre entourage : parents, amis, domestiques, fournisseurs, etc., chacun son selon rang ! Car son rêve, c'était l'union des cœurs dans toutes les classes et dans tous les rangs de la société. Et comme elle nous inspirait l'amour des pauvres, entrant dans les plus petits détails pour mieux nous enseigner à leur être utile ! Que d'industries elle s'était créées par un si long exercice des œuvres de miséricorde ! Et nous, petites filles sans expérience, elle eût voulu nous initier à tous ces secrets de la charité, et nous y rendre aussi savantes, aussi dévouées qu'elle-même. — Oh ! nous l'espérons bien, ses leçons ne seront pas perdues. — Quand elle avait à reprendre quelques-unes de ses chères Enfants de Marie,

c'était avec le plus de ménagement possible, et toujours en particulier, dès que la faute n'avait pas été publique. Toujours elle terminait la réprimande par quelques paroles d'encouragement ou d'éloge sur les bonnes qualités de l'inculpée.. Mais quand l'oubli était trop grave, elle savait aussi se montrer sévère et tançait vertement les coupables : ce qui arrivait par exemple, quand on avait pu scandaliser de plus jeunes élèves, ou bien encore lorsqu'on émettait des idées qui sentaient l'esprit, les maximes du monde ; il ne faisait pas bon s'oublier devant elle, et l'on n'obtenait que difficilement de rentrer dans ses bonnes grâces.

» Ce qu'elle s'efforçait particulièrement de nous inspirer en toutes nos actions, c'était l'esprit de foi et un respect profond pour tout ce qui touche à la religion. Elle l'exigeait particulièrement des Enfants de Marie, chargées de la sacristie, surtout lorsque nous avions le bonheur d'avoir la sainte Messe dans notre chapelle. Pour graver plus profondément dans notre cœur et dans notre souvenir les rites et les cérémonies de l'Eglise, elle les faisait en partie reproduire dans notre cher petit sanctuaire. Je me souviens qu'un Jeudi Saint elle mit la sacristine dans un grand embarras en lui disant de réciter le psaume *Deus, Deus meus*, pendant qu'elle dépouillait l'autel. La pauvre sacristine, ne sachant guère des psaumes que ceux du dimanche à Vêpres, se borna à réciter à voix basse ce qu'elle put saisir de la récitation de la Mère Marie-Anne. Cette bonne Mère appelait ses sacristines les petites femmes de chambre de la sainte Vierge. Nous voyait-elle aller préparer la chapelle : — *Dignare me servire te, Virgo sacrata,* murmurait-elle, en nous saluant avec un affectueux regard. Ce salut digne et recueilli dont elle nous honorait chaque fois que nous la rencontrions, elle nous engageait à l'adresser à Marie quand nous passions devant quelqu'une de ses statues, au jardin ou ailleurs : — « Pensez-y bien, toutes les fois que vous vous inclinez devant votre Mère, vous attirez sur vous un regard de sa miséricordieuse bonté. C'est un devoir de civilité chrétienne de se prévenir par le salut, à plus forte raison de le rendre. Marie y manquerait-elle ? Non, car Jésus s'y montrait fidèle ; et tout ce qu'il a fait, Marie l'a imité. N'avez-vous pas remarqué que, dans l'évangile du jour de Pâques,

Notre-Seigneur apparaissant aux saintes femmes ne leur dit que ces paroles, qui renfermaient tant de sens mystérieux : *Avete : Je vous salue.* »

» Cette habitude de politesse chrétienne enseignée par la grande révérence avec laquelle Dieu lui-même daigne traiter ses créatures, selon la parole de nos livres saints et par l'exemple du divin Maître, avait réellement frappé notre chère directrice, et je me rappelle une charmante conversation qu'elle eut encore avec nous sur ce sujet à l'occasion de la fête du 2 juillet; elle insista beaucoup sur ces mots du saint Evangile : *Et elle salua Elisabeth*, ajoutant : — Voyez, ce n'est pas en prêchant que Marie sanctifie saint Jean-Baptiste et remplit Elisabeth de grâces et de lumières sur le grand mystère de l'Incarnation ; c'est en *le saluant*, en l'embrassant....— Et, partant de ce texte du saint Evangile, elle y fit cette application si pratique pour nous : — Ainsi, la sanctification, peut-être la conversion de ceux qui nous entourent, est souvent attachée à la pratique constante des plus simples devoirs de bienséance accomplis en esprit de foi. C'est par une caresse affectueuse, une attention, une prévenance habituelle, une bienveillance constante, que nous acquérons le droit de donner à l'occasion un conseil utile, prouvant ainsi d'une manière irrésistible que la *piété*, la religion bien entendue, *est utile à tout.* »

Les Congréganistes avaient le bonheur de posséder la Mère Marie-Anne comme directrice au moment de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. Jamais elles n'oublieront son empressement à concourir à l'élan général à cette époque, ni cette exclamation sortie de son cœur à la grande nouvelle : — Voici le plus beau jour de ma vie avec celui de ma première communion (1).

(1) La Mère Marie-Anne se montrait en cela digne fille de notre Bienheureux ondateur, et de notre Vénérable fondatrice. La dévotion du Bienheureux Pierre Fourier à l'*Immaculée Conception* s'appelle encore en Lorraine : *La dévotion du bon Père*, et l'on sait les miracles obtenus à l'insinuation de Pierre Fourier par ces paroles toutes puissantes : *Marie a été conçue sans péché.*

Quant à la Vénérable Mère Alix, favorisée de tant de visions dans lesquelles la sainte Vierge se montrait à elle, tantôt sous le costume de l'ordre qu'elle devait

Les Enfants de Marie ne jouirent que deux ans de la direction de la Mère Marie-Anne. « Ce fut un concert de regrets, écrit une d'elles, quand notre préfète, Louise de V., à qui seule elle avait confié le secret de son départ pour Issy, vint nous prévenir. Mais là même, dans sa nouvelle résidence, elle n'oublia pas la Congrégation qu'elle avait dirigée avec tant de zèle. Aussi nulle d'entre nous ne voulait-elle quitter le couvent sans avoir été lui demander quelques conseils à emporter comme règle et comme sauvegarde. »

« A mon départ, écrit une d'elles, la Mère Marie-Anne termina ses sages avis par la recommandation de baiser chaque soir ma médaille d'Enfant de Marie.— Un regard sur l'image de votre bonne Mère, me dit-elle, suffira pour éclairer votre examen de conscience. Il sortira de cette image un reproche si la journée n'a pas été bonne, et un éloge si vous vous êtes conduite en fidèle et digne Enfant de Marie. — Elle appuya ce conseil d'un exemple. — J'ai connu dans le monde une jeune personne, que l'oubli de ses devoirs avait entraînée bien plus loin qu'elle n'aurait voulu. Eh bien, il n'a fallu pour la faire rentrer en elle-même que lui montrer sa médaille et lui demander où elle en était de ses promesses faites autrefois à Marie avec tant de cœur et une volonté si sincère d'y rester fidèle. »

« Il en faudrait trop dire sur cette bonne Mère, écrit une autre Enfant de Marie, si nous voulions reproduire tous ses enseignements. Ce qui nous en restera à jamais, c'est son idée dominante, savoir : que nous étions appelées à retracer un jour, par notre vertu et par notre dévouement au Saint-Siége, la conduite de ces saintes femmes qui suivirent Notre-Seigneur pendant sa vie mortelle, puis les Apôtres dans la primitive Eglise. »

fonder, tantôt avec l'Enfant Jésus, tantôt lui remettant le divin Enfant entre les bras, tantôt commandant aux démons et les repoussant à la seule récitation de la strophe : *Virgo singularis*, voici ce que nous trouvons écrit dans sa vie :

« Encore que la Vénérable Mère honorât toutes les fêtes de la sainte Vierge, » celle de son *Immaculée Conception* était sa dévotion particulière, à cause, disait-» elle, que c'était le commencement de tous les bonheurs de la sainte Vierge, et le » fond sur lequel Dieu avait pris plaisir d'opérer tant de merveilles ; disant aussi » avoir reçu à pareil jour beaucoup de grâces très-spéciales de Notre-Seigneur en » faveur de sa sainte Mère. » *(Vie de la Vénérable.)*

CHAPITRE III.

LA MÈRE MARIE-ANNE SUPÉRIEURE A ISSY.

Pages de son journal. — Accueil des parents des élèves. — Soins aux enfants, — Aux pauvres. — Catéchisme. — Surcroît d'occupations.

Il y avait des gens qui s'étonnaient et qui disaient : — Mais que fait au noviciat cette âme déjà si avancée dans les voies de la perfection ? — Oh ! elle y faisait beaucoup ; elle y apprenait la vie religieuse, qui a, elle aussi, ses règles, ses secrets, que la pratique seule peut enseigner. Comme nous l'avons vu, elle donnait l'exemple... Elle recommençait la grande étude de la vie de Notre-Seigneur par le silence, l'obscurité, l'obéissance de Nazareth. Le Maître et le Modèle fut bien trente ans caché, trente ans sans action apparente, trente ans charpentier.

Lors donc que la Mère Marie-Anne eut achevé ce temps d'épreuves exigé par la règle, on lui donna la conduite des autres ; et celles qui ont vécu sous sa douce, ferme et charitable direction dans la maison d'Issy, ont rendu témoignage de la perfection avec laquelle cette âme généreuse embrassa la nouvelle charge confiée à son zèle, malgré ses difficultés. La maison d'Issy ne forme point un établissement distinct de celui de Paris. Les élèves des deux dernières classes, la cinquième et la sixième, y demeurent seulement jusqu'à ce qu'elles soient en état de suivre à Paris les études des divisions supérieures. C'est donc la partie du pensionnat de la rue de Sèvres composée des plus jeunes enfants : règlement, récréation, sommeil, exercices de piété même, tout est calculé sur leur jeune âge et proportionné à leur

intelligence. Elles sont là, préservées de deux écueils souvent constatés quand elles étaient mêlées avec de grandes élèves : l'exemple des moyennes, toujours si difficiles à mener, et les gâteries des grandes. Enfin elles ne sont blasées ni sur les lieux ni sur les gens ; et quand elles passent au grand pensionnat, elles recommencent sur de nouveaux frais cette existence du pensionnat qui a ses lassitudes aussi, surtout quand les enfants sont entrées fort jeunes. Souvent nous étions obligées de conseiller nous-mêmes pour ces dernières un changement de maison ; depuis la séparation des classes, cette nécessité ne s'est plus fait sentir.

C'était donc sur ce petit peuple si intéressant par sa candeur, par sa crédulité, par sa confiance, que la chère Mère Marie-Anne était appelée à régner. Et ce côté de sa mission avait pour elle d'infinies douceurs. Mais comme rien de bon, de grand, de salutaire ne s'opère sans la Croix, la Croix fut fidèle à notre chère Mère, ici comme dans toutes les circonstances de sa vie.

Il lui en coûtait infiniment de se séparer de la communauté, du noviciat, et en particulier de quelques âmes pour qui Dieu semblait lui avoir donné une mission particulière. La très-sainte Vierge elle-même prit soin d'apaiser ses inquiétudes à ce sujet par sa douce présence. Déjà plusieurs fois la divine Mère lui était apparue. Elle la voyait toute radieuse, et pouvait distinguer ses mains, son manteau, mais jamais son éblouissant visage. La Consolatrice des affligés ne la laissa donc pas seule en cette épreuve, et joignit même la parole à l'onction de sa présence : — Je serai *Mère* pour les âmes que tu quittes, lui fut-il dit. Tu penseras à elles chaque jour en disant ton chapelet, et tu les avertiras de t'envoyer un de mes anges lorsqu'elles auront besoin de plus de prières.

En quittant ses chères novices, dont elle était en quelque sorte la seconde maîtresse, elle leur écrivait :

« Je viens encore une fois au milieu de vous, mes chères Sœurs, avec tous mes souvenirs, avec toutes mes espérances, et aussi avec quelques regrets. J'aurais tant voulu vous faire plus de bien pendant que j'étais au milieu de vous, surtout pendant les six derniers mois ! Faites en sorte que la Mère C*** puisse me dire, quand je reviendrai, que le silence et l'obéissance sont les vertus du noviciat de 1856. Quand mon souvenir vous revien-

dra, comme celui d'un vieux meuble qu'on a longtemps vu à la même place, et dont l'absence dépayse un moment les regards, dites un *Divin Cœur* pour moi. Faites mieux, rappelez-vous mes radotages à l'occasion : le *laissez tomber, laissez passer* du Père de Ravignan, par exemple, d'usage si fréquent dans la vie commune. Pour vous rendre facile cette vie commune, exercice de pénitence et de vertu par excellence, je vous recommande l'étude consciencieuse du catéchisme, qui nous apprend à ne jamais faire aux autres ce qui nous serait pénible à nous-mêmes, et à faire pour le prochain tout ce que nous voudrions qu'il fît pour nous; à aimer Dieu et nos sœurs ; et puis à faire tout ce que nous voudrons.

» Aimer Notre-Seigneur, sa sainte Mère, notre Bienheureux Père, a été pour moi l'étude chérie de mon long noviciat, et je le finis en appréciant toujours mieux l'oracle de Nazareth dont il est l'image : — *Jésus soumis*, — premier pas de la vie religieuse pour apprendre plus tard qu'il fut *obéissant* jusqu'à la mort, et à la mort de la croix... *Union au petit ménage de Nazareth* (1)...

(1) Ceci est une allusion à ce passage remarquable de la vie si édifiante de notre fondatrice, la Vénérable Mère Alix Leclerc, morte en odeur de sainteté, le 9 janvier 1622, au monastère de Nancy, entre les bras de la duchesse de Lorraine et des princesses ses filles.

« La Mère Alix était, écrit une de ses religieuses, très-dévote à l'humanité très-» sainte de Notre-Seigneur... Elle répétait souvent : — Faisons tout et souffrons » tout avec Jésus, et en l'esprit de Jésus, afin que nous puissions dire avec le grand » saint Paul : *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ qui vit en moi.* — Elle » avait de grandes tendresses pour toutes les actions de l'*enfance de Notre-Seigneur*. » Elle les considérait et en parlait avec grande douceur et suavité. On l'a vue sou-» vent les veilles de Noël, en lisant le martyrologe au chœur, et durant l'octave, » à certaines heures qu'on chantait : *Puer natus est nobis*, etc., fondre en larmes » de douceur sur ce divin mystère. Ces deux ou trois mots qu'elle touche en sa » relation avec assez d'obscurité : *qu'elle avait été portée au petit ménage* » *de la très-sainte Vierge* (1), on a su depuis par elle-même que ce fut une » vision qu'elle en eut ; et dès lors elle se rendit si soigneuse de former toutes ses » actions sur celles de Notre-Seigneur, qu'en toutes choses elle opérait avec une » présence d'esprit avec lui. Elle avait des sentiments particuliers d'honorer sa » vie cachée, et recevait de grandes lumières de Dieu sur ce sujet. Un jour, entre-» tenant une religieuse sur ce sujet, elle lui disait : — Quelle merveille étonnante » de voir le Fils de Dieu jusqu'à l'âge de trente ans dans la maison de ses parents » inconnu, menant une vie pauvre, abjecte, tenu pour un charpentier ! Que de mys-

(1) « J'ai été aussi portée au petit ménage de la Vierge avec le petit Jésus, où je me consolai beaucoup de les voir, leurs petits meubles, leurs lits à part, le petit siége de Jésus. » *(Relation de la Mère Alix à son confesseur.)*

» Pensez souvent aux grandes leçons d'humilité, aux admirables exemples de la vie *pauvre, humble, cachée, pénitente* et *laborieuse* écrite dans l'Evangile par ces seuls mots : « *Il leur était soumis.* » Et... *N'est-ce pas le fils de Marie, la femme du charpentier, et charpentier lui-même ?*

» Priez pour moi un peu de temps; je le ferai toujours pour vous toutes. Que Dieu répare ce que je n'ai pas fait ou ce que j'ai mal fait près de vous, et qu'il vous accorde la grâce d'être de vrais petits enfants soumis, pour être de vraies et de saintes religieuses; il n'y a pas d'autres moyens, et qui veut la fin, veut les moyens. »

Ce qui rendait vraiment amère la douleur de la séparation, c'était, comme on l'a indiqué, l'état de santé de la Mère Xavier. Précisément à l'époque où notre chère Sœur fut appelée au gouvernement de la petite colonie d'Issy, cette maîtresse des novices, qui avait si bien secondé les vues de Dieu dans la direction de son âme, avait été prise de vomissements de sang qui laissaient peu d'espoir de la conserver. La quitter en cet état fut donc pour la Mère Marie-Anne, si bonne, si sensible, si reconnaissante, un immense sacrifice. Si elle eût pu lire dans les décrets divins, son âme eût été consolée; car tant de prières adressées au ciel pour la bien-aimée malade eurent leur effet. Sa vie se prolongea cinq ans encore, et ce fut la Mère Marie-Anne elle-même, devenue Assistante, qui soutint, exhorta dans ses derniers moments, sa maîtresse des novices, et qui eut la consolation de recevoir son dernier soupir. Cependant Notre-Seigneur, pour augmenter les mérites de notre bien-aimée Mère, lui laissa accepter alors sans adoucissement la prévision de ce grand sacrifice, l'un de ceux, disait-elle, qui lui avaient été le plus pénibles en toute sa vie. — Non, disait-elle dans l'intimité, je ne sais si le

» tères à admirer là-dedans ! C'est un abîme où l'esprit humain ne peut pénétrer. » Quand elle travaillait dans l'ouvroir, c'était avec un esprit aussi recueilli que si » elle eût été en oraison. Une religieuse lui demandant un jour comment elle se » pouvait maintenir dans un si grand recueillement pendant le travail, elle lui ré- » pondit : — Croyez-vous, ma fille, que ce n'est pas un entretien plus que suffisant » de considérer Jésus travaillant dans un ouvroir, auprès de la sainte Vierge et du » grand saint Joseph ? Je les regarde, je les écoute, je les admire, et je vois dans » cette petite famille toutes les grandeurs du ciel et de la terre. » (*Vie de la vénérable Mère Alix.*)

sacrifice de mon père, celui de ma famille, de ma Bretagne, m'a coûté davantage. — C'est qu'elle s'était identifiée à sa communauté de telle sorte, qu'elle vivait et souffrait pour ainsi dire en chacun de ses membres.

C'était là le sacrifice du cœur difficile à faire en allant à Issy, de ce cœur si bon, si affectueux, qui savait unir tant de tendresse à tant de vrai détachement. La conscience eut aussi ses difficultés. Son humilité s'effraya de la nouvelle tâche qui lui était imposée. Qu'allait-elle faire, elle si peu formée encore à la vie religieuse? Comment conduire les autres? A qui soumettre ses doutes, ses difficultés du moment? Deux fois elle se jeta en larmes aux genoux de la Révérende Mère Sophie, la conjurant, s'il se pouvait, d'éloigner d'elle ce calice. Il le lui fallut accepter, et elle se releva avec la soumission et la résignation des saints. Au reste, elle était trop sincèrement humble, pour jamais apporter d'excuse aux choses ordonnées; s'il y avait lieu, elle exposait ses difficultés, puis, se confiant en Dieu, elle se mettait à l'œuvre.

Toutes celles qui ont assisté à son installation et à la première réunion de communauté qu'elle présida, ont gardé souvenir de ses paroles.

« Mes bonnes Mères et Sœurs, dit-elle avant la lecture spirituelle, nous sommes ici comme à Nazareth ; là, tout marchait au rebours de la dignité et du mérite. C'était saint Joseph, le moindre de la maison, qui commandait ; et c'était Jésus, c'était Marie qui obéissaient... Voilà pour moi la seule consolation, et aussi pour vous la source de bien des mérites. »

Voyons comment elle annonçait son changement de position au saint prêtre accoutumé à lire dans son âme :

« Ce sera au service de cinquante à soixante petits anges de nos deux dernières classes que je vais passer mon année ; nous sommes là une quinzaine de religieuses avec les domestiques. C'est à peu près quatre-vingts âmes à conduire à Dieu. Vous m'avez dit une fois que vous regrettiez les graines de mon épi qui n'auraient pas l'occasion de fructifier dans la vie religieuse. Voici au contraire une occasion où je crains bien plus que le grain ne fasse faute au besoin. Ce que je sens surtout, c'est que, *si le grain de froment ne meurt, il demeure seul et ne porte point de fruit.* Aidez-moi donc à bien mourir, pour que le champ confié à mes soins rapporte davantage au

divin moissonneur ; c'est avec instance que je réclame vos prières en ce changement complet d'existence dans ma vie religieuse. Ne dites pas même à vos amis que je suis chargée de cette maison ; on me croirait supérieure, ce qui n'est pas ; ce n'est qu'une obédience de la maison. Notre Mère Supérieure vient tout régler ici ; je ne serai que le pouvoir exécutif. Je quitte mon cher noviciat avant la profession de celles dont la maladie de leur chère maîtresse m'avait encore plus rendue la Mère ; et j'emporte bien peu d'espérance de revoir en ce monde ma chère malade. Au lieu de la facile obéissance du noviciat, je devrais faire aller notre petite colonie de campagne où nous sommes bien occupées. J'accepte la position telle que l'obéissance me la fait ; puisque c'est la volonté de Dieu, je m'y *accoise* de mon mieux en répétant bien des fois par jour mon *Pater*. Dites-le un peu à mon intention au saint autel, en y appelant les bénédictions de Notre-Seigneur sur notre petite famille patronnée par saint Joseph. Ce que Dieu veut, par cette séparation de ma chère communauté, c'est achever de retirer mon cœur de tout ce qui lui restait encore d'attache un peu sensible en ce monde. Il faut comprendre la voie de Dieu et s'y conformer de volonté, et autant que possible de sentiments. Ceci pour vous seul. Ce ne serait pas vous dire assez, il me semble, du changement de ma position, si je m'arrêtais à l'extérieur ; car c'est notre intérieur, notre âme qui nous est mutuellement le véritable objet de notre intérêt comme de notre amitié. C'est là surtout ce qui rendrait si bon de nous revoir, au risque peut-être de faire comme saint Louis et frère Gilles (sans comparaison). Nous pourrions bien ne pas nous parler, mais certainement nous nous comprendrions. Le bon M. E*** m'a fait, cette année, une visite un peu de ce genre, avec grande édification pour moi et pour tout ce qui l'a vu. A Issy, des communautés d'hommes nous entourent ; et leurs cloches, se joignant à la nôtre, donnent à ce petit village un caractère presque religieux. »

Si la Mère Marie-Anne laisse entrevoir ici son âme et ses dispositions intérieures à cette époque, elle la met encore bien plus à découvert dans ces pages de son journal, datées du 8 août 1856 :

« J'ai compris que l'appel du divin Maître en ce moment est semblable à celui qui se fit entendre à son Cœur divin, à celui de sa très-sainte Mère, lorsque, après avoir surmonté au désert les tentations de l'ennemi, il quitta Nazareth et commença, les pieds nus, cette vie d'abnégation et de dévouement dans laquelle il n'avait plus une pierre pour poser sa tête : — *Les oiseaux ont leur nid ; les renards leur tanière*, etc. — Plus de nid, Seigneur, plus ce doux intérieur de Nazareth, plus de ces épanchements intimes

avec notre Mère, plus de ce silence divin dans lequel nos âmes unies se confondaient dans une adoration et une action de grâce indicibles... Vous dites à votre Mère aussi ces deux mots sacrés de la vocation apostolique : *Quittez... suivez-moi.* Marie le suit avec les saintes femmes, elle emploie avec humilité, aux besoins de la sainte communauté du maître et des disciples, les aumônes de celles qui les assistent de leurs biens. Souvent la présence et la parole de son Fils réjouissent son âme ; mais il est à tous avant d'être à elle. *Qui est ma mère?...* Et Marie le suit pour le *servir*, et non pour jouir de sa société... *Et quelques femmes le suivaient...* Une entre autres, ô Jésus ! et elle ne vous quitta plus quand une fois elle eut entendu l'appel de votre Cœur : Magdeleine ; elle sera quelquefois à vos pieds pour vous écouter, mais toujours prête à souffrir avec vous, à *prier* pour elle et pour les autres pécheurs. *Marie se leva quand on lui dit : Le Maître est là, et il vous appelle.* O mon Jésus ! je vous adore en ce divin commencement de votre vie publique : *Le lion de Juda secoue sa chevelure, son heure est venue;* ses pieds sont nus par un entier dégagement de toute affection terrestre : *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix sur les montagnes!* Mais la voie est rude ; ils seront meurtris, souillés de poussière et de sang en des routes laborieuses... Il le sait bien... Sa voix douce et mâle ne dit-elle pas : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive tous les jours de sa vie.* La croix est donc là déjà dans la vie apostolique. On allait voir le fils de Joseph pour se consoler dans ses peines, quand il travaillait dans l'atelier de Nazareth ; on le haïra, on lui dressera des embûches, on le calomniera quand il annoncera la doctrine de son Père céleste, quand il sera en droit de demander *pour laquelle de ses bonnes œuvres on voulait le lapider.*

» *Trahe me post te... Elegi abjecta esse.* Je l'ai dit en me donnant à vous, divin Epoux, et je ne le répète pas sans rougir. Puis-je dire *Elegi*, quand il m'a tant coûté de répondre à votre appel? Non pas *digne*, mais choisie ; non par *mérite*, mais par miséricorde. C'est vous qui m'avez choisie pour cette vie apostolique, la plus parfaite de toutes, pour suivre le plus près possible vos divines traces sur la terre : *Me voici, je viens pour faire votre volonté* ; purifiez-moi, détachez-moi, soutenez-moi, inspirez-moi, vivez en moi.

» Voilà toute mon âme, tout mon cœur ; que votre Cœur divin reçoive et garde pour la vie éternelle le dépôt de mes plus chères affections, ces âmes que vous m'aviez confiées... Soyez leur père et leur époux, comme vous l'avez été de leur mère : dites leur aussi : « Ne vous ai-je pas trouvées comme » l'enfant abandonné sur la terre? Je vous ai relevées, je vous ai frottées du

» sel de ma sagesse; je vous ai épousées en foi et en compassion dans ma » grande miséricorde. » Oui, Seigneur, je vous suivrai partout où me mènera votre divine volonté : dans la foule, dans la solitude, sur la montagne, dans le secret de votre tabernacle. Je ne suis plus à moi, je suis à vous, à votre divine Mère. Apprenez-moi donc, en vous suivant, à ne vous point quitter. Vous me promettez de demeurer en moi, enseignez-moi à vous y trouver partout; vivez en moi; que vos pensées inspirent les miennes, que vos yeux voient par les miens, que votre langue parle par ma bouche, que vos mains agissent par les miennes, que vos pieds guident mes pas... »

Joignons à ces lignes, échappées du cœur de la Mère Marie-Anne au moment où elle reçut l'annonce de la charge nouvelle qui lui était imposée, ces quelques fragments des pages écrites dans la retraite qui précéda son départ pour Issy.

« En vain je cherche quelles résolutions particulières doivent être le résumé de ma retraite. *Etre fille de Notre-Dame*, c'est plus que toutes les promesses et toutes les résolutions possibles. Obéissance, détachement, abnégation, charité, dévouement... tout est là dans la vie *pauvre, humble, cachée, pénitente et laborieuse*, que j'ai vouée au Seigneur. »

Ces mots si souvent rappelés par la Mère Marie-Anne sont en effet présentés par notre Bienheureux fondateur (1) comme le résumé de nos saintes Constitutions.

« Quelle que soit la position où Dieu me met, je dois avant tout y faire sa part, en n'omettant rien de mes exercices religieux. Il y aurait de l'illusion à croire sur cela à un faux renoncement; rien de surérogation, mais fermeté

(1) Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, en Lorraine, plus connu sous le nom de *Bon Père*, réformateur de l'Ordre Canonique, et fondateur, en 1597, de concert avec la vénérable Alix Leclerc, des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, Chanoinesses Régulières de Saint-Augustin. Cet ordre fut le premier qui ajouta le *vœu d'instruction* aux trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Mort le 9 décembre 1640, à l'âge de soixante-quinze ans, Pierre Fourier eût été placé bien plus tôt sur les autels sans les malheurs de la Lorraine. Seize ans seulement après sa mort, les nombreux et éclatants miracles opérés à son tombeau avaient fait commencer les démarches pour sa *béatification*, qui eut enfin lieu sous Benoît XIII, en 1730. Son nom est même inscrit au martyrologe en ces termes : « A Gray, en Bourgogne (lieu de sa mort), le Bienheureux Pierre Fourier, Cha- » noine Régulier de la Congrégation du Sauveur, célèbre par ses vertus et par ses » miracles. »

sur le devoir ; pas de vaine complaisance non plus. C'est l'appel de l'époux ; sa divine jalousie s'irriterait de se voir préférer les intérêts du temps... prendre toutes les précautions possibles pour que rien n'en souffre.

» On a dit : — A la suite du Verbe incarné, on monte en descendant. — Ne peut-on pas dire aussi : A la suite de Jésus crucifié, on descend souvent dans l'esprit des autres et dans le sien en paraissant s'élever ? Le *Tolle* se trouva sur le Calvaire après que l'*Hosanna* s'était fait entendre dans la plaine. L'essentiel est de suivre Jésus-Christ partout où il nous mène. Son amour nous y fera toujours trouver sa croix, l'oubli, le mépris, la peine. »

Ce n'est pas tout de si bien penser et de si bien dire : toutes celles qui ont connu la Mère Marie-Anne s'accordent à rendre ce témoignage, qu'elle excellait surtout à *bien faire*. Elle avait d'autant plus de mérite que son âme, bien que naturellement résolue, était, comme on l'a pu voir, d'une sensibilité excessive. Or, ne jamais céder dans l'action à cette nature si impressionnable, ou se relever avec la promptitude de l'éclair pour s'élancer en Dieu avec une impétuosité doublée par le repentir, après les plus légers oublis, ce fut là réellement en elle le triomphe de la grâce. Personne n'oubliera ici l'activité, le saint empressement avec lequel la Mère Marie-Anne fit ses préparatifs de départ. Le jour et l'heure arrivés, elle courait presque vers la voiture qui devait l'emmener. — Et qu'avez-vous donc ? lui dit la Mère***. Elle répondit en souriant par le mot de Notre-Seigneur à Saint-Pierre : — Je vais à Jérusalem pour y être crucifiée. — Si elle ne fut point crucifiée à son nouveau poste, elle y eut à souffrir ce qu'endurent tous ceux que Dieu appelle à un commandement quelconque : labeur, douleur, sollicitude, responsabilité des âmes... Et pour elle la tâche se compliquait par son excessive timidité, par sa défiance d'elle-même, et par les incertitudes qui naissaient naturellement d'une position peu tranchée, puisque l'autorité était à Paris, et que la Mère Marie-Anne n'était en réalité, comme elle le disait elle-même, que le pouvoir exécutif.

Elle succédait d'ailleurs à une religieuse qui, en deux années de séjour à Issy, avait su se concilier l'estime et la confiance générales, et qui fut vivement regrettée. Les débuts furent donc assez difficiles pour la dernière venue. A la rentrée, plusieurs

parents désappointés de trouver un visage complètement inconnu, surent mal dissimuler leur contrariété ; quelques-uns voulaient emmener leurs enfants ; une mère entre autres, l'une de celles qui depuis fut le plus dévouée à la Mère Marie-Anne, jeta les hauts cris, disant qu'on les prenait en traître, qu'on aurait dû les avertir, etc., et bien d'autres propos assez désobligeants. L'excellente Mère Marie-Anne convenait de tout, se montrait si douce, si affable, renchérissant sur les témoignages flatteurs rendus à une Sœur bien-aimée, que les mécontents furent désarmés. Ses soins si intelligents, si assidus auprès des élèves, achevèrent de lui gagner les parents, qui passèrent bien vite de la plainte à la louange, puis à l'admiration et à la vénération. Un homme fort distingué et qui pouvait s'y connaître, parce qu'il était du métier, disait un jour à sa fille : — Regarde bien cette bonne Mère, c'est une sainte. On n'a pas toujours en sa vie le bonheur de faire pareille rencontre ; et toi, Dieu t'a fait cette grâce de vivre en société d'une sainte et sous sa direction. — Puis regardant lui-même la Mère Marie-Anne avec plus d'attention, il ajouta d'un ton pénétré : — Oui, c'est bien là une tête de sainte.

Un brave militaire, qui n'aimait guère les religieuses, n'eut pas vu une fois la Mère Marie-Anne, qu'il dit à sa fille : — Eh bien, en voilà une à mon goût ! — La bonne impression qu'il reçut de ses rapports avec cette excellente Mère, le rapprocha de Dieu ; et quand il apprit sa mort, il ne put retenir ses larmes. — Quelle femme ! disait un autre, rien ne lui est étranger ; elle reçoit à merveille, sans que rien sente le monde dans ses façons de faire.

Ce qui les étonnait et les charmait aussi, c'était de voir comment elle savait les satisfaire tous, et à si peu de frais. — Une femme parler si peu et si bien, disaient-ils, cela ne se voit guère. Nous étions là une dizaine, ayant chacun plusieurs choses à lui recommander ; elle nous a écoutés, nous a répondu ; cela s'est fait en quelques instants, et tous nous sommes partis satisfaits. — Ils l'étaient d'autant plus que, non contente d'écouter leurs réclamations, elle y faisait droit, et outrepassait de beaucoup ce que la tendresse paternelle et maternelle eût pu

souhaiter et imaginer. Aussi les enfants avaient-elles à chaque visite un trait nouveau à raconter de ses attentions, de sa sollicitude. En effet, la Mère Marie-Anne était au service de ces chères enfants et le jour et la nuit. La santé du corps et celle de l'âme étaient son étude de chaque instant. Il serait difficile de se montrer plus mère qu'elle ne l'était par le cœur et par les œuvres. Elle couchait entre les deux dortoirs, et venait ajouter sa surveillance à celle des maîtresses qui en étaient chargées d'office. Entendait-elle tousser, elle se levait sans bruit et allait porter à boire ; un malaise survenait-il, elle était là, prêtant secours avec cet intérêt, cette affection qui guérissent encore plus que les remèdes ; car ce souffle du cœur d'une mère sur le petit *bobo* de son enfant n'est pas seulement une feinte qui trompe la crédulité du patient, c'est une réalité aussi : ne soulage-t-il pas le mal de l'âme par la sympathie, en aidant l'effort qu'il faut toujours faire pour accepter la douleur physique?

La Mère Marie-Anne voulant se rendre compte de tout par ses yeux, s'arrangeait de façon à faire de temps en temps des apparitions subites, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, au dortoir, à a toilette, au réfectoire. Elle avait de ces précautions d'instinct maternel qui devine le mal ou qui le prévient, variant ses attentions, ses soins de santé, selon la saison.— A cet âge, ces pauvres enfants, c'est si petit ! On ne pense à rien, on ne prévoit rien ; on est quelquefois malade sans le savoir, disait-elle ; et nous, nous sommes là pour remédier à tout comme la maman. — Une fois elle rencontra une pauvre petite fille qui allait se faire panser à l'infirmerie pour un mal dont elle souffrait beaucoup. — Qu'avez-vous ? dit amicalement la bonne Mère ; voyons cela. — Puis, à la façon des saints, et renouvelant un bon office que nous avons vu lui être familier, elle prend ce pauvre petit doigt, le porte à ses lèvres, et en attire si bien le venin au dehors, que l'enfant n'eut plus à en souffrir. Elle se réserva aussi le soin de panser une autre enfant, à qui dans une bronchite on avait ordonné un vésicatoire qui, s'étant fort étendu, avait mis la pauvre petite dans un état pitoyable.

Tous les quinze jours on devait lui remettre la carte du service de table, afin qu'elle pût varier l'ordinaire. Les jours de

fête marquaient, non-seulement par la solennité des offices à la chapelle, mais aussi, bien entendu, par un régal au réfectoire. Cependant, hâtons-nous de le dire, malgré des attentions si délicates, si assidues, elle voulait qu'on apprît aux enfants elles-mêmes à souffrir sans trop se plaindre, et qu'on les habituât à savoir se gêner pour les autres.

L'une des fonctions de la Mère Marie-Anne auprès de ses chers petits enfants d'Issy, était celle de catéchiste. Elle avait là sa manière à part d'enseigner, et ne se préparait pas avec moins de soin qu'à Paris, tant s'en faut, croyant, comme il est vrai, qu'il faut en savoir beaucoup pour dire en chaque chose l'essentiel, et que, rien absolument ne pouvant remplacer les notions reçues dans l'enfance, il importe extrêmement d'imprimer dans la mémoire comme la moëlle et la quintessence des vérités. Aussi avait-elle soin de s'assurer par elle-même que chaque enfant en particulier savait bien, et pour sa vie, la lettre du *catéchisme* et la *prière du matin et du soir*.

Il semblait qu'elle surajoutât encore à son zèle déjà si exact, lorsqu'il s'agissait des instructions spéciales aux enfants de la première Communion, et lorsqu'elle les préparait à recevoir dans l'absolution le pardon de leur vie passée. S'il y avait parmi son petit monde quelque intelligence tardive, elle s'en réservait le soin. On l'a vue reprendre à part un enfant de dix ans, et lui faire répéter sous toutes les formes les premiers éléments du catéchisme, sans se rebuter du peu de succès de son travail. Quelqu'un lui faisant observer qu'elle aurait pu se décharger de ce charitable office sur une des jeunes religieuses : — Non, non, dit-elle, c'est ma tâche aussi, comme maîtresse d'instruction. Dieu m'a confié cette âme, il m'en demandera compte, il faut que j'essaie de tous les moyens pour lui enseigner au moins les choses indispensables pour son salut. — Il y avait à Issy quelques enfants pauvres de six à huit ans, qui secondaient nos Sœurs coadjutrices selon leurs forces. La Mère Marie-Anne venait elle-même leur faire aussi l'instruction de temps en temps, pour se rendre compte de leurs progrès et pour savoir comment s'en tirait la novice chargée de ces enfants. — C'était notre bonne Mère qui les préparait à la confession, raconte cette no-

vice, et elle me faisait rester là pour m'enseigner comment on devait s'y prendre avec de si jeunes enfants, si peu développés d'ailleurs. Or il fallait que nos petites filles la regardassent tout le temps et suivissent bien ses mouvements. Par exemple, si elle expliquait le sacrement de Pénitence, elle leur disait en portant la main sur son front : *Examen de conscience;* puis le doigt sur les lèvres : *Confession de bouche;* la main sur le cœur : *Contrition de cœur;* et enfin les mains en avant comme pour travailler : *Satisfaction d'œuvres.* Les petites filles étaient ravies, écoutaient à merveille, et retenaient fort bien une pareille leçon.

Elle avait ainsi pour elles des gestes appropriés à tous les sujets, exigeant que les enfants parlassent en même temps qu'elle, et fissent les mêmes mouvements. Elle disait qu'on gagnait beaucoup quand on captivait ainsi les yeux des enfants et qu'on utilisait au profit de la mémoire leur besoin de mouvement à cet âge.

Le samedi, à l'instruction du pensionnat, elle devait trouver sur sa table un paroissien qu'une élève était chargée d'y placer tout marqué d'avance ; alors elle expliquait la messe du lendemain, et grâce à cet exercice répété, ces petites filles parvenaient à connaître en peu de mois le propre du temps, celui des saints, et à trouver sans peine la collecte, les autres oraisons du jour et la préface du temps.

Afin de leur faire aimer le dimanche, et de peur qu'un souvenir pénible ne vînt se rattacher à ce grand jour, consacré à la joie et au repos de l'âme en Dieu, il était fortement recommandé par la Mère Marie-Anne de ne jamais, autant que possible, gronder ou punir ce jour-là. Elle avait adopté un plan d'instruction à part pour ne pas dérouter son petit monde. Elle suivait la sainte Eglise dans le cercle annuel de ses mystères et de ses solennités, commençant à l'Avent et finissant au dernier dimanche après la Pentecôte, de telle sorte que chaque année elle avait pu expliquer les trois parties de la religion : dogme, morale et culte ; le tout si bien combiné, que chacune des fêtes de l'Eglise venait à point nommé pour rendre en quelque sorte sensible, comme un exemple, la partie alors apprise ou expliquée.

Au reste, tout convergeait sans effort et sans monotonie vers cette grande science, et la bonne Mère savait utiliser au profit de l'instruction religieuse jusqu'aux prescriptions des médecins. Ainsi, quand arrivaient des Vigiles ou des Quatre-Temps, on était frappé du soin qu'elle apportait à la liste des enfants qui devaient faire gras, quel que fût leur âge. — Et quand on lui en demandait la raison : — C'est que nous avons deux choses à ménager : la santé des enfants et le respect des commandements de l'Eglise. Si nous ne leur apprenons dès maintenant à les observer, c'est fini pour toute leur vie. La pratique est le plus sûr des enseignements : il faut donc qu'elles sachent de bonne heure qu'on ne peut faire gras aux jours défendus sans nécessité d'abord, puis sans dispense. — Et en effet, on avait soin de fixer l'attention des enfants de telle sorte, qu'à leur départ elles pussent agir en connaissance de cause et en sûreté de conscience, lors même qu'elles rentreraient dans leurs familles avant d'avoir appartenu au grand pensionnat. Les résultats obtenus par cette méthode sont surprenants, et les docteurs de huit ou douze ans formés à Issy, n'oublièrent jamais ce qu'ils y avaient appris.

Pour enseigner aux enfants les devoirs des maîtres envers les serviteurs, elle établit une coutume touchante. Ces petites filles ne pouvaient sans doute instruire les employés de la maison, ce soin était réservé à de plus graves professeurs ; mais chaque soir, c'était l'enfant la plus sage de la classe qui avait le privilége de faire tout haut à la chapelle la prière commune qui réunissait tous les gens de service au pied du saint Autel. Ces petites voix enfantines, cependant sérieuses, pénétrées et toutes fières, on le sentait, de prendre la parole devant le très-saint Sacrement, ont fait impression à quiconque les a entendues.

Celle que nous avons vue si dévouée à *nos seigneurs les pauvres*, et qui nous disait, le cœur si vraiment triste, quelques mois après son entrée au noviciat ; — Il me manque quelque chose, il y a trop longtemps que je n'ai serré la main d'un pauvre, — avait trouvé à Issy dans les rapports immédiats que lui donnait avec eux sa charge, un dédommagement au sacrifice de la séparation. Elle ne négligea pas non plus d'enseigner aux chères

petites filles confiées à ses soins, et toujours par la pratique, l'obligation de secourir les membres souffrants de Jésus-Christ.

Il y avait à Issy, depuis la fondation, des fêtes particulières destinées à inculquer d'une manière ineffaçable ce précepte si essentiel au salut, que son observation ou sa négligence donne la forme de la sentence finale de bénédiction ou de malédiction au dernier jour. La Mère Marie-Anne se surpassait ces jours-là, et on lui est redevable de quelques-uns des pieux usages qui, encore aujourd'hui, rendent ces solennités ineffaçables dans le souvenir des enfants. A l'Immaculée-Conception, fête privilégiée dans notre Ordre depuis son origine ; à Noël, aux jours gras, le 7 juillet, à la fête du bienheureux Pierre Fourier, ce grand ami des petits et des nécessiteux, les pauvres étaient traités par nos chères petites filles elles-mêmes, comme ils le sont dans toutes les maisons de notre Ordre, selon le désir de notre saint fondateur. C'était surtout au *Jeudi-Saint* qu'il y avait grand solennel. On faisait venir douze femmes pauvres dont on devait laver les pieds, en mémoire de l'exemple donné par Notre-Seigneur prosterné dans l'humble fonction des serviteurs, aux pieds des Apôtres. C'était aux premières communiantes de l'année qu'était réservé cet honneur si apprécié, si envié. Dès la veille avait lieu la récolte des violettes destinées à embaumer la salle qui réunissait les chers pauvres de Jésus-Christ. Le jour arrivé, toute la maison, mères, sœurs, enfants, se rendaient après la grand-messe dans la salle préparée pour le *lavement des pieds*. Chacune des enfants de la première communion s'agenouillait devant la pauvre femme qui lui était échue ; et pendant qu'elle s'acquittait du pieux office de ce jour, on lisait les prières de l'Eglise composées pour cette touchante cérémonie ; puis la Passion selon saint Jean, suivie du chant de quelques cantiques. On terminait en servant la collation à ces pauvres femmes. Plusieurs d'entre elles étaient si touchées, qu'elles ne pouvaient retenir leurs larmes. On ne les quittait qu'après les avoir conduites à Notre-Seigneur lui-même au tombeau, afin qu'il bénît et les enfants qui avaient fait l'aumône, et les pauvres qui l'avaient reçue. — Aux jours gras et à Noël, c'étaient de petits enfants de leur âge qu'avait à habiller et à servir à table toute notre colonie. Rien

n'était charmant comme l'entrevue réciproque, comme l'empressement avec lequel chacune s'emparait de sa privilégiée ; on lui prenait les mains, on la caressait, on l'embrassait, n'enviant qu'une chose : de venir en aide non à la plus gentille à l'extérieur, mais à la plus pauvre. Le dîner était aussi un véritable enseignement plein d'édification. Après le *Benedicite*, les pauvres enfants, étant assises, avaient chacune derrière elle, et debout, une de ses petites élèves qui lui servait à boire, et la faisait même manger au besoin.

Tout cela s'exécutait dans le plus profond silence, avec un religieux respect et une affection de sœurs, car la Mère Marie-Anne avait dit et répété à son petit monde la parole du Maître, qui si souvent l'avait elle-même électrisée et portée jusqu'à l'héroïsme dans le service des pauvres : — *Ce que vous ferez au moindre de ces p tits qui croient en moi, c'est à moi-même que vous l'aurez fait.* Si donc, ajoutait-elle, saint Joseph et la sainte Vierge vous avaient permis de servir le petit Jésus, qu'eussiez-vous fait ? Or, ce n'est pas assez de l'adorer à la chapelle dans sa crèche, vous avez dans ces pauvres enfants qui viennent à vous, *de petits Jésus vivants*, — et Notre-Seigneur regarde bien réellement comme fait à lui-même tout ce que vous ferez pour eux.

Ces explications à leur portée n'étaient pas perdues. La foi déjà si vive en ces chères enfants leur inspirait de touchantes idées. L'une d'elles se mit un jour à genoux devant une pauvre femme à qui on l'envoyait porter secours, la priant de lui donner sa bénédiction. Et comme on lui demandait pourquoi elle avait agi de la sorte, qui lui avait dit de faire cela ? — Personne. Mais ne nous a-t-on pas souvent répété que le bon Dieu bénit ceux que les pauvres bénissent ?

La Mère Marie-Anne s'était proposé, on l'a vu, une seule chose : d'être une religieuse de la *Congrégation de Notre-Dame, toute dévouée à l'œuvre de ce saint institut*, c'est-à-dire au soin des chères âmes de l'enfance et de la jeunesse. Aussi, pour mieux se pénétrer de l'esprit de notre Bienheureux Père, faisait-elle lire fréquemment le chapitre si admirable de nos constitutions, intitulé : *Du devoir des religieuses envers leurs écolières.*

Elle en commentait chaque mot, faisant ressortir le zèle enflammé de notre saint fondateur pour ces chères petites âmes; et toujours elle concluait par ces paroles : *Il faut être mère, et tout le reste viendra.* Certes elle avait bien raison ; n'est-ce pas le mot de saint Augustin : *Aimez, et faites ce que vous voudrez?* L'amour enseigne toutes choses, mais l'amour est un sentiment rempli de sollicitude, et c'est par cette sollicitude même que la Mère Marie-Anne savait prouver son dévouement et voulait qu'on le prouvât. L'entrée d'une nouvelle élève la rendait toujours un peu soucieuse, et elle disait quelquefois d'un air pénétré et recueilli : — Je ne saurais vous dire ce que j'éprouve en recevant une enfant; c'est une âme que les parents nous confient, que Dieu et ses anges nous envoient. La garderons-nous du péché? Sortira-t-elle pure et innocente de nos mains? Si elle allait apprendre le mal qu'elle ignore? Cela fait trembler! Lorsqu'en quittant le parloir je vais la présenter à Notre-Seigneur, au Saint Sacrement et à la sainte Vierge, comme le recommande notre Bienheureux Père, oh! que je les prie de grand cœur de bien les garder! Je ne me rassure qu'en plaçant sous leur protection ces âmes qui leur sont encore plus chères qu'à nous et à leurs parents.

Son accueil si cordial, si pieux, restait gravé dans le souvenir et dans le cœur de ces enfants; et l'on entendait souvent telle petite fille difficile, ayant protesté que jamais elle ne s'accoutumerait, répéter : — Je veux voir Madame Marie-Anne, il y a longtemps que je ne l'ai vue ; qu'on me mène à cette Dame qui m'a conduite à l'église à mon arrivée. Elle est si bonne, si bonne! — Et quand l'une de ces pauvres enfants la rencontrait, elle se jetait à son cou sans vouloir la quitter. Alors l'excellente Mère causait avec la petite fille de tous les intérêts de cœur : les parents, les petits frères, les sœurs, le pays; puis, pour terminer, on faisait un tour de parc sans oublier une visite pleine d'à-propos à la vacherie. Le grand air, le bon lait, le plaisir de suspendre des études auxquelles on n'était pas fait encore, dissipaient les gros chagrins, et on ne voulait plus s'en aller.

Si la Mère Marie-Anne était elle-même d'un dévouement sans bornes et d'une exactitude ponctuelle dans tout ce qui regardait

les enfants, elle avait droit de l'exiger de toutes les religieuses. Aussi ne leur pardonnait-elle pas la plus légère négligence même involontaire sur cet article. Jamais je n'oublierai ce qui nous arriva un jour, écrit une des jeunes religieuses employées à Issy. — Quelques enfants étaient restées seules un instant, véritablement l'espace de trois minutes, par l'inattention apportée dans un remplacement. La Mère Marie-Anne l'apprend au moment où les religieuses sur qui retombait ce manquement venaient de sortir du confessionnal. Immédiatement elle les y fait rentrer, leur enjoignant d'accuser cette faute, car elle voulait une bonne fois fixer leur attention sur ce devoir capital. — Cependant, quelle que fût l'exactitude recommandée dans la surveillance, la Mère Marie-Anne ne tenait pas moins à un autre point qui a son importance aussi, la mesure et la douceur dans la réprimande. Je vous en prie, disait-elle, ne grondez pas trop fort nos pauvres petites filles pour avoir parlé, perdu leurs livres, déchiré leur robe, etc.; à cet âge surtout on doit s'attendre à tout cela ; mais quand il y a péché, désobéissance, rapport, mensonge surtout, oh ! alors soyez fermes. Il faut que les enfants emportent de leur première éducation l'horreur du péché. Mais aussi prudence, ne leur faites pas un péché de tout.

On conçoit combien était aimée et estimée des enfants celle qui apportait tant de sagesse et d'affection vraie dans la difficile tâche de l'éducation. Le cœur se devine si facilement ! et les enfants sont si justes dans leurs appréciations ! Une petite fille alors souffrante, causant un jour avec l'infirmière, lui dit : Savez-vous bien, ma sœur, que nous faisons quelquefois l'examen des Mères ? Nous exerçons bien leur patience, elles peuvent avoir quelques petits péchés à accuser ; mais pour la Mère Marie-Anne, il y a très-longtemps que nous nous sommes occupées à découvrir ses défauts; nous nous y sommes prises par tous les bouts, et nous n'avons rien pu trouver. — Aussi toutes, jusqu'aux plus petites, savaient-elles bien dire : *C'est une sainte.* Et quand pour leur faire formuler d'une manière plus précise ces naïfs témoignages, on venait à leur dire : — Allons, vous n'y entendez rien, vous seriez bien embarrassées de dire pourquoi vous croyez cela, — la réplique ne se faisait pas attendre. L'une disait : —

Elle est si bonne ! si bonne ! elle ne se fâche jamais, même quand elle nous gronde bien fort. Et à l'église, elle ne bouge pas, on dirait qu'elle voit le bon Dieu. — Une autre : Elle a l'air de se croire la dernière des Sœurs, tout le monde peut lui parler. — Moi, je trouve qu'elle fait toujours voir le beau côté des choses ; et quand il arrive une contrariété, elle dit : C'est le bon Dieu qui le permet. — Ce qui me plaît davantage en elle, dit une fois une enfant accoutumée à créer les mots qui lui manquaient pour répondre à sa pensée : C'est son *agréabilité ;* elle est toujours gaie, toujours aimable, rien ne la fâche ; et puis, elle a si grande envie que vous deveniez bonne, et cependant elle ne vous pousse pas, et vous laisse dans votre naturel.

Joignons ici les témoignages rendus à la Mère Marie-Anne, après sa mort, par quelques-unes de ces mêmes petites filles. Nous les laisserons parler en leur langage si naïf et si vrai : « Que de choses à dire sur cette bonne Mère dont la vie n'a été qu'un tissu de vertus ! Quand j'étais à mon cher berceau d'Issy, elle me disait des mots charmants qui me faisaient beaucoup plus d'impression que toutes les punitions ; oui, rien qu'un mot, mais si bien dit ! quelquefois même un regard, comme Notre-Seigneur à saint Pierre, et nous étions sages, au moins pour quelques jours. D'autres fois elle nous prenait à part (les méchantes), et nous donnait des pratiques de vertu par journée, pour éviter de nous punir. Un jour, nous la voyons arriver les yeux rouges ; elle était toute pâle, pourquoi ? Nous l'avions bien deviné, elle avait à punir une de ses enfants. Et puis, quand nous avions de la peine, comme elle nous consolait ! On reconnaissait en elle une seconde mère qui nous chérissait, et nous lui rendions bien la pareille.

« Je me souviens que le jour de sa fête, il y a deux ans, sa chère Elisabeth D*** ayant lu un petit devoir dicté par le cœur, elle en avait les larmes aux yeux, tant elle prenait de part à notre bonheur de la fêter. Avant même d'être au couvent, quand je venais lui rendre visite, il me semblait voir une sainte descendue du ciel ; et quand j'ai fait mon entrée, je me suis jetée dans ses bras pour me consoler ; alors en quelques mots, elle m'a résumé tout ce que j'avais à faire. Elle me disait : Aimez la sainte

Vierge, ma petite Blanche, aimez-la par-dessus tout, après le bon Dieu ; elle vous accordera tout ce que vous lui demanderez. C'est bien vrai, et cependant la sainte Vierge ne m'a pas accordé la conservation de ma seconde si bonne, si bonne Mère Marie-Anne ; je l'aimais tant ! Ah ! nos cœurs la pleureront toujours. »

« Je n'oublierai jamais son accueil à mon entrée, écrit Claire B*** ; j'étais bien petite en raison comme en taille ; j'avais surtout un mauvais caractère, je l'ai encore ; mais si je me suis un peu corrigée, c'est à cette bonne Mère que je le dois. Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pu lui demander pardon ! J'aurais voulu que le bon Dieu me dît qu'il allait l'appeler à lui ; j'aurais été me mettre aux pieds de cette bonne Mère, et je lui aurais témoigné combien je me reprochais mon ingratitude. Oh ! que je garderai précieusement le chapelet qui a touché sa main bienfaisante ! car vous savez que les pauvres, les malheureux, avaient la première place dans son cœur. Une des choses qui m'ont le plus frappée dans sa vie, c'est qu'elle s'intéressait à tout le monde, aux plus petits comme aux plus grands. Elle avait une figure si douce, si céleste ! on voyait bien que son Ange était toujours avec elle ; et quand elle entrait quelque part, il me semblait voir apparaître la sainte Vierge ; aussi sa rencontre était-elle pour nous un bonheur, et c'était à qui s'approcherait d'elle pour en recevoir quelques témoignages d'affection. C'est surtout à la chapelle, quand elle allait à la sainte Table, que sa piété nous touchait. Jamais je n'oublierai la manière dont elle priait ; son maintien, son regard, tout en elle nous apprenait la présence de Dieu et son amour.

» Quand nos parents demandaient si elle était sévère, nous nous empressions de répondre qu'elle était la bonté même. Tout en elle, son regard, son silence même, inspirait un amour respectueux : mais nous devions bientôt la perdre... Nous ne la reverrons donc plus jamais sur la terre ? Oh ! que c'est triste ! Il pleut aujourd'hui ; il semble que la nature la regrette ; les oiseaux chantaient ce matin d'un ton plaintif, comme si à eux aussi il manquait une mère. Maintenant que le bon Dieu l'a emmenée avec lui, je veux écrire les souvenirs qui me restent

d'elle, afin que si, devenue grande, je m'écarte de la voie du bien, j'y sois ramenée par les conseils salutaires reçus de cette bonne Mère dans mon enfance. Quand je vins à la maison de Paris, où elle avait été nommée assistante, elle me fit appeler, et m'ayant conduite au pied du Calvaire, elle me parla comme une maman. Ensuite elle me fit promettre de suivre ses conseils, pria avec moi, m'embrassa, me donna une image sur laquelle elle avait écrit de sa main : ***Marguerite, le secret d'être heureuse, c'est d'être généreuse.*** Un seul mot de la Mère Marie-Anne nous touchait plus que les plus éloquentes prédications. Elle a fini sa tâche; du haut du ciel, elle aidera nos Mères à remplir la leur; et, nous, leurs petits enfants, à ne pas tant exercer leur patience. Oui, vous nous bénirez, grande sainte; écoutez, voilà votre élève et votre enfant, obtenez-lui la contrition pour bien faire sa première communion. Vous n'assisterez pas à ce beau jour sur la terre, mais vous me verrez du haut du ciel. Votre souvenir sera toujours vivant dans mon cœur; oui, je le promets, désormais je ferai tout comme la Mère Marie-Anne voulait qu'on le fît. »

Si telle était l'opinion des enfants à Issy sur la Mère Marie-Anne, quelle n'était pas celle des religieuses, qui avaient chaque jour l'occasion d'admirer sa vertu aux prises avec tant de difficultés qui lui arrivaient de tous les côtés à la fois par une permission de Dieu si marquée, que cette chère Mère pouvait bien répéter en toute vérité son mot favori : ***Dominus est!*** C'est le Seigneur! D'abord, l'autorité en elle-même lui pesait d'autant plus qu'elle croyait de la justice d'en garder la part qui lui avait été confiée, et que son idéal, en se faisant religieuse, avait été ***d'obéir*** et de n'avoir plus à commander en quoi que ce soit. Ceci nous rappelle une des saillies qui nous égaya peu de temps après son entrée au noviciat. Parmi tous les actes de vertus propres à la vie religieuse qu'elle nous énumérait comme presque impraticables ailleurs se trouvaient, à notre grand étonnement, les prières qui précèdent et qui suivent le repas. « Mais oui, disait-elle, jamais je n'ai récité mon ***Benedicite*** et mes ***Grâces*** avec autant d'attention et de ferveur qu'au couvent. Et pourquoi donc? C'est tout simple : ici du moins on n'a rien à ordon-

ner, à prévoir, point de préoccupation possible sur le menu ou sur les convives. »

Cependant, bien qu'en de plus graves sujets rien ne lui coûtât davantage que de commander, le devoir l'emportait toujours sur la répugnance, et elle savait dire un *non* accentué lorsqu'il le fallait. La violence qu'elle était obligée de se faire était si grande qu'elle perçait quelquefois dans le son saccadé de sa voix. Aussi, un jour qu'elle témoignait à une jeune religieuse combien elle tenait au bon maintien des enfants pendant les exercices qui lui étaient réservés : — Ce n'est pas pour moi, ajoutait-elle, mais bien pour leur inspirer le respect de l'autorité; car je ne suis là qu'en passant, et j'ai horreur du *decorum* en mon endroit. — Il a donc bien dû vous en coûter de venir à Issy pour être à la tête des autres, à une place particulière, partout au premier rang, et de voir tout le monde se lever quand vous entrez ? — Ah ! dit-elle, avec un gros soupir, ne m'en parlez pas ! Eh donc ! donner ma bénédiction à tout le monde à Primes, à Complies, au Benedicite, si vous saviez comme cela me va... — Et c'était justement parce ce que ce rôle lui allait si peu, qu'elle le remplissait si bien, et que Dieu bénissait avec tant d'effusion l'œuvre confiée à son humble dévouement. Dans l'intimité, elle disait plus encore : elle écrivait :

« 11 juin 1859.

» J'ai été heureuse que vous ayez pensé à moi devant le bon Dieu comme à l'une des âmes qui souhaitaient le plus votre sanctification. Oui, que vous soyez bon prêtre, comme Dieu vous fait comprendre ce mot; et demandez pour moi d'être bonne religieuse. Que je serve le Seigneur avec joie, comme il mérite de l'être par tous, mais surtout par une âme pour qui il a tant fait ! Ce n'est pas la vie religieuse qui me pèse; bien au contraire, je bénis chaque jour davantage le bon Dieu qui m'a fait la grâce de répondre à son appel plein de miséricorde; mais la charge, la responsabilité des âmes est un fardeau sous lequel je succombe souvent devant le bon Dieu et devant ceux qui me sont comme lui. Gardez mon secret, car Dieu me soutient, et je sens son action dans toute cette conduite de sa providence qui me fait sans cesse renoncer à moi-même sur quelque chose, et mourir à mon propre esprit pour vivre du sien, j'espère, par sa grâce et par vos prières. *Non sicut ego volo, sed sicut tu. Ita Pater.* Obtenez-moi de répéter, dans une union

toujours plus intime avec Notre-Seigneur, ces paroles qui sont sorties de son divin Cœur.... »

Nous devrions dire ici quelle fut la sagesse, la charité, la fermeté de sa conduite dans ses rapports avec la portion de la communauté placée à Issy sous sa direction ; mais comme nous aurons à traiter un sujet de même nature lorsqu'il s'agira de la double charge d'assistante et de maîtresse des novices, dont elle remplit les fonctions en quittant Issy, nous nous réservons de réunir les divers traits pleins d'édification et d'enseignement qui ont été recueillis sur ce point. Disons seulement tout ce que la Providence ajouta par surcroît aux difficultés et au travail inhérent à la supériorité d'Issy, pendant les quatre années du gouvernement de la Mère Marie-Anne. Au mois de février 1859, Dieu lui enleva la Mère Saint-Victor, une aide qu'il était difficile de remplacer, par tout ce qu'elle ajoutait d'habileté à son dévouement, et d'habitude de mener le petit monde d'Issy. Ce fut réellement un grand vide pour notre bonne Mère Marie-Anne, ainsi qu'elle l'avoue en écrivant à un ami. Il faut citer toute cette lettre, dans laquelle les anciens souvenirs se mêlent aux épreuves du moment. Elle touche d'ailleurs à peu près à toutes les questions qui faisaient l'intérêt de la vie de notre excellente et sainte Mère.

« Pourquoi donc, mon bon frère, m'obligez-vous de commencer mon unique lettre de l'année par un reproche ? Comment pouvez-vous croire que je puisse vous écrire, et ne le fasse pas, en vue de perfection ? Non, vraiment, la perfection, je ne la vois pas de ces yeux-là ; car il me semble que ce serait la voir de travers, et point du tout comme notre aimable Sauveur nous l'a montrée dans ses relations intimes avec ses frères et ses amis. Si je n'écris pas, c'est que je ne le pourrais sans manquer à de graves devoirs accumulés sur moi au-delà de ce qui est possible à ma mesure de capacité. Quand j'y ai mis toutes mes forces et tout mon temps, il n'y a pas de jour où mon examen de conscience ne me montre nombre d'omissions. Je ne puis donc rien en dérober pour ce qui m'est personnel. Malgré tant de besogne, cette position, aux nécessités de laquelle je ne puis suffire, n'est point celle d'une Supérieure, comme je vous l'ai déjà dit. Si cela était, j'en conviendrais tout aussi bien, car en vérité un mot ou un autre ne vaut pas la peine d'une restriction mentale. Puisque entre nous, grâces à Dieu, je crois, il n'y a pas d'illusion, et nous savons que celui qui commande en

Religion, est plus que tout autre celui qui sert; oui, le mot *charge* est bien le mot chrétien et vrai pour désigner la participation à l'autorité.

» Depuis votre lettre, la Providence m'a donné encore une nouvelle leçon pour ne compter que sur elle, et attendre tout de sa bonté dans l'œuvre qu'elle me confie. Pour mes étrennes, Dieu a frappé celle de nos mères qui nous tenait lieu *ici* de maîtresse générale du pensionnat. C'était tout mon repos humain au milieu de notre petit peuple. Il faut suppléer, puis en former d'autres, et surtout répéter avec Bossuet qu'il faut *tout voir venir de Dieu.* J'ai déjà prié ma sœur de faire recommander à vos prières et à celles de la R. M*** ma chère Mère Saint-Victor. J'espère que la commission est venue, et que vous avez déjà nommé cette bonne mère au *Memento des morts.* C'était une compagne de noviciat de Zéphirine, elle avait reçu son dernier soupir, l'avait ensevelie... lien précieux entre nous, ajouté à tous les autres! Beaucoup plus jeune que moi, elle est arrivée plus vite au terme, à force de dévouement.

» Ce demi-siècle que vous me rappelez, nous fait laisser bien des amis sur la route: ou plutôt ils nous laissent, car ce sont eux qui atteignent le but; si parfois dans leur absence les journées du voyage nous semblent longues, elles nous en rapprochent toujours. Ma vie à Issy me rejette de plus en plus dans les principes de foi que nous tâchons sous toutes les formes d'inculquer à nos petites filles. *Mon juste vit de la foi!* je me le répète à chaque instant, et c'est dans cette vie de foi que me plonge sans cesse l'absence de toute autre vie. Je ne puis vous rendre ce singulier état qui m'oblige à n'agir que dans un cercle tout en dehors de moi-même, et ne me laisse que le temps de la prière et de la sainte messe pour être *moi* un petit moment auprès du bon Dieu et lui recommander tout ce qui m'est cher dans cette autre partie du monde où je n'ai plus de contact que par la pensée. Pour ce qui m'intéresse le plus, l'Eglise, et en particulier celle de France, je prie en union à l'inquiétude générale sans rien savoir de particulier. Dieu veuille que la crainte rallie et resserre par l'union et le dévouement les rangs des fidèles!....

» Demandez au grand saint Joseph de bons et solides sujets; le renoncement nécessaire à l'éducation des enfants alarme la mollesse de notre temps. Plusieurs veulent bien encore se faire religieuses *pour elles;* mais pour la gloire de Dieu, pour le service des âmes, *jusqu'à mourir,* comme nous le fait promettre notre Bienheureux Père avant de nous admettre à la profession, peu, bien peu, comprennent ainsi le dévouement religieux. L'office des saints apôtres me frappe toujours de cette pensée qu'on ne peut coopérer au salut des âmes que par une abondante charité. Je vous aurais voulu pendant les vacances, écoutant avec nous Monseigneur de Poitiers sur le saint Office

et la sainte Messe ! Comme il nous a peint cette *union immense* et si douce, cette clameur toute-puissante, retentissante comme la voix des grandes eaux, cette prière incessante de l'Eglise qui combat sur la terre ! Oh ! combien j'en éprouve l'effet ! Je ne saurais vous le dire, et que nous sommes heureux, vous en particulier, d'être de la tribu choisie par prédilection pour le sacerdoce, et nous, vos associées dans la prière publique ! Au ciel, je l'espère, nous causerons de tout cela, en compensation de notre silence de ce monde. Nous y dirons que Notre-Seigneur a été bien bon de nous donner une de ces affections immuables en Lui, qui s'entendent, se retrouvent dans son Cœur au saint Sacrifice, à la sainte Communion, à la prière.... »

L'activité naturelle de la Mère Marie-Anne eut à Issy un exercice qui aurait semblé dépasser ses forces physiques, si Dieu n'y eût visiblement mis la main, surtout pendant les derniers six mois; elle même en convenait avec son abandon ordinaire. — « Je n'ai jamais eu de coup de feu comme celui-ci ; heureusement Dieu me vient en aide. Je me couche presque toujours le soir excédée de fatigue, je suis obligée de me lever avant la communauté; eh bien, tout se fait ! et surtout ma charge par excellence, l'instruction religieuse de mes chères petites filles; je ne l'ai manquée qu'une seule et unique fois, et encore sans qu'il ait été possible de le prévoir. » Ce qui doublait ainsi les travaux de la bonne Mère Marie-Anne, c'était la maladie de la Religieuse chargée des ouvriers, maladie survenue au commencement des travaux entrepris pour séparer le petit pensionnat d'un pavillon que devait habiter Son Eminence Monseigneur le cardinal Morlot, notre Archevêque. La direction, la surveillance de ce travail retomba en partie sur notre excellente Mère, déjà bien occupée; car à Issy, en effet, la Supérieure cumule à peu près toutes les charges importantes, avec la direction intérieure et extérieure du pensionnat et de la Communauté. Ce surcroît ne laissait pas que d'imposer bien des sacrifices à la bonne Mère Marie-Anne; plus d'une fois il arriva qu'au moment où elle allait se présenter à la sainte Table, on venait la prévenir que l'entrepreneur ou quelqu'un des ouvriers la réclamait; alors elle quittait la chapelle sans hésitation. — « Entre deux devoirs on est quelquefois embarrassé, disait-elle à ce sujet; mais quand la charité envers le

prochain pèse dans l'un des plateaux de la balance, c'est là qu'il faut se laisser emporter ; le bon Dieu lui-même veut bien ne venir qu'en second. » Et tel était son renoncement de vraie religieuse, que jamais le sacrifice ne troublait sa sérénité : quitter Dieu pour le prochain, c'était pour elle retrouver Dieu, plus le sacrifice. — Non-seulement il ne lui échappa jamais une seule plainte pendant cet exercice prolongé, mais on put croire qu'elle n'était fatiguée ni de corps ni d'esprit; elle se promenait à l'heure de la récréation, bien qu'elle ne se fût point assise de la journée : le matin, au moment de l'oraison, elle était là pour dire le *Veni sancte;* à la lecture spirituelle, elle arrivait quelquefois du fond du parc toute essoufflée, lisait elle-même, commentait, puis retournait à sa besogne. Lorsqu'elle apparaissait à la salle de Communauté, pour y prendre un papier ou une clef, elle se montrait prête à écouter avec bienveillance quiconque avait un mot à lui dire : — Ne vous gênez pas, surtout demandez, saisissez les moments; votre bien, celui des enfants, doit passer avant tout. — Un tel excès de travail aurait demandé une forte santé, et l'on sait quelle était celle de la Mère Marie-Anne. — Vous nous faites reposer, lui disait-on un jour, et vous ne vous reposez jamais. — Que voulez-vous? c'est le devoir qui commande, nous n'en mourrons pas; et s'il fallait y perdre la vie, le bon Dieu nous trouverait au poste. Que peut-il vouloir de mieux? — Le bon Dieu ne le permit pas; loin de là, cet exercice forcé contribua sensiblement à fortifier le fonds de sa santé, sans toutefois que ses souffrances habituelles, maux de tête, de larynx et rhumatismes, fussent diminués ; mais c'était là pour elle un vrai profit, le trésor caché qu'elle était ingénieuse à dérober à la compassion d'autrui, jamais elle n'avouait le martyre à peu près continuel de ses maux sans gravité; il fallait que des indices indépendants de sa volonté les révélassent. Si l'on essayait d'en parler : — A quoi bon s'entretenir d'un sujet si peu intéressant? — Et la conversation était détournée. Cependant elle demandait et recevait avec une grande simplicité les soins nécessaires ; mais pour ses *chers rhumatismes*, il n'y avait pas d'autre remède que la patience, et une patience à peu près sans répit. — Tâchons d'aller toujours, disait-elle à une personne sujette au

même genre de souffrances, puisque le repos n'amène pas la guérison ; car si l'on s'arrêtait quand ces violentes douleurs de tête vous saisissent, il serait impossible de se relever. — Elle avoua un jour, dans l'intimité, qu'elle n'était pas cinq minutes sans souffrir ; peu s'en doutaient, tant on la voyait constamment affable et gracieuse, et elle avait atteint son but : souffrir en silence entre Dieu et elle. — Ainsi quelqu'un voyant un jour ses traits tout décomposés et lui ayant dit : — Bonne Mère, vous ne pouvez le nier, aujourd'hui vous êtes bien fatiguée ; — elle répondit en souriant, mais d'un air tout attristé : — Oh ! vous trahissez le secret de la souffrance !

CHAPITRE IV.

LA MÈRE MARIE-ANNE ASSISTANTE ET MAITRESSE DES NOVICES.

Mort de la Mère Félicité. — La Mère Marie-Anne Assistante. — Maîtresse des Novices. — Vie commune. — Mortification. — Rapports avec ses Supérieurs, — Avec les Sœurs coadjutrices. — Direction. — Direction écrite. — Charité. — Assistance des malades. — Vertus religieuses. — Dévouement au Saint-Siége.

La Mère Marie-Anne avait passé à Issy quatre années, qui avaient semblé bien longues à ses Sœurs de Paris. Elle fut rappelée au milieu de la Communauté par une disposition de la Providence à laquelle cette humble religieuse était loin de s'attendre. Nous venions de perdre d'une maladie de langueur notre Assistante, la Mère Marie-Félicité, un esprit lumineux, une conscience droite et ferme, un conseil net et sûr, joints à une modestie si remarquable, que cette vertu, qui semblait devoir voiler toutes les autres, était précisément ce qui les faisait deviner en elle. Quand on la contemplait si calme, si sereine, si recueillie, on pensait comme invinciblement à la vie cachée à Nazareth, à saint Joseph, à la sainte Vierge, et l'on sentait que Jésus était dans cette âme.

Un saint prêtre qui n'avait vu la Mère Félicité qu'à la Table sainte, disait en la désignant : — C'est un trésor caché. — Un autre : — Savez-vous bien quelle perle vous possédez ? — Oh ! oui, nous le savions, et Dieu ne l'ignorait pas non plus. Aussi, pour nous consoler du départ d'une telle Mère, il nous donna, hélas ! pour trop peu de temps, l'excellente Mère Marie-Anne.

L'élection se fit le 22 juin 1860, octave du Sacré-Cœur, à la chapelle, suivant l'usage, en présence du très-saint Sacrement, et avec le cérémonial si bien inspiré de Dieu, pour qu'il devienne comme impossible de n'agir pas d'après son inspiration. La Mère Marie-Anne nous a raconté depuis que, considérant la longue rangée des Mères qui la précédaient, elle disait en son âme : — Quant à moi, au moins, je puis être bien tranquille ; me voilà pour longtemps à l'abri de toute nomination. — Aussi, lorsqu'elle entendit proclamer son nom, fallut-il qu'on lui répétât plusieurs fois le résultat du scrutin pour qu'elle y pût croire. Tout le monde était sorti de la chapelle, qu'elle demeurait là, immobile, comme anéantie. On vient la chercher, elle se laisse conduire sans savoir ce qu'elle fait. Arrivée en présence de notre Mère Supérieure, elle se jette à genoux, lui baise la main, et s'écrie : — Je ne sais que renouveler mes vœux dans mon cœur. — Tout le monde était dans la joie, et la pauvre élue, le premier moment de surprise passé, faisait bonne contenance en public, répondant avec son amabilité et sa gaîté accoutumée à l'expression de notre contentement. Mais dans le particulier il fallait bien que son cœur éclatât. — Oh ! ma bonne Mère, dit-elle fondant en larmes à la Mère Xavier, qu'avez-vous fait en me nommant Assistante ? Quel malheur ! Je n'ai rien, non rien de ce qu'il faut pour répondre à la confiance de la Communauté ; vous pouvez m'en croire. — Et ses sanglots redoublèrent.

Cependant le jour même de l'élection, la Mère Marie-Anne avait dû retourner à Issy pour y préparer toutes choses à celle qui devait la remplacer, et pour continuer de gouverner jusqu'aux vacances, dont la proximité ne permettait pas un changement immédiat. L'une des religieuses qui devaient continuer à faire l'œuvre à Issy, arrive tout en larmes, désolée de perdre l'excellente Mère avec qui se sont écoulées de si heureuses années. Celle-ci lui frappe amicalement sur l'épaule : — Allons, allons, voyez, moi, je ne pleure pas ; et qui de nous deux en a plus de sujet ? Toujours semblable à elle-même, la Mère Marie-Anne ne crut pas que sa nouvelle position dût l'exempter un instant seulement des exigences de celle qui avait précédé. A

son arrivée à Issy, il était tard, elle avait à visiter les ouvriers, à faire plusieurs dispositions urgentes, et il restait peu de temps jusqu'au souper. — Voudriez-vous, lui dit la Mère ***, que je réunisse votre cours d'instruction au mien pour ce soir seulement ? — Non, non, fut-il répondu, jamais il ne faut sacrifier un devoir à un autre; tout se fera. — Il y eut à Issy un moment presque comique, et en même temps bien édifiant, le soir du retour de la nouvelle Assistante. L'une des novices qui étaient restées auprès des enfants, beaucoup plus occupée de sa responsabilité de quelques heures que de ce qui se faisait à Paris, ne voit au souper que figures consternées, et ne peut s'expliquer l'énigme. Elle attend avec impatience l'heure de la récréation, et s'adressant à la Mère Marie-Anne elle-même : — Pourrais-je savoir, ma Mère, ce qui afflige si vivement nos Mères et Sœurs ? — Mais c'est moi, oui, moi, ma pauvre petite Sœur. — Comment, vous, ma Mère ! et pourquoi donc, s'il vous plaît ? — Eh bien ! c'est qu'elles m'ont nommée Assistante. — Pas possible ! Comment, vous, ma Mère, la dernière des vocales ! — Oui, et je vous assure que j'ai été encore plus étonnée que vous; car qui pouvait s'attendre à cela ? — On aurait pu lui répondre : Tout le monde, excepté vous et la naïve Sœur Saint-F***, qui, tout entière au regret de ne plus jouir de la direction de sa bonne Mère Marie-Anne, continuait à répéter avec sa bonne foi proverbiale : — Comment, ma Mère, vous Assistante ! — Et l'autre de répondre si humblement : — Et oui, moi, moi, il faut bien le croire, puisque c'est un fait.

Ce fut à la très-sainte Vierge que la Mère Marie-Anne remit tout le fardeau qui venait d'être déposé sur ses épaules. Suivant la sainte coutume qui lui faisait rechercher dans la vie de Notre-Seigneur et de sa divine Mère le modèle à imiter, elle trouva tout de suite que la sainte Vierge avait été l'assistante de Notre-Seigneur pendant sa prédication, et de l'Eglise entière après l'Ascension; que maintenant encore c'était son rôle; qu'elle était l'appui des fidèles, l'intermédiaire entre l'Eglise militante et Jésus-Christ Notre-Seigneur. Elle remit donc dans son Cœur secourable ce pesant fardeau qu'elle trouva toujours trop lourd pour ses épaules, et sans cesse elle invoquait la divine Mère

sous ce titre nouveau : *Assistante de l'Eglise*. Marie l'exauça selon la simplicité et la confiance de sa prière. Aussi la Mère Marie-Anne jouissait-elle du secours incessant de la très-sainte Vierge, et même de sa présence ; car elle ne craignit pas de l'avouer : — Notre divine Mère, je la sens ; elle est toujours là devant moi. — Nous aussi, nous expérimentions que notre chère Assistante n'était pas seule, par la sagesse, la lucidité, l'à-propos de ses conseils. « Je puis vous assurer, écrit une personne bien à même de lui rendre témoignage, que je ne l'ai jamais vue faire une seule action ni dire un mot, sans que le petit instant de recueillement et d'examen nécessaire pour distinguer en chaque chose quel était le mieux, ne fût facile à lire sur sa physionomie. »

La Mère Marie-Anne nous était donc enfin revenue au commencement des vacances de 1860. En descendant de voiture, sa première visite fut, selon son usage, pour le très-saint Sacrement. Après une courte prière, dont toute son attitude révélait la ferveur, elle se releva d'un visage résolu, disant à la personne qui l'accompagnait : — *Allons.* — Mot qui indiquait dans son énergique brièveté le caractère de sa vertu, toujours fidèlement appliquée à l'obligation du moment présent. Arrivée dans la cellule de la Mère Félicité, qu'elle occupa d'abord, elle se mit à genoux, se recommanda à cette chère Assistante, et aussi récita pour le repos de son âme le psaume des défunts : *De Profundis.* De suite elle se mit à l'œuvre, présida l'office, le réfectoire, la récréation au jardin, toutes les réunions auxquelles le grand âge de la Révérende Mère Sophie l'empêchait souvent d'assister, mais avec une aisance, un entrain, et une sorte d'assurance qui nous étonnaient tout en nous édifiant. Point de fausse humilité, d'hésitation, on eût dit qu'elle était au poste depuis dix ans. Et cependant on se rappelle combien elle avait en antipathie tout ce qui, de loin même, ressemblait à de la représentation. La Mère Xavier, qui la connaissait à fond, ne craignait pas de dire qu'il lui fallait une force d'âme et une humilité en quelque sorte héroïque pour agir ainsi. Quelqu'un ne pouvant croire à une difficulté qui perçait si peu dans toute sa conduite, ne craignit pas de lui dire un jour : — Ma Mère, voyons, en toute sincérité, est-

ce que vous seriez vraiment timide comme on le prétend ? — Elle sourit. — Eh oui, je tiens de famille une absurde timidité ; et je puis vous l'assurer, mon premier *Deus in adjutorium* d'officiante m'a valu un vrai bain de vapeur. — Bien, bien, ceci m'explique le ton déterminé de votre voix ; et voilà comme il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

Avec cette fermeté de volonté qui triomphait de tout absolument, ce qui éclata d'abord en la Mère Marie-Anne, ce fut son attrait pour la vie commune. C'était là qu'elle avait visé au début, ce fut là encore que sa fidélité la maintint jusqu'au terme de sa vie. Elle aimait à répéter l'avis qu'elle avait reçu de son directeur en quittant la ville de Pau : « Souvenez-vous que, au couvent, la grande perfection est de vivre comme tout le monde; au chœur, comme tout le monde ; au réfectoire, comme tout le monde ; en récréation, comme tout le monde. Vous serez là plus de cent ; dites-vous donc : Eh bien ! une religieuse n'est au bout du compte qu'une centième partie du tout. Tient-on compte d'une fraction si minime ? » En conséquence, cette parole : *Le commun, ce qu'il y a de plus commun, rien de particulier*, se retrouva-t-elle sur les lèvres de notre chère Sœur en mille occasions, jusque dans sa dernière maladie ; et elle passait, pour ainsi dire, dans chacune de ses actions. Au reste, elle assurait qu'il y avait si bien grâce d'état en agissant de la sorte, que lorsqu'on voulait lui faire subir un traitement à part, il arrivait immanquablement qu'elle en était incommodée. De la pratique assidue, elle en était si bien venue à l'affection, qu'il lui échappa un mot charmant et vraiment digne de la vie des saints. Un jour de printemps qu'illuminait un radieux soleil, on se promenait joyeusement avec elle à l'heure de la récréation, quand un ordre supérieur rappelle tout le monde à la salle de Communauté. Aussitôt à sa suite on se dirige, non sans quelque regret, vers le lieu indiqué. — Pourtant, dit l'une des novices, connue pour n'avoir pas placé au dernier rang de ses sacrifices celui de ses montagnes et le spectacle de la belle nature, Berchmans avait bien raison de dire : *Ma plus grande pénitence, c'est la vie commune.*—Eh bien ! moi, répondit gaîment la Mère Assistante, je puis bien dire le contraire : *Ma plus grande consolation,*

c'est la vie commune. — Et en effet, dès qu'elle avait été à même de témoigner quelle serait sa manière de voir et d'agir à cet égard, elle s'y était prise de façon à ne pas laisser de tentative possible pour l'entraîner hors de cette voie.

La Mère Félicité, qui d'ailleurs avait si longtemps mené elle aussi le régime commun, avait été obligée, vers la fin de sa vie, d'accepter, à table surtout, où toute alimentation lui était devenue pénible, les adoucissements que lui imposait l'obéissance. Quand la Mère Marie-Anne vint occuper sa place, nos bonnes Sœurs crurent pouvoir continuer pour la nouvelle Assistante leurs soins particuliers. Mais la bonne Mère se montra inflexible ; elle alla trouver la Sœur chargée de la cuisine, et lui dit, comme elle avait d'ailleurs fait à Issy déjà : — Ma bonne Sœur, sachez bien cela, et retenez-le : Accordons à la santé tout ce qu'elle réclame, et largement ; mais rien, absolument rien, à la charge, entendez-vous ? — De loin en loin, l'excellente Sœur oubliait ou bien essayait d'utiliser au profit de l'Assistante, vu sa table isolée, un morceau de choix qu'on ne pouvait servir pour dix ou quinze. Mais la Mère Marie-Anne n'entrait point dans ces calculs ; sans façon elle se servait alors à la table voisine, ou bien se passait du plat qui n'était pas conforme au commun. Un soir, elle nous dit gaîment : — J'ai soupé pour deux ; nos Sœurs n'avaient-elles pas imaginé de me servir au dîner du filet de bœuf, et pour leur apprendre à ne pas recommencer, il m'avait fallu faire abstinence ; je viens de m'en dédommager. — Mais, ma Mère, il faut être un peu plus traitable ; ce morceau était moins dur, et c'est très-certainement en considération de vos pauvres dents qu'il vous a été servi. — Bah ! Bah ! mauvaise raison, je n'accepte pas cela.

Rien d'exagéré dans cette pratique de constante mortification ne venait cependant en affaiblir l'excellent effet. Les jours de grandes fêtes, s'il y avait quelque chose de plus soigné pour tout le monde, la Mère Marie-Anne ne manquait pas d'y faire honneur, disant : — Les pauvres sont bien contents quand on les régale, ils usent joyeusement de ce que la charité leur offre ; faisons de même, et l'humilité du sentiment compensera la mortification. Notre Mère Supérieure, s'apercevant une fois

qu'elle avait bu tout entière la petite mesure de vin donnée à chacune pour la journée, lui fit passer une autre bouteille, lui enjoignant de la vider, ce qu'elle fit sans façon avec un gracieux remercîment.

C'était en tout qu'elle s'appliquait ainsi de préférence aux œuvres générales, et s'étudiait à se perdre dans la foule. Ses prières, ses oraisons n'étaient ni plus longues, ni plus fréquentes que celles des autres. Jamais oisive, elle s'occupait simplement aux travaux communs. Habituellement elle aidait à coudre les vêtements de la Communauté, et il nous souvient de ce fait entre tant d'autres : Ayant un jour fait un tablier, elle alla le montrer à la robière; celle-là lui ayant dit sans périphrase : — Vraiment, ma Mère, ce n'est pas très-bien; — immédiatement elle défit et recommença son ouvrage; puis, allant le soumettre une fois encore à l'inspection, elle ajouta avec une simplicité d'enfant : — Cette fois, j'ai fait de mon mieux. — Si le travail lui était nouveau, elle ne craignait pas de puiser ses instructions auprès de la novice chargée de le distribuer, s'y conformant avec une exactitude ponctuelle.

Jamais elle ne permit qu'on lui rendît certains services dont nos Sœurs ou les novices se chargent si volontiers pour donner un peu plus de temps aux officières surchargées, comme de faire leur chambre, de transporter d'un lieu à l'autre leur petit bagage, de soigner leur linge. Il fallait avoir recours à la ruse, et prendre le temps de l'office pour lui venir en aide. Cependant elle-même savait fort bien mettre la main à l'entretien de tout ce qui touchait les novices. Plus d'une cellule se trouvait ainsi balayée et rangée, sans qu'il fût besoin de chercher longtemps pour savoir à qui on était redevable de ce bon office.

On ne saurait croire les heureux fruits que portait cette façon de faire, et combien chacune se sentait encouragée par un tel exemple à vaincre ses délicatesses. Aussi, lorsqu'après la mort de cette sainte religieuse on demandait à nos Sœurs coadjutrices ce qui les avait le plus édifiées en elle, toutes commençaient par louer, avec sa charité, qui était passée en proverbe, son estime, sa pratique constante de la *vie commune*. — Rien de plus pour elle que pour la dernière d'entre nous, disaient-elles. C'était à

tel point que nous en étions confondues. — Puis elles ajoutaient : — Il faudrait dire à chacune de ses actions : Elle agissait comme une sainte.

Avec sa vertu vraie et son sens si droit, la Mère Marie-Anne savait admettre les exceptions à cette règle de vie commune qu'elle s'était si étroitement imposée. Quelqu'un lui ayant dit un jour : — Ma Mère, savez-vous que c'est un vrai plaisir d'avoir une Assistante qui fait absolument tout comme nous, — la réplique ne se fit pas attendre : — Ma Sœur, tant que Notre-Seigneur m'en fera la grâce, je l'en bénirai ; plus tard, s'il arrive que je ne puisse plus, il vous faudra bien m'accepter dans mes irrégularités involontaires.

On pouvait donc l'en croire quand elle écrivait à une novice : « Cherchez à être oubliée, à être comptée pour rien, à vous perdre dans la vie commune. Vous n'êtes remarquée que lorsque vous êtes le jouet de vos caprices ; et alors vous êtes plus étrange et moins édifiante que vous ne pouvez le penser... Abnégation, dévouement, sacrifice aux âmes, voilà notre vie, comme elle a été celle de Notre-Seigneur. »

A voir la Mère Marie-Anne mener ainsi la vie de tout le monde, on eût pu se demander ce qu'était devenu l'instinct de mortification qui avait été si prononcé en elle depuis sa jeunesse. Mais quand on a vécu pendant quelque temps de cette vie en apparence si facile, on se rend compte sans peine de tout ce qu'elle entraîne de secrets et continuels renoncements. D'ailleurs la Mère Marie-Anne savait trouver dans son désir de souffrir pour Notre-Seigneur les moyens de surajouter encore à ce continuel assujettissement ; et sans compter les pénitences réglées qu'elle n'abandonna jamais, elle était attentive à se gêner, à se mortifier en toutes choses, avec une fidélité sans défaillance. Se trouvant pour ainsi dire, comme toute personne constituée en dignité, sous la surveillance de quiconque lui devait obéir, elle ne donna jamais l'exemple d'un oubli volontaire de la plus petite règle. L'une des novices que subjuguaient le plus ses vertus, mais qui ne voulait encore accorder son admiration et sa confiance qu'à bon droit, avait, entre toutes, les yeux sur elle pour épier l'heure où il serait possible de la trouver en défaut ; son inqui-

sition n'aboutit qu'à lui fournir de nouvelles preuves de la vertu de la Mère maîtresse.

Précisément pendant le dernier carême qu'elle eut à faire, la Mère Marie-Anne, un peu mal en train, avait été condamnée à prendre le matin la petite ration de pain préparé e aux religieuses qui font les classes ou qui ne peuvent jeûner pour quelque autre raison. Un jour notre argus s'aperçoit que la Mère dissimule sous sa serviette, avec une incroyable dextérité, la grande moitié de cette portion déjà si minime; elle l'attend au départ, et lui dit avec une liberté tout à la fois respectueuse et affectueuse : — Je voudrais bien savoir ce que vous m'auriez dit, si je m'étais rendue coupable une fois seulement d'un pareil méfait? — La Mère Marie-Anne, un peu surprise d'avoir été découverte, regarde la novice, sourit et lui dit : — Vous avez raison, mon enfant. — Et puis elle retourne manger le reste de son pain, comme eût pu faire la plus jeune postulante à l'observation de sa Supérieure. Cette novice si clairvoyante, la Mère Marie-Anne l'appelait son *bon ange*; elle lui avait témoigné tant de fois combien ses observations lui étaient agréables, que l'autre y prenait goût, trouvant d'ailleurs à ce métier toujours nouveau sujet d'édification.

L'esprit de pénitence ne se révélait donc pas en la Mère Marie-Anne par de grandes austérités; mais comme le fonds de notre règle conduit à l'exacte sévérité du plus généreux amour, c'était à en suivre ponctuellement l'esprit et la lettre qu'elle faisait consister sa constante mortification. Et certes, l'amour-propre ni la sensualité n'avaient rien à y gagner. Notre but étant le zèle du salut des âmes, la borne qu'elle posait aux satisfactions de l'esprit, du cœur, des sens, était celle-ci : En chaque chose le nécessaire, ce qui contribue davantage au but, et rien de plus. Son vœu du plus parfait venant en aide à cette vue déjà si nette et si stricte, nous n'essaierons point de dire jusqu'où put atteindre sa fidélité. Dans ses indispositions, si on voulait lui faire accepter un léger soin, on épuisait en vain son éloquence; tout échouait contre son argument habituel : — Cela n'est pas nécessaire. — L'obéissance et la charité seules parvenaient à triompher de sa mortification. Dans les derniers mois de sa vie, sur-

tout, on eût dit qu'elle se hâtait de remplir la mesure de ses mérites, et chaque jour elle ajoutait à la perfection ordinaire de ses actions. Nous lisions alors au réfectoire la consciencieuse *Histoire de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Maynard. Peu de vies lui avaient fait autant plaisir ; aussi s'efforçait-elle de régler la sienne sur ce modèle si accompli. — Saint Vincent de Paul aurait fait ceci, n'aurait pas fait cela, — devenait son mot déterminant dans l'action, et la menait à une perfection rare en fait d'humilité, d'abnégation, de charité. Quand elle voulait appliquer sa règle nouvelle à sa santé, disant : — Saint Vincent n'aurait pas accepté tel ou tel adoucissement, — on ne parvenait à vaincre sa résistance qu'en disant : — Peut-être ; mais s'il eût été inférieur, il eût bien fallu qu'il se soumît. — Oh ! oui, oui, certes, j'obéirai, disait-elle, je vous donnerai cet exemple, quand bien même il faudrait mourir à la peine.

Comme Assistante, le premier devoir de la Mère Marie-Anne était de seconder notre Mère Supérieure en toutes choses, et de donner à la Communauté, avec l'exemple du dévouement le plus complet, celui de la plus humble et de la plus ponctuelle obéissance. Elle n'a point failli à cette tâche, nous en avons été témoins ; et Dieu seul a pu compter les actes de vertu qu'elle a su accomplir dans ce poste. Elle établissait en principe qu'on doit à ses supérieurs toute la vérité sans qu'aucune considération puisse arrêter dans les questions sérieuses ; et certes, jamais elle ne recula lorsqu'il lui fallut passer de la théorie à la pratique. Ses observations avaient d'autant plus de poids qu'elles étaient faites avec tout le tact et tout le respect désirables, et qu'en toutes les circonstances où elle croyait pouvoir aider notre Mère, dont la santé allait chaque jour déclinant, elle ne manquait pas de se mettre à sa disposition, prenant toujours pour elle le rôle pénible et les démarches ingrates. Si ses offres de secours n'étaient pas acceptées, elle ne s'en présentait pas moins l'instant d'après avec le même empressement, la même bonne grâce, rehaussés de son incomparable modestie. Sa respectueuse et filiale tendresse éclatait dans toutes ses paroles, dans tous ses mouvements ; notre Mère était pour elle comme l'Arche sainte qu'il fallait environner de ses hommages et de son

amour. Elle avait des délicatesses de cœur, des inventions qui n'appartenaient qu'à elle. Le jour même où elle fut atteinte de la maladie qui l'emporta, bien qu'elle se fût levée si souffrante, elle ne manqua pas, comme chaque jour d'ailleurs, d'aller lui présenter son respect et lui demander affectueusement de ses nouvelles ; cette fois ce fut avant la messe, et munie d'un petit billet dans le cas où notre Mère serait endormie encore, ce billet devant lui apporter tranquillité d'esprit sur une affaire qui l'avait préoccupée. — Au moins, avait-elle dit à la personne avec qui cette note avait été rédigée, la bonne Mère aura un joyeux réveil pour le jour de Pâques, et bénira doublement Notre-Seigneur dans son action de grâces. — S'il y avait une agréable annonce à faire à la Communauté, la Mère Marie-Anne savait résister à l'empressement de lui en faire part, et réserver à notre bonne Mère cette jouissance. Ainsi, un jour que notre Mère Supérieure était à Issy, avis nous fut donné de la visite d'un ecclésiastique nous apportant, avec la bénédiction de notre saint Père le Pape, la précieuse indulgence *in articulo mortis* pour chacun des membres de la Communauté. La Mère Marie-Anne eût pu céder d'autant plus facilement au plaisir de l'apprendre à la Communauté, qu'il fallait proclamer au réfectoire un autre ordre de journée ; elle préféra attendre le retour de notre Mère, et prendre la peine d'aller ensuite avertir individuellement chacune des personnes qu'intéressait le changement d'heures dans les exercices.

La Mère Marie-Anne était auprès de notre Mère un véritable enfant dans la naïveté de son humilité. Il nous souvient qu'une fois elle apporta une lettre qui lui avait été donnée à écrire : — C'est très-bien, — lui dit notre Mère après l'avoir lue. Et la Mère Marie-Anne de répondre : — *Je vous remercie, ma Révérende Mère.* — Paroles bien simples, sans doute, mais prononcées d'un ton si affectueux et si joyeux, que toutes les personnes présentes en furent émues et édifiées plus qu'elles ne l'eussent été d'un acte en apparence plus difficile.

Il faudrait ici repasser devant Dieu tous les jours pendant lesquels la Mère Marie-Anne assista si bien notre vénérée Mère Sophie, et voir dans son cœur le respect, l'obéissance et l'amour

qui en coulaient comme de source. Ce culte filial était pour elle non-seulement la facile et douce conséquence de remarquables talents, de la haute capacité et de l'attrayante nature de notre Mère Sophie ; mais c'était surtout, et avant tout, l'accomplissement du quatrième commandement ; c'était Dieu lui-même respecté, obéi, aimé, en la personne de sa Supérieure, et ces hautes vues de foi rendent l'obéissance aussi durable qu'elle est élevée et digne.

L'un des bénéfices de la charge d'Assistante auquel pouvait s'attendre la Mère Marie-Anne, puisqu'il avait été le partage de la Mère Félicité, c'était la direction immédiate de nos Sœurs du voile blanc. Cette mission allait à son cœur, et lui semblait être du nombre des emplois qu'il est permis d'ambitionner ; aussi en fit-elle deux fois en vain la demande. Nos Sœurs elles-mêmes la désiraient vivement pour Mère directrice, et ce fut de part et d'autre un vrai sacrifice. — Nos bonnes Sœurs, disait-elle affectueusement avec quelque regret à notre Mère, elles me tendent les bras, et mon cœur leur est ouvert ; permettez donc que nous nous avancions les unes vers les autres dans une mutuelle charité et dans de mutuels services. — C'était de longue date qu'elle aimait de prédilection ces excellentes Sœurs que leur simplicité et le genre de leurs fonctions rapprochent si singulièrement de la vie cachée de Jésus, Marie, Joseph à Nazareth. Et dès le premier moment de l'appel divin, elle avait espéré qu'on lui permettrait d'oublier dans leurs rangs sa position du monde, et de rendre ainsi hommage à Celui qui, étant Dieu et Seigneur de toutes choses, daigna accepter la forme de serviteur, et déclarer qu'il n'était pas venu pour être *servi*, mais pour *servir*. — Mes bonnes Sœurs, leur disait-elle, si vous saviez comme j'aurais été heureuse de me voir parmi vous ! Il ne manque ici que cela à mon bonheur.

Si la Mère Marie-Anne ne put jeter dans l'âme de nos Sœurs le feu qui consumait la sienne, au moins lui fut-il donné de le communiquer à la portion de la Communauté la plus riche en espérances, le noviciat ; car l'importante fonction de maîtresse des novices lui fut confiée en même temps que celle d'Assistante. Le noviciat, c'est l'école de la vie religieuse ; et là, comme dans toute éducation, ce qui importe surtout, ce sont les bases. Per-

sonne mieux que la Mère Marie-Anne n'était à même de les poser, par sa première éducation si chrétienne, par ses tendances vers l'état religieux de si bonne heure développées, par sa vie surtout, et par les exemples qu'elle avait déjà donnés des plus hautes vertus et de la piété la plus éclairée. Cette charge d'ailleurs semblait rentrer si bien dans ses aptitudes, qu'elle-même ne put se défendre d'exprimer son sentiment à cet égard. — Ici au moins, dit-elle tout franchement, en entrant au noviciat, je me sens à ma place. — Cette douce mission qui lui donnait entrée dans les âmes pour les tourner vers Dieu, était en effet un vrai dédommagement à la charge d'Assistante, qui, à ne consulter que ses forces et ses goûts, ne lui semblait nullement taillée à sa mesure.

La grâce, et nous pourrions dire aussi la nature, semblait donc en quelque sorte concourir à son succès auprès des novices. Aussi fut-il complet. Ecoutons-les ; ce seront elles qui nous diront comment elle sut tout à la fois et vivre de leur vie et leur inspirer l'union intime avec Dieu, sans laquelle l'état religieux ne serait qu'un corps sans âme. Elle parlait peu, mais sa grande leçon, c'était l'exemple ; et involontairement on disait d'elle aussi en la voyant à l'œuvre : — Elle commence par faire, puis elle enseigne. — Aussi lui était-il permis d'exiger beaucoup. Dès qu'elle se vit placée à la tête du noviciat, son but fut arrêté : — Donner à ces âmes la direction qui est dans l'ordre de la Providence, leur inspirer par toutes ses paroles, par toutes ses actions, par ses exemples, l'esprit du saint fondateur de la Congrégation de Notre-Dame. — Donc, pour ses instructions de chaque jour, avec le catéchisme, qui resta toujours l'enseignement fondamental et préféré, il ne lui fallut pas un lourd bagage de livres. Les écrits de notre bienheureux Père, le saint de la Lorraine, Pierre Fourier, furent la mine en quelque sorte inépuisable qu'elle se mit en devoir d'exploiter. Nos admirables constitutions, si sages par le fond, si onctueuses par la forme, si larges dans leur ensemble, lui servirent principalement de texte. L'esprit primitif, les lettres de notre bienheureux Père, et le journalier, lui fournissaient encore abondamment de quoi moissonner. Elle commentait ces précieux textes avec une facilité, une abon-

dance, une variété de formes, qui ravissaient les écoutants. Les saints vœux, et particulièrement celui de l'instruction, principal but de notre Ordre ; la responsabilité de notre institut entier, que nous semblions porter dans nos rapports avec les enfants ; la vertu pratique, le soin de se former une conscience droite et lumineuse, étaient aussi le sujet habituel de ses leçons.

Ouvrir les âmes et les cœurs lui semblait un devoir essentiel de sa charge. Elle y tendait de tout son pouvoir et de toute sa charité. Prévenances, avertissements, attentions de tout genre, rien n'était épargné pour arriver à ce but. — Il faut prouver aux âmes qu'on les aime, disait-elle ; puis on en obtient tout ce qu'on a désiré.

Un des principes que la Mère Marie-Anne s'efforçait surtout d'établir dans l'esprit des novices, c'était le *respect de l'autorité*. Il semblait qu'elle y tînt en raison inverse de l'oubli dans lequel il est tombé en dehors de tout ce qui n'est pas régi par la toute-puissante main de l'Eglise et par le véritable esprit du christianisme. « Le respect est un poids pour notre temps, écrivait-elle à ce sujet ; on aimerait mieux qu'il n'y eût pas de supériorités pour ne pas les respecter. Autorité et respect de moins laissent dans l'organisation sociale un vide qui ne sera jamais rempli que par le retour à la pratique et à l'esprit du catholicisme, dans lequel ces deux arcs-boutants de la société se concilient si bien avec la liberté individuelle. » Aussi, malgré sa charge d'Assistante et de Maîtresse des novices, la Mère Marie-Anne décidait-elle rien sans les différentes officières. Avait-on, par exemple, quelque conseil à lui demander au sujet des enfants : — Est-ce pour vous un embarras de conscience, ou bien est-ce un avis qui regarde cette enfant ? — Dans ce dernier cas, elle concluait : — Allez à la maîtresse des pensionnaires, c'est elle qui a grâce. — En toutes choses, elle voulait qu'on s'adressât aux officières respectives. — C'est bien plus simple et bien plus humble que d'aller à la première autorité, à laquelle on ne s'adresse quelquefois que pour éluder une difficulté qu'une Supérieure ne peut deviner, ou pour se soustraire en réalité à l'obéissance, tout en paraissant s'y plier. — Autant elle exigeait peu pour elle-même comme personne privée, autant elle réservait ses

droits comme officière. Il fallait que ses novices la tinssent parfaitement au courant de leurs occupations. — Je consens très-volontiers, dit-elle une fois, à ce que la courroie soit aussi longue que possible, pourvu que j'en tienne le bout.

Elle voulait qu'on observât le respect dû à l'âge, à la dignité, à la charge, et que la hiérarchie établie dans le gouvernement de la Communauté ne fût pas un vain nom. Elle exigeait une obéissance simple et filiale, une obéissance de foi qui apprît à voir Dieu non-seulement dans les événements, mais dans les personnes; et elle combattait impitoyablement l'esprit raisonneur, l'esprit d'examen, qu'elle appelait l'*esprit protestant*, comme le plus grand obstacle à l'esprit religieux.

Dans sa charge de maîtresse des novices, mieux qu'en tout autre emploi, on vit éclater l'active et tendre charité qui avait rempli sa vie. Dieu lui venant en aide, elle avait trouvé le secret de gagner tous les cœurs, et de mener chaque âme par la voie qui lui est propre. Elle domptait et calmait les natures vives et bouillantes par un excès de condescendance et de douceur qui les réduisait au devoir par la confusion. Les fautes, mêmes graves, commises par entraînement ou sans mauvaise volonté, la trouvaient ordinairement indulgente; mais elle était ferme et sévère pour les fautes légères en elles-mêmes, si l'on s'en faisait une habitude. Après avoir repris, grondé même, elle savait relever par les hautes pensées de la foi, et jamais ne laissait l'âme abattue et découragée.

Sa condescendance était admirable; le manque de sympathie, je dirai même les rebuts, semblaient l'attirer. Une jeune professe avait beaucoup de peine à renoncer aux bons avis de la Mère Marie de la C...., chargée de la direction des novices avant la Mère Marie-Anne. Elle crut devoir l'avouer à celle-ci; et dans l'embarras de cette explication, il se trouva que, au lieu de choisir ses termes, elle se contenta de lui jeter en face cette phrase mal sonnante, la porte entr'ouverte pour s'enfuir plus vite après cet acquit de conscience : — Ma Mère, je ne puis communier, j'ai dit que je ne vous aimais pas, et ce n'est que trop vrai. — A cette singulière communication, la Mère Marie-Anne la retient, l'embrasse avec une tendresse de mère, et répond en

riant de bon cœur : — Décidément, le diable s'y prend mal pour vous empêcher d'aller à Notre-Seigneur ; quel péché y a-t-il à dire qu'on ne s'aime pas, quand réellement on s'aime bien ? Donc, ajouta-t-elle en levant les épaules, c'est une sottise, une pure sottise. Communiez, et soyez bien tranquille. — Les naïfs aveux de cette espèce ne lui manquaient pas, et jamais la réplique ne lui faisait défaut. — Ma Mère, lui dit un jour une personne d'une franchise connue, il me semble que souvent, quand Dieu appelle une personne au gouvernement des âmes, il lui fait des dons qui les attirent vers elle pour les rapprocher ensuite de Dieu. — Eh bien, j'ai remarqué qu'on ne va pas du tout à vous pour vous-même, mais pour y trouver Notre-Seigneur. — Tant mieux, c'est ce qu'il faut, répondit la Mère Marie-Anne d'un air tout satisfait.

Nous avons vu le début de la Mère Marie-Anne dans la maison, et comment dès lors elle savait user de l'autorité secondaire qui lui était confiée auprès des novices, pour tourner vers le devoir les cœurs et les volontés par un seul mot, le plus ordinairement affectueux et doux, quelquefois sec et énergique, selon le besoin et selon les gens. Assistante et maîtresse des novices, sa direction ne fut ni moins sage ni moins laconique. — Je vins la trouver une fois dans une peine de conscience, raconte une religieuse. — Ma Mère, lui dis-je, après lui avoir ouvert mon âme, je viens vous demander deux choses : une prière du meilleur de votre cœur et un petit mot de consolation. — La prière, vous pouvez y compter, je vous la promets ; la parole, la voici : Communiez. — Mais ma Mère, mais... — Je n'ai que cela à vous dire, communiez. — C'était en effet le remède infaillible à sa désolation, la consultante en fit l'épreuve. — A une autre, elle se contenta de dire après l'exposé de ses difficultés : — Vous en êtes là, vous ! ... Allons donc. — Si on lui présentait ses répugnances comme insurmontables : — Cela vous coûte, je l'admets ; mais Notre-Seigneur, ne lui en a-t-il rien coûté pour nous racheter ? — Ou bien : Eh quoi, vous oubliez donc la crèche, la croix, le tabernacle ?

Et quel à-propos dans les observations, quelle sûreté dans les conseils ! Après une réunion dans laquelle j'avais discuté un peu

brusquement, dit la Sœur***, j'avais grande envie de faire quelques excuses à la personne qui n'entrait pas dans mes vues. Cependant, me disais-je, si je le fais, elle se confirmera d'autant plus dans son opinion, qui n'est point celle de la justice. J'expose le cas à la Mère Marie-Anne, qui me répond d'un ton à la fois affectueux et quelque peu ironique : — Réparez, ma sœur, réparez ; jamais Dieu ne permit que l'humilité nuisît à la justice.

Comme elle savait faire rentrer en elles-mêmes les âmes qui s'accusaient un peu trop légèrement de leurs infidélités ! — A l'une de ces âmes aux prises avec l'amour-propre, elle répondait : — Ma Sœur, vous et moi nous sommes des insensées. Quoi ! après tant de grâces reçues, s'approprier le peu de bien qu'il nous est donné de pratiquer ! Allez demander à Notre-Seigneur qu'il vous fasse connaître l'ingratitude de votre conduite, et priez pour que moi aussi j'ouvre les yeux sur mes propres infidélités.

Jamais la Mère Marie-Anne ne répondait par des à-peu-près aux difficultés sérieuses qui lui étaient présentées. Si elle avait le moindre doute, on la voyait aller chercher les solutions déjà reçues pour son compte en pareille circonstance, ou consulter les catéchismes détaillés, celui de Trente surtout, qui était son guide habituel dans les questions religieuses.

Elle faisait profit de tout à l'avantage des âmes. Il arriva une fois qu'ayant fortement repris une novice et se trouvant près d'elle à l'heure de la récréation, la Mère Marie-Anne la regarda de cet air pénétrant qui semblait dire : — Est-ce accepté ? — Puis, voyant notre Mère Supérieure caresser un pauvre chien dont on racontait les méfaits, elle prend la patte du coupable, et dit en regardant sa novice d'un air significatif : — Les enfants gâtés ne feront jamais rien que des sottises. — Comment une leçon si aimable pouvait-elle manquer son effet ? Quelquefois, et quand on avait la force de porter le fardeau, elle allait plus loin. Une religieuse de Paris, écrivant à sa sœur, novice à Issy, pour lui souhaiter sa fête, termine en l'engageant à demander de sa part une petite violette à la Mère Marie-Anne. — Très-volontiers, répond celle-ci, je vais vous la donner tout de suite.

Ce matin, notre Mère vous a beaucoup louée du parti que vous avez su tirer des enfants pendant une récréation prolongée. L'exécution était de vous, il est vrai, mais la pensée délicate qui vous a surtout fait honneur appartient à la Mère***, qui vous l'a suggérée ; et cependant vous vous l'êtes appropriée ; vous avez même pensé telle et telle chose, ajouta la Mère Marie-Anne, en lui dévoilant les plis et replis de son amour-propre. — L'autre, stupéfaite, convient de tout, remercie du breuvage amer, et propose même d'écrire à la Supérieure tout ce dont elle vient de reconnaître la vérité, afin que la réparation couvrît la faute, ce qui fut fait.

Une novice s'étant laissée aller à une vive impatience le matin d'un jour de communion, la Mère Marie-Anne, témoin de cette sortie, regarde tristement la pauvre enfant, ne lui adressant pour tout reproche que ce mot : — Et dire que c'est le Dieu doux et humble que vous avez reçu il y a si peu d'heures ! — Comme bien l'on pense, tout le feu tomba immédiatement à ce penser.

Elle tenait à ce que les exercices de piété eussent leur large part, et n'entendait pas qu'ils fussent omis sans un grave motif. Mais si de loin en loin une besogne imprévue venait prendre le temps de l'oraison, elle n'aimait pas qu'on vînt lui dire d'un air tout déconcerté : — J'ai manqué mon oraison. — Qui vous a empêchée, répondait-elle alors, d'accomplir en union de la Communauté et en esprit d'oraison l'exercice qui vous a été prescrit ? — Au noviciat, ajoutait-elle, vous *apprenez* la vie religieuse, et c'est dans ces circonstances que vous la *pratiquez*.

Pour se rendre compte de nos progrès, raconte une de ses novices, elle nous adressait tous les deux ou trois mois cette question : — Qu'avez-vous appris ? — Et il fallait satisfaire à sa demande, soit de vive voix, soit par écrit.—Elle n'aimait pas qu'on répondît : — Rien. — Cette pratique nous apprenait à lire dans notre âme, et à faire un retour salutaire sur notre conduite. Si par malheur nous avions pu scandaliser quelqu'une de nos Sœurs, la Mère Marie-Anne ne le pardonnait point. Une jeune postulante ayant une fois répondu naïvement ou plaisamment à l'interrogation d'usage, qu'elle avait appris des

Sœurs telle et telle les défauts de quelques-uns des membres du noviciat, — les coupables furent admonestées de façon à n'y pas revenir.

Elle ne tolérait pas l'esprit du monde, et elle avait le tact le plus fin et le plus sûr pour en découvrir les moindres vestiges dans la conversation, dans le maintien, dans le choix des lectures ou dans l'appréciation des auteurs. Cette guerre réglée devenait pour nous une étude aussi fructueuse qu'intéressante, dont j'aimais à suivre les détails, et je n'aurais pas voulu manquer une occasion de m'instruire à cette école pratique, écrit une novice. Donc il fallait que le langage fût ce qu'il y a de plus simple et de plus uni. Autrefois, disait la Mère Marie-Anne, on parlait de ses péchés, on supportait les petites contrariétés de la vie pour expier *ses péchés*. Mais maintenant ce n'est plus cela : on s'exprime avec ménagement, on parle de ses fautes, de ses oublis. On ne dit plus qu'on s'est mis en colère, qu'on s'est impatienté : on a seulement *manqué* de *douceur*, de *patience*.

Un refus lui coûtait infiniment, mais quand elle avait rempli le devoir de sa charge, il lui restait mille ressources pour suivre la pente de son cœur toujours si bon. A l'époque du premier jour de l'an, les novices, que les parents considèrent quelque temps encore comme des enfants, surtout lorsqu'elles ont été pensionnaires, avaient reçu d'eux quantité de bonbons qui furent distribués indistinctement suivant l'usage. Une bonne Sœur imagina de garder sa part pour son jeune frère, un petit enfant qui n'avait pas à souhait ces sortes de douceurs. La Mère Marie-Anne, à qui la permission fut demandée cependant, n'hésita point. — Ceci n'est pas religieux, ma Sœur ; vous ferez mieux de déposer ce que vous aurez recueilli aux pieds de la crèche, dans la corbeille destinée à recevoir les offrandes faites aux pauvres. — La bonne Sœur comprit, et fit joyeusement ce petit sacrifice. Mais le lendemain elle était dédommagée de la manière la plus délicate : elle trouvait à sa place une grande boîte à l'adresse de son frère.

A quelque heure qu'on eût recours à elle, la Mère Marie-Anne était prête à répondre et à se verser comme ces fontaines publiques qui coulent sans interruption. — C'était pour elle le

devoir de sa charge, il fallait l'accomplir rigoureusement. Il arriva une fois que, dans un moment où il eût été facile de comprendre qu'on ne devait pas la déranger, une même personne revint à la charge trois fois de suite pour de petites explications qu'il lui eût été facile de différer. — A la première et à la deuxième fois, la Mère Marie-Anne répondit avec sa douceur accoutumée; à la troisième, elle se contenta d'ajouter, et cependant sans la moindre émotion : — Demandez tout ce que vous voudrez, mais tâchez de tout dire en un temps, sans m'interrompre ainsi. — Le soir, après son examen, la Mère Marie-Anne fait appeler la jeune sœur, et, restant à genoux, elle lui dit avec une tout humble affection : — Je vous ai fait de la peine aujourd'hui, recevez-en mes excuses, je vous en prie, ne vous gênez pas désormais pour me demander tout ce que vous voudrez; vous me le promettez, n'est-ce pas? — Et pardonner quand elle avait été véritablement offensée, à son tour, c'était pour la Mère Marie-Anne une vraie joie. — O ma chère Sœur! dit-elle en plus d'une occasion quand on lui faisait des excuses, tant qu'il n'est question que de moi, cela ne signifie rien; s'il y avait eu des témoins, ce serait une autre affaire. Personne n'a rien vu, rien entendu, point de scandale, partant n'y pensez plus.

Nous ne sommes guère mauvais et rebelles que par la tête. Un appel au cœur renverse plus de barricades intérieures que de rudes et sérieuses réprimandes. Aussi combien était-il rare que la Mère Marie-Anne prît au tragique les méfaits des chères âmes confiées à ses soins! Elle écrivait à l'une d'elles que son ardeur pour la perfection encore mal réglée et les ressouvenirs du monde à peine effacés, faisaient passer quelquefois d'une extrémité à l'autre :

« Pauvre tête, j'en ai compassion... Au lieu de l'appliquer à la considération de ses misères réelles ou fantasmagoriques, à ses difficultés personnelles, à celles de la vie religieuse, laissons-la au repos. Sachons occuper notre cœur et notre esprit dans l'oraison et dans les autres exercices spirituels, à la contemplation de notre bon Sauveur... regardons-le naissant..... vivant... et mourant pour nous sur la terre, il y a dix-huit cents ans... et tous les jours encore, dans la sainte Eucharistie qu'il nous offre si souvent pour la réfection de nos âmes.

Puis reviennent ces mots de rappel qui révèlent non-seulement les difficultés de telle ou telle âme, mais bien celles de quiconque cherche à vivre pour Dieu dans cette voie de perfection dont l'ennemi des âmes est si jaloux, qu'il la sème d'obstacles au dedans, après l'avoir entravée à son début :

« O Jésus *soumis* à tous... j'obéirai.

» Jésus obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix... j'obéirai.

» O Jésus ennuyé jusqu'à la mort au jardin des olives, je m'ennuierai avec vous.

» O Jésus crucifié, je me crucifierai avec vous.

» O Jésus doux, humble, cordial avec vos apôtres si pauvres d'esprit et de vertu, rendez mon cœur semblable au vôtre. »

Elle termine par ce petit conseil d'expérience :

« Un signe de croix de temps en temps est un calmant indicible pour la tête et pour le cœur, croyez-en l'expérience de la vieille qui ne l'a pas toujours été. »

Plaçons ici le petit nombre d'avis qui sont restés, car il était rare que la Mère Marie-Anne eût besoin de recourir à la plume, se trouvant sans cesse au milieu de ses novices.

« Voilà le mot, chère enfant, *servir Dieu pour Lui et non pour nous;* le servir comme il le veut, et non comme nous le voudrions. Et voilà pourquoi l'obéissance est si facile quand nous la regardons comme l'unique moyen certain de connaître et de faire ce qu'il veut.

» Paix aux âmes de bonne volonté ! Mettre votre énergie naturelle à l'obéissance, à la vie commune, à la répression ou à la prompte réparation des premiers mouvements.

» Profitez de la grâce de la prière, qui est la respiration de l'âme, oui, mais ne négligez pas de *manger votre pain,* sinon vous tomberez en défaillance, car vous êtes venue de loin..... C'est la parole de la sainte Ecriture. Recevez-le, ce pain divin, pour l'amour de Celui qui vous le donne, recevez-le par reconnaissance, par conviction de la nécessité de répondre aux vues de Notre-Seigneur y venant du Ciel pour nous; si le goût n'est plus le même, la substance n'est pas changée, ni l'effet non plus; il ne vous transforme pas moins en Lui, en s'unissant à vous. Vous ne le sentez ni ne le comprenez pas plus que la transformation des aliments en votre substance, et celle-ci ne s'en fait pas moins. *Vous ne me changerez pas en vous, je vous changerai en moi,* dit la Vérité : voilà le fruit de la communion fréquente. Sans doute, elle ne produira pas cet effet sans nos efforts pour la vertu, et

elle le produira d'autant plus vite et plus parfaitement, que l'effort sera plus généreux et plus constant, mais la communion est encore le meilleur remède à nos défaillances ; c'est pourquoi, au point de la vie spirituelle où vous en êtes, le démon met tout en œuvre pour vous éloigner de la Table sainte. Oui, le démon ferait faire des miracles à certaines âmes pour les empêcher d'obéir et de communier, ou bien il jette toujours à la traverse quelques tentations pour les effrayer. Tout cela est connu ; donc y faire le moins d'attention possible, ou bien répondre par le second chapitre du quatrième livre de l'*Imitation*. Et voyez ce que le tentateur disait à un solitaire : Si tu veux cesser d'invoquer Marie, je ne te tenterai plus. Il vous tient un langage du même genre : — Tu seras meilleure, si tu communies moins souvent. — Retournez contre lui son argument : — Tu m'as appris que je pouvais me vaincre encore, même après avoir manqué une communion ; donc, quand cela m'arrivera désormais, je ne croirai pas tout perdu ; je prierai, et je ferai bonne guerre jusqu'à la communion suivante. »

A une novice professe (1) qui lui avait exprimé quelque regret de n'être pas entrée chez les Hospitalières, elle répond :

« Vous êtes fixée maintenant, point de regards en arrière, c'est pure tentation et perte de temps. Trop souvent nous quittons la réalité pour l'ombre dans la pratique de la vertu. La vérité n'est pas toujours là où se trouve l'apparence. Dans l'ombre, une médiocre lumière paraît davantage, et souvent on se met plus en évidence en se retirant à l'écart qu'en restant dans la foule. Je me suis dit souvent, en voyant nommer telle personne à une charge considérable dans une communauté de province : — Oh ! qu'elle serait inconnue ici dans la communauté, et surtout des personnes du monde avec qui elle va se trouver en contact, et révéler malgré elle ce qu'elle est et ce qu'elle a été. — Hospitalière, vous auriez été sans aucun doute appliquée à l'instruction et à la direction des pensionnaires, et ici peut-être serez-vous infirmière. Vous pouvez donc vous dire : — J'aurais aimé les abjectes fonctions de l'hôpital ; ici je trouverai l'humiliation dans les emplois, sans la douce satisfaction de secourir des pauvres. Dans la balance de l'attrait de la tendre compassion, je mènerai donc une vie beaucoup plus cachée, plus laborieuse, un renoncement à moi-même incomparablement plus grand. A la mort regretterai-je d'avoir préféré l'un à l'autre, ou plutôt de n'avoir pas quitté la croix de Jésus-Christ sous la forme que lui-même m'a choisie, pour une autre qui me plaisait davantage, et sous laquelle ma vie eût été moins cachée en Dieu avec Jésus-Christ? »

(1) On nomme ainsi celles qui restent trois ans encore au noviciat après l'émission de leurs vœux.

A une autre, qui eût volontiers secoué la pratique des petites observances, sous prétexte qu'elle ne s'y pliait qu'extérieurement et comme par force :

« La prudence de la charité n'est pas de la politique ; saint Paul sait ce qui lui est permis, et ne le fait pas dans la crainte de scandaliser les faibles. Il n'est pas permis en religion de mépriser les choses même petites qui peuvent mal édifier, parce que le bon exemple est un devoir essentiel. Il faut un peu sur cela même payer la réputation qu'on s'est faite, et comprendre qu'on en passe moins aux unes qu'aux autres..... Donc s'observer pour ne pas donner *occasion* de manquer à la charité : 1° par une constante régularité aux exercices, en esprit de sacrifice et d'obéissance à la volonté de Dieu ainsi connue et signifiée ; 2° demander dispense, s'il y a lieu ; 3° prendre sur soi de se taire quand on est en mauvaise veine, fallût-il employer le moyen de sainte Monique. Il est toujours possible de faire le signe de croix sur ses lèvres, demandant à Dieu de ne pas les ouvrir pour l'offenser, de baiser la terre aussitôt qu'on a mal parlé, pour s'humilier et pour se vaincre. »

Elle enseignait ainsi l'amour vrai, la pénitence réelle bien que cachée, la charité, l'obéissance :

« Rien ne vous coûterait pour ceux que vous aimez. Donc persuadée que c'est par des sacrifices journaliers que vous pourrez prouver votre amour au cœur de Jésus, ne lui refusez rien absolument. — Entendez-le vous dire quand il s'agit de supporter quelqu'un : *Mihi fecistis :* C'est moi, moi-même, que vous supportez, que vous aimez en votre prochain... Où serait la pénitence, si nous n'avions rien à souffrir par l'esprit ou par le cœur ? Un seul péché mortel devrait nous inspirer le désir de souffrir pour l'expier ; et quand ce serait toute notre vie, le marché serait bon, en compensation de l'enfer ou du purgatoire, où l'on *s'ennuiera* d'autant moins qu'on se sera ennuyé de bonne grâce à l'occasion. Surtout mettons nos Supérieurs à l'aise pour dire et pour faire à notre égard ce qu'ils croient utile à notre bien, à la gloire de Dieu. *Ils* ont *grâce* par la *charge*, et non par les qualités de leur personne. Si leur manière n'est pas celle qui nous *va*, croyons que c'est celle qu'il nous *faut* pour nous former à la vertu solide, à l'obéissance de foi, à l'abnégation. »

Elle dit à une débutante :

« N'exigez pas de vous plus que vous ne pouvez, en dévotion, par exemple. Les exercices commandés par la règle, et rien de plus ; c'est assez. Acquittez-vous-en de votre mieux ; et quand il y a surcroît par circonstances ou grande fête, demandez humblement de faire un tour de jardin, non pour

rêver, mais pour vous délasser. Saint Jean était plus grand saint que vous; et cependant il caressait une perdrix. Vous pouvez regarder les fleurs, aller un moment à la salle d'asile, écouter les petites filles; avec permission tout est bon, et vaut mieux que de pousser ses nerfs à bout. »

La divine charité ne pouvait manquer de revenir sous plus d'une forme dans ses avis écrits :

« Ce que Notre-Seigneur demande surtout, c'est l'unité des cœurs et des esprits : — *Mon Père, qu'ils soient un comme nous sommes un*, — par le lien sacré d'amour qui est l'Esprit-Saint. (Lisez toute cette belle prière dans le sermon après la Cène.)

» Donc, ayant compris que Dieu veut faire un cœur et une âme de toutes les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, et à plus forte raison de celles qui composent cette maison, je prendrai la résolution de me vaincre, pour être fidèle aux petits procédés de respect et de charité envers mes Mères et Sœurs.

» Ayant compris que l'obstacle à la grâce en moi est de n'avoir pas encore fait le sacrifice de ma liberté par l'abnégation de moi-même, et par l'obéissance exacte, je me déterminerai à faire ce sacrifice en récitant le plus près possible du saint Tabernacle où Notre-Seigneur se fait victime pour moi, ou bien après la communion, la prière de saint Ignace : *Recevez, Seigneur, ma liberté !* Remise complète de tout mon être, de ma volonté propre, de mon esprit propre, au cœur de Notre-Seigneur, consigné entre les mains de sa mandataire, ma Supérieure, ou de celles qui la représentent dans les divers emplois.

» Ayant compris que Notre-Seigneur nous donne la charité comme la *marque de ses disciples*, qu'elle est la fin de toutes les vertus, je contemplerai sans cesse Notre-Seigneur : 1° *supportant ses apôtres*, les *aimant*, les *instruisant*, les *servant*, vivant avec eux du matin au soir, menant avec eux enfin cette vie commune qui me coûte tant. Lui si sage, avec eux si ignorants !... Lui si généreux, avec eux si lâches ! Lui si parfait avec eux, *vaniteux*, *ambitieux*, *inconstants !*... Lui si dévoué, avec eux si oublieux de son amour à la veille de sa passion ! — Et moi... Lui si cordial envers eux ! — *Je vous ai dit tout ce que j'ai appris de mon Père... Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous ai appelés mes amis.* — Donc cœur ouvert, visage ouvert, car enfin on ne peut deviner les sentiments s'ils ne se montrent jamais sur la figure ou dans les paroles.

» Sans acception de personnes... cordialité pour toutes; respects affectueux à l'autorité (saint Pierre), vénération, sainte amitié à la vertu (saint Jean); du reste, procédés envers toutes, compassion pour toutes les souf-

frances, infirmités, douleurs, — même pour les infirmités spirituelles, un mot, un regard...

» Oh ! qu'il y a de bonnes choses à voir pour le cœur, pour l'esprit, dans Notre-Seigneur, partout ! Il accepte certaines suites du péché pour nous enseigner comment les supporter. Il est notre modèle, non-seulement dans les souffrances du Calvaire, mais dans les délaissements du cœur, dans le sommeil des amis, dans l'humiliation, dans tout enfin. Il vient nous dire dans la Communion : — Venez, je marche devant vous, avec vous ; je vous soutiendrai. Je connais tout cela, j'en ai épuisé la plus grande partie. Je ne vous laisserai que ce qu'il faut pour que vous me ressembliez, et que mon Père vous reconnaisse pour être à moi. Si vous en avez plus que d'autres à supporter..., c'est que vous serez plus près de moi ; vous me suivrez partout au ciel, parce que vous m'aurez suivi partout sur la terre, non pas seulement dans le doux silence de Nazareth, mais au milieu de mes apôtres grossiers et ignorants, sans égards, sans délicatesse, à Gethsémani, puis au Calvaire.

» Il est permis de dire à ses amis : *Veillez et priez avec moi, parce que mon âme est triste...* pourvu qu'on soit prêt à ajouter de tout son cœur : *Ita Pater.*

» Jésus se laisse conforter par un ange, dans sa faiblesse, pour nous faire comprendre que la nôtre peut recevoir le secours qu'il nous envoie par ceux qui, sans être des anges, ont mission pour *nous*. De cette mission, il faut prendre ce qui conforte et non ce qui amollit. Quand on est encore bien faible et bien petit, on a besoin de soutien. En grandissant, on recherche moins d'appuis extérieurs ; et plus tard on en servira peut-être soi-même à qui nous aura soutenu dans notre débilité. Au Calvaire, Notre-Seigneur fut suivi par ceux qu'il aimait le plus sur la terre... Nous plaindrions-nous d'être choisies pour le suivre où il a voulu l'être par sa divine Mère, par saint Jean, par Madeleine ? Notre cœur refuserait-il cette part de prédilection ? La nature frémit, est-ce de l'ingratitude ? Non, Jésus a daigné connaître, sentir et vaincre pour nous cette angoisse. »

De toutes les vertus qui ont brillé en cette âme si unie à Dieu, si pénétrée de l'esprit du christianisme, il faut dire que la charité était la vertu dominante, et comme le trait caractéristique de sa physionomie spirituelle. Elle répétait fréquemment le mot de Notre-Seigneur : *Ce que vous aurez fait au moindre de ceux qui croient en moi, c'est à moi-même que vous l'aurez fait : — mihi fecistis.* Ces deux mots, tout le monde ici en savait le sens ; et en regardant la Mère Marie-Anne, tout le

monde pouvait en apprendre la pratique. Son âme était vraiment toute amour, et ne demandait qu'à se donner; elle-même l'avouait; et si par délicatesse on craignait d'abuser, et de lui enlever quelquefois jusqu'au temps de son sommeil, dont elle faisait si bon marché : — « Non, non, disait-elle, ne craignez donc pas, c'est vous qui me faites du bien; jamais je ne pourrai satisfaire la soif qui me presse de me communiquer, de me dévouer. »

Le premier degré de la charité, c'est au moins de respecter l'honneur et la réputation du prochain, comme un bien qui nous serait personnel. Et sur cet article, la Mère Marie-Anne était d'une sévérité de conscience à laquelle il eût été difficile d'ajouter. — Jamais un mot qui pût blesser la charité, jamais une distraction. Elle écrivait à sa sœur :

« Je reçois de*** cette lettre si édifiante sur la mort de la sainte Madame de R***; je ne veux pas t'en priver, et je te l'envoie. Tu comprends que, si j'ai fait des ratures, c'est pour me conformer au conseil de saint Ignace : « Quand deux personnes suffisent à un secret où la charité est intéressée, il ne faut pas le dire à une troisième. »

Mais ce n'était pas assez pour la Mère Marie-Anne de ne point blesser le prochain et de respecter sa réputation comme la prunelle de l'œil, il fallait qu'elle se répandît en témoignages d'affectueuse bienveillance. Oui, la charité vraie, infatigable, tendre, pour tous indistinctement; pour toutes les douleurs de l'âme, pour toutes les souffrances du corps, c'était, avec la divine Eucharistie, son pain quotidien, son pain supersubstantiel. Souvent même, s'il y avait choix à faire, elle n'hésitait pas, et laissait Dieu présent sur nos autels, la sainte Communion, pour le prochain, ainsi que Notre-Seigneur avait laissé son Père et la radieuse demeure du ciel pour habiter avec nous sur cette terre de misères et de ténèbres. Aussi nulle ne venait à cette charitable Assistante sans trouver dans son cœur comme le reflet de l'âme du disciple bien-aimé. Ceci nous rappelle un mot charmant sorti de sa bouche. Lorsqu'elle gouvernait la maison d'Issy, elle venait de temps en temps à Paris. Alors, après Notre-Seigneur dans le très-saint Sacrement, sa première visite était pour ses membres souffrants, les malades. Or, un jour qu'on

l'en remerciait à l'infirmerie, lui disant le bien qu'ajoutaient à ses visites ses paroles affectueuses : — Que voulez-vous, dit-elle vivement, je n'y ai point de mérite, je suis de la confrérie de saint Jean : — J'aime.

C'était bien vrai ! Et ce qu'elle aimait dans chaque âme, c'était Notre-Seigneur. — Elle le voyait, elle l'adorait en toute personne qui venait à elle, comme elle l'eût adoré, aimé, respecté dans le saint Tabernacle. Son cher prochain défiguré par le péché, par la faiblesse humaine, c'était Notre-Seigneur flagellé, crucifié, dépouillé de son éclat et de sa ravissante beauté. Aussi comme elle le traitait avec égards, comme elle s'affligeait du mal moral auquel il était en proie. Pour elle, toute âme avait perdu sa valeur intellectuelle, sa personnalité sociale, pour ne garder en quelque sorte que sa capacité morale, qui la rendait susceptible d'être par la grâce le temple de Dieu. Rien ne pouvait lui faire perdre ce point de vue chrétien. « Elle m'avait mise en rapport, écrit une de ses amies du monde, avec une excellente personne sans tête, que l'incohérence de ses idées entraînait à faire et à dire mille sottises. Je fis d'abord ce que je pus pour sa protégée; mais ne sachant plus bientôt comment la réduire à la raison, je dis à la Mère Marie-Anne : — Décidément, on perd son temps avec cette pauvre enfant, je crois qu'il faut l'abandonner à ses propres instincts, aussi bien n'en suit-elle pas d'autres. — Mais la Mère Marie-Anne me répartit, avec son incomparable bonté d'âme : — Il ne faut pas si vite dire *impossible;* Dieu peut des miracles pour le bien des âmes. — Et elle-même écoutait cette pauvre personne, entrait dans ses peines et se fondait en quelque sorte en charité à son égard. — Demain, lui dis-je une fois, croyez-bien qu'elle sera aussi démontée qu'elle l'est aujourd'hui; et vous aurez en pure perte consumé votre temps. — En pure perte, non, s'il vous plaît; et quand je n'aurais fait entrer la consolation en son âme que pour un moment, ne serais-je pas bien payée de mes peines ? » — « J'ai souvent remarqué en la Mère Marie-Anne, écrit une de ses novices, un sentiment, je dirai presque aussi divin que délicat : c'était son affectueuse expression de joie quand elle croyait apercevoir quelques progrès dans une âme; et d'autre

part, sa douloureuse tristesse quand elle pouvait se dire : Elle ne marche pas. Je n'oublierai jamais son regard et l'expression de sa voix un jour que, trouvant à la porte de sa chambre une postulante qui avait de grandes difficultés à surmonter pour entrer dans la voie de la perfection, elle l'embrassa avec une effusion marquée. Et comme toute surprise de cette marque d'affection que rien ne semblait motiver, celle-là lui en demandait raison : — Ma fille marche, répondit-elle, elle commence à mettre un pied devant l'autre sans appui ; c'est là le sujet de ma joie. »

Quelquefois, elle s'en prenait à elle, et à elle seule du peu de progrès de certaines âmes qui lui étaient confiées. — Oh ! disait-elle, je n'ai pas assez prié, assez souffert ; c'est par la croix que Notre-Seigneur a racheté ses brebis dispersées. — Et elle redoublait d'instances auprès du Roi des cœurs, sollicitant les prières des autres ; puis elle s'arrangeait si bien, qu'elle obtenait la permission de s'imposer quelque rude pénitence pour toucher le cœur de Notre-Seigneur. C'est ce que nous sûmes qu'elle fit encore le Samedi saint, huit jours avant sa mort, pour une âme énergique et pleine de foi dont elle craignait certaines saillies impétueuses qui venaient parfois remettre en question les déterminations les plus sages et les plus généreuses.

Il y a des esprits sombres et malveillants qui ne voient le prochain que par ses côtés défectueux ; la Mère Marie-Anne, au contraire, était de ces âmes ouvertes et illuminées de la charité divine, qui savent découvrir et faire valoir en chacun le point favorable. Aussi écrivait-elle dans l'intimité : — « C'est une vraie peine pour moi quand je suis obligée de descendre d'un cran l'estime que je porte à quelqu'un. Admirer et aimer sont deux sentiments si doux ! » — Elle ne laissait donc échapper aucune occasion de faire l'éloge des personnes qui l'entouraient, et elle s'y prenait si bien, louait avec tant de délicatesse, d'à-propos et de joie, qu'on sentait le cœur en quelque sorte battre sous sa parole. Quelquefois, avec les novices, l'éloge des autres religieuses était un enseignement rendu plus vivant et moins direct. Si elle recommandait la régularité : — « Soyez ponctuelles, je vous en prie, soyez-le maintenant que vous en avez

la possibilité ; et plus tard, l'habitude ainsi acquise dans la jeunesse vous fera surmonter d'apparentes impossibilités. — Voyez la Mère *** ; serait-elle si souvent aux exercices de communauté dans une charge en quelque sorte livrée à l'imprévu, si elle n'avait su de bonne heure s'assujettir ? — Voulait-elle inspirer le dévouement, l'amour de la vie cachée : — « Jadmire chaque jour, disait-elle, ces bonnes Mères qui font les classes gratuites ; elles y restent du matin au soir, s'y donnent bien du mal, et quel résultat apparent ? qui le voit, qui le sait, si ce n'est Dieu seul ? Et les Mères de la lingerie, et cette bonne Mère Fourier (1), pour laquelle un grenier a remplacé de superbes demeures ; et les services les plus humbles auprès des enfants, une vie d'une délicatesse dont on a encore gardé le souvenir dans son pays ! Quel constant dévouement malgré l'âge et la santé ! Quelle humilité dans de pareilles fonctions ! »

La Mère Marie-Anne savait ainsi apprécier les sacrifices de chacune, relever leur mérite aux yeux des autres. Si quelque défaut était un peu trop saillant, elle le présentait comme le contrepoids d'excellentes et rares qualités, ou comme matière à de généreux actes d'humilité et d'abnégation. — Décidément, lui disaient les novices, avec cette liberté qu'elle aimait à leur voir prendre avec elle, quand vous serez arrivée à l'âge de saint Jean, votre cher apôtre, vous redirez comme lui à en fatiguer les oreilles : ***Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.*** —Et pourquoi pas ? reprit-elle ; il m'a enseigné la réplique, et je m'en servirai. — C'est le précepte du Seigneur ; et quand il serait seul, il suffit.

La correction fraternelle est une des obligations de la charité ; et la Mère Marie-Anne ne s'en dispensait jamais sous les spécieux prétextes qui pallient souvent à nos yeux les péchés d'omission sur cet article. D'ailleurs, le devoir de sa charge, le zèle de la gloire de Dieu, l'intérêt qu'elle portait aux âmes, n'étaient-ils pas déjà des motifs assez puissants pour éveiller sa sollicitude ? Mais comme elle savait bien s'y prendre pour rendre ses avertissements profitables ! Ici les traits abonderaient s'il était pos-

(1) Voir sa notice au supplément.

sible de tout raconter. — Il advint un jour qu'une ancienne élève, sœur d'une religieuse, vint nous présenter sa petite-fille, âgée seulement de quelques mois. Or, la petite Lætitia, c'était son nom, car elle était née à l'ombre de la grande Notre-Dame-de-Liesse, nous salua à sa façon, par une de ces colères qui éclatent chez les enfants comme une pluie d'orage. Peu de jours après, sa respectable tante la religieuse s'anime aussi par distraction, et va sortir des gonds, quand la Mère Marie-Anne, la regardant affectueusement, se contenta de lui dire : — Prenez garde qu'on ne reconnaisse trop bien la tante de Lætitia. — A ce mot tout fut dit, et la vivacité fit place à un aimable sourire.

Une autre religieuse, vivement blessée d'un manque de procédés dont elle avait été l'objet de la part d'une personne du monde, étant venue jeter son feu à la Mère Marie-Anne dans le premier moment de sa contrariété, celle-ci l'écoute paisiblement, et lui dit avec son incomparable douceur : — Comment ! et que sommes-nous donc venues chercher sous ce voile ? Mais Dieu n'a pas été offensé par cette parole, elle n'a blessé que vous, que votre dignité ; ce n'est rien, rien absolument. — Je regarde notre chère Assistante avec un naïf étonnement, je l'avoue, raconte la coupable elle-même ; et cette réplique me rend si bien le sens religieux, que tout fut apaisé en mon âme, un instant auparavant bouleversée. — Une autre fois, la même personne eut encore besoin d'être calmée. A ses heures difficiles, son excellent esprit la poussait toujours vers les Supérieures. La Mère assistante l'écoute sans mot dire, puis triomphe encore de sa volonté un moment déroutée par ce seul mot : — Allons, obéissance de foi ; nous l'avons résolue, nous l'avons jurée. Sachons donc faire le sacrifice tout entier. — Dans une autre occasion, une novice pleine de bonne volonté, mais plus dévote encore que vertueuse, et qui avait à gagner sur la charité fraternelle, faisant difficulté pour accepter une dispense de récitation d'office, la Mère Marie-Anne se contenta de lui dire gaîment : — « Une chose m'étonne souvent, c'est qu'il y ait telles gens qui se reprocheraient de manger un verset de psaume, et qui avalent deux ou trois prochains dans la journée. »

Quelqu'un s'excusant d'observer une recommandation sur ce

qu'elle avait été faite depuis plus de six mois : — La plaisante raison, dit-elle ; je ne sache pas que pour l'obéissance il puisse y avoir prescription, et je suis encore à apprendre l'espace de temps donné après lequel il soit loisible ou non d'obéir.

Profitant un jour du trajet du noviciat au fond du jardin où se tenait la récréation, pour éclaircir une difficulté, une personne lui proposa de faire un petit circuit afin d'achever la consultation : — Non, non, dit la Mère Marie-Anne, ici comme partout la ligne droite. — Et quand c'était elle-même qui présidait la récréation, quelle n'était point sa ponctualité, l'importance qu'elle attachait à cet exercice, ne souffrant pas qu'on vînt l'en détourner un seul instant par des questions étrangères ! Si l'on essayait, on recevait une observation analogue à celle-ci, adressée un jour à la personne chargée des affaires : — On doit laisser ici, comme pendant la prière, toute pensée étrangère, ennui, travail d'esprit, et ne songer qu'à se réjouir et délasser ses sœurs avec une joyeuse liberté, sans faire peser sur les autres le poids de ses préoccupations. — Elle voulait alors un abandon, une simplicité et une gaîté dont elle donnait l'exemple ; et, sans compromettre son autorité, elle avait soin de bannir la contrainte. Quelqu'un ayant un jour voulu imposer silence pour qu'on l'écoutât : — Vous prenez, lui dit-elle, le meilleur moyen de me faire taire. Il faut ici plus de latitude qu'en de sérieuses réunions.

La Mère Marie-Anne assaisonnait ses préceptes par de charmantes anecdotes qu'elle contait avec un à-propos et une finesse rares. A une novice un peu trop disposée à régenter le monde, elle dit un jour : — Quand j'étais enfant, et que je voulais donner mon avis sur ce qui ne me regardait pas, ma grand'mère avait coutume de me menacer d'un certain livre rouge enfermé au fond de son secrétaire. Or, ledit livre portait pour épigraphe à la première page : — *Si vous vous mêlez de vos affaires, vous aurez bien assez à faire ;* à la seconde page : *Si vous vous mêlez de vos affaires, vous aurez bien assez à faire ;* et ainsi, de page en page, revenait cet avis salutaire. — La même ayant un jour tenté de lui faire la leçon à elle-même, la Mère Marie-Anne, avec le plus grand sérieux du monde, la prie de se lever ; puis, s'asseyant à la place de la donneuse d'avis, elle lui offre le siége

de la maîtresse des novices, lui disant : Maintenant, ma Sœur, j'écoute, parlez.

La charité de la Mère Marie-Anne, si tendre, si compatissante envers tous, se signala surtout envers les malades ; on eût dit qu'elle en était chargée d'office, bien qu'elle gardât en toutes choses cette sage mesure qui restreint chacune aux fonctions de son ressort. A la moindre indisposition qui visitait quelque membre de la famille, on était sûr de la voir arriver ; et quelles que fussent ses occupations, toujours elle réservait sa petite tournée aux malades à domicile ou à l'infirmerie. Ce n'était qu'une apparition, mais si cordiale, si gaie, si affectueuse, toujours accompagnée d'une parole si bien placée, qu'on en était corroboré au physique et au moral. C'était à ces actes de charité qu'était assez ordinairement consacrée une demi-heure de temps libre qu'elle eût été heureuse de consacrer le soir à Notre-Seigneur. Mais ne le retrouvait-elle pas dans ses membres souffrants ? — Que nous étions touchées, racontent quelques-unes de nos Sœurs, quand nous voyions la Mère Assistante se donner la peine de venir chaque jour dans notre pauvre cellule, quelquefois au bout de la maison ! Aussi en étions-nous à moitié guéries. Si la maladie était sérieuse, sa sollicitude redoublait. — En ce cas, jamais elle ne se couchait sans avoir visité la pauvre infirme ; et le matin elle faisait si bien, que même avant l'oraison elle trouvait le temps d'aller savoir de ses nouvelles.

A quelque heure du jour ou de la nuit que la Mère infirmière l'envoyât chercher, elle accourait. Ce fut surtout auprès du lit de nos mourantes qu'elle se signala. Pendant qu'elle était Assistante, elle ferma les yeux à plusieurs d'entre nous. On ne saurait dire tout ce qu'elle puisait dans sa foi de paroles fermes et onctueuses tout ensemble, pour encourager l'âme et la rassurer en ce rude combat. Son zèle et sa constance étaient vraiment infatigables, et ce n'était qu'à grande peine qu'on parvenait à l'arracher de la chambre des malades pour lui faire prendre un peu de repos. L'une de nos Sœurs ayant été pendant six mois éprouvée par les crises d'une maladie de cœur qui la réduisait par moments à l'extrémité, la bonne Mère était toujours là pour lui adoucir ces pénibles instants. Mais à l'occasion, sa charité

cédait le pas à l'obéissance. Un soir, elle était déjà installée auprès de sa pauvre malade, quand la Mère infirmière, pensant que la nuit se passerait probablement assez bien, crut devoir faire retirer tout le monde. La Mère Assistante n'hésita pas à obéir comme les autres, bien qu'il lui en coûtât plus qu'on ne peut imaginer. — Voilà ce que c'est que d'être religieuse, dit-elle d'un air triste et résigné à la fois ; il faut s'en aller quand il ferait tant de bien au cœur de rester.

La première d'entre nous assistée dans son agonie par la Mère Marie-Anne, mourait de la poitrine ; la veille encore elle s'était levée, et depuis deux ans elle nous avait donné le spectacle édifiant d'une attente joyeuse et empressée de la mort, sentiment qui n'eut pas une heure de défaillance. Voir Dieu, le posséder, c'était le thème des conversations de la Sœur Clémence, âme privilégiée dans toute la force du terme (1), et bien digne de la Mère Marie-Anne. Aussi s'entendaient-elles à merveille. Un mot, un regard échangé entr'elles tenait lieu de longs discours. La Mère Marie-Anne ne manqua pas d'être au poste à l'heure suprême ; et pour tous les témoins, le spectacle de cette triomphante agonie, l'exemple de cette fervente Assistante qui semblait rivaliser de foi et d'amour avec la mourante, fut comme une révélation des récompenses promises à l'épreuve d'un moment si puissamment allégée par les effusions de la grâce divine.

Si ces deux âmes avaient été d'intelligence pendant la lutte, celle qui était parvenue aux joies de la patrie en vint donner avis à l'autre. Voici le fait comme la Mère Marie-Anne le raconta elle-même à la Mère Xavier, pour qui elle n'avait rien de caché, et il fut à l'instant même écrit pour en conserver mémoire. La Mère Marie-Anne avait d'ailleurs cru nous devoir ce témoignage du bonheur de l'aimable sainte qui nous protége d'en haut, comme elle l'avait autrefois rendu au Père Ronsin.

« La nuit qui suivit la mort de la Sœur Clémence, dit-elle, je me trouvai réveillée par une douce et ravissante clarté qui rem-

(1) Voir sa Notice au supplément.

plit toute ma chambre. Croyant que c'était l'heure du réveil, je me mis en devoir de me lever... Alors je vis une foule d'anges, mais petits, mais jolis à ravir; j'entendis une musique harmonieuse et douce, et une voix qui m'était bien connue, celle de cette bonne Sœur Clémence, chantant : *Adoremus in æternum sanctissimum Sacramentum.* Les anges reprenaient en chœur : *In æternum*, avec des modulations ineffables. C'était un concert du ciel. En même temps, je compris que la chère défunte s'en allait au séjour des bienheureux, emmenée par les bons anges qu'elle aimait tant. » La Mère Xavier, feignant l'incrédulité pour mieux s'assurer du fait, dit à la Mère Marie-Anne : — Vous êtes bien heureuse, ma Sœur, de faire de si beaux rêves. — Et la Mère Marie-Anne de répondre avec simplicité et en toute franchise : — Un rêve! ce n'était pas un rêve, je vous assure, j'étais bien éveillée ; si bien que je me suis levée pour m'en convaincre moi-même, et que cette symphonie, dont rien sur la terre n'aurait pu me donner l'idée, a duré près d'une demi-heure. Je me suis assise sur mon lit, ne pouvant faire autre chose que de voir et d'entendre; puis, quand tout s'est insensiblement retiré au ciel, je me suis habillée, et me suis bien vite rendue près de la dépouille mortelle de cette chère âme dont le bonheur était d'ailleurs en quelque sorte imprimé sur son visage si calme et si embelli par la mort, comme chacune a pu en juger. Nous eûmes une autre assurance encore du bonheur de notre chère défunte. Souvent elle avait encouragé dans ses souffrances une de nos Sœurs du voile blanc qui se mourait d'un étrange mal, le sclerème, dont les médecins disent ne connaître que deux ou trois cas dans l'histoire médicale : une enflure qui, prenant la consistance et presque la dureté des cartilages, l'étouffait par degrés, ne lui permettant plus ni sommeil, ni travail, ni repos, ni presque d'alimentation. C'était un vrai martyre.

La Sœur Clémence lui avait donc dit en mourant : — Ma bonne Sœur, avant peu de jours, si j'ai crédit là-haut, ou vous serez guérie ou vous viendrez me rejoindre. — Et huit jours après, ayant reçu tous les sacrements, et dans la joie des prédestinés, la Sœur Dosithée avait passé elle aussi à un monde meilleur, quittant avec action de grâces cette enveloppe mortelle

dont l'habitation lui avait été une constante souffrance bien avant sa dernière et si étrange maladie (1).

La Mère Marie-Anne avait été aussi bien souvent à ses côtés pendant cette longue épreuve, et surtout aux dernières heures d'une agonie comme jamais nous n'en avions vu. La chère mourante étant là assise, et expirant pour ainsi dire toute vivante, en possession de ses forces physiques et de ses puissances morales, étouffée par le progrès intérieur de ce mal inexpliqué qui rétrécissait insensiblement, et finit par clore tout à fait les canaux de l'air.

La Mère Marie-Anne avait réellement reçu le don d'assister les malades et les mourants. Chacune ici admirait comment elle venait à bout de tout ce qu'elle voulait pour les soulager. Pendant la maladie de la Mère Fourier, une sainte veuve (2), vrai modèle d'abnégation, éprouvée par toutes les douleurs, la Mère Marie-Anne avait entrepris de répondre à ses pensées qu'une paralysie sur la langue l'empêchait d'exprimer. Voyant combien cette situation était pénible à la pauvre patiente, dont l'imagination était si vive et le cœur si sensible, la Mère Marie-Anne étudia de telle sorte ses regards et ses gestes, qu'elle parvint à comprendre à peu près tout ce qu'elle voulait dire. Pour s'en assurer, elle lui présentait par écrit le résultat de cette conversation dont elle faisait à la fois les demandes et les réponses. Rien ne lassait sa patience. Il lui arriva une fois de passer ainsi jusqu'à deux heures de suite à deviner un désir pieux de la pauvre malade.

Et que ne fit-elle pas, sans manquer à un seul de ses autres devoirs, pour cette chère Mère Xavier, cette digne et habile maîtresse des novices, qui avait si bien rempli sa tâche envers elle? La Mère Xavier nous avait été conservée plus de cinq ans contre toute espérance. — Vous ne mourrez pas sans moi, je vous assisterai, — lui avait dit la Mère Marie-Anne en 1856, lorsque l'obéissance l'envoyait à Issy. Et quand elle avait été nommée Assistante, la Mère Xavier lui avait rappelé sa promesse : —

(1) Voir au supplément la notice de la sœur Dosithée.

(2) Voir la notice sur la Mère Fourier au supplément.

Vous revoilà pour me servir d'oreiller, et donc je mourrai entre vos bras. — A cette heure douloureuse pour toute la maison, la Mère Marie-Anne vint préparer sa maîtresse des novices aux derniers sacrements. — Ma bonne Mère, lui dit-elle avec un filial respect, je vous répèterai ce que je disais à mon père en pareille circonstance : Je ne puis rien vous suggérer, sinon ce que j'ai appris de vous. — Et ses bonnes paroles furent repos et consolation pour l'âme de la mourante. Elle en avait besoin ; car toujours, et surtout depuis sa maladie, la Mère Xavier avait été éprouvée par cette terrible appréhension de la mort que Notre-Seigneur rendit salutaire et méritoire en daignant la laisser pénétrer jusque dans son royal et divin Cœur, cependant si intrépide. Ce sentiment était chez la Mère Xavier la conséquence naturelle de la profonde et sincère humilité, qui lui faisait dire avec sa naïve originalité : — Non, je ne puis croire que le bon Dieu, tout bon qu'il est, puisse trouver place pour moi ailleurs qu'au-dessous des démons. — Mais la croix de l'angoisse du cœur ne répondait pas seulement à cette habitude d'humilité qui était entrée si avant dans l'âme de la Mère Xavier, c'était, nous aimons à le penser, la récompense des apôtres privilégiés témoins de l'agonie du Seigneur. Car la Mère Xavier avait tant aimé le Cœur de Jésus, avait tant de fois reproduit son image par la peinture, que Notre-Seigneur voulut aussi retracer en elle la plus pénible de ses épreuves, afin de la rendre plus conforme à son divin Cœur. Quant au rôle de la Mère Marie-Anne auprès de sa chère Mère, il fut pour nous une nouvelle source d'édification. Nous admirions qu'elle accourût et se trouvât toujours là, à point nommé, à quelque heure du jour ou de la nuit que les crises de vomissement de sang se renouvelassent, et sans qu'on eût pu l'avertir. Une fois qu'elle apparut ainsi à deux heures du matin, tout à fait à propos : — Vraiment, lui dit la pauvre malade, il faut que votre bon ange s'en mêle. — Et de fait, il s'en mêlait; car la Mère Marie-Anne l'avait expressément chargé de la réveiller quand besoin serait. Aussi sa présence ne fit-elle pas une fois défaut à la bien-aimée malade. La Mère Xavier, complètement délivrée de toute crainte plus de quinze jours avant sa mort, s'étonnait elle-même d'a-

voir eu tant de peine à se familiariser avec la pensée de sa fin. Elle expira entre les bras de la Mère Marie-Anne, entourée de ses sœurs, dans une paix admirable et pour ainsi dire sans agonie, à cinq heures du matin, le 31 juillet, fête de saint Ignace, l'un de ses patrons de choix. Il nous semble la voir encore assise sur son lit, les mains jointes, en pleine connaissance, dans une attitude et avec un regard si profond et si plein d'abandon. Il nous semble l'entendre dire d'un ton si pénétré : — Je vais donc aller à ces régions inconnues... et je n'ai rien à offrir à Dieu! Rien! — Et la Mère Marie-Anne de répondre : — N'avez-vous pas tout le sang de Notre-Seigneur? — « Cette fin humble et simple, disait la Mère Assistante à celles qui venaient pleurer avec elle près de cette couche funèbre, doit nous inspirer plus de sécurité que les extases et les révélations. Oh! que cette bonne Mère m'en a appris sur l'humilité! »

Ce n'était pas assez d'admirer pour la Mère Marie-Anne, elle était trop fidèle à l'amitié pour rien négliger de ce qui pouvait la prouver, même au-delà de la vie. A chacune des religieuses que nous perdions, vite elle mettait en réquisition tout ce qu'elle avait laissé dans le monde d'amis pieux et dévoués, afin qu'ils aidassent au-delà du temps les chères âmes peut-être retenues aux rivages de l'éternité par quelques expiations. Voici ce qu'elle écrivait le 31 juillet à Madame de Champagny, toujours si empressée de lui faire plaisir, et qui voulait bien en sa faveur nous considérer toutes comme membres de sa famille :

« 1861, le jour de saint Ignace.

» Ma sœur chérie, je viens te demander de payer une dette de reconnaissance envers ma chère Mère Xavier ; fais dire quelques messes pour sa belle âme partie ce matin de ce monde. Comme on est heureux de s'en aller avec autant de paix et d'humilité! Les bons Pères Ronsin et Varin se sont joints à son digne père (1) et à tant d'âmes que son zèle pour le sacré Cœur a conduites

(1) La Mère Xavier avait pour père un homme d'une éminente vertu, M. de Bellaud, qui se faisait gloire d'une parenté très-proche avec le saint dont le nom semble devenu synonyme de la douceur et de l'amabilité, saint François de Sales. Resté veuf fort jeune, M. de Bellaud était entré dans les ordres, et son mérite comme ses antécédents l'avaient désigné à la place d'aumônier de S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême. Il eut la consolation de voir sa fille se consacrer à

au ciel pour l'y recevoir. Fais-moi le plaisir de lui procurer le plus de prières que tu pourras; qu'on la recommande à Saint-François, à M. de K., aux Carmélites, etc., etc. Celles qui restent ont bien besoin de prières aussi. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre dans ce triste jour qui se trouve la veille de la fête de notre pauvre Mère Supérieure, dont le cœur est bien oppressé au milieu de tous ces vœux en apparence si peu opportuns, etc.» »

A la mort d'une religieuse, celles qui lui survivent, non contentes des prières que prescrit la règle pour le repos de cette âme enfin passée de la *mort à la vie* (1), s'empressent aussi de recueillir les traits édifiants dont elles ont été les témoins ou les confidentes. C'est la chère portion d'héritage que chacune est jalouse de communiquer aux autres, pour la gloire de Dieu, en souvenir de celle qui n'est plus, et afin que toutes s'efforcent de marcher sur les traces de leurs devancières. On ne lira pas sans intérêt ce gracieux et affectueux préambule des notes ainsi tracées par la Mère Marie-Anne sur sa chère maîtresse des novices, qu'elle aima toujours d'un si reconnaissant et filial amour.

« 18 octobre 1861, jour de saint Luc.

» C'est bien sous vos auspices, bienheureux peintre de Marie, que je devais commencer ce petit travail si longtemps différé. Votre exemple et votre bénédiction viendront à mon secours. Que vos pinceaux semblèrent impuissants, quand votre amour pour l'Eglise vous fit entreprendre de retracer

Dieu. Il l'avait formée lui-même telle que nous l'avons connue, bonne et simple autant que spirituelle, si heureusement douée et cultivée avec tant de soin, qu'elle possédait des connaissances bien autrement variées et profondes qu'il n'est ordinaire à une femme. Elle avait également réussi dans les arts d'agrément, et sa figure noble et distinguée achevait d'en faire ce qu'on appellerait dans le monde une femme accomplie. Elle jugea que Dieu était seul digne d'elle, que l'étude et la pratique de la sainteté pouvaient seules remplir les immenses désirs de son cœur; et nous avons recueilli pendant trente-six ans, avec actions de grâces, les fruits de sa généreuse détermination. M. de Bellaud avait eu la consolation de présider lui-même aux cérémonies de l'entrée, de la vêture et de la profession de sa fille bien-aimée, et si ses larmes tombèrent sur cette chère victime qu'il immolait de sa main, sa résolution et sa générosité dans un pareil sacrifice en firent un spectacle du plus haut enseignement et d'une édification dont tous les témoins ont gardé souvenir. M. de Bellaud mourut d'une chute, en revenant de Rome, où il avait été comme conclaviste de Son Em. le cardinal de la Fare, au moment de l'élection de Pie VIII en 1829.

(1) Expressions de nos saintes Constitutions.

l'image de Marie ! La certitude de rester au-dessous de votre céleste type n'arrêta pas votre bonne volonté. Soyez en aide à la mienne ; mon embarras n'est pas seulement la perfection de mon modèle, mais qui sut jamais rendre aux yeux des siens le regard d'une mère, d'une sœur, d'une amie chèrement aimée ? Tout imparfaitement que sont reproduits les traits de la Mère Xavier dans ces notes, leur but sera rempli, si elles nous rappellent parfois ses exemples et ses conseils, de manière à nous faire pratiquer quelques actes de ses chères vertus : *vraie humilité, vraie charité et simplicité.* »

La Mère Marie-Anne, si réservée quand il s'agissait de louer les vivants, dans la crainte de donner lieu à la tentation, ne se lassait pas de faire ressortir les vertus de celles qui avaient remporté la victoire définitive. Sans cesse leurs exemples, leur souvenir faisait le texte de ses conversations ; et au son si convaincu, si affectueux de sa voix, on sentait tout son cœur. Oh ! comme elle savait aimer, et comme la bonté de son âme se trahissait envers toutes, et d'une manière plus expressive envers nos bien-aimées défuntes ! Dès qu'elle avait fermé leurs yeux éteints à la lumière de ce monde, il semblait que la fermeté déployée pour leur suggérer les grandes et fortifiantes pensées de la foi, sans que l'altération de sa voix pût les troubler en trahissant son émotion, eût fait place à toute la sensibilité naturelle de son âme ; et les larmes, si longtemps contenues, jaillissaient avec abondance de ses yeux. Vers la dernière année, et quand elle dut ménager l'état chancelant de la santé de notre vénérée Mère Sophie, son premier soin était d'aller la consoler, et elle savait trouver le secret de maîtriser sa propre affliction ; mais elle payait cher cette contrainte, nous le sûmes par cet aveu qui lui échappa bien à son insu dans les courts intervalles de délire qui accompagnèrent sa dernière maladie. Comme on la questionnait sur les causes possibles de son mal : — Je n'ai pas pu pleurer assez la mort de la Mère Joseph, répéta-t-elle plusieurs fois. — C'était cette excellente religieuse qui, étant chargée à Issy de la surveillance des travaux de construction, avait vécu dans son intimité, et était morte à Paris entre ses bras aussi, un an après l'attaque de paralysie, prélude de sa dernière et si courte maladie. Un jour que la Mère Marie-Anne mettait en ordre les livres de

cette chère défunte, quelqu'un la surprenant les larmes aux yeux dans ce triste soin : — Vous l'aimiez donc bien, la Mère Joseph? lui dit-elle. — Si je l'aimais! Ce n'est point assez dire, je la vénérais! Humilité et charité, c'était sa vie (1).

Et notre chère Mère Marie-Anne, qui savait aimer ainsi, toutes aussi l'aimaient et la vénéraient également comme une sainte. S'il fallait tout dire de son dévouement à ceux qui l'entouraient, un chapitre ne suffirait pas. Contentons-nous de remarquer qu'on trouvait en elle dans un degré éminent les caractères du don de piété ainsi tracés par un des plus savants maîtres de la vie spirituelle : « La piété nous donne un esprit d'enfant pour nos supérieurs, un esprit de père pour nos inférieurs, un esprit de frère pour nos égaux, des entrailles de compassion pour ceux qui sont dans le besoin et dans la peine, avec une tendre inclination pour les secourir. » (Lallemant.)

Disons quelques mots encore sur les vertus religieuses de la Mère Marie-Anne, car il y avait dans ses démarches, dans sa parole, dans son attitude tout un enseignement. A la chapelle, au moment de la messe surtout, il suffisait de la regarder pour se sentir pénétré soi-même de la grandeur de l'auguste Sacrifice. Une fois, raconte une novice, elle me fit appeler avant la messe, pour un embarras que je lui avais exposé par écrit; dès que je fus en sa présence, sa vue me rendit la paix.

Cette modestie vraiment religieuse, ce reflet de l'âme sur le visage qui est comme le cachet de la sainteté, frappait les étrangers eux-mêmes. Un homme du monde, qui n'avait vu cette bonne Mère que pour d'arides questions d'intérêt, en avait été frappé. Son calme, sa patience à écouter, la lucidité de ses réponses et sa sagacité dans des discussions de droit qui semblaient devoir lui être étrangères, l'avaient enchanté. Aussi fut-il vraiment affecté en apprenant sa mort. — Il faut l'avouer, disait-il, on ne pouvait résister à sa bonté, à la suavité de toute sa personne. — Et il ajoutait, parlant des gens d'affaires qui l'avaient accompagné : — Vraiment, ces Messieurs n'aiment guère les religieuses; eh bien, en quittant la Mère Marie-Anne, ils étaient

(1) Voir au supplément la Notice sur la Mère Joseph.

saisis de respect, et ils me témoignèrent leur surprise. Sa simplicité, sa douceur, ce je ne sais quoi d'humble et de recueilli qui reluisaient en toute sa personne les avait charmés.

Autant qu'il lui était possible, même pour les visites qui ne lui étaient pas personnelles, la Mère Marie-Anne tenait à ne jamais aller seule au parloir. La religieuse chargée avec elle du soin des affaires, lui faisant un jour quelques observations sur une décision prise par-devant notaire, et les terminant par une excuse de la liberté grande : — Mais c'est très-bien, vous faites à merveille, quand nous allons au parloir ensemble, il faut nous avertir mutuellement, vous devez me servir d'admonitrice. — Moi, ah! bonne Mère, que dites-vous là? reprend l'autre. — Et la Mère Marie-Anne de répondre avec son affabilité et sa cordialité accoutumées : — Mais c'est cela; oui, vivre en compagnes, c'est le bonheur.— La Mère Marie-Anne avait à tous propos et sur tous sujets d'heureuses répliques à travers lesquelles perçait toujours quelqu'une de ses vertus favorites : l'humilité, l'esprit religieux. Quelqu'un d'assez peu adroit lui donnant un jour de l'encensoir à travers le visage, ne craignit pas de lui dire à propos de je ne sais quel acte : — Oh! l'humilité, votre chère humilité, rien au monde ne vous en ferait départir. — Eh bien, reprit-elle, croyez-moi si vous voulez, mais nulle vertu ne m'est moins naturelle, et si je l'attrape à la fin de mes jours, je serai bien heureuse.—Et la charité, vous ne nierez pas qu'elle ne vous soit naturelle au moins?— A ce propos elle se contenta d'opposer le silence et de changer de conversation. Si elle croyait avoir si peu profité en humilité, c'était la preuve évidente de ses progrès dans cette vertu, dont elle nous donnait d'ailleurs chaque jour de nouvelles preuves. Jamais nous n'aperçûmes en elle aucun mouvement de susceptibilité, d'amour-propre froissé, de personnalité.. Jamais elle ne témoigna qu'on pût lui manquer en quoi que ce soit, ni blesser sa dignité. Il y avait réellement chez elle plus que de l'humilité, il y avait oubli, il y avait mort intérieure. Rien ne semblait plus se mouvoir en son âme. Du côté de l'estime personnelle, elle était réellement ensevelie avec Jésus-Christ, selon la parole de l'Apôtre. Aussi, comme elle savait bien distinguer chez les autres cette vertu dont elle connaissait toute

la perfection ! Il lui échappait parfois de ces exclamations qui la trahissaient elle-même. Rappelant un jour le souvenir d'une ancienne assistante, qui de son plein gré avait renoncé à cette charge : — Quelle obéissance elle me rendait, à moi, la dernière des vocales, quand on me l'envoya en aide à Issy ! De toutes les religieuses, je n'en ai pas trouvé de plus souple. J'espère, ajouta-t-elle avec effusion, montrant les postulantes, que Dieu me fera la grâce dans mes vieux jours d'obéir aussi à quelqu'une de ces enfants. — Un jour des Saints-Innocents, que sa place avait été prise à la chapelle par la Supérieure d'un jour qui s'emprunte au noviciat en cette solennité, la Mère Marie-Anne, voyant que la stalle suivante avait été occupée aussi, s'était allée mettre après les postulantes, ne pensant pas faire là, et ne faisant pas en effet un acte bien héroïque. Cependant quelqu'un ayant bien voulu s'en édifier : — Allons, allons, dit la Mère Marie-Anne, prenons les choses pour ce qu'elles valent. En tout cas, croyez-le bien, j'étais là à ma place. — Dans cette humble persuasion, et se croyant très-sincèrement la dernière de toutes, elle éludait si adroitement les prévenances et les attentions, qu'il fallait renoncer au plaisir de la servir. Mais en revanche, elle n'avait pas perdu parmi nous l'habitude de s'abaisser devant les petits et de les servir, à l'exemple de Notre-Seigneur. Elle s'y prenait si bien, qu'elle finissait toujours par triompher des résistances qui lui étaient opposées. La doyenne de nos sœurs converses était attaquée depuis longtemps d'une paralysie qui, tout en lui laissant la faculté de se transporter d'un lieu à un autre à l'aide de béquilles, ne lui permettait cependant pas de se rendre à elle-même mille petits services qu'il lui fallait attendre d'autrui. La Mère Marie-Anne, étant Supérieure à Issy, avait pour elle les attentions les plus délicates. Elle fit si bien, qu'un jour elle avisa le moment où la bonne Sœur allait se laver les pieds à grand'peine et longueur de temps, se saisit de l'éponge, et la besogne fut faite par ses mains en un clin d'œil. La Sœur n'avait pu s'en défendre, et il en avait bien fallu passer par là. Elle avait autrefois connu la charitable Mère Marie-Anne, alors qu'elle brillait de tout l'éclat de la fortune et de la jeunesse; et la voyant ainsi à ses pieds, elle lui dit avec cet

à-propos religieux et cette finesse toute française dont la Sœur Clotilde faisait preuve si souvent : — Il est bien entendu que ce n'est ni à ma Mère Marie-Anne, ni à ma Supérieure que j'accorde cela, c'est à Mademoiselle Maria de la Fruglaye ; ah! bon Dieu, que vous êtes bon de nous l'avoir donnée (1). — La Mère

(1) La Sœur Marie-Clotilde était l'une de ces pierres fondamentales que Dieu s'était plu à si bien choisir pour soutenir notre édifice religieux à son origine. Sens droit, fermeté, dévouement, esprit d'organisation, mais par dessus tout, esprit religieux et tendre piété, tout cet admirable fond était rehaussé en elle par le tact le plus délicat, par une bonne humeur sans nuage, et même par un visage ouvert et spirituel, don extérieur qui ne laisse pas que d'ajouter un charme de plus à la vertu. Toujours joyeuse, toujours recueillie en Dieu, la Sœur Clotilde marchait sans relâche en sa présence ; aussi se disait-on en la rencontrant : *Voilà une Sainte.* Sa physionomie rappelait en effet si bien celle que la gravure donne au Bienheureux Alphonse Rodriguez, qu'on avait surajouté ce nom au sien.

Ses inventions pour maintenir l'ordre et la propreté, pour abréger et simplifier la besogne dans les soins du ménage, sont un précieux héritage que nos Sœurs ont eu le bon esprit de conserver et d'amplifier. La Sœur Clotilde savait tout utiliser dans la maison, ayant grand soin de se réserver en toutes choses ce qu'il y avait de pire, et cela jusqu'à la fin, car l'on se souvient de son dicton les dernières années de sa vie : *Le vieux pour la vieille.* Mais ce n'était pas chez elle économie pure et simple. C'était, surtout et avant tout, amour de Celui qui de riche de toutes les richesses du ciel s'est fait pauvre pour notre amour. On sentait dans sa manière d'observer le vœu de pauvreté, comme une émanation de l'esprit du grand pauvre d'Assise que tant elle aimait, le séraphique saint François.

Chargée d'une vingtaine d'orphelines élevées gratuitement dans la maison, et pour la plupart destinées à entrer en service, elle s'en montrait vraiment la mère, et l'on admirait tout ce que Dieu avait déposé dans son cœur d'affectueuse charité pour ces chères enfants. Elle savait les former à la vie difficile qui les attendait sans rien exiger qui excédât leurs forces. Elle obtenait tout par une douce fermeté, et nulle de ces enfants ne se souvient de lui avoir une seule fois entendu élever la voix. Dieu se plut une fois à récompenser le dévouement de cette bonne Sœur par une miraculeuse protection dont furent émerveillées ces excellentes enfants, ainsi que le raconte l'une d'elles : « Un soir, notre bonne Sœur Clotilde entre avec une de nous dans un petit grenier voûté, donnant dans notre dortoir, pour chercher une couverture, puis, en se retirant, s'aperçoit que l'enfant qui lui tenait la lampe a mis le feu à la toile fortement tendue au plafond de ce grenier. — A la vue des flammes, nous voilà criant et nous agitant. — Silence, à genoux, nous dit Sœur Clotilde avec calme, un *Souvenez-vous.* — Puis, elle-même, après avoir essayé d'arrêter le feu, d'ailleurs trop élevé au-dessus de sa tête pour qu'elle puisse le maîtriser, elle se prosterne les mains jointes et s'écrie : — Divin Cœur de Jésus, par votre amour pour vos orphelines, arrêtez l'incendie, je vous en conjure. Et

Marie-Anne sut bien trouver plus d'une occasion encore d'exercer pareil acte de charité envers des infirmes. Elle tenta une fois d'agir ainsi avec une autre personne en qui rien ne motivait cet humble office ; et comme elle fut repoussée avec perte par cette parole du chef des Apôtres : — Jamais, non jamais vous ne me laverez les pieds, — elle répondit d'un air désolé : — Et cependant vous me feriez tant de plaisir.

Si la Mère Marie-Anne avait un instant hésité entre notre saint Ordre et d'autres familles religieuses également approuvées par

voilà qu'à l'instant même, la flamme qui avait gagné avec une rapidité prodigieuse, s'arrête et s'éteint. Toutes les orphelines de ce temps-là peuvent en rendre témoignage. Au comble de la joie, la bonne Sœur passe la nuit entière en actions de grâces, nous recommandant sur toutes choses de ne jamais parler de ce fait. »

Les enfants furent en effet si fidèles au secret recommandé, que ce fut la lettre citée ci-dessus qui nous l'apprit après la mort de la Sœur Clotilde. Cette lettre était écrite par l'une des orphelines témoin de l'événement, aujourd'hui religieuse de Saint-François. Aussi commençait-elle son épître par ces mots : — « J'ai un secret, oui un secret à vous confier au sujet de notre chère défunte. L'avez-vous su ? Je ne le pense pas, » etc.

A vrai dire, nous ne fûmes pas surprises en apprenant ceci. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : Si votre foi égalait en valeur la plus petite des semences, un grain de sénevé, vous tranporteriez les montagnes. Or la Sœur Clotilde avait cette foi simple et robuste ; elle y joignait une si ardente charité, qu'elle éclatait de manière à se faire remarquer au milieu de tant d'autres âmes à qui Dieu seul était tout en ce monde. Mais l'action dans laquelle si souvent on la croyait vraiment ravie, c'était la sainte Communion. Les élèves, les religieuses, les personnes du dehors ne pouvaient détacher leurs yeux de ce visage transfiguré quand la Sœur Clotilde s'approchait ou revenait de la sainte Table. C'était l'expression du bonheur, de la sainteté, le sourire des bienheureux. La Sœur Clotilde portait d'ailleurs partout cette paix des âmes généreuses. Elle ne fut point troublée en elle par les dix années d'infirmités qui sanctifièrent à son déclin une vie si pleine, et réduisirent à une sorte d'inaction relative la personne peut-être la plus active de la maison. La mort la trouva aussi sereine. Elle avait tout prévu pour recevoir en amie cette messagère du repos et des délices éternelles. Sa confession, son pardon à la Communauté étaient préparés, et elle avait arrêté d'avance jusqu'aux lectures qu'elle désirait lui être faites ; car la Sœur Clotilde, âme vraiment intérieure, avait *ses auteurs privilégiés ;* et sans connaître autrement leur mérite, ne s'attachait qu'aux meilleurs entre les excellents.

L'année qui précéda sa douce et édifiante mort, nous avions célébré le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse ; et ce fut parée des mérites accumulés pendant une si longue et si fervente carrière, qu'elle alla se présenter à l'époux des Vierges, un peu plus de deux ans après la Mère Marie-Anne, le 22 octobre 1864.

le Saint-Siége, on peut dire qu'elle voua réellement un amour de prédilection à la Congrégation de Notre-Dame, depuis qu'elle y eut été admise. Cet amour, cette admiration alla toujours croissant jusqu'au dernier jour de sa vie. Aussi, avec quel soin, quelle assiduité étudiait-elle tout ce qui pouvait la faire pénétrer plus avant dans l'esprit de notre saint Ordre! — Nos constitutions si sages, si prévoyantes, et tout à la fois si fermes et si remplies de l'onction divine; les lettres, les écrits, la vie de notre Bienheureux Père ne quittaient point ses mains. Elle s'en nourrissait et en nourrissait les autres, les novices surtout, nous l'avons dit, ne se lassant point de leur faire remarquer combien la vie et l'imitation de Notre-Seigneur respiraient pour ainsi dire dans ces pages; combien tout notre code religieux nous amenait comme invinciblement à retracer en nous la vie même de Notre-Seigneur, cette vie à la fois contemplative et apostolique, humble, pauvre, laborieuse, toute de flammes pour Dieu, toute d'immolation au service des âmes. — La parole d'humilité que le P. de Mattaincourt opposait comme le bouclier impénétrable à toutes les attaques de la souffrance, de l'outrage, du travail et de la peine : *verè mereor, je le mérite bien*, se retrouvait sans cesse sur ses lèvres et dans ses écrits. — Ses avis à quiconque la consultait étaient le plus souvent des réminiscences ou des citations des lettres et autres écrits de notre Bienheureux Père. Elle avait composé des méditations sur ses vertus et fait un petit abrégé de sa vie par demandes et par réponses pour l'usage de nos enfants, qui l'apprenaient chaque année avec grand plaisir pour le jour de la fête du bon Père, le 7 juillet.

Les pages suivantes témoigneront de la plénitude de cœur avec laquelle la Mère Marie-Anne était entrée dans l'esprit de notre Institut. — Elle écrivait bien peu de temps après sa profession, la première fois qu'elle renouvelait ses vœux, en 1851 :

« Je serai désormais religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, suivant la règle de saint Augustin et les constitutions de notre Bienheureux Père, son instituteur, — je l'espère, je le crois, je le veux, vous le savez, Seigneur. Je m'y dévoue de tout mon cœur, sous l'*invocation* et le *patronage* de votre divine Mère. Je reçois de sa main avec amour les *saintes rè-*

gles inspirées à notre Bienheureux Père par le désir de nous rendre les parfaites imitatrices de notre très-douce Mère et Maîtresse, *le livre de la prière,* le Bréviaire, pour élever mon esprit et mon cœur aux choses célestes. — Oui, mon Sauveur, je ferai tout ce qui est en moi pour honorer et faire aimer, apprécier, chérir la règle et l'office divin, dons précieux de notre divine Mère. Je ferai *tout ce qu'elle me dira* par ces livres sacrés ; *je ferai ce que je pourrai, je prierai et je souffrirai de tout mon cœur pour ce que je ne pourrai pas,* avec dilatation de cœur par *obéissance de foi* et confiance jusqu'à l'abandon. »

En 1853 nous lisons :

Résumé de mes Résolutions.

« Ma volonté étant d'être autant qu'il dépend de moi fidèle à notre saint Institut dans toute l'étendue de sa règle, je puis et je *dois* espérer la grâce d'en remplir les devoirs sous la protection et l'exemple de Marie. Je *prends donc la résolution* de m'y dévouer entièrement et dans toute le plénitude de mon esprit, de mon cœur et de mes facultés, comme à l'œuvre que *mon Père m'a donnée à faire* désormais en ce monde.

» Et pour me rendre instrument plus capable de cette œuvre sainte dans la main de Dieu, *je m'étudierai* pour la perfection de mon âme à plus de fidélité :

» 1° A l'attrait d'imitation et d'union à Notre-Seigneur dans toutes mes actions ;

» 2° A mon examen particulier.—Vue de Notre-Seigneur dans toutes mes actions, avec ces mots : *Per ipsum, cum ipso, et in ipso;*

» 3° Esprit de pénitence dans l'amour de la vie commune, comme la meilleure pratique du *verè mereor.*

» Ayant compris que je ne suis religieuse que pour le salut des enfants, je m'y appliquerai de tout mon dévouement par prières, actions, paroles et sacrifices, car c'est le cours établi par la Providence pour féconder notre zèle. »

Deux ans plus tard, la grande solennité du Samedi-Saint lui inspire ce parallèle si pratique entre les devoirs de la vie religieuse, telle que notre Bienheureux Père l'a entendue pour nous, et les rapports de Marie avec la primitive Eglise.

« Samedi-Saint (1855). Oui, mon Dieu, j'acquiesce à votre divine volonté, la pierre du sépulcre est roulée, j'ai enterré mes morts... je les ai remis en esprit de foi et d'amour *entre vos mains.* Je sais à qui j'ai *confié mon dépôt.* Humblement unie au cœur de votre divine Mère, j'accepte l'échange que vous avez ordonné ; *à vous* de rendre la vie, de glorifier ceux

qui étaient à moi par de si doux liens : *à moi* de m'occuper *des vôtres* que vous m'avez donnés, comme Marie se dévoue au *petit troupeau* des disciples, consacrée dans l'Eglise pour perpétuer dans son sein la vie de cette divine Mère, après l'Ascension de Jésus, faites-moi la grâce, ô Jésus ! de conformer ma conduite à cette vue qui a été bien certainement celle de notre Bienheureux Père, et le but où tendent les admirables Constitutions de notre Institut.

» *Vie cachée :* mort extérieure et vie fructueuse cependant *en Dieu* avec Jésus-Christ.

» *Vie souffrante,* Marie séparée de Jésus, Marie témoin des premières persécutions contre les disciples, des premières fautes des fidèles, de la défection de quelques-uns.

» *Vie de tolérance.* Voyant la perfection absolue, ne l'exigeant que d'elle-même.

» *Vie charitable.* Bien plus que saint Paul pouvait-elle dire : — Qui souffre entre vous sans que je brûle de le soulager ?

» *Vie de prière* et de *zèle* à la fois. De prière pour attirer sur les travaux des Apôtres les bénédictions célestes, et de zèle pour les aider dans l'instruction particulière des femmes, le secours aux malheureux, la consolation aux affligés, *zèle prudent, restreint* au cercle où le nôtre doit s'étendre, soutenant par ses paroles et par son exemple l'autorité des Apôtres, qui lui étaient pourtant bien inférieurs en science, en lumière et en vertus. Quel sujet d'études et d'admiration, et d'imitation surtout, en proportion de notre indignité !

» *Vie dévouée* et de *parfaite abnégation.* Comprendrions-nous Marie se renfermant en elle-même, se refusant aux besoins de tous genres des premiers fidèles ? N'est-elle pas en quelque sorte le symbole vivant de l'Eglise naissante ? Le sein maternel où tous ont leur asile ouvert ? Mère tendre et dévouée, lien sacré de la famille naissante, elle accepte la vie pour être le centre d'*union* de la famille, de tous les cœurs, jusqu'au parfait établissement de l'Eglise. Quel doux modèle de l'union des sociétés religieuses que les relations de Marie avec saint Jean et les saintes femmes qui se sont associées à son sort, Madeleine et les autres formant le foyer où les Apôtres venaient se réunir après leurs courses apostoliques ! Marie prenait d'eux en toutes choses les soins d'une mère ; et, de leur part, quelle tendre vénération pour la Mère de leur bon Maître ! Marie vivant au ciel par l'ardeur de ses désirs, détachée de toutes les choses terrestres et daignant s'occuper des plus humbles détails de la vigilance maternelle pour ceux qu'elle servait et respectait comme les ministres de son Fils, ses représentants sur terre !... »

Un des désirs les plus ardents de la Mère Marie-Anne, c'était la canonisation de notre Bienheureux Père; elle la demandait à Dieu dans ses ardentes prières, elle ne négligeait aucune occasion d'y contribuer pour sa part, autant qu'il était en elle, surtout en sollicitant le Ciel de se déclarer par quelque miracle de premier ordre qui pût permettre de reprendre cette cause si avancée déjà, puisque le nom de Pierre Fourier est inscrit au martyrologe. Elle écrivait à une de ses tantes dont la guérison eût été en effet un évident miracle :

« 10 mai — 2 juin 1854.

.... » Je viens, chère tante, devancer l'arrivée de Caroline (Mme de Champagny) pour vous parler du bon succès de son voyage d'Italie. Cette Rome catholique, patrie véritable pour toutes les âmes de foi, est une image touchante de la céleste patrie, où, venue aussi de toutes les parties du monde, nous nous trouverons unis à Dieu par l'éternelle récompense de cette foi bénie. Ce que je vous dirais des saintes jouissances de ma sœur, ne serait qu'un écho affaibli de ce qu'elle ira vous raconter à vous-même avec tout l'empressement de son amitié ; je vais vous dire aujourd'hui qu'au milieu de l'abondance spirituelle du chef-lieu de la chrétienté, son cœur s'entendait avec le mien tout autant que dans les plus intimes réunions. Nous pensions l'une et l'autre à notre bonne tante, et en prenant des informations précises sur l'état de la cause de la canonisation de notre Bienheureux Père Pierre Fourier, elle demandait au postulateur si votre guérison serait un miracle suffisant pour reprendre la cause, un miracle récent *bien constaté* étant le signe providentiel nécessaire au Saint-Siége pour reprendre un procès de canonisation interrompu comme l'a été celui-ci par la révolution. Il y a eu beaucoup de miracles depuis, mais qui, malheureusement, n'ont pas été juridiquement constatés. — Ma bonne chère tante, j'ai un grand désir de la canonisation de notre Bienheureux Père, et le bon Dieu sait tout ce que je ferais de si grand cœur pour votre guérison ; cependant, après y avoir bien pensé devant le bon Dieu, je crois que la grâce d'une parfaite soumission à sa sainte volonté est pour vous la grâce essentielle à demander et à obtenir par d'humbles et ferventes prières. Si vous voulez à cet effet vous adresser à notre cher Bienheureux Père, avec quel empressement je tâcherai d'y intéresser toutes nos Mères, ici et à Mattaincourt, lieu de son tombeau vénéré. Je crois que vous avez lu sa vie et son panégyrique par le Révérend Père Lacordaire ; si je pouvais, lorsqu'elles seront réimprimées, vous envoyer ses charmantes et bonnes lettres, si pleines de foi, de science et d'esprit, vous le connaîtriez mieux encore, et vous l'ai-

meriez davantage. Aimez-le jusque-là sur ma parole, et priez-le de tout votre cœur comme l'un des serviteurs de Jésus et de Marie les plus humbles et les plus dévoués. »

Avec notre Bienheureux Père, l'un des saints doublement aimés de la Mère Marie-Anne, et comme l'un des plus éloquents interprètes de l'amour divin, et comme le patriarche de notre Ordre, qui combat dans sa milice et sous sa règle, c'était saint Augustin.

Citons en preuve cette effusion du cœur de notre chère Mère dans son journal, à la seconde année de son sacrifice.

« Jour de saint Augustin, 28 août 1851.

» Cœur d'Augustin, si tendre, si aimant, aidez-moi à tout soumettre dans le mien à la volonté de Dieu. Fils si pieux, frère si aimable, ami suave, frère chéri, obtenez-moi la sérénité de votre paix, quand il fallut laisser à Ostie la dépouille sacrée de Monique. « Pourquoi s'étonner, disiez-vous, de » voir la feuille tomber quand elle est flétrie, la vague succéder à la vague, » l'homme mêler sa poussière à celles de ses ancêtres ? C'est l'ordre divin, » et l'ordre c'est la paix. »

» Monique, Navigius, Alipe, Nébride, doux entourage d'Augustin, il vous a tous aimés ; mais c'est pour la beauté trop tard connue, trop tard chérie, que sa grande âme gardait la puissance de ses sublimes élans ; et moi, sa pauvre fille, je veux sous ses auspices donner mes dernières larmes à ceux que j'ai le plus aimés. Dieu ne veut plus de regrets dans mon âme, afin d'y pouvoir établir le doux règne de sa volonté ; et la justice ne m'oblige-t-elle pas à comprendre que le regret ne doit point troubler l'action de grâces ? Le Seigneur ne m'a-t-il pas donné pour tous les miens des *espérances pleines d'immortalité ? Me voici donc, je viens : Suscipe me secundùm eloquium tuum.* Vous avez daigné, Seigneur, me donner la force du sacrifice, donnez m'en la consommation, pour l'honneur de votre nom, pour la gloire de mon divin Epoux, car la vertu c'est l'ordre dans l'amour. »

Réellement fille de saint Augustin, du Bienheureux Pierre Fourier, et Religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, c'était non-seulement sa maison, mais l'Ordre tout entier qui intéressait la Mère Marie-Anne ; aussi, lorsqu'il arrivait que quelques-unes de nos maisons venaient à réclamer secours, était-elle toujours disposée à lui venir en aide, fallût-il s'offrir elle-même, car elle ne croyait pas que nous dussions faire une grande perte en la

donnant ou prêtant; mais comme nous n'en jugions pas ainsi, nous gardâmes notre trésor.

L'enfance inspirait à la Mère Marie-Anne l'indicible sentiment de respect et de tendresse que cet âge éveille dans les natures délicates et sensibles. Mais depuis qu'elle eut prononcé le grand vœu qui nous donne part à l'esprit *de l'Eglise, établie de Notre-Seigneur pour enseigner*, elle ne laissait passer aucune occasion de relever aux yeux des autres et les prédilections du Sauveur pour les enfants, et la sainte mission qui nous est confiée. A l'approche des grandes solennités, il était ordinaire de l'entendre renouveler sa recommandation accoutumée : — Oh! priez, priez de tout cœur pour nos enfants; offrez toutes vos actions pour qu'elles passent bien cette fête, pour qu'elles en gardent les fruits. — Longtemps avant la première Communion, les enfants qui en faisaient partie devenaient l'objet de sa sollicitude. — Nous avons fait vœu d'instruction, disait-elle, et nous devons l'accomplir de tout point. — Ce vœu avait pour elle un attrait tout particulier. Sans cesse elle répétait aux novices les paroles de notre vénérable Mère Alix : « Ma vocation à moi, c'est l'instruction des petites filles. »

Elle plaçait parmi ses obligations les plus hautes celles qui l'attachaient à Dieu, et la prière publique, si bien nommée dans la langue de l'Eglise *l'Office, l'Office divin*, avait réellement à ses yeux toute la signification que comporte le mot. C'était son affaire, sa charge par excellence, *son devoir*. Prévoir, préparer son office, était pour elle un soin qui trouvait toujours sa place. Elle lisait avec attention les rubriques, le cérémonial, et ne craignait pas de s'assujettir à de petites précautions pour éviter toute méprise qui eût pu troubler le recueillement et la dignité de la prière publique. Aussi avait-elle copié de sa main toutes les prières et doxologies qui souvent ne sont indiquées qu'en abrégé ou par renvoi dans le bréviaire. S'il lui survenait une difficulté, elle allait consulter la maîtresse de chœur, comme aurait pu faire une novice. — Je ne comprends pas, disait-elle quelquefois, qu'on puisse traiter légèrement ce que l'Eglise a pris tant de soin à composer et à régler. — Elle voulait être avertie de ses plus légers manquements, et recevait avec une

vraie reconnaissance les avis qu'elle avait ainsi sollicités. Nous ne dirons rien de son esprit de foi, de son dévouement à Dieu, du caractère de sa piété. C'est ce qui ressort de toute sa vie. Elle avait une dévotion singulière au Crucifix, et conseillait souvent de le consulter, de le regarder dans les occasions difficiles. Il me souvient d'un trait qui nous émut singulièrement. On lisait au réfectoire le récit de l'un des plus sanglants outrages fait en nos tristes jours à la majesté du Représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, notre saint et vénéré Pontife Pie IX. Un frémissement d'indignation soulevant tous les cœurs, on se tourne comme instinctivement vers la Mère Supérieure et vers la Mère Assistante. Celle-ci se contente d'élever le Crucifix de son chapelet et de nous le montrer sans mot dire ; mais l'expression de sa physionomie valait un discours, nous avions compris.

Le Souverain Pontife, l'Eglise, c'était la dévotion par excellence de la Mère Marie-Anne. Dès son enfance, elle avait été nourrie de cette sage et forte doctrine qui place avant toute dévotion particulière l'Eglise, son esprit, qui n'est autre que le Saint-Esprit promis et envoyé par Notre-Seigneur pour la gouverner. Aussi sa piété avait-elle un caractère de vérité et d'énergie devenu trop rare de nos jours. Nous avons eu plus d'une occasion de faire observer le soin qu'elle prenait d'inspirer autour d'elle cet esprit éminemment catholique, il fit jusqu'au bout la vie de son cœur; on en jugera par ces quelques fragments de lettres adressées aux pieux amis qu'elle avait laissés en Bretagne :

« Je suis bien en dehors de tout ce qui se passe extérieurement, je ne sais et je ne vois que les actes publics de l'Eglise, qui est l'objet continuel de mes prières et de mon amour. Je demande seulement à mon bon ange de m'avertir quand il faut prier davantage, quand il y a urgence. L'état de notre société me semble toujours bien alarmant ; si nous profitions du moins du moment de calme qui nous est laissé pour le vrai bien, le bien moral des pauvres membres de Jésus-Christ ! Faisons de notre mieux par l'action, dans le cercle qu'il nous est donné d'embrasser, et par la prière, dont l'horizon n'est pas si borné. »

Un peu plus tard elle dit :

« La vocation présente, à laquelle je me fixe comme à la volonté de Dieu,

puisque nous ne savons pas si nous aurons un avenir, est de ressentir vivement tout ce qui afflige et console notre Mère, la sainte Eglise... Oh ! oui, soyons pieux envers cette sainte et tendre Mère. Aimons ce qui la réjouit, pleurons sur ses douleurs, désirons sa gloire, procurons-la en ce qui dépend de nous avec zèle et dévouement, et gardons-nous de ne porter ce zèle que sur sa gloire extérieure. L'administration et le positif matérialisent jusqu'aux plus nobles sentiments de notre époque. Les âmes sont les premiers temples du Seigneur, attachons-nous surtout à ce qui les rend plus capables et plus dignes d'être les pierres vivantes de l'Eglise. Mon action est bien bornée, et une seule journée d'un pauvre vicaire de campagne est plus utile à l'Eglise que mes années... Je ne puis que prier et m'associer par de vifs désirs à tout ce qui se fait et se projette pour étendre le royaume de Dieu ; sous ce rapport, j'ai toujours trouvé mon âme *catholique*, j'ai donc toujours une satisfaction réelle à suivre de cœur et de vœux les combats du Seigneur et de ses fidèles disciples. »

Comme les intérêts généraux de cette Mère par excellence, la sainte Eglise, la trouvent en effet attentive et sensible ! Comme elle est française en même temps que catholique dans les deux lettres qu'elle écrit à un saint prêtre, l'une au moment du concordat autrichien avec Sa Sainteté Pie IX, l'autre après la déplorable et glorieuse affaire de Castelfidardo :

« Oui, c'est une âme sacerdotale que je vous souhaite ! et certes je crois ainsi donner une grande étendue à mes vœux, puisqu'il me semble voir dans une si grande vocation l'appel à la plus parfaite union avec Dieu, qui est à la fois la perfection et le bonheur de ce monde. Que Dieu nous fasse donc la grâce de nous sacrifier et simplifier de plus en plus. Dans nos prières, dans nos désirs, dans nos affections, sachons voir Dieu et son Eglise, à travers toutes les misères de ce monde ; et voir aussi comme ils voient, avec patience, avec calme, l'œuvre de Dieu se faisant non par des anges, mais par des hommes, et souvent même par les passions des uns, autant que par les vertus des autres. Le calme de la foi et de la charité contient l'espérance, et toutes trois sont nécessaires pour la vie et pour la santé de notre âme. S'il y a malheureusement bien des sujets de tristesse, certainement il y a dans ce concordat de l'Autriche et les énormes conséquences qu'il peut avoir sur les relations du Saint-Siége avec les autres Etats, un motif d'immenses actions de grâces, et je me suis trouvée heureuse d'avoir senti comme vous la portée de ce grand acte. — Son exécution sera difficile avec les vieux levains du fébronisme allemand, mais au bout d'une ou deux générations ces principes posés triompheront, du moins faut-il l'espérer. Quelles que soient nos diffé-

rences françaises à cet égard, il y a certainement aussi une tendance générale et croissante au respect et à l'amour du Saint-Siége.

» Demandons de tout cœur au bon Dieu par Marie que notre France ait encore ce bonheur et cette gloire, pour fruit de son sang versé à la *défense des Turcs* (1), d'obtenir à l'Eglise latine plus de franchises au tombeau de Notre-Seigneur. Je veux espérer que c'est là que la Providence mène l'agitation des peuples de l'Europe et les sacrifices de notre patrie.

» Faites prier dans ce but les bonnes âmes sur qui vous avez de l'influence; il me semble que c'est un intérêt tout catholique, et *pour Jésus*, comme dit si bien le Père Faber. Connaissez-vous son beau livre de *Tout pour Jésus?* »

Au même elle dit après d'autres propos :

« Me voilà toute honteuse devant vous de vous avoir écrit deux pages sans vous avoir parlé de notre Mère la sainte Eglise, pour qui je sens que nos cœurs battent à s parfait unisson. N'est-ce pas que depuis longtemps votre âme n'avait pas éprouvé une si grande consolation qu'en voyant notre sang français et breton couler pour l'Eglise, devant Notre-Dame de Lorette, avec un si généreux abandon, malgré la participation si vraie à la douleur de nos amis ? Ah ! nous qui avons commencé à vivre de la vie qui ne finit pas, nous répétons avec confiance : *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur !* La lecture des Machabées au bréviaire à cette époque, avait de bien douces et consolantes applications. Vous qui me connaissez, n'avez-vous pas pensé que si j'eussę été libre, ces chers blessés auraient reçu mes soins ?... Mais ce n'est pas *l'action* qui aurait pu être méritoire pour moi, et j'espère mettre dans la balance du sacrifice un peu plus *ici* que là. Demandez au bon Dieu de me rendre fidèle à thésauriser dans cette précieuse caisse d'épargne par les petits grains de sable qui se présentent chaque jour. »

Rien ne la décourage ; toujours elle veut espérer contre l'espérance même ; et quelle sagesse, quelle modération dans les avis adressés à ses amis !

« Malgré toutes les leçons providentielles qui nous démontrent plus que jamais à quel point la figure du monde passe, on ne l'envisage pas assez comme un lieu de passage. L'égoïsme et la cupidité s'accrochent à toutes les choses matérielles comme si elles étaient permanentes !... Et quand donc le furent-elles moins que depuis soixante ans ? De tout cela n'en concluez pas qu'il faille devenir de plus en plus ermite. Non, mon ami, il faut au contraire redoubler de charité, ne dire à chacun que la mesure de vérité

(1) Allusion à l'expédition de Crimée.

qu'il peut porter actuellement, et la conserver dans nos cœurs aussi entière que nous le pouvons pour la communiquer quand elle peut devenir utile à nos frères ; et, quelle que soit l'opposition de nos vues aux leurs, les presser toujours avec charité de conserver le caractère des vrais enfants et disciples du Seigneur... Plus nous verrons oublier les intérêts de Dieu et de son Eglise, plus nous prierons avec instance, demandant à Dieu d'envoyer son esprit pour échauffer les froids, guérir les blessés, redresser les déviés. Oh! oui, prions, prions et espérons. Il y avait un grand débordement de mœurs lorsque, dans la dernière moitié du seizième siècle et le commencement du dix-septième, tant de saints préparaient humblement par des missions, par des œuvres de charité et par l'instruction de la jeunesse, les beaux exemples de vertu de cette grande époque. Si tous ceux qui désirent le bien en France commençaient par faire régner l'esprit de Notre-Seigneur en eux-mêmes et dans le cercle de leur influence, *l'œuvre de Dieu se ferait quand même ;* et certainement en élevant les uns, précipitant les autres, Dieu donne à chacun l'occasion de pratiquer des vertus qui leur seraient demeurées inconnues dans un autre ordre de choses. Entrons dans ses vues en conseillant à tous ce qu'ils peuvent faire de bien comme devoir d'état imposé par les événements. Si nous essayons de nous sanctifier, nous ferons tout ce que nous pourrons de mieux pour l'Eglise et pour notre patrie. Ainsi soit-il pour vous, pour moi, pour tous ceux que nous aimons ! C'est le vœu par excellence de notre amitié mutuelle. Puisse la bonté de Dieu nous l'accorder! Notre bon ami Jean-Marie de la Mennais entre bien dans ma *litanie* d'amis toujours chers. Parlez-moi de lui ; et si vous en avez l'occasion, offrez-lui mes respects. Je ne suis pas la seule dans la maison à prier spécialement en union avec lui, pour la conversion de son frère. »

Une des douleurs de la Mère Marie-Anne, c'étaient les discussions non avec les ennemis de Dieu et de son Eglise, mais entre catholiques sincères et dévoués. Elle écrivait :

« Les choses de la polémique, même religieuse, ne m'arrivent guère que par écho lointain ; c'est assez pour déplorer beaucoup de choses et pour prier. Je sens cependant que je le fais plus ardemment quand une circonstance quelconque met sous mes yeux une nouvelle preuve de ce qui nous afflige le plus, vous et moi, savoir : l'acrimonie des relations de ceux qui ont une même foi, en présence de ceux qui n'en ont plus aucune. *Quel bien peut en résulter ? Et le scandale est réel...* Je déplore toujours la division et l'antagonisme des fidèles qui disent, et qui ne comprennent pas dans la pratique que, si nous avons le même *Credo,* nous devons avoir le même amour. « Celui qui dit aimer Dieu et qui n'aime pas son frère, n'a point la

vérité en lui. » C'est un point fixe pour moi que jamais le zèle sans la charité ne peut faire l'œuvre de Dieu. Je suis sur ce point, plus que sur tout autre, de l'école de mon bien-aimé Père saint Augustin. Adieu ; l'affection reste constamment appliquée dans la prière à tous les besoins de l'Eglise et de la France. »

En février 1860 :

« Chaque année, depuis qu'il plaît au bon Dieu de ne pas me laisser disposer de mon temps à ma fantaisie, il arrange toujours les choses de manière à ce que la fête de l'aimable sainte Scholastique ne passe pas sans me donner quelques instants pour les douces relations de l'amitié... J'en suis d'autant plus reconnaissante aujourd'hui qu'on doit vraiment se dire les uns aux autres : *Veillons et prions, afin de ne pas entrer en tentation,* au milieu de la diminution de toutes les vérités sur la terre, et du refroidissement de la foi, qui rend l'âme triste jusqu'à la mort. Il faut avoir sondé profondément les plaies de la société actuelle, et avoir constaté qu'il y reste bien peu de membres vivant encore de la vie de la foi, de la vie de Jésus dans son Eglise, pour avoir osé dire ce que nous entendons... Que Dieu inspire et soutienne nos Evêques, chacun selon les difficultés de sa position. Nous sommes bien tranquilles, l'Episcopat français est une de nos gloires ; Monseigneur de*** apportera son ardente foi, sa science profonde ; d'autres aussi leur éloquence ; à chacun l'offrande de son talent. A nous revient la part de la prière et le bonheur d'instiller dans le cœur de nos enfants le respect et l'amour de l'Eglise, notre Mère. Pour vous, vous devez être heureux de pouvoir souvent, dans l'exercice de votre ministère et les relations de société, répandre les principes fondamentaux de toutes les vérités que le démon ébranle comme les colonnes de toutes les vertus. C'est effrayant. — Les principes de la loi naturelle, que les païens ne songeaient pas à discuter, et qu'ils honoraient au moins par leurs paroles, sinon par leurs actions, sont l'objet du doute dans la discussion, et de la négation dans la pratique pour nos païens modernes. N'en êtes-vous pas frappé comme moi ? Peut-être Dieu permet-il que notre Bretagne en offre un peu moins d'exemples que ce malheureux centre de Paris et de l'intérieur de France. C'est affreux, soi qu'on regarde le haut ou le bas de la société. Il y a cependant bien des vertus chrétiennes à côté. Dieu veuille qu'elles l'emportent dans la balance des miséricordes... Voici la journée qui s'avance, et je ne pourrai, comme la chère sainte Scholastique, continuer la conversation pendant la nuit ; parlons donc un moment de Notre-Seigneur même. Peut-être partagerez-vous l'attrait qu'il me donne quand je suis devant le modeste tabernacle de notre petit oratoire. Je m'unis aux désirs de son Cœur adorable pour l'Eglise,

pour tous ceux que j'aime. Je lui demande de donner à mes amis ce qu'il sait être le meilleur pour sa gloire; surtout la fermeté de la foi, de la confiance, et le dévouement; de l'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour sa sainte Eglise.

» Chaque jour, la sainte Messe et l'Office divin nous réunissent dans le Cœur sacré de Jésus. Le regret de ne pas vous voir serait de l'égoïsme; au ciel donc; et d'ici là, au saint autel... Voilà nos points de réunion. Ce n'est pas vivre éloigné que de tendre uniquement au même centre, dans lequel on est sûr de se retrouver.

» Plus nous avançons dans la vie spirituelle en simplicité et en charité, plus nous nous identifions à Notre-Seigneur pour le temps et pour l'éternité. Contribuez le plus possible, cher Père, au maintien de la charité, au rapprochement des cœurs parmi les fidèles, et surtout dans le clergé. Elevons-nous au-dessus des choses humaines et transitoires, dit notre Bienheureux Père, pour voir toujours les choses de leur côté éternel. Allons, je n'en finirais pas si je laisse aller ma plume; et je n'ai plus que cinq minutes jusqu'à l'oraison; ce n'est pas le temps de manquer l'heure de la prière. Ce ne serait plus être dans l'ordre de la volonté de Dieu; et ni vous ni moi nous ne voulons en sortir pour si peu que ce soit. Vivons-y, pour y mourir et nous y retrouver pour toujours. »

CHAPITRE V.

CORRESPONDANCE.

Correspondance avec ses parents et amis pendant sa vie religieuse.

En venant se consacrer à Dieu, la Mère Marie-Anne n'était restée ni étrangère ni indifférente à ses affections de famille et de pays ; c'est un fait qui découle de toute sa vie. Il ne faut pas s'en étonner, car au lieu d'éteindre le grand feu d'amour qu'il est venu jeter sur la terre, le Seigneur l'allume et l'embrase; mais en même temps, il le coordonne dans le cœur de ses amis. Fidèle à cette loi d'amour, la Mère Marie-Anne pouvait bien dire elle aussi à chacune des âmes qui approchaient la sienne : Oui, vraiment... je vous aime,

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

C'était en toute rencontre que s'échappait du cœur de la Mère Marie-Anne cet impérissable souvenir de tout ce qu'elle avait aimé dans ses jeunes années : son pays, sa demeure, ses amis, ses parents. Un jour qu'une enthousiaste Irlandaise nous faisait presque un poème pastoral sur la verte Erin, et se transportait par les souvenirs au milieu de ses lacs, de ses montagnes, des rivages de son majestueux océan : — Oh ! prenez garde, prenez garde, ma chère Mère Joseph-Marie (1), lui dit-elle amicalement, je crains bien qu'on ne nous fasse faire une longue station, vous en Irlande, moi en Bretagne, avant de nous admettre

(1) Voir au supplément la notice sur la Mère Joseph-Marie.

au paradis, s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que l'on soit condamné à faire son purgatoire dans les lieux qui ont été les témoins ou la cause de nos imperfections.

Une des raisons qui lui avaient toujours rendu difficile et méritoire la demeure d'Issy, c'était l'analogie de la distribution de certaines parties du parc avec celui de Kéranroux. Ces lieux ravivaient ses plus tendres et ses plus douloureux souvenirs, celui de son père surtout. Un jour, ce n'était plus dans le parc, mais dans le parloir d'Issy, que l'une de nous la vit tout à coup changer de couleur, et laisser avec quelque précipitation la place qu'elle venait d'occuper devant la glace de la cheminée. — Eh bien, qu'avez-vous donc, et que vous prend-il ? dit le témoin de cette évolution. — Ah ! ma chère Sœur, je n'étais plus là, j'étais à Kerduel : — c'est incroyable ; le pignon de cette maison en face de nous, nos arbres qui lui faisaient un fond de verdure, tout cela produisait dans la glace une illusion telle que j'y croyais être.

Une autre fois, à la récréation, pendant les beaux jours de la fin de mai, on s'extasiait devant de superbes acacias dont le parfum embaumait l'air. — Voyez donc que c'est léger, que c'est gracieux et comme ils font bien là ! — Ne m'en parlez pas, je ne les connais que trop bien, et il ne faut pas montrer cela à une vieille retardataire comme moi. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Que peuvent avoir de commun ces arbres avec vos vieilles iniquités ? — Ah ! c'est qu'à la naissance de chacune de nous, mon père planta un acacia aussi ; celui de ma pauvre sœur Pauline a péri peu de temps après sa mort ; le mien qui était situé de façon à ombrager le reposoir, le couvrait chaque année de ses fleurs ; ce devait être un symbole..... Et moi, je n'ai offert à Notre-Seigneur qu'un tronc desséché, sans fleurs et sans parfum. — Se trouvant un jour dans la cour avec l'une de nous, elle tressaillit en entendant sonner à la porte. — Eh ! qu'y a-t-il donc, s'il vous plaît? — Ceci est un effet de ma vertu, répond la Mère Marie-Anne, et voilà comme je suis détachée des miens. Du moment que l'un d'eux se trouve à Paris, cette sonnette me remue l'âme chaque fois que je l'entends résonner à l'heure convenue pour leur visite.—Cependant rien au

monde ne lui eût fait enfreindre les plus petites règles pour leur être agréable. Si elle recevait ses parents, on était sûr que le premier coup de cloche annonçant un exercice régulier la faisait lever instantanément, n'y eût-il que cinq minutes qu'elle fût arrivée, et quelques réclamations que pussent faire les visiteurs. — Exactitude militaire, comme à Kéranroux, c'est cela qu'il faut en communauté ; Dieu mérite bien que je fasse pour Lui ce que chacun trouvait naturel que je fisse pour mon père, disait-elle gaîment.

Voici comment elle s'y prit une fois pour refuser non sa présence au parloir, ce qui arrivait plus d'une fois, mais sa photographie :

« Je te l'avais promise, chère sœur, écrit-elle, cela est vrai ; et alors la bonne volonté ne me manquait pas. Mais les demandes des parents se sont tellement multipliées, qu'il a fallu leur dire non à tous. Or, tu sais que je ne suis pas de nature à désirer une exception, surtout dans une position où je dois soutenir par l'exemple toutes les mesures qui peuvent prévenir les abus. Donc, n'insiste pas. Ne me faut-il pas une raison grave pour te refuser une satisfaction? Tu as mon portrait, peut-être maintenant plus ressemblant à moi que moi-même. Voici, pour te consoler, une médaille. On me l'envoie d'Annecy, elle a touché aux reliques de saint François de Sales et de sainte Chantal, etc..... »

Une fois la conférence avait roulé sur les obstacles au détachement absolu, et l'on avait raconté le trait de la Mère de R***, une sainte veuve, qui, après avoir longtemps retenu le portrait de son mari, l'avait enfin jeté par-dessus le mur, craignant que le Dieu jaloux ne lui reprochât cette rapine à l'holocauste. Au sortir de la réunion, la Mère Marie-Anne, toujours si fidèle à la moindre insinuation de l'Esprit-Saint, vint apporter à la Mère Supérieure le seul souvenir qui lui restât de son père : un petit croquis qui n'était qu'un trait de crayon.

Au reste, le cœur de la Mère Marie-Anne avait fait ses preuves, et nul parmi ses parents et amis ne se méprenaient sur les actes de son religieux détachement. Quelqu'un qui la connaissait à fond ne craignait pas d'écrire : « Si elle paraît quelquefois avoir oublié ses amis, ne vous y laissez pas tromper, croyez seulement qu'elle joue son hypocrite. » Aussi leurs nombreuses let-

tres venaient-elles la trouver dans sa solitude. Comme ses relations n'avaient d'autre but que l'édification et les bonnes œuvres, la Révérende Mère Sophie, si droite et si confiante, avait laissé la Mère Marie-Anne juge de l'opportunité de cette correspondance, et l'avait même engagée à satisfaire le plus possible tous ceux qui viendraient chercher près d'elle lumière, appui, consolation.

Les premières années, moins absorbées par les emplois de l'intérieur, lui laissèrent la facilité de satisfaire à peu près tout le monde. Plus tard, il fallut se restreindre, et elle y arriva sans contrister personne, tant elle sut faire agréer les motifs de son silence. Nous avons placé avec soin, dans notre récit, les plus remarquables des lettres de notre chère Sœur, à mesure qu'elles y apportaient lumière ou édification ; mais nous sommes loin, bien loin d'avoir épuisé cette riche mine ; et il manquerait ici quelque chose, si nous ne donnions un rapide extrait de sa correspondance pendant sa vie religieuse ; il aura son intérêt aussi, bien que les sujets divers qui y sont touchés ne puissent se rattacher à tel ou tel fait de sa vie. C'est le cas de remercier encore ici ses parents, ses amis, qui ont bien voulu nous communiquer avec tant de confiance les nombreuses et précieuses lettres qu'ils possédaient.

Commençons les citations par la correspondance avec sa bien-aimée sœur, Madame la vicomtesse de Champagny. Au langage que tient la Mère Marie-Anne à sa sœur, on peut reconnaître la haute vertu de celle-ci ; et c'est un témoignage que nous devons à l'une et à l'autre, maintenant qu'un même bonheur les a réunies, de dire la haute opinion que la religieuse avait de la mère de famille, vraie femme forte dans le monde. — Ma sœur, disait la Mère Marie-Anne, avec cette liberté qu'inspire l'assurance d'être dans le vrai, ma sœur, c'est une sainte. — Et un jour que l'on exprimait en sa présence combien il est précieux pour les familles d'avoir parmi ses membres des personnes consacrées à Dieu, elle répondait d'abondance de cœur : — Dans la nôtre, je ne sais s'il y en a beaucoup ; mais des saints, je l'espère... pour ma sœur, entre autres, c'est bien là une sainte dans toute l'acception du mot. — Elle en dit probablement autant de vous,

lui fut-il répondu. — Oh ! pour cela, reprit-elle de ce ton convaincu qui ne laisse point de place à la réplique, c'est bien le cas de dire : Il n'y a point de comparaison.

Mais venons à sa correspondance.

On sait quel culte la Mère Marie-Anne avait voué à ses défunts ; on admirera donc d'autant plus la réserve qu'elle conseille à cet égard à sa sœur par des considérations pleines de sagesse :

« Chère amie, ce qu'il faut faire en tout temps, c'est la volonté de Dieu ; et puisqu'elle est dans ce moment-ci que tu sois occupée de la bienvenue de ta belle-fille, il faut le faire *en conscience*, pour lui créer de bons et agréables rapports dans les lieux où elle doit former des relations de famille et d'amitié nécessaires pour le bonheur, et même pour faire quelque bien autour de soi... Si nous voulons perpétuer nos souvenirs, il ne faut pas les rendre à charge à ceux pour qui ils ne peuvent être ce qu'ils sont pour nous. Le 24 juin (1) sera toujours respecté par tes enfants, je n'en doute pas ; mais, sœur chérie, accepte pour ta belle-fille que la Saint-Paul redevienne un jour de fête, puisque c'est celle de son mari ; il est dans l'ordre que pour elle ce soit un jour de joie. Renferme donc dans le *Memento* de la messe la part de mon père et de Pauline, et participe au plaisir de ceux qui t'entourent ce jour-là comme dans une autre fête de famille. Je pense que c'est bien là ta disposition ; mais si ton cœur avait besoin de l'union de sentiment avec le mien pour faire plus *gracieusement* ce sacrifice au bon Dieu et à tes enfants, je veux t'en renouveler l'assurance en t'embrassant et en te demandant de porter l'union de mon cœur au tien près des restes chéris et vénérés de mon père. »

C'était avec cette affection toute franche et toute religieuse qu'elle accourait en toute rencontre pour aider et conforter cette sœur bien digne d'elle, et dont le cœur si aimant était, comme celui de la Mère Marie-Anne, le plus ordinaire théâtre de ses combats et de ses victoires.

« 1855, 24 décembre.

» Les premières vêpres de Noël sont dites, chère sœur, avant que j'aie pu profiter de la permission de te répondre. Ce n'était pas précisément pour notre satisfaction mutuelle que j'avais demandé cette permission, car il faut bien savoir faire au bon Dieu des sacrifices dans l'*espèce* qui nous coûte.

(1) Anniversaire de la mort de M. le comte de la Fruglaye

Quand il n'y a pas nécessité de dispense pour une règle (1), il n'y aurait ni grâce ni profit à y manquer. Ce n'est pas ce que je te dis qui porte à ton cœur force et consolation, c'est ce qu'il plaît au bon Dieu d'attacher de bénédiction à mes griffonnages, qui ne sont, comme nos causeries, qu'un épanchement de cœurs si sûrs l'un de l'autre, qu'ils peuvent se verser sans réserve. Chère amie, il n'y a pas que pour les religieuses que le Seigneur est un Dieu jaloux. *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement... plus que toutes choses,* a dit Notre-Seigneur; et pour nous y obliger, ne faut-il pas trop souvent que nous fassions nos expériences, que nous ne puissions trouver en aucune autre affection un entier retour ? Plus nos âmes sont tendres et affectueuses, plus elles doivent s'attendre aux déceptions en ce genre... »

La croix, toujours la croix, est le plus puissant moyen de salut. C'est à tous que Notre-Seigneur a dit : « Si vous voulez venir après moi, *renoncez à vous-même,* prenez *votre* croix et me suivez. — *Notre croix,* celle qui est faite pour nous, de manière à porter sur le point le plus faible de notre âme, pour le guérir s'il est blessé, pour l'exercer dans sa faiblesse, pour le conforter. C'est une gymnastique spirituelle que la vertu ; il faut des exercices successifs à notre âme pour la mener à la perfection où Dieu la veut, par le développement de ses qualités et de ses vertus.

» Nous avons eu un souhait de bonne année hier, du Père Ferrara. Je te l'envoie, car ce souhait n'est pas seulement à notre adresse. Le bon Père est de Palerme, et parle le français en conséquence, mais on le comprend.

« Je vous disais de l'amour de Dieu..... et puis voilà que la croix vient » tout de suite ! Ah ! c'est *que l'amour ne peut jamais se départir du* » *pâtir ;* partout où l'on aime, on pâtit..... C'est bien ainsi dans les ami- » tiés vraies de la terre..... — L'ami n'est pas toujours là, ou il n'est pas » tel qu'on le voudrait, ni si tendre, ni si bien portant que nous le souhai- » tons. — Et Dieu, il veut aussi qu'on souffre en l'aimant, parce qu'il nous » aimera plus, ayant plus souffert pour Lui ; et son amour, c'est tous ses » biens infinis et éternels. »

» L'amie n'est pas toujours là, sœur chérie, mais le cœur de Jésus y est toujours, et nous y retrouverons depuis tant d'années, qu'une nouvelle ne fera que nous y rapprocher toujours davantage, j'espère. »

Une autre fois, c'est au divin hôte de la chapelle bâtie par ses soins à Kéranroux, que la Mère Marie-Anne envoie sa sœur pour trouver force et consolation :

(1) Pendant l'Avent comme en Carême, toutes les règles monastiques interdisent aux religieuses la correspondance avec leur famille, à moins d'urgence.

« 1859. — Décharge le trop-plein de ton cœur dans celui de Notre-Seigneur, qui dans sa bonté veut bien être ton hôte fidèle. Va lui dire qu'il soit pour toi l'ami par excellence, l'ami tout-puissant pour conforter et consoler. Si tendre, si sûre, si dévouée que soit l'amitié, elle ne peut qu'alléger les douleurs qu'elle partage. Tu le sens, Jésus peut davantage ; il fortifie par sa grâce et par ses paroles intérieures qui éclairent et fortifient à la fois. Que de secours renfermés dans une seule récitation du *Pater*... dans la confiance filiale inspirée par ce doux nom de *Père !* Il nous révèle plus qu'à personne, chère sœur, la tendresse protectrice de la paternité divine, en songeant à celle qui fut pour nous si affectueuse, si vigilante. Quand Dieu afflige ses enfants, c'est toujours en vue d'un plus grand bien. Les secrètes vues de la Providence sont invisibles à notre faible vue, la foi seule va droit au but. — Je ne comprends pas ce que Dieu fait... mais je suis sûre qu'il ne veut, qu'il ne fait rien que pour mon bien ; et je serais une ingrate si je ne croyais à la conduite toute spéciale de sa Providence sur moi et sur les miens. Adorer, se soumettre avec calme et se conformer en tout ce que l'on peut à sa volonté qui est amour, ma sœur chérie, combien de fois avons-nous médité ensemble ces consolantes pensées, sur lesquelles je prie Dieu de répandre toujours une plus ample lumière de foi ! *Mon juste vit de la foi*, dit le Seigneur. Elevons de plus en plus notre âme dans cette région surnaturelle, et rendons grâces à Dieu de ne pas être *comme le reste des hommes*, non certes par orgueil, mais par reconnaissance pour l'éducation que nous avons reçue. C'est donc dans l'action de grâces autant que dans la prière que je finis l'année, pour vous tous, chère amie (1er janvier), et que je la commence. »

Elle écrit un an plus tard :

« Chaque besoin nouveau est, j'espère, regardé du bon Dieu pour tout ce que j'aime, dans la demande que je lui fais chaque jour pour eux par la prière de saint Macaire : *Sicut scis, et sicut vis, miserere nobis.* J'espère de Notre-Seigneur ce qu'il promettait à une autre âme : — Pense aux miens, je penserai aux tiens. — Et certes ils n'y perdront pas, les miens. »

Quel aimable tour elle sait prendre pour refuser les portraits de ses neveux et nièces :

« Merci des charmantes photographies de tes enfants ; je les ai contemplées et baisées, et je te les donne à mon tour. — *Le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête*, — et, sous ce rapport, grâces à Dieu, notre pauvreté est si parfaite, que je ne saurais où poser ces chères têtes, n'ayant ni cellule fixe, ni *coffre-fort*, ni *cabinet*. Si elles avaient été sans cadres,

j'aurais été tentée de les garder dans mon portefeuille ; mieux vaut encore avoir cela de moins en affection apparente : l'*intime* n'y perd rien, et toute la splendeur du reste n'y saurait ajouter. »

On aime à suivre la Mère Marie-Anne dans ses rapports avec sa sœur ; pas une lettre qui ne renferme quelque enseignement. Son repos, sa confiance en Dieu ne souffre point d'altération dans l'attente des bouleversements sociaux au milieu desquels notre société est condamnée à vivre. L'incertitude des temps ne l'avait pas arrêtée après 1848, on l'a vu. En mai 1850, elle écrit :

« Merci de ta sollicitude pour moi, je ne suis plus individuelle, tu le sais, et rien ne me ferait quitter ma communauté, sinon pour procurer un asile plus sûr à notre Mère Supérieure, bien fatiguée pour rester exposée à des secousses morales. Dans ce cas, je pense que votre amitié serait encore, comme en 52, disposée à laisser le Parc à notre disposition pour y attendre en confiance une fin d'orage. Espérons que Dieu nous fera la grâce de n'être pas mises à ces épreuves. Je ne puis te dire quelle sécurité m'inspire l'absence des ressources humaines. La Providence voit, et ne nous ferait certainement pas faute au besoin. Si nous sommes dépouillées, nous partagerons le sort de l'Eglise, et Dieu y pourvoira. Adieu, amie ; ne vous tourmentez pas, ayez surtout confiance pour ceux qui espèrent en Celui qui gouverne tout envers et contre tout, et qui tourne toutes choses au bien de ses élus. »

En 1861, l'espoir de voir les siens lui dicta ce mot charmant, avec ce souhait de bonne année :

« Dieu soit béni s'il vous amène, chers amis, ce sera une grande satisfaction ! Dieu soit béni encore s'il veut faire de ce doux espoir un sacrifice. Un mot de Noël et de bonne année à tous ; j'espère arriver à temps pour vous rencontrer encore quelques-uns réunis au cher foyer de Kerduël, près des restes de la bûche de Noël ; de mon temps, elle durait presque la semaine, en sa qualité de feu féodal. Embrasse pour moi, chère sœur, tout ce qui se trouve autour ; tu sais qu'aucun ne ressemble plus à ton baiser maternel que le mien pour tes chers enfants. Dans la crainte que mon frère ne soit pas encore descendu au salon quand ma lettre y arrivera, je lui écrirais bien à part ; mais il se ferait une obligation de me répondre, et du temps qu'il fait, quand on n'aime pas foncièrement la plume, il en coûte un peu de la manier, surtout pour un pauvre convalescent encore susceptible des impressions du froid. *Blavez-mad!* donc à tous, petits et grands ;

à la serre, à la cuisine, aux amis, aux sœurs, à tous ceux qui ont encore souvenir de moi, en me recommandant à leurs prières. Envoie-leur de ma part cette image du Père Renault ; elle leur rappellera de prier pour lui, et il leur rendra ces prières en bénédictions. Je t'envoie en *reliques* de lui une aimable lettre sur une scène du salon de Kerduël, faisant texte à la page de l'album de mon père représentant la visite de Monseigneur de Caffarelli. »

Nous aurions pu transcrire ici bien d'autres lettres encore de la Mère Marie-Anne à Madame la vicomtesse de Champagny ; mais nous en avons assez mis sous les yeux pour achever de faire connaître l'intimité qui régna jusqu'à la fin entre les deux sœurs.

Quelques citations encore sur les relations entretenues avec ses amis ne seront pas sans intérêt. Peu de temps après son entrée au couvent, elle prend ainsi part aux œuvres de la Bretagne :

« 86, rue de Sèvres, 1850.

» Ne soyez jamais embarrassé dans vos rapports avec moi, mon excellent ami ; vous ferez toujours bien en suivant vos inspirations, témoin le nom de *sœur* que vous me donnez si à propos, précisément au moment où je recevais de l'Eglise le droit de le porter, en même temps que le nouveau nom qui m'était imposé au pied de l'autel. C'est une cérémonie de la prise d'habit. Ici le célébrant, après nous avoir revêtues des saintes livrées de la pénitence et de la pauvreté, dit : *Vous vous nommerez désormais sœur N...* J'étais en retraite pour me préparer à ce grand jour quand votre lettre est arrivée. C'est donc tout juste pour bouquet de mon ancienne fête que j'ai reçu votre opuscule, dont j'aurais deviné les tristes écornures lors même que vous ne me les eussiez point signalées dans le plaisant récit de vos déboires littéraires. L'entrée de toutes les carrières est épineuse ; ne vous découragez pas pour *si peu*, et continuez à faire multiplier le fruit qui peut sortir de vos aimables récits à la société ; car j'espère bien qu'en renonçant à la qualité de président vous n'en avez pas fait autant de celle *d'orateur*. O mon ami ! qu'il faut de persévérance dans le bien en présence de celle qui existe pour le mal ! Que de travaux de perversion, et que l'état de la société est affligeant, surtout en dehors de notre Bretagne ! Toutefois, le zèle des bonnes œuvres augmente aussi dans une proportion consolante. Hier encore, on nous donnait des détails sur l'œuvre des militaires que vous connaissez bien. Il entre dans le sacrifice que le bon Dieu demande de moi en m'éloignant de notre cher pays, de ne plus suivre le progrès et les chances des œuvres intéressantes auxquelles la Providence avait attaché mon cœur. Je les recommande

à Dieu, qui peut les bénir ; et moi, d'ailleurs, je ne pouvais que le prier, pour leur succès, là, comme ici. Cette conviction de notre impuissance à tout bien, que l'expérience augmente chaque jour, ne doit pas, digne ami, diminuer notre zèle, car si peu que nous soyons et puissions, Dieu peut se servir de nous comme autrefois de la poussière du chemin, pour donner la vue à un aveugle. Entre ses mains les moyens les plus éloignés en apparence ne servent-ils pas à ses fins ? Tout mutilé qu'il est, votre petit livre m'a intéressé, et je le ferai circuler. Cette forme proverbiale est excellente dans nos écoles ; je suis persuadée que les cantiques, les proverbes et les sentences sont les meilleures bibliothèques de l'artisan, car il les porte partout avec lui, et dans sa vie laborieuse, il n'a pas le temps d'en feuilleter d'autres...

» Notre vie si occupée s'oppose à ce que je puisse donner souvent à mes amis preuve de souvenir ; mais il me semble qu'ils me connaissent assez pour ne pas compter moins sur la fidélité de mes sentiments. Bien que transplanté, ce qui a pris racine en Bretagne participe à la nature de ce cher sol : — *L'oubli n'y peut germer*. Croyez-moi donc, *nunc et semper*, pour vous et pour les vôtres, etc... »

Le jour de saint Augustin, elle rappelle ainsi le souvenir de ce grand saint, parle de l'emploi de ses vacances, et encourage dans ses épreuves un père de famille :

« 28 août et 2 septembre 1851.

» Je n'ai pu continuer ma lettre au jour de cette date, elle vous prouvera du moins que votre pensée m'était encore plus présente qu'à l'ordinaire devant Dieu et devant ce grand saint, *notre patron* et *notre père*, que nous invoquons bien des fois par jour sous ce nom, par un *ora pro nobis* que l'affection sait étendre bien au-delà de notre clôture. Je lui demande pour vous cette grâce si remarquable en lui, de l'accord parfait de tous les devoirs, et souvent des qualités les plus opposées de son caractère, mises en action par son *unique* moteur, *l'amour de la volonté de Dieu*, qui lui faisait considérer en toute la création la tendance à sa fin éternelle...

» Maintenant, comme la plupart de nos élèves sont en vacances, nous sommes ici, lisant et étudiant tout ce que nous pouvons en commun et en particulier, afin de leur donner au retour ce que nous pourrons de mieux. Voilà notre vie ; elle n'a, comme vous le voyez, que deux saisons, l'une d'un mois et l'autre de onze ; la petite part pour nous, et la plus grande pour le prochain... Pour moi, je donne encore fort peu, et reçois beaucoup de l'exemple d'un si complet dévouement et d'une absolue dépendance en toutes choses... Ne croyez pas cependant, mon ami, qu'on puisse ici plus

que chez vous faire de l'éducation sans être souvent contrarié dans le désir du bien et du *mieux*... Jetez donc dans le cœur de *Notre-Seigneur mort par amour* pour nous vos excès de sollicitude pour vos chers enfants. Reposons notre foi dans la pensée que la volonté de Dieu n'a d'autre but que le bien de ses élus. Chaque fois que ce bien n'est pas évident pour nous, il n'en est pas moins réel ; seulement il n'est pas à portée de notre vue. »

Après avoir émis les idées les plus sages au sujet d'un avis qui lui était demandé sur l'opportunité d'une bonne œuvre, elle ajoute :

« Je n'ai vu personne ; je m'attends un peu à entendre traiter mes amis de *boudeurs* et de *fâcheux dévots ;* je sais comme le monde a des lunettes de couleurs changeantes pour les meilleures intentions... Oh ! comme on simplifie sa route en ne songeant non plus à ce qu'il pense et dit, ce pauvre monde aveugle, que s'il n'existait pas ! Heureux celui qui répète plus souvent : — *Que diront les Anges* en me voyant agir ? — que ce triste mot : *Que diront les hommes ?* — C'est la réflexion de saint François de Sales, et je le tiens pour plus habile que cent mille autres en principes de bonne conduite. Disons donc à nos bons anges, à ceux des pauvres ouvriers dont le salut nous occupe, à ceux de nos deux paroisses, à la Reine des anges, patronne de la cité de Notre-Dame de***, qu'il leur plaise vous inspirer que faire pour le *mieux*... Et saint François de Sales encore ne disait-il pas naïvement que, voulant créer l'Ordre de la *Visitation* à domicile, il avait fait un ordre cloîtré, et laissé place à saint Vincent de Paul pour l'autre ? Et celui-ci le fit à son tour *sans s'en douter,* ne pensant qu'à essayer le bien des pauvres. Faisons donc ce que Dieu veut et ne nous étonnons pas qu'il le fasse très-souvent autrement que nous ne le voulions ; c'est ordinairement pour le *mieux* faire, car il est décidément plus habile que nous. »

Nous regretterions de ne pas citer la lettre suivante presque entière, quoique un peu longue. Elle fait autant d'honneur à celui à qui elle s'adresse, qu'à celle qui l'écrit :

« Le jour de la Toussaint.

» Permettez-moi de vous dire, avec Madame du Houx, de très-sainte mémoire : « Notre-Seigneur est un grand maître, il sait par où il nous faut » prendre pour nous enseigner la patience par la contradiction, l'humilité » par l'humiliation ; il nous prive de ce qui nous plaît, et nous laisse possé- » der ce qui ne nous plaît pas, etc. » Eh bien, votre indisposition vous prive de l'exercice de votre activité ordinaire en ce moment, pour ajouter sans doute à vos dernières démarches et *agissements* A. M. D. G., le mé-

rite d'abandonner à la Providence l'issue de cette bonne œuvre. Voyez comme vos premières vues semblent secondées par la Providence ! M*** et vous, vous désiriez paraître le moins possible ; et la chose s'entreprend pendant sa première absence, et la voilà au moment de sa conclusion, sans que ni l'un ni l'autre paraissiez y mettre la dernière main... Donc ce ne sera pas *votre œuvre* aux yeux du monde, et Dieu saura bien vous tenir compte de la part fondamentale que vous y aurez à ses yeux, lorsqu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Douce pensée pour la fête si consolante d'aujourd'hui. Ils n'ont rien perdu de ce qu'ils ont fait pour Dieu, les saints dont nous célébrons la gloire, les amis si chers dont nous fêtons le bonheur !... Je commence à comprendre mieux la miséricorde plus abondante qu'ils ont reçue en finissant plus tôt leur pèlerinage, et de goûter un peu de leur bonheur d'être au port. Puissions-nous suivre, par une constante fidélité à la grâce, leurs traces chéries !...

» Courage et confiance, gagnez toujours le plus d'étendue possible au règne de Dieu ; le bien ne peut exister là où Dieu n'a pas sa place. Pour cela, comme pour l'œuvre des prisons, essayons de faire prévaloir la pensée que les œuvres de miséricorde n'ont jamais été considérées par l'Eglise comme œuvres uniquement sacerdotales ; notre catéchisme nous les enseigne comme œuvres de pénitence et méritoires pour tous les fidèles, et non pas seulement pour le prêtre. Or, quelles sont les œuvres de miséricorde spirituelles ? Mon catéchisme répond : — Instruire les ignorants, reprendre ceux qui manquent, consoler les affligés, donner conseil à qui en a besoin, etc. Pour les corporelles, visiter les prisonniers n'en est pas plus exclu que visiter les malades et ensevelir les morts. Il me semble qu'il ne faut, pas plus qu'ailleurs, créer dans l'Eglise le monopole des bonnes œuvres. Si les prêtres pouvaient suffire, rien de mieux ; évidemment ils ne le peuvent pas ; et pour l'enseignement doctrinal, quand donc enseigner le catéchisme sous une forme quelconque a-t-il paru une fonction téméraire ? Les mères, maîtres et maîtresses de maison, et bien d'autres, moins solidement instruits que vous, ne sont-ils pas dans l'obligation de l'enseignement? Les catéchistes des Missionnaires sont-ils autres que de pieux laïques suppléant à l'impuissance du prêtre d'atteindre à toutes les œuvres de miséricorde à la fois ? Certes, je ne crois pas que le péril pour la vérité vienne de *l'excès de zèle* des fervents laïques en notre temps de *proudhonnerie*.

» Quant aux pauvres prisonniers, il faudrait profiter de leur détention pour les rendre meilleurs. Le secours par excellence serait, à leur sortie, de les recommander aux personnes les plus charitables de leur commune et à leur curé, pour leur procurer un peu d'ouvrage et un patronage qui les aide à ne pas récidiver.

» Patience, ces obstacles au bien des âmes ne sont pas une raison pour reculer... Si cette œuvre est de Dieu, elle mûrira ; sinon, vos bonnes intentions seront toujours matière à récompense dans le monde d'en haut où rien n'est perdu et où chaque bonne intention est réputée pour le fait. Adieu, etc. »

Quelles suaves paroles elle trouve dans son cœur pour inviter à la retraite une âme qui la consultait !

« Toutes vos raisons me confirment dans la pensée que la retraite solitaire dans une maison religieuse vous serait infiniment bonne et douce, après en avoir surmonté les premiers dégoûts. Oh ! qu'il est bon d'être seul aux pieds de Notre-Seigneur pour contempler ses perfections plus que nos misères !... Rien ne détache comme la rosée de mai. Exposée au soleil divin, à la rosée de la grâce, votre âme se purifiera beaucoup mieux que par l'effet de vos examens et confessions. Une lumière douce vous montrera ses taches plus facilement qu'une laborieuse recherche dans un jour moins serein. Il y a au fond de mon âme une conviction profonde là-dessus. Oh ! que vous saisiriez vivement la douce pensée de l'occuper uniquement de Dieu et des choses de Dieu au moins quelques jours, si vous saviez les grands biens qui vous en reviendraient ! Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux à ceux qui le cherchent, et dites avec moi la belle hymne *Jesus dulcis memoria ;* et plaise à la divine miséricorde de nous accorder la grâce de faire ensemble et éternellement l'expérience de ceux qui ont trouvé Jésus après l'avoir demandé dans la ville, dans la campagne, dans la solitude *et dans la foule !* »

Et comme son cœur se répand quand elle parle des intérêts de Dieu, et de sa dévotion préférée, celle du Sacré-Cœur !

« Une grande partie de notre mal, disait une sainte âme il y a quelque temps, c'est que les *mauvais* sont *très-mauvais et fort unis ;* tandis que *les bons* ne sont pas *assez bons,* et *fort divisés.* Que c'est vrai ! Pauvres que nous sommes, joignant nos offenses et nos dissensions aux offenses que reçoit le cœur de Notre-Seigneur, qui a tant souhaité que nous fussions *un.* N'est-ce pas sa dernière volonté, l'expression la plus touchante de sa tendresse dans son admirable discours et prière après la Cène, *avant de nous quitter ?* Oh ! que les dernières paroles de nos Pères mourants se gravent profondément dans nos cœurs ! Et que nous sommes insensibles à ces dernières et ineffables paroles de notre Dieu, de notre père, de notre époux ! Frère, relisons-les encore avec notre cœur, et méditons-les dans ce Carême, préparation au souvenir de *sa mort* pour *nous.* Point de découra-

gement. Nous sommes bien misérables ; mais voyez dans l'histoire combien d'époques ont offert de tristes jours à l'Eglise dans notre patrie. Avez-vous lu l'intéressante et pieuse vie (en grand) de Monsieur Olier ? Le commencement de cet admirable dix-septième siècle, si fécond en œuvres de foi et de charité, était aussi une époque d'impiété. Tant d'autres jours douloureux pour l'Eglise opprimée ont cédé à ces promesses d'immortalité. Nous ne méritons pas miséricorde pour nous-mêmes assurément, non pas seulement rigoureusement parlant, il n'y a pas de doute, mais même relativement à la condescendance dont nous voyons le Seigneur user dans les saintes Ecritures, envers ses serviteurs fidèles ; et notre principale indignité est de n'avoir pas assez foi à ce néant de nous et de nos œuvres devant Dieu. L'esprit propre nous fait trouver si bien ce que nous faisons, que, tout en voyant parfaitement le mal des autres, nous n'avons pas la conviction suffisante de notre propre misère pour y appeler l'abîme des miséricordes divines. Oui, j'ai encore confiance pour notre patrie dans le Cœur de Jésus ; oh ! si nous connaissions le don de Dieu dans ce culte si méconnu et si propre à combattre les vices particuliers de notre temps : l'indifférence, par l'amour ; l'égarement, par l'expiation ; l'orgueil, par l'humilité et la douceur ; enfin cet esprit de propriété et d'estime de soi-même, en se *perdant* sans retour dans cette vie unique et sacrée qui nous mène immédiatement à Dieu, puisque *nul ne va à Lui que par le Fils*, et que nous n'avons qu'un médiateur, qui est Jésus-Christ. Mon frère, vous savez, je pense, tout ce que mon cœur voudrait vous dire sur ce sujet dont il est plus que jamais rempli, à mesure que j'apprécie mieux tout ce que Dieu a fait pour moi par ce moyen. Oh ! goûtez et voyez tout ce que Dieu y a mis pour nous dans ce Cœur ouvert par son amour !... »

Avec ses amis, comme avec sa sœur, elle ne peut se taire sur l'expression pénible qu'elle ressent à l'égard de notre pauvre société si malade :

« Que de choses à dire en observant l'absence de foi dans nos mœurs journalières, ou son engourdissement ! la fausse direction donnée à nos affections, surtout pour les femmes, l'exaltation de leur sensibilité et ses étranges applications dans l'amour passionné des mères, et les malheureuses faiblesses de l'éducation que nous pouvons journellement apprécier par les enfants gâtées qui nous arrivent de *toutes les couleurs*.

» *L'homme aime pour soi*, au lieu *d'aimer pour Dieu*, et pour remplir les devoirs qu'il nous impose. Maris, enfants, parents, frères, sœurs et amis, tout cela n'est aimé ni aimable qu'autant qu'ils répondent à l'idéal créé par les romans de notre imagination enivrée des romans écrits ; et quand il faut

en venir à voir l'idole sans le masque créé par l'illusion, que de déceptions, de mécomptes douloureux ! *Le point du courage* dans la pratique *du devoir,* est bien essentiel. On aime mieux *dormir* que de savoir si on a quelque chose à faire pour être constamment dans la ligne du *devoir*. On ne veut pas déranger les autres de ce qui les acccommode, afin qu'on nous laisse tranquilles nous-mêmes ; il n'y a plus d'énergie, parce qu'il n'y a plus de convictions de foi dans l'âme. Tout ce qui se passe confirme la pensée où je suis fixée depuis longtemps, savoir : que notre position est, plus qu'à nulle autre époque, semblable à celle des premiers chrétiens dans la société païenne, moins la vivacité de foi de nos pères, et le martyre qui l'enflammait sans cesse. Si nous ne pouvons aspirer à la gloire de leur mort, imitons la sainteté de leur vie, et regagnons la société à la religion par la famille, puisque les puissances de la terre sont athées et veulent l'être avec toutes leurs lois. Si on pouvait dire encore : *Voyez comme ils s'aiment,* bien des miracles de charité extérieure viendraient manifester cette charité intérieure qui est la marque des disciples de Jésus-Christ, si nous du moins, femmes chrétiennes, nous conservions, par l'indépendance de notre âme, notre dignité de femmes libres par Jésus-Christ, nous soumettant, sans nous avilir par une lâche condescendance. Je vous ai parlé des femmes parce que je les connais davantage ; cependant que de bien à faire, surtout par l'éducation, et combien de fautes dans les meilleures essayées depuis vingt ans ! »

Elle écrit encore :

« Je ne sais de la politique actuelle que ses tristes reflets sur les âmes. Je me tais et je dis mon chapelet, sauf l'occasion de rappeler de temps à autre à des consciences flottantes que Dieu ne peut voir avec indifférence ce qui blesse sa loi, et que c'est pour tous les temps qu'il a dit : *Vous ne jurerez point en vain ; — Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur ; — Vous ne prendrez ni ne désirerez le bien de votre prochain, etc.* Enseignons le catéchisme, demandons la Foi pour nous et pour les autres âmes, car c'est là ce qui nous manque le plus. Il y a beaucoup plus de piété que de foi dans les chrétiens, il me semble, maintenant. Les églises sont fort pleines, dit-on, mais les devoirs sacrés de la famille ne sont pas remplis de la même façon. Un saint missionnaire étranger nous traduisait cela l'année dernière par une image trop vraie : « Votre christianisme semble » n'être pas vous-même ; il est comme un manteau que vous prenez quel- » que temps chaque jour, et puis accrochez là jusqu'au lendemain ; ce n'est » pas l'extérieur, mais le cœur et l'esprit qu'il faut revêtir de Jésus-Christ ; » et alors vous le porterez jusque dans vos plaisirs, dans votre repos, et sur- » tout dans vos devoirs. »

» N'aimez-vous pas, cher frère, à gloser sur cette bonne pensée et à demander au Seigneur que dans mon indignité, j'aie le bonheur de continuer à faire entrer cette foi sainte dans les cœurs de nos enfants ? »

Son thème favori : — l'union des cœurs, l'Eglise, la France, revient souvent sous des formes toujours variées et qu'on ne se lasse point d'entendre.

» Je ne puis vous dire combien j'éprouve avec vous cette union qui s'établit dans les âmes par la communion et par la prière de l'Eglise. Puisse mon bon ange rappeler au vôtre de vous faire aussi souvent penser à moi devant Dieu ! nous prions ensemble pour l'Eglise. Je vis tellement dans mes petites filles à Isssy que je ne sais rien de ce qui se passe... mais je prie en union aux désirs du Souverain Pontife pour tous les besoins de l'Eglise, et en particulier pour notre pauvre France. Elle manifeste si généralement son amour pour la sainte Vierge, notre pauvre chère patrie, y compris notre bien-aimée Bretagne, que cette bonne Mère la couvrira de plus en plus, je l'espère, de son manteau... N'est-ce pas notre conformité à Jésus-Christ qui nous ouvre la porte du ciel, et pouvons-nous le rejoindre dans sa gloire sans participer à ses souffrances ? Et puis, n'y a-t-il pas un mystère d'expiation pour notre patrie dans ces souffrances extraordinaires des justes qui y restent encore ?

» Vous avez été content du R. P. de P***, je vous souhaite de temps en temps quelque contact de ce genre pour combattre vos *dispositions misanthropiques* que je ne prends pas du tout pour de la perfection, car Notre-Seigneur voyait bien toutes les misères humaines, et il n'en aimait pas moins les hommes, et n'en était pas moins aimable pour eux... Oui, plus je vois de misères en moi et dans les autres, plus j'admire Notre-Seigneur et la sainte Vierge d'avoir vécu comme tout le monde avec tout le monde. Convenons qu'à leur place nous aurions préféré la vie érémitique. Leur exemple, à cet égard, m'est souvent fort utile, et, en *bonne sœur*, je vous engage à partager ce précieux héritage de l'Evangile. »

Bien qu'elles ne datent pas de sa vie religieuse, nous regretterions de ne pas transcrire ici deux fragments de ses lettres (12 février 1835), qui n'ont pu trouver place ailleurs, et par lesquels nous terminerons ce chapitre. La première est un encouragement à l'épreuve, accompagné d'un de ces traits que la Mère Marie-Anne contait si bien, et écrivait de même :

« Pauvre chère sœur, n'avez-vous pas un peu présumé de vos forces en assistant G*** dans l'état physique et la disposition morale où vous étiez ?...

je le crains... mais enfin, comme on *ne perd jamais rien avec la charité,* j'espère que vous en serez indemnisée et que vous trouverez aussi au besoin le courage moral qui est dans votre âme, et qui soutiendra votre confiance filiale en Dieu et en Marie. Un bon jésuite discutait un jour avec un de ses confrères qui avait l'habitude de toujours répéter : *Courage et confiance,* s'il ne fallait pas plutôt dire : *Confiance et courage,* parce qu'il fallait déjà avoir de la *confiance* en Dieu pour avoir du *courage.* Ils décidèrent que désormais ils n'en feraient à bien dire qu'un seul mot, parce qu'ils les croyaient si bien identifiés, que c'était une même chose; et qu'ils l'écriraient avec un trait d'union, comme le nom d'une femme et de son mari (vieux style) : *courage-confiance.* D'après cette petite histoire, chère amie, je ne crois donc pas que le courage vous manque, mais seulement ce courage physique qui tient un peu à l'état de notre machine, et que notre bon ami saint François de Sales dirait bien appartenir à la partie inférieure de notre âme, dont nous ne pouvons pas entièrement gouverner les sensations de crainte, etc. Mon amie chérie, notre divin Maître lui-même n'a-t-il pas frémi en regardant de loin le calice qu'il devait boire? Et cependant, malgré cette défaillance de la nature humaine, *quand l'heure fut venue,* il glorifia son Père céleste. Ma sœur, vous ferez de même, après avoir uni vos angoisses actuelles à celles de l'agonie de notre bon Sauveur. Oui, après avoir répété souvent avec lui un *fiat* généreux, vous vous trouverez toute vaillante au jour du combat. »

A la même, elle rapporte le fait suivant, leçon pour les jeunes femmes qui perdent de vue le plus doux et le plus méritoire de leurs devoirs près de leurs enfants : leur enseigner à prier ce *bon Dieu* que les petits enfants aiment comme d'instinct quand on prend soin de leur en donner la connaissance que comporte leur âge :

« 28 août 1835.

« Je suis bien charmée et bien *édifiée* d'apprendre qu'à toutes ses autres qualités votre Paul joint celle d'un très-bon chrétien. Dieu l'y maintienne, le pauvre enfantelet! Mon amie, n'est-ce pas une douce jouissance dont le bon Dieu récompense les mères chrétiennes qui débrouillent elles-mêmes l'*échevelet,* de voir ainsi les premières facultés de petits êtres crées pour Dieu s'exercer pour lui offrir leurs innocents hommages? Pourquoi faut-il que tant de parents négligent ou méconnaissent un devoir si touchant? Il y a déjà quelque temps, qu'en l'absence de ses parents, un très-aimable enfant nous fut confié. — Au premier repas, je lui rappelle le *Benedicite.* — La bonne me répond qu'on ne le lui fait pas dire. — Je me tais. — Mais

le soir, le pauvre petit se jette à mon cou, et me dit : — Apprenez-moi, s'il vous plaît, mon *Benedicite*, et faites-moi dire mes prières, car je crois que ma bonne ne les sait pas bien ; ma tante m'avait appris mon *Pater*, mais je l'ai oublié (il avait dix ans) ; maman n'est pas levée matin, et elle est *occupée* le soir, en sorte qu'elle ne *peut pas nous les faire dire !* Je ne puis vous rendre le mal que cela me fit ; ce sont des parents catholiques et instruits, sévères pour l'éducation de leurs enfants, qui ont des occupations de nature à ne *pouvoir* enseigner à leurs enfants à prononcer leur *Pater !* Et combien de fois dans notre pauvre siècle de lumière, nous pleurâmes, Caroline et moi, d'une si triste négligence. »

CHAPITRE VI.

MORT DE LA MÈRE MARIE-ANNE.

Mort du R. P. Renault. — Mort de l'abbé Jean de La Mennais. — Dernières lettres. — Maladie. — Mort de la R. Mère Marie-Anne.

Il faut mettre fin à ces récits que nous ne voudrions point terminer; il faut quitter, même en ces souvenirs déjà trop loin de la réalité, celle à côté de qui nous espérions cheminer pendant les derniers jours de notre pèlerinage; il faut conduire là où tout est, celle qui nous apprenait si bien, par ses exemples et par ses paroles, à jeter en haut nos cœurs et nos espérances; il faut dire l'édification et la simplicité de sa fin... Quelques faits encore, quelques épreuves, nous conduiront à ce jour, glorieux pour la Mère Marie-Anne, et douloureux pour quiconque l'avait connue et aimée.

Dieu, voulant la purifier de plus en plus, lui enleva, le 8 décembre 1860, cet excellent Père Renault, qui avait été, comme on l'a vu, le père et le guide de son âme, et à qui elle devait tant après Dieu dans l'affaire de sa vocation. Il fut emporté en quelques jours, à l'âge de 73 ans, dans la maison de la rue des Postes, berceau de sa vie religieuse. Cette fin, si douloureuse au cœur de la Mère Marie-Anne, n'était cependant pas inattendue; voici ce qu'elle en écrivait :

« Depuis six mois, à chacune de ses visites, le R. P. me parlait de sa mort sous une forme ou sous une autre. Sa santé était si excellente que j'en repoussais la triste prévision. Au mois d'août, il me dit plus précisément : — Je me sens un malaise, une fatigue que je n'ai jamais éprouvée. L'air natal, les bains de mer me feront, je crois, du bien. — Il voyait la possibilité

de placer quatre ou cinq jours de repos entre les trois retraites qui devaient l'occuper à Blois ou Orléans, à Vannes et à Carcassonne. C'est ainsi que se traçaient ses itinéraires d'un bout de la France à l'autre, sans tenir compte des fatigues du voyage. Malgré son état de souffrance, malgré la vue d'un travail si laborieux, dès qu'il apprend qu'une circonstance inopinée allait priver de retraite notre Communauté, la pensée de repos est abandonnée; on ne peut dire sacrifiée, car ses instances pour se charger de ce nouveau travail prouvèrent que le soin des âmes l'emportait bien en lui sur le soin de sa santé. Et, pendant cette retraite, il semblait se hâter, lui si calme, de vouloir dire en quelques mots tout ce que son cœur renfermait pour Dieu et pour nous.

» Dans l'intimité, il lui échappa plus d'un aveu encore des prévisions de sa fin prochaine. Après une instruction touchante sur les moyens journaliers de sanctification que présente la vie religieuse, il s'étendit sur les fruits de la sainte Messe d'une manière admirable. Je l'en remerciai avec effusion; et lui-même, il me dit, encore tout ému : — Que Dieu soit béni, si je vous fais du bien. Je dis cela aux autres, et moi... La Messe, que concevoir au-dessus ! Le seul objet digne du regard de Dieu sur la terre, voilà bientôt cinquante ans que je la célèbre ! quel compte à rendre ! car enfin mes cheveux blanchissent, la fin approche : priez pour moi !... Une autre fois, reprenant cette pensée de la simplicité *de la vertu,* à laquelle il revenait sans cesse et qu'il envisageait au point de vue de la perfection chrétienne et religieuse, il nous dit ces paroles remarquables : « Plus je vais, plus j'approche de la fin, et repasse dans mon esprit le résumé de toutes les choses de la vie : étude, expérience, pratique des devoirs en moi et dans les autres, mieux je comprends que *la vertu* et *la perfection* même, c'est une chose très-*simple,* faire ce qui se présente dans l'ordre de la Providence, ce que l'on doit comme cela vient, une visite, une étude, une classe, un travail, n'importe quoi. Mettez ce que vous voudrez. Accomplissez cela devant Dieu, sous ses yeux. Au contraire, on se trouble quand les choses ne vont pas à votre guise ; on s'attache aux moyens : — Mais je n'ai pas fait mon oraison... ma lecture... je voudrais plus de solitude... Le pouvez-vous sans manquer aux devoirs de votre emploi ? à l'obéissance qui prescrit ? aux circonstances qui commandent ? — Non, il faut que les choses marchent. — Eh bien, faites-les marcher et marchez vous-même en paix sous le regard de Dieu... Marche en ma présence et sois parfait. Depuis Abraham, c'est le secret de la vertu.

» Cependant, au milieu des enseignements remarquables de cette retraite, un sujet trop important n'avait pas été suffisamment développé, et le Père Renault nous promit de venir compléter son instruction sur la *divine cha-*

rité. Il tint parole, et, le 12 novembre, les derniers accents de sa voix vénérée nous répétaient : *Aimez-vous les unes les autres;* support mutuel, services pénibles, humiliants, rendus à ses dépens, sans faire acception des personnes. Un cœur ouvert, compatissant; c'est le moyen de pratiquer les vertus théologales, morales, chrétiennes, de la manière la plus sûre, la plus humble, la plus parfaite.

» *In finem dilexit.....* C'était le testament du disciple bien-aimé. »

Trois semaines après le Père, Renault était entré dans le royaume de la charité. Cette perte fut très-sensible à la Mère Marie-Anne, et cependant il n'en parut rien au dehors. Elle s'empressa seulement de réclamer des prières pour le repos de cette chère âme auprès des communautés de Bretagne, des prêtres et des évêques qu'elle savait avoir eu quelques rapports avec le Père Renault. Elle écrivait à sa sœur, madame la vicomtesse de Champagny :

« Je viens, malgré l'Avent, avec permission, pour réclamer des prières de la famille de nos bonnes Sœurs des écoles pour l'excellent Père Renault. Il a fini hier, jour de l'Immaculée-Conception, sa sainte et active carrière, par un léger mal d'orteil qui a entraîné un érysipèle gangréneux. A part ma douleur personnelle, notre maison fait en lui une grande perte : il nous était extrêmement dévoué. Que Dieu soit béni ! Je prie tes enfants de le recommander de ma part aux prières de M. K***, et tu auras bien la bonté de faire dire une messe pour lui, en retour du constant souvenir qu'il conservait à nos morts, souvenir qui le conduisait sur leur tombe pour y prier quand il allait à Lannion. Avec quelle âme ce bon Père me disait, il y a un mois : — Ma fille, n'avez-vous pas béni Dieu de voir tant de Bretons parmi les martyrs de Lorette? J'en suis tout fier devant le bon Dieu, et cela me fait espérer que la foi se conservera parmi nous toujours simple et vraie. Amen. »

Bien peu de temps après le Révérend Père Renault, mourut aussi cet abbé Jean-Marie de La Mennais, avec qui la Mère Marie-Anne avait eu de si intimes rapports de bonnes œuvres; sa fin fut comme sa vie, tout ce qu'il y a de plus simple, de plus calme. N'allait-il pas à Celui qu'il avait uniquement aimé, et à qui ses travaux avaient conquis tant d'âmes? Pour tous ses amis comme pour la Mère Marie-Anne, la première inquiétude fut celle-ci : — Où aura-t-il trouvé son frère? Elle écrivait à cette époque :

« Les deux sources qui viennent de se tarir presque en même temps pour moi, m'ont laissé un grand vide, comme vous le pensez. L'affaiblissement du cher abbé de La Mennais diminue la douleur de sa perte, et pour sa Congrégation la prolongation de son existence serait peut-être devenue moins utile que son intercession dans le ciel. Sa mort, aux premières vêpres de son cher saint patron, est bien frappante... (26 décembre). Pour son vieil ami, le Père Renault, le vide qu'il laisse est immense : c'était éminemment un homme de conseil, et les plus sages y recouraient dans les temps difficiles où nous sommes, sûrs de trouver en lui toujours l'énergique parole de la foi et du devoir jointe à la prudence. Son cœur n'avait pas vieilli ; il est mort, reconnaissant de ne plus être, disait-il, condamné à voir les maux de la sainte Eglise. C'était vraiment un saint d'une droiture d'intention et d'une simplicité d'action parfaites... Il était de l'école de Bossuet, disant que le meilleur directeur est celui qui apprend le plus vite à se passer de lui dans les voies de Dieu, et à n'y chercher que Dieu seul. Il a tant simplifié mon âme, que mon respect filial doit être de conformer ma volonté à celle de Dieu dans sa mort qui est sa récompense. Sa vie et celle de l'abbé Jean de La Mennais sont un appendice à nos vies des saints de Bretagne. En voyant finir cette génération d'hommes de foi, je dis avec vous, mon bon frère : Redoublons de prières. Si les saints s'en vont, que Dieu nous accorde qu'il s'en forme d'autres, car notre monde vermoulu craquerait de toutes parts aux secousses qu'il éprouve, si quelques âmes de foi et de prière ne restaient dans le clergé et dans les religieux surtout, puisque c'est à eux que l'Eglise a confié le dépôt de la doctrine et de la pratique des vertus fondamentales... Prions Dieu de rendre à la terre les vérités du Décalogue, et même de la loi naturelle, dont tant de civilisés semblent avoir perdu le sens. Ah ! qu'il le garde par sa grâce à tous les nôtres... La charité, vrai lien de la paix partout, dans la famille et dans la société, demandons-la aussi, pratiquons-la pour pouvoir l'enseigner aux autres efficacement. C'est le commandement du Seigneur, et s'il est pratiqué, il suffit. »

L'année suivante, un ami encore fut ravi à notre chère Mère, et celui-ci lui rappelait tous les souvenirs de sa jeunesse avec l'une des pertes qui lui avaient été le plus sensibles, M. le comte Emmanuel de Kergariou, ce beau-frère qui avait tant aimé sa sœur Pauline. Un bracelet orné du portrait de cette sœur si regrettée lui fut envoyé. Elle reçut ce précieux gage avec attendrissement et comme une visite de sa Pauline, mais s'empressa de se défaire en faveur de Madame de Champagny de ce bijou doublement cher.

Citons quelques lettres encore qui nous feront connaître les dernières pensées et impressions de notre bien-aimée Mère. Voici comment elle rassurait sa sœur, qu'une indisposition grave semblait avoir avertie de sa fin prochaine ; les sages avis qu'elle lui donne nous apprennent ses propres dispositions à cet égard.

« Chère amie, ta lettre m'a fait grand bien : je pense que notre bon recteur a cru le mal plus grand qu'il n'était, puisque personne des tiens ne m'a parlé de danger. Tes enfants ne t'auraient pas quittée coûte que coûte, s'ils y avaient cru. Pour n'être pas grondée une autre fois, prie la bonne Sœur St*** de te dire tout simplement, quand elle te verra assez malade pour faire une confession de *dévotion* ou de *nécessité*. Sur ce, tu ne t'en tourmenteras pas autrement, et ton cœur ne battra pas trop fort à l'envers (1). Je le crois de bien bonne étoffe, ce cœur ; toutefois il ne faut pas craindre un surcroît de précautions. La meilleure de toutes est, grâces à Dieu, celle de tâcher de vivre comme tu fais, dans l'amitié de Dieu, et de lui remettre avec un entier abandon le soin de notre vie et de notre mort, en lui témoignant le désir fréquent de recevoir les sacrements institués par sa bonté, pour nous aider à mourir dans sa paix et dans son amour. Après cela, confiance sans bornes... L'inquiétude est un sentiment ingrat envers Dieu, si bon pour nous ! Il nous a fait tant de grâces gratuites, il ne nous refusera pas la dernière.

» Au reste, je ne vois pas encore ta tâche terminée, ma sœur chérie, ni tes mérites comblés... et il me semble que le bon Dieu fera mieux d'attendre que ta couronne soit achevée avant de la mettre sur ta tête. Tu es prête, n'est-ce pas ? Ton testament est en règle ; tu fais bien chaque mois ta préparation pour obtenir une bonne mort, avec l'intention de t'en remettre aux inspirations de ton bon ange ? Après cela, si la mort nous surprend, elle n'est jamais imprévue ni redoutable, puisqu'elle nous mène à Dieu. »

Et avant ce carême de 1862, qui devait être le dernier de sa vie, elle écrit :

« Vive le long carnaval pour les religieuses ; elles peuvent au moins répondre avant le premier mars aux vœux de leurs meilleurs amis, et ne pas laisser écouler le quart d'une année nouvelle, sans leur dire que nulle date ne change leur affection ; assurez-en bien*** et ceux de vos enfants qui connaissent un peu mon nom, comme celui d'une amie dévouée de tout ce qui vous est cher.

(1) Madame de Champagny avait une maladie de cœur.

» ... Quel vide me laisse le respectable Père Renault, de si bonne et si sûre doctrine en tout point ! Sachant baser sa direction sur les principes qui ne changent pas, et qu'on retrouve par conséquent au besoin de chaque circonstance : — Voir tout dans l'esprit de foi et de charité. — Il ramenait toujours là... et de là on va avec courage, patience et espérance jusqu'au bout du chemin dont nous avons parcouru déjà une grande partie, puisque nos cheveux blanchissent. . . . . .

. . . . Adieu, je ne sais quand je me prendrai à vous écrire si longuement. Sans que mon temps augmente en loisir, j'ai moins de lettres à écrire, car mes amis me quittent : mon cher beau-frère de Kergariou, ma bonne Mère Sophie de Coëtgourden (1). Enfin, que Dieu soit béni, et nous fasse la grâce de nous sanctifier aussi, pour nous retrouver au ciel près de ceux qui nous y attendent. Adieu, cette fois-ci pour tout de bon. »

Et à la même époque, à un saint prêtre, elle dit :

« Comme nous vieillissons ! C'est une grâce de savoir vieillir..... On aimerait à finir tout entier... Il est plus utile à notre humilité, et par conséquent à notre sanctification, de mourir chaque jour. Combien, sans cela, n'en viendraient jamais à ajouter avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo...* Dans une admirable conférence sur la vieillesse, le R. P. Gratry nous l'a montrée comme la maturité du fruit après la floraison, et par conséquent comme la perfection de l'existence. Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! Que la vie de la foi se développe de plus en plus en nous à mesure que la vie physique s'avance ! que les souffrances habituelles du corps soient l'acquit journalier de nos dettes envers la justice de Dieu ! Vous êtes plus heureux que moi à cet égard ; moi je souffre beaucoup moins que les dernières années que j'ai passées dans le monde. C'est plutôt par les privations de cœur que je dois payer. Il y a de ces choses d'une ineffable simplicité dans la vie religieuse, que personne ne sait, ne voit, ne peut deviner, et qui sont monnaie de très-bon aloi en ce genre, puisque, avec le coin de la croix, elles portent le type de la vie cachée de Marie, notre Mère et modèle. O mon frère, je suis bien à Paris, et dans une maison si nombreuse, *même Assistante,* pour comprendre et goûter ce doux parfum de la vie *pauvre, humble, cachée, pénitente et laborieuse,* dont notre Bienheureux Père Fourier fait l'âme de notre institut!... »

Ce fut sa sœur bien-aimée qui reçut sa dernière lettre.

« Mardi gras 1862.

» Un mot seulement, chère amie, pour te dire avant le Carême que je suis

(1) Supérieure des Hospitalières établies près de Kéranroux.

vraiment assez bien pour ne pas te parler de ma santé, à cela près des rhumatismes qui me parcourent souvent de la tête aux pattes, mais sans m'empêcher de courir, grâces à Dieu. Pour trouver le temps de t'écrire, je le fais au milieu du beau concert de nos jeunes virtuoses qui font ainsi leur carnaval, parfois un peu aux dépens de nos oreilles, mais au profit de leur talent et de leur assurance.

» Je suis en retard avec bien des gens. Si ta complaisante plume voulait bien pendant le carême dire un mot à***, tu me feras bien plaisir, car je crains de les peiner, et je ne puis arriver à elles aujourd'hui où j'ai tant de peine à arriver à toi. Leurs lettres me sont cependant une vraie jouissance ; mais le devoir commande. Il faut marcher, puisque c'est le chemin pour nous retrouver au ciel, n'importe d'où nous venions, le point de ralliement étant le même. Je ne vois personne qui ait pu me dire un mot de notre nouvel Evêque. Dieu veuille lui donner l'esprit de saint Brieuc et de saint Guillaume à son sacre ! L'atmosphère est bien lourde en ce moment : puisse encore la prière soutenir l'orage ! c'est le meilleur des paratonnerres. Bon carême, chers amis, que Dieu le bénisse pour tous et chacun de vous, et conserve à tous les nôtres l'esprit de pénitence chrétienne qui semble n'être plus une partie de l'Evangile. Je voudrais pourtant que mon frère ne fût pas tant rigoriste ; pour lui, l'excès est de ce côté, car sa santé peut en souffrir, et c'est pécher contre le cinquième commandement de Dieu, qui est encore plus respectable que celui de l'Eglise. Le 7 mars est mon jour de patron du mois (1) ; j'ai bien des raisons pour ne pas l'oublier. Embrasse nos chers enfants présents et absents pour moi. »

Nous avons entendu les dernières paroles de la Mère Marie-Anne au dehors ; une conversation intime nous apprendra la disposition de son âme au moment où retentit cet appel d'en haut : *Venez, soyez couronnée.*

Cette excellente Mère répondait avec abandon aux questions qui lui étaient adressées sur son intérieur, lorsqu'elle pensait pouvoir être ainsi utile aux âmes, ou bien détourner l'estime par l'extrême simplicité de ses explications. — « Quelquefois je me permettais de lui dire, raconte une Religieuse : Eh bien, maintenant que je vous ai montré mon âme comme je la connais, montrez-moi un peu la vôtre. — Si elle venait à répondre : — Cela n'est point dans l'ordre, cela ne se peut, — j'ajoutais :

(1) Le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin. Nous n'avons pu retrouver quel souvenir est ici évoqué.

— Eh bien, dites-moi au moins ce que le bon Dieu vous enseigne dans la prière. — Et avec une simplicité charmante, elle me rendait compte de son oraison, ou du moins de ce qu'elle voulait bien qui en fût connu. Vers la fin de sa vie, ce qui lui était le plus souvent mis sous les yeux, c'était d'un côté la puissance, l'infinie bonté de Dieu ; de l'autre, l'impuissance et la malice de la créature. — Notre-Seigneur ne me donne plus qu'une leçon qu'il redit toujours sans se répéter : *Tout* et *rien ; bonté* et *malice.* Il me dit que je ne puis rien, absolument rien, même, et surtout, sur ces chères âmes que j'aime tant. En toutes choses, il me pousse à bout pour me faire expérimenter mon impuissance. »

Rien ne pouvait nous faire prévoir, non plus qu'à la famille de la Mère Marie-Anne, le grand sacrifice qui allait nous être demandé. Elle-même n'en avait pas le moindre pressentiment, et quelques mois auparavant elle disait à une personne qui lui parlait de la mort comme d'un sacrifice à faire : — Oh ! celui-là serait trop facile ; aussi Dieu ne me le demandera-t-il pas encore, du moins je le pense. — La chère Mère avait bien un peu souffert de la grippe, comme tant d'autres, pendant le Carême, mais il n'y avait là rien d'inquiétant. Le Samedi-Saint, elle était toute joyeuse, après le chant de l'*Alleluia ;* et comme à la récréation l'une de nous se plaignait d'un contre-temps survenu : — Allons, point de doléances, s'il vous plaît, et entrons avec allégresse dans le jour que le Seigneur a fait. — Et le soir, au souvenir rappelé de nos chères défuntes, elle dit : — Oh ! nous ne les oublions pas ; non, mais croyant trop vite que leurs dettes sont acquittées, on cesse de prier pour elles et on les laisse languir loin de Dieu en purgatoire. — Ce fut à peu près sa dernière parole au milieu de nous. N'était-ce pas comme un avertissement de prolonger pour elle nos prières et nos supplications, malgré la haute opinion que nous avons de sa vertu ?

Le lendemain, fête de Pâques, bien qu'elle se sentît extraordinairement souffrante, elle crut pouvoir assister bien avant le jour avec la Communauté à la solennité matinale que nous appelons la *Resurrection,* et dans laquelle l'Eglise toute illuminée retentit de ses chants les plus joyeux : *Alleluia ! Hæc dies, Te*

Deum, *Regina*, etc., en hommage à Jésus réssuscité, et à Marie enfin consolée selon la multitude de ses douleurs. C'est à qui, comme les saintes femmes, arrivera la première auprès du tombeau qui renferme le Dieu toujours vivant et toujours mourant pour nous : l'autel sacré, le tabernacle de Dieu avec les hommes. — A cette fête de cœur succédèrent l'oraison et l'office ; puis on porta le bon Dieu à trois malades à qui leur état ne permettait pas de se lever. Jamais Notre-Seigneur ne parcourait ainsi la maison visitant les infirmes, sans que la Mère Marie-Anne se joignît au cortége empressé de marcher en la divine compagnie. Ce jour-là, elle avait le privilége de porter une des lanternes et de se trouver ainsi la plus rapprochée du Saint-Sacrement. Elle avoua qu'il lui avait fallu toute l'énergie de sa volonté pour ne pas tomber en faiblesse pendant le trajet. Le désir de communier la soutint encore jusqu'après la sainte Messe, dont elle sortit plus morte que vive, mais au moins emportant dans son cœur son bon Maître ressuscité, — et commençant, elle maintenant, une autre passion. — Son dernier acte fut un acte d'obéissance. Elle se traîna jusque chez la Mère Supérieure pour lui demander la permission d'aller se reposer, assurant du reste, comme elle le croyait, que ce malaise n'était que son rhumatisme un moment porté à l'estomac, et qu'elle espérait bien se lever pour la récréation de midi. Toute occupée des autres, notre malade ne voulut pas que rien souffrît de son absence, et elle veilla de son lit à ce qu'une petite fête, dont elle avait fait elle-même les préparatifs pendant le Carême, vînt égayer ses chères novices. Jusque-là nulle inquiétude ne venait troubler les cœurs.

Le lendemain, le médecin assura qu'elle avait une fluxion de poitrine, environnée de points de rhumatisme qui empêchaient de localiser au juste la partie envahie. La Communauté souhaita une consultation, et M. Pidou fut indiqué par le neveu de la malade, M. Paul de Champagny, alors à Paris. La Mère Marie-Anne, persuadée qu'elle n'avait rien, aurait voulu voir M. de Kergaradec, son ancien médecin, en qui elle avait toute confiance, dans la pensée qu'il rassurerait les autres par la connaissance qu'il avait de son tempérament. Mais Dieu, qui voulait d'elle un

holocauste parfait en toutes choses, permit que le docteur fût parti de Paris le jour précédent.

Le lit de mort de la Mère Marie-Anne nous retraça, comme en raccourci, toutes les vertus de sa vie : son ardente foi, sa fermeté d'âme, son esprit religieux, et surtout cette divine charité qui avait été l'âme de son âme. Dans l'ardeur de la fièvre ou du délire, il fut aussi facile de retrouver, à certaine manière de commander qui ne lui était pas ordinaire en santé, la trace de ce caractère impérieux et dominant qu'avait si bien su dompter la religion, et sa douceur habituelle n'en recevait que plus de prix à nos yeux. Pendant les trois premiers jours elle souffrit assez pour pouvoir dire ensuite : — J'étais comme assommée, j'avais ma connaissance, mais rien de plus, et je ne pouvais trouver une position passable. — Et cependant sa vie de malade avait été bientôt réglée. Depuis le réveil de la Communauté elle en suivait les exercices heure par heure, s'unissant à l'oraison, à l'office, aux examens. L'une de ses Sœurs, qu'elle appelait gravement son aumônier, lui lisait la messe à l'heure voulue. — Voulez-vous que je vous apporte le bon Dieu, autant qu'il est en moi, c'est-à-dire en venant remplacer celle qui vous a gardée aussitôt la messe où j'aurai communié ? lui dit la Mère***. — Cette idée ne pouvait manquer de sourire à la malade. On venait donc, et elle faisait agenouiller le plus près possible de son lit, disant : — J'adore Notre-Seigneur en vous. — Puis on lui récitait lentement l'*Anima Christi*, prière que moins d'un an auparavant la Mère Marie-Anne redisait si souvent et si pieusement auprès du lit de mort de notre excellente Mère Xavier. A midi, les litanies de la sainte Vierge n'étaient pas plus oubliées que l'examen ; et par un geste, la malade faisait répéter ses versets favoris : *Consolatrix afflictorum*, *Auxilium Christianorum*, bien des fois par jour aussi le *Sub tuum*. Au milieu de ses souffrances, elle avait un mot, un geste, un regard pour chacune de celles qui la soignaient ou qui la visitaient ; pour notre Mère Supérieure, c'était quelque chose de plus : le respect joint à l'affection filiale. Une fois qu'avant de se retirer, notre Mère avec sa bénédiction lui faisait cette petite croix qu'elle aimait à tracer chaque soir sur le front de chacune de ses filles, au lieu du bai-

ser maternel qui se donne dans les familles, la Mère Marie-Anne lui dit : — O ma Révérende Mère, faites deux croix sur le front de la Mère infirmière qui me soigne si bien.

Ses chères novices l'occupaient aussi, mais avec son dégagement accoutumé. L'une d'elles lui ayant dit : Ma Mère, nous faisons tout comme si vous présidiez, ne soyez pas inquiète : — Moi inquiète ? Inquiète de ce que je ne suis pas là, inquiète de ce que le bon Dieu fait ? — répétait-elle avec l'expression de l'humilité et de l'abandon. Et comme c'était à qui la soignerait, la veillerait, elle choisissait de préférence les moins habituées : — Il faut les former, disait-elle. — Les présentes, les absentes, personne n'était oublié, et bien qu'on évitât d'entrer dans sa chambre, pour ne pas la fatiguer, elle voulut voir toutes les Mères d'Issy qui se trouvaient à Paris pendant la sortie de Pâques. Son aimable gaîté ne l'abandonna pas un instant. Le troisième jour, se trouvant un peu mieux, elle demanda un potage; quand elle l'eut pris avec plus de goût qu'on n'eût cru : — Oh ! dit-elle, je suis justement comme le *soldat de notre Bienheureux Père* (1) : il me faudrait un petit verre de vin pour une si bonne fête. — La Mère infirmière n'y vit point d'inconvénient, et choisissant son plus beau verre à pied, elle le lui offrit gaîment et lui

(1) « Aux fêtes solennelles de Pâques, Noël et Pentecôte, le Bienheureux Père Fourier amassait de grandes provisions pour faire bonne chère à cette noblesse (les pauvres) parmi laquelle il se trouva une fois un pauvre soldat retournant de la guerre avec plus d'appétit que de rentes. Le Père, l'abordant, lui demanda quelle aumône lui serait propre. — C'est aujourd'hui Pâques, dit-il ; pour bien faire, il me faudrait quelques œufs. — Il lui en donna deux. — Hélas ! dit ce passant, je croyais qu'un homme de votre sorte n'en donnerait pas moins qu'une demi douzaine. — Le Père, se donnant le tort, y en ajouta quatre autres, et lui demanda s'il était content. — Il me faudrait encore un morceau de pain pour les manger. — Oui, oui, dit le Père, vous en aurez, et courut vite à un morceau du plus blanc et meilleur, et s'informant s'il ne fallait plus rien, ce camarade voyant qu'il avait un bon hôte, lui dit hardiment : — Monsieur, il me faudrait un petit verre de vin pour une si bonne fête. — Le Père, tout rempli de joie d'avoir trouvé cette occasion non espérée d'exercer la charité, alla lui quérir du vin, et lui versa lui-même à boire, ne voulant le quitter qu'il n'eût dit enfin qu'il était content, et qu'il prierait Dieu de bon cœur pour l'honneur de son Eglise et le soulagement des pauvres, que tous les curés lui ressemblassent. » (Bédel. *Vie du Bienheureux P. Fourier.*)

dit : — Vous m'avez donné jusqu'ici le calice d'amertume, et voilà que pour me venger, je vous présente le calice de réjouissance.

L'espoir ne devait pas durer longtemps. La fluxion de poitrine ayant pris un caractère alarmant, on eut recours au grand remède aujourd'hui employé, une certaine potion dont l'effet violent amène d'ordinaire une crise favorable. La Mère Marie-Anne, beaucoup plus confiante aux anciennes façons de faire en médecine, eût préféré la saignée ; mais déjà les ventouses scarifiées n'avaient point eu de résultat ; les médecins se prononcèrent, et dès ce moment elle obéit avec une ponctualité édifiante, demandant elle-même d'heure en heure cette potion qu'elle redoutait d'autant plus qu'elle persistait à ne pas se croire malade. Ce ne sont que mes rhumatismes, répétait-elle, que voulez-vous ? douze ans de vie régulière valent mieux dans les infirmités habituelles que toutes les prescriptions de la Faculté ; et comme ces pauvres docteurs ne m'ont jamais vue à l'infirmerie, c'est là ce qui les trompe.

Hélas ! c'était elle qui se trompait ; mais en même temps elle obéissait et avec une ponctualité admirable ; se soigner étant pour elle le devoir du moment, elle n'hésitait pas à dire ce qu'elle pensait lui devoir être favorable. Mais c'était d'ordinaire par quelques formules de ce genre : — Je crois... peut-être ; je ne demande pas, j'expose. — A plusieurs reprises, on l'entendit répéter : *Faisons le présent, abandonnons l'avenir ;* l'obéissance à la lettre jusqu'à la fin, c'est le mieux. Qu'il est doux, qu'il est bon d'abandonner son corps, son âme, tout soi-même dans l'état religieux ! — La potion avait amené un peu de mieux, mais non l'effet attendu ; la fièvre était ardente, et il y eut complication. La Mère infirmière, qui déjà plusieurs fois avait parlé de confession sans insister, renouvela son avertissement le vendredi, de manière à décider la Mère Marie-Anne. Celle-ci demanda d'être aidée dans son examen. — Ce que c'est que notre abjection ! dit-elle ; j'en suis réduite à ne plus savoir ce que je fais, je ne pense à rien... je ne puis rien... mais je puis tout en Celui qui me fortifie. — Cet examen n'était ni long ni difficile à faire, il se réduisait à peu près à cette question qu'elle adressa à la Mère*** :

— Voyons, dites-moi, depuis que je suis là, ai-je brusqué, scandalisé quelqu'un ? — Arriva le samedi, ce dernier jour d'une vie que la plupart de nous ne pouvions croire si près de sa fin. Un demi-sommeil, accompagné de délire, était l'effet prévu des remèdes chez notre malade. L'union de son âme avec Dieu, l'amour de Notre-Seigneur et des âmes se révélèrent alors comme involontairement par des paroles incohérentes en apparence, mais pleines de sens pour nous qui la connaissions si bien. Dans l'accentuation de cette voix à la fois ferme et à demi voilée, on sentait l'âme recueillie, l'âme parlant à Dieu. « Jésus tout seul... Rien, rien, rien du tout... Adieu, adieu, adieu... Portez toujours à l'amour, à la confiance... » Puis, par intervalles, étendant et levant les bras comme si elle voulait s'élancer hors du lit : — *Ad Jesum, ad Jesum... Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum...* J'ai soif, oui, j'ai soif de vous, mon Jésus.

Quand on venait à lui demander si elle avait besoin de quelque chose, elle répondait et redisait instinctivement : — Tout ce que vous voudrez, tout ce que vous voudrez, c'est cela qui est le mieux. — Non pas ce que je veux, — obéissante jusqu'à la mort, — à la mort de la croix, — à la lettre jusqu'à la fin. — Et si elle voyait entrer quelqu'un : — Donnez-vous toute à Jésus, toute, toute, toute, et tout de suite ; — oui, à Jésus seul ! — Ah ! qu'il est doux d'être Religieuse ! — Au moment de la récitation des litanies de la sainte Vierge, joignant les mains, elle dit avec un accent de ferveur difficile à rendre : — Ma bonne Mère, que je vous suis reconnaissante ! c'est vous qui m'avez sauvée *déjà deux fois*. — Et comme elle répétait : Le ciel, le ciel, *alleluia, alleluia*. — Non, non, ma Mère, il faut vous guérir, pour rester encore avec nous. — Ah ! je voulais dire le silence, le repos du cœur en Dieu. — Mais le ciel, c'était bien sa pensée dominante, car elle reprit bientôt : — Oui, oui, allons au ciel... par la croix... par la confiance, par l'humilité, par la charité... par la confiance, le chemin des petits enfants.

Voyant près d'elle une de ses novices : — Adieu, marchons avec une fermeté, un courage qui jamais ne manque. — Mon Jésus, dit-elle une fois avec une grande animation, mon Jésus, faites cela pour moi. — Dites à la Mère de la C*** (une ma-

lade qui ne pouvait la venir voir) que Marie Immaculée m'a accordé une grâce, mais une grande grâce ! — Et encore : — Mon Dieu, je n'ai pas même la consolation de souffrir pour vous, d'unir mes souffrances aux vôtres ; non, je ne souffre pas — pas assez... seulement je suis là... l'humilité, la charité... unies, bien unies. — Vous voulez dire que l'humilité est le lien de la charité, lui répond la Mère***. — J'ai donc parlé ? — reprit-elle sortant de son assoupissement. — Eh bien, si j'ai dit cela, j'ai bien dit, c'est tout ce qu'il faut. — Une autre fois qu'elle avait sa pleine connaissance et se croyait seule : — Mon Dieu, je vous remercie d'avoir réduit là cette activité qui a tant besoin d'aliment... réduite à rien... à rien... Merci, oui, merci. — Puis, sous l'impression de ce respect qu'elle avait toujours porté au sacerdoce, elle dit : — C'est plus que les anges.... Ce sont des prêtres... Ils conduisent les âmes à Dieu... et Dieu leur obéit !... A la pensée de Dieu, de sa bonté, se joignait le souvenir des siens. — Mon Jésus, je vous remercie, je suis heureuse ; tous bien, tous mariés, tous bien unis. — Mon cher Paul, que de sacrifices je lui ai faits ! — Lui seul devait avoir la consolation de rendre les derniers devoirs à cette tante vénérée qui avait été pour eux tous une seconde mère. Il désirait ardemment la revoir une seconde fois encore. Mais il la connaissait, et, comme ses amis le pressaient de solliciter une permission exceptionnelle à l'Archevêché : — Je m'en garderai bien, dit-il, ce serait faire à ma tante une vraie peine.

Cependant, vers six heures du soir, la Mère infirmière crut qu'il était temps de faire administrer la chère malade, bien que rien ne semblât encore menacer d'un danger imminent. A la proposition qui lui en fut faite, la Mère Marie-Anne répondit : — Très-volontiers, je vous remercie. — Et vous aurez le bonheur de communier, ajouta la Mère infirmière. — Quelle grâce ! je ne la méritais pas ! Oui, toute à mon Dieu et à ma Communauté. — Allons, adieu à tous et à toutes ; dites-leur bien adieu. Qu'on est heureux d'être Religieuse ! — Elle se prêta aux préparatifs avec toute sa présence d'esprit. — Vous voudrez bien me laver les pieds, par respect pour le Sacrement..... Respect au Sacrement ! répéta-t-elle plusieurs fois d'un ton pénétré. — Pen-

dant qu'on disposait le petit autel, elle ajouta : — Allons, il faut le faire, il est temps.

Dire le serrement de cœur, la consternation de la Communauté quand sur les huit heures du soir retentit la cloche qui appelait à la lugubre cérémonie, serait difficile. Tout le monde suivant le Saint-Sacrement, se rend donc près de ce lit de mort. Les pleurs suffoquaient. Quant à la malade, au moment où Notre-Seigneur entra dans sa chambre, ses yeux se portèrent sur le saint ciboire et y restèrent fixés dans une sorte d'extase. Après le *Confiteor*, elle prononça d'une voix ferme, accentuée et nerveuse, la réparation qu'elle croyait devoir à la Communauté.

« Ma Révérende Mère, mes Mères et Sœurs,

» Je vous demande humblement pardon de la mauvaise édification que je vous ai donnée depuis près de *quarante ans* que je suis en rapport avec la maison, par mon peu d'humilité vraie... de charité... d'obéissance de foi... mes brusqueries, mes inégalités d'humeur, mes manquements au saint Office ; — ce mot du *saint Office* fut prononcé avec un accent d'amour et de regret qui ne peut se rendre. Après une pause : — Mon peu de reconnaissance pour les grâces de choix que j'ai reçues... enfin j'ai tout mal fait..... »

Sa volonté énergique jusque entre les bras de la mort avait donné à sa voix une force qu'elle n'avait même pas en santé. Et ces mots : *Obéissance de foi, humilité vraie, reconnaissance,* étaient accentués de telle sorte qu'ils résonnent encore dans l'âme de la Communauté, si édifiée, si émue de ce spectacle. Puis, à l'approche de Notre-Seigneur, son âme ne vit plus que Lui seul. Elle l'appela : *Mon cher Sauveur,* — venez, venez, venez, — et elle retombait dans les expressions que lui suggérait son humilité. Après la communion, elle continuait son action de grâces tout haut : — Venez, venez, bon Jésus, — mon cher Jésus, — mon tout cher Jésus, — venez... vous êtes pour moi un Dieu caché... *absconditus... absconditus... superabsconditus...*

On lui avait dit de demander la vie, elle ne s'y refusa pas. Vers dix heures et demie du soir eut lieu une nouvelle consultation, à la prière de son neveu. Elle s'efforça d'être aimable :

— Dites à mon cher Paul que je le verrai dans huit jours. La fluxion de poitrine avait de nouveau changé de place ; mais il y avait encore espoir humain. — Je suis bien lasse, dit-elle, je vais tâcher de reposer. — Le calme se fit autour d'elle. Plusieurs fois, lorsqu'on lui présenta à boire, elle dit : — Qui l'a ordonné ? — C'est la Mère infirmière. — Cela suffit, il faut faire tout comme on a dit ; il n'en sera ni plus ni moins, mais c'est le mieux. — Et si elle croyait avoir laissé quelques gouttes, il fallait lui rendre la cuillère. Elle était très-altérée, et, en buvant, elle dit : — Ainsi mon âme est altérée de vous, ô Jésus ! mon Jésus ! je veux aller à vous. — Assistante jusqu'à la fin, elle se préoccupa de notre Mère Supérieure, alors si souffrante et retenue elle-même au lit. — Notre Mère, ah ! notre Mère, qui est près d'elle ? A-t-elle bien tout ce qu'il lui faut ? — Je faisais mal cela, à la miséricorde du bon Dieu ! je n'en étais pas capable. A moi, il fallait donner une petite chose à gâcher. — S'apercevant que l'une de nous lui soutenait la tête, elle dit avec feu : — Pourquoi sur votre main ? cela vous fatigue, mettez l'oreiller n'importe comment ; ce sera tout ce qu'il faut. — A un petit soulagement proposé : — Ce n'est pas la peine, je vais au repos. — Et, nous tendant la main, elle nous dit avec un regard affectueux : Adieu toutes, adieu pour toutes, je m'en vais..... Mon Ploujean, mon Ploujean, Saint-Malo, ma chère Bretagne, — adieu ; j'ai toujours un cœur pour aimer mon Ploujean et mon pays... Et Henri ! et Henri ! que Dieu le bénisse, que Dieu le conserve, que Dieu le garde..... Vive le Roi !.... — Peu après, s'adressant aux Religieuses qui l'entouraient : — Donnez-vous à Jésus tout de suite. — Ma Mère, il y a bien longtemps que nous sommes à Lui. — Oui ; ***mais donnez-vous tout entières sans rien réserver ; donnez tout, tout, tout.*** — Chacune de ses respirations semblait comme un cri de douleur. — Vous souffrez beaucoup ? — Elle ouvrit les yeux, et dit avec douceur comme en remerciant : — Non, mais non. — Et puis elle refermait les yeux, ou bien elle les élevait vers un petit tableau des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, peint par la Mère Xavier. Ses derniers regards se portèrent vers ces emblèmes sacrés de l'amour ; jusqu'à la fin, elle eut à la main une petite statue de la sainte

Vierge. — A mesure que ses forces diminuaient, l'ardeur de sa foi semblait s'accroître. Tout priait en elle : son regard, son attitude, jusqu'au moindre mouvement de ses mains. — Jésus, mon Jésus, je veux aller à vous... Puis on l'entendit prononcer distinctement ces paroles : — Oh ! qu'il est précieux d'avoir un saint entre Dieu et soi ! — Quel était ce saint ? nous l'ignorons. Nos pensées se portèrent vers le Père Ronsin ou vers le Père Renault. A deux heures du matin, elle dit en breton à la Sœur Saint-Yves, sa compatriote : — *C'est fait de moi*, et elle ajouta : *Adieu, adieu à tous, à toutes. Mon bon Jésus, mon bon Jésus.* Un quart d'heure après, l'agonie était commencée. Pour s'en assurer, la M*** l'embrassa et fut chercher l'infirmière, qui, à son arrivée, fit commencer les prières des agonisants. Peu à peu, la Communauté se rassembla près d'elle. On priait, on lui parlait, on répétait l'*Anima Christi ;* elle semblait ne pas entendre. Vers quatre heures, Monsieur l'aumônier lui donna l'indulgence de la bonne mort, et, sur la demande qu'il lui fit si elle pouvait recevoir Notre-Seigneur, elle répondit par un signe négatif presque imperceptible. Vers quatre heures trois quarts, tout était fini.

O notre assistante dans le ciel, vous qui avez si bien compris votre charge, aidez, consolez, confortez toute cette Communauté que vous avez tant aimée, qui vous a tant aimée, afin qu'elle puisse dire aussi, en songeant à vous : Oh ! qu'on est heureux d'avoir une sainte entre Dieu et soi !

Parmi nous, l'effet de cette mort fut celui d'une retraite ; on se sentait apaisé et comme recueilli dans sa douleur ; on se taisait, et l'on parlait à Dieu seulement. — C'est comme un mystère qu'on sent et qu'on ne peut expliquer, disait une de nos Sœurs du voile blanc ; cette bonne Mère, qui se faisait si petite, elle remplissait toute la maison, quel vide ! — Une autre ajoutait : Cette mort afflige sans abattre ; c'est une tristesse qui élève en haut ; la Mère Marie-Anne, on ne la voit plus, mais on la sent, on marche, on agit avec elle, il semble qu'elle soulève l'âme. En effet, son souvenir n'était pas stérile ; il animait à la pratique de la vertu. — Je fais tout ce qu'elle m'a dit, et tout ce que j'avais tant de peine à vouloir de son vivant, disait une de ses novices.

Les enfants ne firent réellement qu'un cœur et qu'une âme avec nous en ces tristes jours. — Ce congé de Pâques, disait une d'elles, je l'avais bien dit : c'est trop long ; si les Mères allaient avoir de la peine, nous ne le saurions pas. — Ah ! ma Mère, disait une autre, pour vous envoyer une croix comme celle-là, il faut que le bon Dieu ait de grands desseins sur la maison. Certainement il veut vous bénir ; c'est notre pensée à toutes.

La mère d'une élève dont la sœur était novice avait fait dire une messe à Notre-Dame-des-Victoires le matin même de la mort de notre chère Mère ; elle y communia, et, comme elle demandait instamment la guérison de la malade à Notre-Seigneur, il lui sembla entendre : — Elle n'a plus besoin de tes prières, elle est là où elle sera plus utile à tes filles et à sa Communauté.

Le service avait été fixé au surlendemain, mardi 29 avril ; les deux chapelles des étrangers étaient remplies ; toutes les classes de la société s'y trouvaient réunies. Une pauvre famille bretonne y représentait les chers pauvres qu'elle avait tant aimés. L'absoute fut faite par le vénérable abbé Tresvaux, qui devait survivre si peu de temps à sa chère compatriote. Les larmes de tous et surtout de la Communauté, tenaient lieu de panégyrique.

On ne saurait dire combien notre perte fut vivement partagée par toutes les personnes qui connaissaient la Mère Marie-Anne, et combien nous reçûmes de visites, de lettres de condoléance. Son Eminence Monseigneur le cardinal Morlot, qui avait si bien su apprécier la Mère Marie-Anne à Issy, daigna venir dès le lendemain s'associer à notre douleur : — Prions, dit-il, pour cette bonne Mère quelques instants, quelques jours peut-être ; et puis recourons avec confiance à son intercession. — Le cardinal*** nous soutint avec l'énergique langage de la foi. Un autre prince de l'Eglise nous écrivait ces paroles vraiment apostoliques :

« C'est le Seigneur qui tue et qui vivifie : ayez bien confiance » et certitude qu'il n'a qu'amour et bon vouloir envers votre » chère maison dans les épreuves cruelles par lesquelles il la » fait passer. Il y a une vraie faveur à partager les vicissitudes » de l'Eglise de Dieu, et c'est une marque de tendresse privilé- » giée pour un institut particulier, quand le divin Maître l'asso-

» cie aux souffrances générales de la Religion. Offrez donc vos » sacrifices et vos larmes en union avec les ineffables gémisse- » ments de toute l'Eglise, et vous aurez, comme elle, votre jour » de consolation et de triomphe.

» Mille bénédictions à vous et à toutes vos Mères.

» L. E., Evêque de P***. »

SUPPLÉMENT

NOTICE

SUR LA

VIE DE LA MÈRE MARIE-JULIE

NÉE A PRAGUE (BOHÊME) EN 1801

Entrée dans le repos du Seigneur le 30 juin 1839.

Marie-Thérèse de Trauttenberg naquit à Prague en 1801; elle fut l'aînée d'une nombreuse famille, si promptement moissonnée qu'elle resta seule, toute jeune encore, pour consoler ses pieux parents. Bientôt elle se vit orpheline, quand elle n'avait encore que onze ans, et cependant déjà les leçons reçues de la vertueuse mère qu'elle pleura toute sa vie avaient fait une si profonde impression dans son âme, qu'elle vécut jusqu'à la fin de leur souvenir. Elle aimait à répéter cette parole remarquable de sa mère : « Souffrir est un bonheur quand on se dit : C'est la main du Seigneur qui me frappe, et quand on sait se soumettre à son bon plaisir. » Marie-Thérèse s'attacha à faire de cette parole sa devise pratique, et l'on pourrait résumer toute sa vie en ces deux mots : *Amour de la Croix; abandon à la volonté divine.*

Placée par son père chez une tante qui lui tint lieu de mère, Marie-Thérèse vit le monde et n'en fut point éblouie, bien qu'elle possédât tous les avantages qui, pour tant d'autres, sont des occasions de chute : extérieur à la fois noble et agréable, esprit cultivé,

manières distinguées, cœur sensible. « Je ne comprenais même pas dans ma simplicité, disait-elle plus tard, quel mal on pouvait faire dans le monde; et lorsque ma tante me parlait des dangers qu'y court une jeune personne, le respect et la confiance qu'elle m'inspirait me portaient seuls à la croire sur parole; c'était réellement un acte de foi très-soumis et très-aveugle de ma part. Hélas! ajoutait-elle dans sa pieuse exagération, tant de grâces dont Dieu m'avait prévenue ne rendent sans doute que plus abominable à ses yeux le temps de ma vie criminelle. Ce temps, qui certes n'eut rien de bien répréhensible ni devant Dieu ni moins encore devant les hommes, fut celui de son entrée à la cour du duc d'Anhalt-Cœthen comme dame d'honneur de la duchesse, à l'âge de vingt et un ans.

Cependant elle ne pouvait être placée à meilleure école, et nous verrons qu'elle y gagna bien plus qu'elle ne put y perdre. La duchesse régnante d'Anhalt-Cœthen n'était pas une femme ordinaire. Douée d'une force de caractère à toute épreuve, d'une pénétration d'esprit et d'une profondeur de vues peu communes, sur quelque théâtre que la Providence l'eût placée, elle y eût noblement figuré : c'était dans les rangs des saints qu'elle devait trouver sa vraie place. Jeune encore, les lumières de sa seule raison lui avaient découvert la fausseté des doctrines luthériennes. En vain l'avait-on entourée des plus savants ministres : l'édifice sans fondement de leur théologie et le début de la réforme semblaient à la princesse porter le cachet de l'erreur et du mensonge. « Je ne sais dans quelle communion est la vérité, leur disait-elle, mais je n'en trouve point les caractères dans la vôtre. » Amenée en France pour consulter au sujet de sa santé, elle y trouva, à vingt-cinq ans, la vie et l'illumination de l'âme. Dieu se servit pour cette conquête d'un saint et zélé jésuite, le Père Ronsin, que la duchesse eut l'occasion d'entendre dans notre chapelle, où la curiosité l'avait attirée à une cérémonie de profession religieuse, le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Elle abjura avec le duc d'Anhalt entre les mains de Monseigneur de Quélen, en 1825, et, de retour dans sa principauté, fit une déclaration franche et motivée de sa foi qui fit jeter les hauts cris à l'Allemagne protestante. Ses rapides progrès dans les plus hautes voies de la perfection étonneraient, si l'on ne savait ce que peut la grâce quand elle travaille sur une âme droite, généreuse et énergique, telle qu'était la duchesse d'Anhalt.

La vie de Mademoiselle de Trauttenberg à Cœthen, jusqu'à l'époque de la conversion de la duchesse, fut donc ce qu'elle appela le temps de ses grands égarements. Toutefois, si effectivement elle commença à prendre le goût du plaisir et de la toilette, si elle répondit un moment à des avances qui se devaient terminer par un mariage qui avait l'assentiment de son père, jamais elle ne commit de faute grave, jamais le flambeau de la foi ne souffrit la moindre éclipse en son âme, et, au milieu d'une cour protestante, jamais elle ne négligea aucune des pratiques de la Religion. Elle conserva surtout la plus tendre dévotion envers la sainte Vierge, qu'à l'exemple de sa grande patronne elle avait choisie d'une manière spéciale pour sa mère, au moment où elle avait perdu celle que sur la terre elle appelait de ce doux nom.

Mademoiselle de Trauttenberg avait reçu de la duchesse des témoignages d'un intérêt, d'une bonté vraiment maternels; mais la différence de religion avait mis d'abord quelque réserve dans sa confiance. Quand elle vit les princes rentrés dans le sein de l'Eglise, elle s'abandonna sans réserve aux conseils de la duchesse, qui daigna la traiter bientôt avec l'abandon réservé aux seuls amis. La convertie eut un tel ascendant sur la catholique d'ancienne date, qu'elles devinrent bientôt émules, non-seulement dans le chemin de la vertu, mais dans celui de la perfection. L'adieu au monde et à sa vanité, la renonciation à toute alliance du temps, l'amour des choses célestes furent d'autant plus remarquables en Mademoiselle de Trauttenberg, qu'elle se réglait sur un modèle plus accompli. La duchesse vivait dans le monde comme n'y vivant pas. Ses fêtes, ses plaisirs, ses honneurs lui étaient un objet de mépris et de pitié. Continuellement unie à Dieu, sa seule ambition était de sauver des âmes, à quelque prix que ce fût, fallût-il donner en échange sa propre vie.

Courant d'un pas presque égal à la recherche du souverain bien, Mademoiselle de Trauttenberg vit bientôt disparaître à ses yeux tout ce qui lui avait d'abord semblé si difficile de quitter, et comme elle ne voulut plus uniquement que Dieu, ce Dieu si bon à l'âme qui le cherche, répandit avec tant de profusion ses dons et ses délices dans son cœur, qu'elle conserva toujours un précieux souvenir de la chapelle de Cœthen, où elle avait joui de ces communications célestes qui faisaient chanter au roi prophète, dans l'allégresse de son âme : « Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! un jour passé au pied de vos autels vaut mieux que mille sous les

tentes des pécheurs. » « Que de grâces j'ai reçues, disait-elle, dans ce petit oratoire! C'est là que Dieu m'a fait comprendre ce qu'il est, ce qu'il mérite, ce que je suis moi-même : mon néant, ma malice; et je ne connais pas de bonheur comparable. »

Bientôt cependant Mademoiselle de Trauttenberg s'ouvrit à la duchesse, comme à la confidente de toutes ses pensées, de l'attrait puissant qui la portait à se consacrer à Dieu. Sa vocation, examinée et éprouvée par le Révérend Père Beckx, dont la sainteté égalait la prudence, fut jugée venir réellement de Dieu. La duchesse, aux approches de la séparation, éprouva un vrai déchirement de cœur, et cela se conçoit : Mademoiselle de Trauttenberg n'était-elle pas en quelque sorte sa fille, selon la grâce? Cependant elle voulut faire sans balancer ce sacrifice qui allait la priver de la seule personne capable d'entrer dans ses pieuses vues, de comprendre et de partager ses peines et ses plaisirs. Les couvents de Bohême, ceux de l'Allemagne catholique même ne remplissant pas le but de Mademoiselle de Trauttenberg, elle avait résolu de s'expatrier et de passer en France. Madame la comtesse de Caumont-Galitzin, en relation avec la duchesse d'Anhalt depuis sa conversion, s'étant arrêtée à Cœthen en revenant de Berlin, accepta avec joie la demande qui lui fut faite de conduire à Paris et de remettre sous la direction du Père Ronsin la jeune dame d'honneur. La duchesse accompagna nos voyageuses pendant plusieurs milles, et dit enfin le dernier adieu à Mademoiselle de Trauttenberg. Cette séparation fut le seul sacrifice dont celle-ci ressentit l'amertume, les autres ne lui paraissant pas en mériter le nom. Elle le fit cependant si généreusement, qu'elle avoua dans la suite que jamais son affection pour cette seconde mère, à qui elle avait de si grandes obligations, ne lui avait fait jeter un regard en arrière et ne lui avait donné la plus légère distraction. Si quelquefois pourtant son cœur voulait se plaindre : *Dieu l'a voulu, Dieu le veut encore,* se disait-elle, et tout en elle se soumettait à cet argument.

Une lettre de la duchesse à notre Révérende Mère Sophie avait prévenu l'arrivée de notre voyageuse : « Madame de Caumont, écrivait-elle, qui aimerait à obliger le monde entier, se charge, guidée par son bon cœur, d'une de mes dames d'honneur qui veut entrer en Religion à Paris. Cette jeune personne est charmante et sera une véritable acquisition pour le couvent que Dieu lui assignera. Je la remets entre les mains du Père Ronsin, qui, comme je l'espère, guidera son choix. Si elle est destinée pour la volière du bon Dieu,

je vous recommande bien cette chère enfant; si elle n'était qu'un oiseau de passage dans le fond du jardin (1), je vous la recommande encore.

» C'est une âme pleine d'énergie et de ferveur que Dieu semble avoir destinée dès son enfance à vivre de la vie des élus, mais qu'il n'a pu attraper qu'après l'avoir laissée essayer du monde. Elle en est plus que rassasiée. Je ne lui ai parlé que fort peu de la volière du bon Dieu, dans la crainte d'influencer son choix. Si vous la mettez pour quelque temps en retraite, elle pourra se décider convenablement. La perte que je fais est très-grande; cependant j'ai presque de l'orgueil de voir que le bon Dieu a bien voulu attirer à Lui une personne qui me tenait de si près. Pour moi, je prends un peu le mal du pays en voyant partir ces dames pour la rue de Sèvres, car c'est ma patrie spirituelle, donc la seule véritable. Que j'aimerais à vous revoir, ma Mère! la chère chapelle, la sainte Vierge dans sa niche, etc., mais j'ai les fers aux pieds. »

Mademoiselle de Trauttenberg fit donc à son arrivée une retraite de dix jours, durant laquelle Dieu lui fit connaître qu'il l'appelait dans la maison qui déjà lui avait donné asile; et, le 21 novembre, fête de la Présentation, elle fit, à l'âge de vingt-huit ans, les premiers pas dans la carrière religieuse. Elle changea alors son nom de Thérèse en celui de Marie-Julie, nom qu'elle n'eût pas choisi elle-même, mais qui lui fut désigné comme étant celui d'une personne qui devait lui être doublement chère et comme amie et comme guide spirituel, puisque c'était celui de la duchesse d'Anhalt. Celle-ci, qui nous portait un intérêt si bienveillant, nous témoigna combien elle était heureuse de la détermination qu'avait prise Mademoiselle de Trauttenberg.

« Dieu, en plaçant cette jeune personne dans votre maison et sous vos auspices, écrivait-elle, le 8 octobre, à notre Révérende Mère Sophie, m'avait réservé une bien sainte joie. M'étant défendu d'influencer en rien la détermination de cette chère enfant, je me bornais à attendre le choix que Dieu inspirerait à cette âme bien faite pour lui être consacrée, avec la disposition intérieure de m'en réjouir, quel qu'il puisse être. La voilà fixée d'après mon cœur à moi; et votre lettre, ma digne Mère, me prouve qu'il est fait aussi d'après le vôtre. J'ai dit le *Te Deum*, après avoir lu les lettres, dans la ferme espérance que la nouvelle sœur fera son salut chez vous,

(1) Là, une petite maison isolée était consacrée aux retraites.

Mesdames, et sera un sujet digne de la maison qui l'a reçue avec tant de bienveillance. Il est inutile de vous recommander encore cet oisillon, je vois que votre charité pourvoirait à tout, si même le cœur ne vous y portait pas, par la conviction que Notre-Seigneur a mené cette affaire. Oui, ma Mère, c'est Jésus et Marie qui ont poussé, poussé si bien cette dame, qu'enfin elle s'est vue captive du saint Amour et est allée prendre son doux esclavage dans un lieu bien cher, bien béni, par ceux qui l'y ont conduite par les chemins de la grâce. Vous avez un sujet excellent dans cette Sœur; c'est une âme pleine de cette énergie chrétienne nécessaire pour savoir persister et résister, jointe à l'intime conviction que l'obéissance est le fondement de toute vertu; avec cela, c'est vraiment une âme solitaire qui aime le dénûment absolu, qui franchira toutes les barrières qui pourraient s'élever entre elle et Dieu. »

On ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la duchesse n'avait point chargé les couleurs sous lesquelles elle avait peint l'énergique caractère de la nouvelle Sœur. L'unique résolution de sa retraite avait été « de tendre à l'union la plus intime avec Dieu par le sacrifice prompt et généreux de ses goûts, de ses répugnances, par la mortification infatigable de l'esprit, du cœur et des sens. » On la vit marcher vers ce but avec une assiduité qu'aucun contre-temps ne put interrompre ni ralentir, et nous n'exagérerons point quand nous dirons que, dès les premiers jours de son entrée au noviciat, proposée comme un modèle de ponctualité, de ferveur, d'humilité et d'obéissance, elle surpassa toutes celles qui l'avaient précédée et déconcerta l'ardente volonté de celles qui, entrant aussi dans la lice, s'efforçaient vainement de se mesurer avec elle. Son exemple eut l'avantage d'exciter une sainte émulation de générosité et de ferveur dans le noviciat, plus nombreux alors qu'il n'avait été depuis longtemps; mais on peut dire que dans ces pieuses luttes, l'œil attentif et l'esprit recueilli de la Sœur Marie-Julie lui faisait toujours découvrir le moyen de surpasser les autres. Sa ponctualité était telle, que si Dieu l'eût voulu récompenser par les miracles qu'il daigna quelquefois accorder à la fidélité des premiers modèles de la vie monastique, nous n'en eussions été nullement étonnées.

Mais l'une de nos règles qu'observait plus inviolablement, dès les premiers jours, la nouvelle postulante, était celle du *silence*, qu'elle regardait comme un moyen indispensable pour arriver au recueillement et à l'union intime avec Dieu; sa vie ne fut dès lors qu'une oraison continuelle. Elle faisait les actions les plus ordinaires en

elles-mêmes avec une ferveur d'esprit qui devait attirer les regards des anges et de Dieu lui-même, comme ceux de ses Sœurs. Elle se portait aux exercices extérieurs enjoints aux novices, comme balayer, servir à la cuisine, avec le même empressement, le même soin qu'elle avait coutume d'apporter à la prière et à l'oraison. Elle introduisit bientôt parmi les novices l'usage de faire à haute voix l'offrande de ces exercices à Dieu. Sa formule ordinaire était celle-ci : *Divin Cœur de Jésus, Cœur immaculé de Marie, je vous offre cette action en esprit d'humilité, de reconnaissance et de pénitence, pour votre amour et pour votre plus grande gloire; faites, mon Dieu, que je vous plaise;* et l'expression qui accompagnait ces paroles faisait assez connaître de quel cœur enflammé elles partaient. A la chapelle, il était facile de voir quelle nouvelle activité prenait ce feu divin par la présence du Dieu qu'elle cherchait tout le jour avec tant de soin. Son attitude, l'expression de son visage suffisaient pour recueillir celles qui l'apercevaient. Elle paraissait alors, en quelque sorte, privée de l'usage de ses sens; tout ce qui se passait autour d'elle lui devenait étranger, et la simple parole ne suffisait souvent pas pour la tirer de ce profond recueillement. La récitation de l'office divin faisait ses délices; tout s'animait en elle lorsqu'elle remplissait ce saint exercice; le son de sa voix, le respect et l'exactitude qu'elle apportait aux cérémonies trahissaient le pieux secret de son cœur. On eût réellement pu croire, en la voyant, en l'entendant, que pour elle le Dieu caché sur nos autels s'était rendu visible. La doxologie qui termine chaque psaume à la louange de la Sainte-Trinité et l'inclination vers le Saint-Sacrement qui l'accompagne, semblait être pour elle le signal d'un redoublement d'attention et de ferveur qui se peignait dans son maintien et dans ses regards, qu'elle portait alors vers le tabernacle; aussi la plupart des élèves, qui ne la connaissaient encore que de vue, avaient-elles l'habitude de la désigner par cette circonlocution : *La Sainte qui prie avec tant de ferveur.*

Entourée de personnes de bonne volonté qui toutes désiraient sincèrement parvenir à la perfection de leur état, mais qui toutes cependant n'étaient pas encore près du but, la Sœur Julie avait le bon esprit de ne se point choquer de leurs défauts, de ne se point scandaliser de leurs chutes. La personne qui lui avait été donnée pour guide et pour conseillère s'étant une fois laissée aller un peu à la vivacité de son naturel, notre Mère craignit que la nouvelle postulante en fût étonnée, et lui demanda ce qu'elle pensait de

l'action de la Mère N***, qui d'ailleurs avait réparé sa faute presque aussi promptement qu'elle l'avait commise : « Je n'en suis point surprise, répondit-elle, et ma confiance en elle n'en est pas diminuée; ces petits oublis entretiennent l'humilité et sont, je crois, nécessaires à la mort de l'amour-propre. »

La Sœur Julie n'était pas moins redevable de cette sage manière de juger à la rectitude de son esprit qu'aux prudents avis qu'avait eu soin de lui donner sa première maîtresse des novices, la duchesse d'Anhalt. Il faut citer ses propres paroles, car nous ne croyons pas qu'on puisse trouver mieux ailleurs en fait d'intelligence de la vie religieuse; c'est plus que de la spiritualité telle quelle, c'est du génie, et pour le fond et pour la forme : « On dit, lui avait-elle écrit à son arrivée en France, que les couvents, pour ceux qui y vivent, sont l'antichambre du ciel. Sans vouloir en douter aucunement, je vous prie toujours de penser que ce ciel est cependant habité par des hommes, et non par de purs esprits; il faut donc y savoir supporter les fautes d'autrui. Dieu permet toujours, jusque dans les communautés les mieux réglées, de ces petites misères humaines qui quelquefois semblent pénibles à endurer de telle ou telle personne. Comme vous avez un peu d'exigence en fait de perfection, prenez garde de ne point prendre de l'éloignement pour l'une ou pour l'autre de vos compagnes. Quand on se voit journellement, cela arrive très-facilement, et c'est un des plus grands maux des communautés qui en attire une foule d'autres. Jamais d'amitié particulière; soyez prévenante, douce, cordiale, soumise à toutes, sans préférence visible, et si vous voulez faire des exceptions, que ce soit à l'égard de celles qui vous sont le moins agréables. Pour en venir là, marchez sur votre cœur en toute rencontre, et rappelez-vous, quand le cas vous paraît difficile, pourquoi vous êtes entrée en Religion. Tuez la nature pour naître à la grâce et vous y soutenir constamment.

» Lorsque vous entrerez en Religion, continue-t-elle, dites avec saint Louis de Gonzague : *C'est ici le lieu de mon repos, j'y demeurerai puisque je l'ai choisi.* Soyez alors résolue à endurer toutes les peines d'esprit et de corps que Dieu voudra vous envoyer comme autant de grâces. Croyez, ma chère Sœur, que vous n'avez besoin, en fait d'être vivants, que de votre Supérieure et de votre Confesseur : le reste est superfluité et vanité. Retranchez, retranchez, ma chère Sœur; ce qui restera sera juste ce qu'il faut pour le ciel. Ayez une confiance sans bornes dans votre Supérieure; si même Dieu per-

mettait qu'elle fût rude envers vous, ne vous laissez jamais aller au moindre murmure; et si d'autres vous en donnent l'exemple, retirez-vous dans les sacrés Cœurs, imitez Marguerite-Marie. Rien ne saurait autant déplaire à Jésus que l'insubordination d'esprit envers les supérieurs : cela renverse toute une maison. Soyez donc obéissante jusqu'au plus haut point; il est impossible pour une Religieuse d'exagérer dans la pratique de cette vertu, que le Fils de Dieu a le plus aimée et le plus cultivée. Tenez-vous toujours renfermée dans votre bassesse, comme la dernière de vos Sœurs, et croyez que la vanité est la peste des communautés, qui attire positivement sur elles la malédiction du Ciel. Ne pensez jamais à vous que pour vous humilier. Formez aussi le ferme propos de ne pas vous occuper de ce que font vos Sœurs en fait de perfection; travaillez à la vôtre les premières années avec une telle assiduité, que le temps vous manque pour réfléchir sur ce qui se passe autour de vous : ce que je vous dis là est important. Si le diable vient vous faire visite, je vous conseille de le recevoir fort cavalièrement, de vous moquer de lui, et de lui donner, s'il s'arrête malgré cela, un rude coup de pied : toutes ses tentatives ne sont que vapeur. Quand vous serez en Religion, vous aurez encore des tentations, peut-être sur le choix de votre état; cela doit être pour donner plus de mérite; cependant, il ne faut pas s'arrêter à de pareilles niaiseries. Croyez que vous ne serez à l'abri des difficultés que par la stricte obéissance, l'amour de la Croix et une oraison continuelle, pour vous maintenir dans l'unité. Le complot contre l'âme de chacun de nous est si grand, qu'on ne peut le vaincre que par ces moyens, qui sont ceux dont se servit notre Sauveur pour notre exemple. La vie du couvent ne vous garantira pas seule des obstacles, mais elle vous offrira les moyens les plus efficaces pour résister. Que rien ne vous fatigue, ne vous rebute, ne vous étonne pour l'amour de Dieu. Si le grand nombre le délaisse, que les communautés au moins le consolent, voilà leur belle vocation.

» Oui, Dieu a permis et a voulu les couvents, pour être en possession d'âmes qui le consolent des indignités que le monde commet journellement, et en qui brillent la pureté de la foi, la sainte espérance qui foule aux pieds la terre pour jouir de Dieu au ciel, et le pur amour. Rien n'est donc plus déplorable que la tiédeur, le relâchement, l'attache en de petites choses, dans une personne qui lui est consacrée. La manière lente avec laquelle plusieurs s'acquittent de leur tâche envers Dieu et le prochain est intolérable en

elle-même; tant plus on voit ses négligences, tant plus il faut se donner les éperons pour être alerte au service de Dieu. La grâce d'être appelée à la vie religieuse surpasse toutes les autres grâces. Pourquoi? Parce qu'elle isole l'homme, le mettant en tête à tête avec son Créateur. Il vous a choisie entre mille pour lui tenir compagnie; tremblez de laisser approcher un objet en tiers dans cette sainte compagnie, ce serait un outrage à la majesté divine. Ceci ne peut sembler sévère qu'aux personnes qui ne savent distinguer la chair de l'esprit. La chair n'est que pourriture; l'esprit, éternité. Aucun objet ne doit occuper spécialement la pensée d'une âme religieuse, sinon Dieu et toujours Dieu. Il est beau et bon, quelquefois nécessaire, même aussi pour des femmes, de parler, d'écrire des choses divines; il le faut faire sans scrupule, mais toujours l'âme doit préférer de s'entretenir seule à seule avec son Créateur. Voilà la source d'où découlent tout savoir, tout amour, toute persévérance : la VÉRITÉ, enfin. Un fruit que l'on retire encore dans cette voie, c'est que la dévotion acquiert un caractère mâle, ce qui est décidément nécessaire, puisque surtout les femmes penchent à ce petit genre de dévotion qui occupe, varie, amuse l'imagination, et finit par fatiguer et ennuyer toute la personne, comme un estomac se trouverait fort mal de ne recevoir que bonbons et confitures. Le christianisme, en donnant à l'âme une flexibilité merveilleuse par l'humilité, l'empreint et exige d'elle, en même temps, une énergie héroïque. Un chrétien doit mourir tous les jours, c'est-à-dire à la nature, à lui-même, à ses proches, à ses goûts, et encore terrasser le diable; il faut être de fer, ma chère Sœur, et jamais nous ne serons tels, si nous n'arrachons courageusement du cœur tout ce qui pourrait nous rendre mous. »

Ces avis mâles et énergiques étaient suivis avec une résolution si déterminée, que la Sœur Julie courait aux devoirs les plus pénibles à la nature avec la même facilité que tant d'autres se trouvent entraînés vers le plaisir.

Bientôt une croix pesante allait mettre à l'épreuve et trouver dignes du Dieu du Calvaire et la noble maîtresse des novices et son élève. Au mois d'août 1830 mourut le duc d'Anhalt. Cette mort replaçait Cœthen, à peine illuminé des splendeurs catholiques, sous le gouvernement d'un prince protestant. La duchesse fut héroïque : « Dieu l'a voulu, écrivait-elle après le récit de la mort édifiante du duc, voilà ma consolation. Je suis absolument seule au monde... Il me semble voir un champ plein de croix...

Que Dieu m'utilise, voilà tout ce que je demande de sa miséricorde. Que ce soit par ma vie ou par ma mort, je suis résignée à tout! » Le peuple s'étant révolté et ayant crié : *Mort aux catholiques, vive le protestantisme*, la duchesse donne les détails de ces scènes auxquelles il lui fallut céder en quittant le pays et ajoute : « Que le bon Dieu est bon! Ah! la belle croix! C'est aujourd'hui l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre). Pour moi, je suis très-joyeuse et calme; tout cela ne m'étonne pas, et Dieu me donne des forces corporelles qui me promettent encore des secousses. Je donnerai bientôt signe de vie, s'il en reste. La Sœur Julie ne doit point s'affliger pour Cœthen. Recommandez la commune à Dieu. Je vous en supplie, priez toutes. Pauvre Cœthen! C'est une douleur à classer dans celles que Notre-Seigneur ressentit en considérant Jérusalem. »

La Sœur Julie sentit vivement cette affliction; elle aimait la duchesse comme une mère, Cœthen comme sa patrie spirituelle; mais elle ne faillit pas devant l'épreuve, et l'offrit généreusement à Dieu, le priant d'accepter son sacrifice pour le maintien de cette même foi que lui-même avait si miraculeusement plantée à Cœthen, au milieu du protestantisme; et pour la duchesse, dont la vie était brisée vers la trentième année de son âge.

Le Dieu qui de la même main blesse et guérit ses élus, choisit le moment de cette épreuve pour verser avec profusion dans l'âme de la fervente novice les richesses et les consolations dont son divin Cœur est la source, en attendant la part d'amertumes qu'il lui réservait dans une miséricorde incomparablement plus libérale encore. Déjà, à l'école de la duchesse d'Anhalt, elle avait appris à connaître le Cœur de Jésus; mais, cette fois, elle fut admise à lui consacrer par un vœu spécial son corps, son âme, ses pensées, ses actions, ses affections et tout elle-même. Cet engagement si saint fut dans la suite son soutien et sa force dans les rudes épreuves par lesquelles la fit passer le Dieu jaloux. Le dévouement de la Sœur Julie au sacré Cœur prit tous les jours de nouveaux accroissements; elle ne commençait pas une action, n'adressait pas une prière à Dieu qu'elle ne l'eût, pour ainsi dire, couverte des mérites de ce divin Cœur. « Oh! que je voudrais donc, nous disait-elle souvent, n'agir plus qu'*avec* Lui, *en* Lui, *par* Lui! » — « C'en est fait, écrivait-elle, j'ai choisi pour mon partage l'amour du Cœur de mon Jésus; je ne veux plus employer mon *esprit* qu'à le connaître, mes *forces* qu'à le servir, et mon cœur qu'à l'aimer d'un amour *pur* sans mélange, *ardent* sans refroidissement, *continuel* sans interrup-

tion, *consumant*, qui détruise tout ce qui peut exciter sa jalousie; toujours *souffrant* pour jouir éternellement; toujours *croissant* pour répondre à l'amour qu'il me porte. O Cœur de Jésus, qui vous jetez dans le mien pour l'attirer vers le ciel, faites que mon amour pour vous purifie toutes mes intentions, surnaturalise toutes mes actions, et me fasse mener une vie toute spirituelle et toute céleste, comme doit être celle d'une persévérante et amoureuse pénitente. »

Son amour et ses pensées étaient sans cesse dirigées vers ce divin Cœur, l'objet de toutes ses affections; elle lut et relut la vie de Marguerite-Marie, où tout parlait à son cœur, parce que tout y faisait connaître celui de Jésus. « J'aime bien la vie de sainte Thérèse, disait-elle, mais il y manque quelque chose, c'est le sacré Cœur. » Elle s'estimait heureuse de vivre dans le temps auquel cette dévotion avait été manifestée aux fidèles, et l'objet ordinaire de ses prières était son accroissement et sa propagation dans tout le monde chrétien. Voulait-on la faire parler en récréation, voir son visage s'animer pendant le travail, il suffisait de lui dire un mot du sacré Cœur, de chanter quelque cantique à son honneur. Tout ce qui touche sa gloire semblait lui être devenu personnel. Parlait-on des progrès de cette dévotion dans quelque ville ou communauté, on était sûr que ce sujet avait réveillé son attention, ordinairement attachée à Dieu lorsque la conversation roulait sur quelque sujet profane. Elle voyait avec une singulière joie le zèle de quelques-unes de ses Sœurs pour honorer le sacré Cœur, et leur en témoignait sa reconnaissance comme si elles l'eussent obligée personnellement. Fidèle à lui consacrer et le premier vendredi de chaque mois et celui de chaque semaine, elle ne manquait pas alors de demander à faire l'heure sainte, pratique dont elle s'acquittait avec tant de ferveur, que ses Sœurs s'estimaient doublement heureuses lorsqu'elle leur était accordée de concert avec elle, certaines que l'ardeur de son amour suppléerait à la froideur de leurs prières. Lorsque cette faveur était refusée à la Sœur Marie-Julie, ses résolutions nous apprennent que loin d'en perdre le mérite, son humilité et ses désirs semblaient le doubler : « Je m'unirai en esprit, écrivait-elle, à celles de mes Sœurs à qui l'on accordera les pratiques de dévotion qui me seront refusées, et je me réjouirai de voir le Cœur de Notre-Seigneur mieux servi par elles qu'il ne l'eût été par moi. » Qu'il nous suffise enfin de dire, pour donner une idée de son dévouement à ce divin Cœur, qu'il fut constamment et pour ainsi parler à toute heure l'unique objet de ses pensées, et

que l'étude de ses vertus devint le principe de toutes celles qu'elle cultiva avec tant de soin.

Il y avait à peine un mois que la Sœur Julie avait pris l'habit religieux quand éclata la révolution de juillet 1830. Cet événement et les suites qu'on en pouvait craindre, loin de l'ébranler, parurent au contraire la confirmer dans sa vocation, et elle fut l'une des plus ardentes à entrer dans le projet formé alors par ses Sœurs du noviciat de prévenir le temps de leur profession et de s'engager secrètement, avec la permission de la Supérieure, par des vœux conditionnels. Cette révolution avait décidé à transporter le noviciat à Corbeil, près de Paris. Bien que la sœur Julie se fût des longtemps habituée à se construire une profonde solitude au fond de son cœur, et que partant elle sût se trouver seule avec son Dieu, elle regarda comme une grâce de choix la disposition de la Providence qui lui permit de passer dans une retraite si entière les premières années de sa vie religieuse. Il fallut cependant qu'elle achetât cet immense avantage par un sacrifice bien pénible à un cœur fervent comme le sien, celui de la fréquente communion, au moins jusqu'à l'époque où l'on pût avoir une chapelle domestique; mais bien que la Sœur Julie ressentît vivement la privation de la nourriture céleste, l'esprit de foi dont elle était animée lui faisait encore tirer avantage de cette épreuve : « De même qu'il y aurait présomption, disait-elle quelquefois à celles qui lui témoignaient aussi la faim spirituelle de leur cœur, à se priver volontairement des secours extérieurs, ne serait-ce pas véritablement ingratitude que de se plaindre lorsque Dieu veut se communiquer à nos âmes d'une manière qui certainement nous est plus avantageuse, puisque c'est celle qu'il a choisie pour nous? Les solitaires étaient probablement plus saints que nous ne le sommes, ajoutait-elle en riant; cependant combien d'entr'eux ne communiaient qu'une fois l'année? Enfin nous ne voyons pas, nous ne sentons pas Dieu, il est sûr; cependant comme ses grâces abondent ici! »

Lorsque la réserve eut été accordée à la petite colonie de Corbeil, ce fut par de fréquentes visites et par une union plus étroite encore à Jésus caché dans le Sacrement de son amour, que la Sœur Marie-Julie se dédommagea de l'exil où avait vécu son cœur loin de cet aimable Maître. Jésus à nous et pour nous seules dans cette solitude méritait bien sans doute des hommages plus assidus. Pour lui témoigner le désir que ressentaient tous les cœurs de pouvoir passer à ses pieds et les jours et les nuits, il fut convenu

qu'au moins d'heure en heure deux ou trois députées demeureraient, au nom de toutes, cinq minutes seulement en adoration. La Sœur Julie était une des plus exactes à remplir cet engagement; mais comme elle n'avait pour mesurer le temps d'autre guide que sa ferveur, il arriva souvent que ses cinq minutes se prolongèrent l'espace d'une demi-heure, d'un quart d'heure au moins. Envieuses de sa ferveur, ses compagnes la respectaient cependant et n'avaient pas le courage de la tirer d'un lieu où elle se trouvait si bien; mais l'une d'elles lui ayant un jour montré le chemin qu'avait parcouru la montre durant ses *cinq* minutes, elle entra en grand scrupule et pria qu'on voulût bien désormais l'avertir au temps prescrit, « aimant mieux mille fois, disait-elle, ne faire même que trois minutes d'adoration par obéissance qu'une demi-heure par sa propre volonté. » Comme on avait ses cinq minutes pour tenir compagnie à Jésus dans son sacrement, on avait aussi sa semaine pour reposer la nuit dans la chambre attenante à la chapelle, faveur que la Sœur Julie savait apprécier; mais nous pouvons bien affirmer que dans le combat qui s'élevait alors entre sa ferveur et son obéissance, celle-ci, comme dans toute autre occasion, demeurait toujours victorieuse, et que, si son cœur était fortement tenté de veiller, sa volonté finissait par se rendre au conseil donné de s'efforcer de dormir.

Nous pourrions suivre la Sœur Julie dans le détail de tous ses exercices de piété, et partout nous aurions à la montrer aussi fidèle, aussi fervente; mais c'était surtout dans la pratique des solides vertus, de l'obéissance, de l'humilité, de la mortification, qu'elle faisait consister son amour pour Dieu. Un mot, un signe des supérieurs suffisait pour rompre sa volonté, pour imposer silence à ses plus fortes répugnances.

L'amiable gaieté et la bonne grâce avec lesquelles on la voyait se prêter en récréation à des jeux qui n'étaient plus de son âge ou qui s'accordaient peu avec la gravité naturelle de son caractère, provenaient du même esprit d'obéissance et de la disposition intérieure de soumission à la volonté de Dieu qui faisait son étude favorite : « Avouez, lui disait un jour une de ses Sœurs, que vous aimeriez mieux une bonne demi-heure d'oraison. — Distinguons, lui répondit-elle en souriant : l'oraison en elle-même est sans contredit un exercice préférable, mais actuellement je fais la volonté de Dieu; que peut-il y avoir de meilleur? Oh! l'abandon à toutes les dispositions de la Providence, dans les petites comme dans les

grandes occasions, à chaque heure, à chaque instant du jour, ajouta-t-elle, la bonne, la sainte, la sûre voie! » Elle y marchait si constamment par la ponctuelle observation des moindres règles, des moindres inspirations de la grâce, que jamais elle ne s'en écarta sciemment en quoi que ce pût être. Elle eût plutôt employé un quart d'heure à chercher la personne chargée de la direction des novices que de faire un pas, de dire une parole, de prêter ou de recevoir le moindre objet sans permission.

Son âge et les connaissances qu'elle avait acquises eussent pu sans doute lui servir de prétexte pour se dispenser des études auxquelles s'étaient appliquées ses compagnes; cependant jamais elle ne fit la moindre demande sur ce sujet, et elle employa constamment, dans une occupation si onéreuse pour elle, le temps assigné pour y vaquer. Comme elle était excellente musicienne, on ne voulut pas qu'elle négligeât un talent qui pouvait être utile auprès des élèves; le désir qui lui fut témoigné lui parut un ordre, et chaque jour elle consacra un temps réglé à l'étude de la musique. Celles qui savaient combien la grâce avait changé ses goûts, combien ces études curieuses et ces arts d'agrément qu'elle avait autrefois cultivés avec tant d'ardeur lui semblaient alors de puériles passe-temps, pouvaient seules apprécier le mérite qu'elle acquérait en s'y livrant avec tant d'exactitude et d'application. Toutefois, si l'obéissance l'obligeait à dérober ainsi à Dieu quelques parties d'un temps qu'elle eût voulu lui consacrer exclusivement, on peut bien dire que la ferveur avec laquelle ses moindres actions étaient dirigées vers Dieu en faisait autant d'actes du plus parfait amour.

L'obéissance et l'humilité sont compagnes, et nous ne saurions dire en laquelle de ces deux vertus excellait le plus notre chère Sœur. « Je me réjouirai dans les humiliations, écrivait-elle; je rechercherai les personnes par lesquelles Dieu me les envoie; je prierai pour elles; je m'efforcerai d'obtenir, par une continuelle abnégation de moi-même, par une mortification constante en toutes choses et par la méditation fréquente des humiliations de Jésus-Christ, le *désir du mépris.* » On ne pouvait, en effet, lui faire de plus grand plaisir que de lui donner un avertissement; l'effusion de cœur avec laquelle on était reçu, la reconnaissance, la joie qu'elle exprimait, eussent engagé à renouveler souvent ces *témoignages d'amitié,* ainsi qu'elle les appelait; mais quelque examen qu'on pût faire de sa conduite, il n'était guère possible de la re-

prendre que pour des excès de vertu ou pour de simples imperfections indépendantes de sa volonté.

Elle avait un instinct de mortification qui lui enseignait l'art de se gêner en toutes choses, et c'était par un sentiment de pénitence tout humble qu'elle menait cette vie si dure aux sens, si douce à l'âme. La Maîtresse des novices lui reprochant un jour, faute d'autre grief, sa précipitation à s'emparer de toutes les occasions d'obliger, au préjudice de ses Sœurs, qui, avec autant de zèle, savaient se montrer moins empressées : « Non, certes, répondit la Sœur Julie, je ne suis ni ne voudrais paraître plus fervente que les autres; mais les occasions de souffrir et de se mortifier sont un droit que je réclame, car ma vie du monde ayant été si différente de celle de mes Sœurs, telle action qui n'est pour elles qu'une pratique méritoire est pour moi d'étroite obligation, puisque, quelque chose que je fasse, toujours je resterai fort au-dessous du devoir. »

Attentive et prévenante pour les autres, elle ne pouvait souffrir qu'on s'imposât pour elle la moindre gêne. Une Sœur du voile blanc ayant eu l'attention de balayer sa cellule et de la mettre en ordre, la Sœur Julie, tout en la remerciant, la supplia de ne jamais recommencer pareille besogne : « Eh! suis-je donc venue ici pour me faire servir, lui dit-elle, et ne devrais-je pas plutôt être la servante de toutes? »

Quelque temps après son entrée au noviciat, la Sœur Julie apprit la perte de sa fortune : ce fut pour sa délicatesse une sensible épreuve, et pour son humilité un véritable triomphe : « Quelle charge pour la maison! dit-elle à l'une de nous; je ne serai jamais bonne à rien. Quelle qu'eût été ma dot, elle n'eût point dédommagé de ma nullité, et je n'ai même pas la consolation de l'offrir. » Certes, la communauté se fût trouvée heureuse d'acheter au poids de l'or un sujet tel que la Sœur Julie; aussi notre Mère, à qui elle avoua sa peine, lui défendit-elle non-seulement d'en parler à personne, mais encore d'y penser elle-même et surtout de s'en attrister. Quelques jours après, ayant obtenu la permission de dîner par aumône : « Oh! quelle consolation j'ai éprouvée en faisant cette pratique, dit-elle à l'une de ses Sœurs qui connaissait sa position : mon cœur jouissait en pensant que cet acte, qui paraissait être un exercice d'humilité, était pour moi l'exacte vérité. C'est tous les jours que je reçois ainsi l'aumône : pour la nourriture, pour le vêtement, pour tout enfin; aussi n'ai-je pu m'empêcher de sourire

en recevant votre don : vous, au moins, vous saviez ce que vous faisiez. Pourquoi ne puis-je le faire connaître à tout le monde? il ne me faut rien moins que l'obéissance pour me résoudre à garder le silence. » Les occasions de s'humilier étaient en effet pour la Sœur Julie une bonne fortune qu'elle accueillait avec un saint empressement, ainsi qu'elle en avait pris la résolution : « Je me montrerai, écrivait-elle, aussi maladroite, aussi ignorante et imparfaite que je le suis en effet, embrassant franchemsnt et sans réflexion chacune des humiliations, contradictions, mortifications et mépris qui se présenteront... Qui les mérite mieux que moi? » L'amour-propre ainsi maltraité n'était plus qu'un faible ennemi pour la Sœur Julie : une élévation de cœur vers Dieu l'avait bientôt terrassé, quand il voulait relever la tête. Elle avait d'ailleurs pris le moyen le plus infaillible de le mettre aux abois, celui de le découvrir. Une pensée de vanité s'était à peine présentée à son esprit qu'elle en avait fait l'aveu public, quelque humiliant qu'il pût être. Elle évitait jusqu'aux approches de ce subtil ennemi, et conseillait aux autres la même circonspection. Quelqu'un lui ayant un jour fait un récit plaisant, se disposait à en divertir la communauté : « Contentons-nous d'en avoir ri ensemble, lui dit-elle; le monde nous a quittées, quittons aussi son langage; il y a toujours un secret amour-propre qui trouve moyen de se mêler aux plus innocentes railleries. »

Enfin, généreusement déterminée à pratiquer sans relâche le renoncement que prescrit Notre-Seigneur à ceux qui veulent marcher à sa suite, elle apportait sur cet article une si sévère exactitude, qu'elle arrivait d'ordinaire à la fin de la journée sans avoir à se reprocher non-seulement une parole, mais un seul regard inutile; et si sa ferveur lui fit embrasser comme permises certaines mortifications que lui eussent sans doute interdites ses Supérieures, nous devons lui rendre la justice de faire observer que Dieu ne permit pas qu'elle soupçonnât seulement leur désaveu, car l'obéissance fut toujours à ses yeux la première des vertus.

La Sœur Julie s'était ensevelie avec joie dans la solitude de Corbeil; elle la quitta avec soumission lorsqu'après deux ans la volonté des Supérieurs rappela le noviciat à Paris (1832). Si l'on en excepte le soin de la sacristie, les charges qui furent alors confiées à notre excellente Sœur ne lui parurent être agréables que par l'occasion qu'elle y trouva de contrarier pleinement ses goûts. Surveiller les élèves durant les études de musique et en récréation, les accom-

pagner au parloir et donner des leçons de piano, telles furent ses occupations journalières; le soin, l'exactitude qu'elle y apporta malgré ses répugnances furent exemplaires. A peine le premier son de la cloche qui l'appelait à l'un de ces exercices s'était-il fait entendre, qu'elle se trouvait au lieu indiqué.

On ne saurait dire les industries de son zèle pour allumer dans l'âme des enfants sa dévotion favorite envers le sacré Cœur et envers la sainte Vierge; et telle était la bénédiction que Dieu répandait sur son zèle, que ses exhortations ne demeuraient jamais sans fruits. Un pareil succès accompagnait ses paroles au parloir, où tous respectaient sa vertu et lui rendaient hommage. Rien n'était plus édifiant que la manière dont elle s'acquittait de ses fonctions de sacristine. La foi, le respect et l'amour se lisaient dans tous ses mouvements lorsqu'elle approchait de l'autel, et la seule vue de la Sœur Julie préparant la messe ou balayant le sanctuaire suffisait pour réveiller la ferveur dans le cœur de celles qui jetaient alors les yeux sur elle. Mais fidèle à exaucer l'ardente prière qu'elle lui faisait depuis si longtemps de changer pour elle en amertumes les satisfactions même les plus innocentes de la vie, Dieu savait lui faire trouver là aussi mille occasions de pratiquer la vertu. Le ménage n'étant pas positivement son côté brillant, les occasions de la reprendre renaissaient fréquemment. La Sœur Julie écoutait tout avec humilité, promettait de mieux faire, et à la première occasion ne réussissait souvent pas mieux. Une fois entr'autres qu'il s'agissait de porter le Saint-Sacrement à une malade, la Sœur Julie, qui conduisait la marche, comprit, on ne sait comment, qu'on lui avait recommandé de passer par un endroit qu'encombraient tous les ustensiles de l'infirmerie. Elle s'était fait répéter deux fois l'explication étrange, et il lui fallut faire taire son jugement pour s'acquitter d'une pareille commission : « Vous me pardonnerez, mon Dieu, se disait-elle en chemin, si je vous fais traverser un lieu si peu convenable, mais j'obéis. » L'ecclésiastique qui portait le Saint-Sacrement et la sacristine ne manquèrent pas au retour de lui témoigner leur surprise, et l'humiliation la plus complète fut la récompense d'un acte d'obéissance pour lequel il ne lui avait rien moins fallu sacrifier que les répugnances de son bon sens. « Oh! l'heureuse journée! dit-elle le soir en racontant cette aventure à l'une de ses Sœurs; toute ma crainte est de n'être pas assez reconnaissante envers le Cœur de Jésus, qui m'a ménagé ce trésor. Il me semble, ajouta-t-elle, que le vrai moyen de se procurer souvent

de semblables biens est de les recevoir avec empressement et dilatation de cœur, en dépit de la nature et de tout son cortége. »

Cette douceur inaltérable et cette profonde humilité opéraient quelquefois des prodiges. Une novice, violemment tentée d'abandonner sa vocation, se résolut, ne voulant pas demander elle-même son congé, de forcer au moins à le lui donner en refusant opiniâtrement d'obéir. Dieu, à qui cette âme était chère, permit qu'elle fît son essai près de la Sœur Julie. Celle-ci l'ayant avertie deux ou trois fois avec la plus grande douceur, qu'il lui semblait que le service de la sacristie demandait qu'elle fît telles et telles choses, et n'ayant reçu pour toute réponse que le silence et l'inaction, se chargea elle-même des fonctions de la sœur N.... Ce ne fut point assez encore : au moment de la récréation, elle alla se jeter aux pieds de la coupable et lui demanda si humblement pardon *du ton sévère et désagréable avec lequel elle s'était permis de lui commander*, que celle-ci, confuse, reconnut son tort et vit bientôt se dissiper la terrible tentation qui l'avait assaillie.

La tendre dévotion qu'on connaissait à la Sœur Julie pouvait quelquefois donner lieu de croire qu'elle négligeait pour la satisfaire les devoirs de sa charge ; à peine lui en avait-on fait la réflexion, qu'elle se montrait disposée à se priver même des exercices de piété que lui permettait la règle. Mais c'était peu pour elle que cette fidélité à recueillir les moindres occasions que lui offrait la Providence de contrarier ses inclinations les plus légitimes, son cœur généreux ne soupirait qu'après les peines et les souffrances. Le désir ardent qu'elle éprouvait de se punir et de venger son Dieu du temps qu'elle avait perdu sans l'aimer, lui inspirait une haine d'elle-même qui eût été à l'excès si l'obéissance ne fût venue mettre des bornes aux pieuses rigueurs que lui inspiraient ses regrets. Jamais elle ne trouvait qu'on lui accordât assez de pénitences et de mortifications ; et la manière dont elle s'acquittait de celles qui lui étaient permises eût dû être propre à la consoler des refus qu'elle essuyait. Pour se dédommager, elle courait, on peut le dire, avec avidité au devant de ce qu'il y avait de plus pénible et de plus rebutant en chaque chose, comme elle avait fait avec tant de constance et d'assiduité pendant son noviciat. Oh ! que je comprends bien sainte Thérèse lorsqu'elle s'écriait : *Ou souffrir, ou mourir*, et sainte Madeleine de Pazzi, qui eût voulu *toujours souffrir*, disait-elle quelquefois. Mais consentir à vivre sans souffrance me paraît impossible, sans une grâce forte qui me fasse tou-

cher au doigt la volonté de Dieu dans cette privation. Les supérieurs ne pouvant consentir à lui accorder toutes les pénitences qu'aurait si volontiers embrassées sa ferveur, elle s'adressa à Dieu lui-même, le conjurant que si l'insatiable désir qu'elle ressentait de s'immoler comme une victime de pénitence venait de lui, il daignât lui en fournir lui-même les moyens. Cette prière, faite dans la plénitude de son cœur, était déjà en partie exaucée par l'état de peine où la réduisait la seule pensée qu'elle ne faisait rien qui répondît à l'amour que lui avait témoigné Notre-Seigneur dans sa Passion : c'était comme la flèche aiguë qui demeurait sans cesse au milieu de son cœur. Mais Dieu se préparait à combler pleinement ses vœux, en la soumettant à la plus rude des épreuves par lesquelles il puisse faire passer un cœur qui l'aime. Les mortifications corporelles lui était refusées, du moins dans la mesure qui eût contenté son amour, Dieu y suppléa par des peines intérieures de tous genres, et elle put se rappeler alors la prédiction que lui avait faite la duchesse d'Anhalt, à l'époque de sa profession, sur le nouveau genre de noviciat que Dieu lui réservait. Les paroles éclairées de cette grande âme se vérifièrent textuellement en la Mère Marie-Julie.

« Le noviciat qui vous semble si indulgent, ma chère Sœur, sera suivi d'un autre noviciat que Dieu se réserve pour chaque âme qu'il aime. C'est alors que vous allez être traitée sévèrement, Dieu nous attaquant toujours par l'endroit sensible. Cette opération de la grâce ôte à la nature cet aiguillon de sensibilité venant de l'amour-propre qui nous fait souffrir faussement; oui, faussement, puisque l'immortification en est la cause; le trouble, l'ennui et l'abattement, les suites nécessaires. Les croix méritoires sont à distinguer de celles que notre propre misère nous attire fautivement; aussi la vraie croix ne décourage-t-elle pas l'âme : non, elle l'élève, lui apprend qu'elle est forte, qu'elle est chrétienne. Tout en la sentant, en l'appréciant, en l'envisageant, cette croix, il semble qu'elle diminue, puisque, plus nous nous y attachons avec pleine joie, plus elle devient douce et légère. Gardez-vous de traîner la croix que la grâce vous accordera; tâchez toujours de la saisir, de la porter comme en triomphe, car c'est elle qui est le signal de la défaite de l'ennemi de Dieu. Notre-Seigneur, qui jamais ne nous quitte quand nous sommes au combat pour Lui, laisse si peu de désirs et de sensibilité naturelle dans les fortes épreuves, que les personnes non spirituelles portent toujours le

jugement que les âmes unies à Dieu sont mortes à tous les sentiments du cœur. Oh! qu'elles se trompent! Ce sont ces morts-là qui sont les vivants, puisqu'ils vivent de la vie de leur divin modèle, ne s'attristant et ne se réjouissant que des choses éternelles, laissant régler à la Providence ce qui paraît lugubre.

» Quand Dieu aura humilié votre âme, quand il l'aura dépouillée de tout ce fatras de sentiments, de douceurs spirituelles, enfin des bonbons du noviciat chrétien, il daignera vous mener dans le désert. Il s'y trouvera, mais vous ne le verrez et ne le comprendrez pas. Cela vous semblera rude; eh bien! voilà les délices, puisque là vous apprendrez à faire les armes. Votre petitesse, votre néant vous frapperont, et tout à côté les magnifiques destinées de l'âme chrétienne, la beauté qu'elle peut acquérir, la gloire qu'elle prépare à Dieu tout en se la préparant à elle-même. Interdite de votre bassesse comme de votre haute destinée, ce désert, qui semble si rude, disparaîtra, puisque la soif de Dieu ne vous permettra plus de désirs, et vous vous écrierez : Tout est désert sans Dieu, mais tout est paradis pour et en Dieu. »

Ce temps auquel la Mère Julie devait suivre son Dieu dans le désert sans le voir, sans le comprendre, ne tarda pas à arriver; l'épreuve dura trois ans et fut des plus pénibles. Cette grâce forte qu'elle désirait pour voir la volonté divine dans la privation des souffrances lui fut différée, ou plutôt Dieu permit que, d'un côté, ses désirs s'enflammassent toujours de plus en plus pour la Croix, et que, de l'autre, de profondes ténèbres lui dérobassent toute vue sensible de foi, tout sentiment des choses célestes capable de la soutenir dans la pratique de l'obéissance. Il lui sembla que Dieu exigeait au moins d'elle que, sans se rebuter, elle continuât à demander, à l'exemple de Louis de Gonzague, des austérités qu'elle savait ne lui devoir pas être accordées, dans la pensée que l'humiliation du refus suppléerait à l'accomplissement de la pénitence. Cette persévérance, dont on ne comprenait pas le motif et que ses résolutions expliquèrent enfin, parut naturellement venir d'une attache trop forte à ses idées et lui attira bien des humiliations. Résolue de se soumettre, à quelque prix que ce fût, il lui semblait par moments que cette volonté même l'abandonnait, tellement tout se soulevait en elle contre l'obéissance aux ordres de ses Supérieurs.

A ces angoisses se joignaient habituellement les pensées les plus justes sur le mérite de l'obéissance, qui ne servaient qu'à augmenter ses peines; ses répugnances lui semblaient des résistances for-

melles; et toutes ses actions, autant d'infractions de son vœu. L'incertitude, la crainte et le trouble venaient continuellement l'assiéger dans toutes les démarches où l'obéissance ne s'était pas formellement prononcée et qui étaient susceptibles d'interprétations : « J'appelle l'Esprit-Saint à mon aide, disait-elle, j'invoque Marie, j'ai recours au sacré Cœur, et mes ténèbres, loin de se dissiper, semblent s'augmenter. Je n'ai qu'un désir, celui de plaire à Dieu par la pratique de l'obéissance, et non-seulement il m'est impossible de discerner ce qui est le plus parfait, mais je ne vois pas même ce qui est strictement nécessaire au salut. »

Bientôt les tentations les plus désolantes vinrent se joindre à un état déjà si pénible. Elle ne pouvait plus se mettre en oraison sans que mille pensées déchirantes pour un cœur qui aime, mais sans le sentir et sans le croire, vinssent l'assaillir. Il lui semblait alors qu'il lui était impossible d'aimer un Dieu qui n'avait pour elle que sévérité, et qui, en lui retirant son amour, ne voulait pas lui permettre de souffrir au moins pour Lui. De furieux sentiments d'aversion s'élevaient, dans son âme si aimante, pour tout ce qui l'entourait : pour ses Supérieurs, pour toute espèce de bien, pour Dieu lui-même. Toutes les angoisses du désespoir jointes à une horreur d'elle-même, si inexplicable qu'elle eût préféré la rencontre des monstres les plus hideux à la vue qui lui était donnée de son intérieur, la réduisirent à un tel état, que l'on peut dire avec vérité que les larmes étaient devenues sa nourriture habituelle et le jour et la nuit. Elles coulaient et au souvenir des fautes qu'elle croyait lui avoir attiré l'inimitié de son Dieu et à la vue des âmes qui se perdaient loin de ce Dieu d'amour, et au penser même de la fidélité de ses compagnes, comparée à sa propre ingratitude. Le jour de la fête du Sacré-Cœur, l'une de ses Sœurs l'entretenant des grâces que Notre-Seigneur se plaît à répandre dans cette grande solennité : « Oui, lui dit-elle, mais pour qui sont-elles réservées, ces abondantes bénédictions? pour les âmes généreuses; » et ses pleurs achevèrent sa pensée.

Le Père Ronsin, qui avait toute sa confiance, lui apportait encore quelques consolations par ses conseils, au commencement de cette épreuve; mais par une conduite de la Providence qui doubla les mérites de la pauvre affligée, ce secours, qui paraissait lui être alors si utile, lui fut aussi enlevé, le Père Ronsin ayant été envoyé à Toulouse en 1834. Elle accepta cette nouvelle croix avec sa force de volonté accoutumée et même avec une secrète joie; elle y trou-

vait une occasion de se soumettre au bon plaisir de Dieu et de lui offrir ce qu'on pourrait appeler la moëlle des sacrifices qu'il exige des cœurs qui l'aiment : celui de leurs affections même les plus légitimes. Ce bien au-dessus de tous les biens, Dieu seul, avait longtemps excité les désirs les plus ardents du Scœur de la œur Julie, dans le temps où elle marchait à la splendeur des clartés célestes ; pour être alors caché à ses yeux, elle ne l'en cherchait pas avec moins d'empressement, et elle se trouva heureuse de n'avoir plus en effet d'autre appui que son Dieu : « Je tiens au Père Ronsin, écrivait-elle, par les liens les plus indissolubles de la reconnaissance ; il est mon Père, c'est tout dire ; mais je ne l'aime que parce que le Seigneur lui-même me l'a donné, et mon cœur bénit Dieu du sacrifice qu'il m'offre l'occasion de lui faire. S'il veut bien être notre tout en toutes choses, qu'avons-nous à désirer ? Et d'ailleurs, combien n'y a-t-il pas d'illusion dans l'appui qu'on cherche auprès des créatures, quelque spirituels qu'en paraissent les motifs ! Heureux donc quand, abandonné de tout ce qui est cher, trompé, froissé dans ses affections, on peut comprendre par expérience qu'il n'y a, de quelque côté qu'on se tourne sur la terre, que vanité et vide de cœur ; heureux et mille fois heureux lorsque Dieu met l'âme dans l'impossibilité de chercher hors de Lui son soutien et sa consolation. »

Durant tout ce temps d'orages intérieurs, sa vertu ne s'était pas démentie un instant : toujours même exactitude à la règle, au silence ; même assiduité à ces exercices de piété qui étaient devenus pour elle si amers ; empressement plus vif encore pour les offices les plus bas de la maison, que l'horreur qu'elle avait conçue d'elle-même lui faisait trouver trop honorables encore. Quant à l'obéissance, c'était l'ardent désir qu'elle avait de s'y conformer jusque dans ses moindres pensées qui la consumait en quelque sorte et qui doublait ses peines.

Enfin arriva le temps des miséricordes, où, comme elle le disait dans son humilité, Dieu daigna l'éclairer sur ce qu'elle appelait ses longues infidélités ; car bien loin de penser qu'elle eût été éprouvée, elle ne trouva jamais dans le souvenir de ses peines qu'un sujet de confusion et de regrets ; elle l'appelait le temps de sa rébellion et le croyait complètement perdu pour le ciel, auquel il avait fourni de si abondantes palmes.

Dieu, qui dispose toutes choses pour le bien de ses élus, se servit de cette longue épreuve pour faire passer par le creuset et pour

perdre entièrement dans sa propre estime une âme qu'il voulait élever à la pureté de son amour : voilà ce qui semble évident; mais laissons parler encore une fois sa première maîtresse des novices, l'énergique duchesse d'Anhalt; nous verrons ce qu'elle pensait des chutes apparentes de son élève, qui ne lui avait pas caché son état; les conseils qu'elle lui donne pour se relever pourront être utiles à plus d'une âme :

« Eh bien, ma bonne Sœur, vous avez donc bien combattu; vous avez expérimenté les tentations du propre sens? La tête de Bohème a formé opposition pour faire de grandes enjambées saintes à sa façon. J'avais bien vu votre trouble dans votre avant-dernière lettre, cela me peinait sans m'inquiéter; il faut livrer bataille, et ces petites défaites nous font un bien immense. Spéculativement, nous savons que tout ce qui nous met le trouble dans l'âme ne peut venir de Celui qui est le Dieu de la paix; mais, dans l'occasion, nous attribuons le trouble que nous éprouvons à toutes sortes de belles raisons; ceci est pour l'ordinaire une embûche du diable. La stricte obéissance, en nous délivrant d'une certaine nécessité de réflexion, nous procure la paix la plus assurée; tant plus l'obéissance est prompte, pure, j'aimerais dire innocente, tant moins nous y mettons de propre pensée; nous obéissons, voilà l'unique réflexion pratique qui exclut, il me semble, toute autre idée. Le plus ou le moins en bonnes œuvres, jeûnes, rigueurs, n'est en soi-même que bien peu de chose, si l'assaisonnement de l'obéissance manque, notre propre volonté entachant tout ce que nous entreprenons. Oui, je vais plus loin, et je dis que presque toujours nous ferons des bévues ; un faux zèle nous emporte, puis tout à coup nous quitte, et nous laisse une aridité, une tiédeur et une langueur qui deviennent fort souvent bien périlleux. Voilà la grande difficulté pour les gens du monde qui veulent vivre saintement; l'obéissance absolue étant rarement praticable, ils sont à tâtonner et à se balancer entre ces difficultés. Pour vous, chère Sœur, vous êtes comme un enfant que l'on berce, et c'est l'obéissance qui forme le berceau; laissez-vous aller à ses mouvements, et, sans aucun doute, vous arriverez sans difficulté au port.

» Je n'aime pas que vous me parliez avec ce ton d'inquiétude de *l'immense temps que vous avez absolument perdu par cette rébellion intérieure*, vous vous jetteriez de cette manière dans un nouveau trouble. Rappelez-vous de saint Louis de Gonzague, qui conseille une fois pour toutes, quand on a fait une chute, de se relever sans

regarder en arrière, puisque c'est là perdre du temps. Ma chère amie, nous sommes tous faibles, aveugles et misérables : le bon Dieu le sait mieux que nous, c'est pour cela qu'il nous pardonne après l'humiliation. Vous avez votre tête de Bohême qui aime à scruter les choses et à les tourner et retourner de tous côtés. Par là, vous donnez aisément prise au diable, qui vous jette des scrupules et toute espèce de niaiseries pareilles dans l'esprit; il faut mépriser cela : une bonne et franche confession, l'accomplissement de la pénitence indiquée, et puis marcher de gaieté de cœur, voilà comme il faut faire ; les soldats pensifs se laissent abattre par un petit échec, au lieu que ceux qui sont d'une humeur riante réparent bientôt l'accident survenu. C'est une des grandes sciences et des preuves de la réelle sainteté, de posséder ce fond de gaieté dont nous avons si fortement besoin pour vaincre ce triste monde en nous et notre chétive personne. Les meilleures volontés font naufrage dans le découragement, qui ne leur viendrait pas si elles s'étaient étudiées à se conserver l'humble gaieté, car les saints sont gais, puisqu'ils sont humbles, puisqu'ils savent que le juste même tombe sept fois par jour! Enfin, ma chère Sœur, bannissez tout trouble de votre esprit; en toute rencontre, dites-vous : Dieu m'aime et je l'aime; la sainte Vierge est ma patronne; mon bon ange est mon guide : j'aime, je veux marcher et j'arriverai. »

La Sœur Julie lut et relut tant de fois cette excellente lettre, que les lambeaux seuls nous en sont restés; et elle en mit si ponctuellement les avis en pratique, qu'il se fit un changement remarquable dans toute sa personne : l'air de paix et de sérénité qui avait autrefois brillé sur son front remplaça bientôt cette tristesse profonde qui la consumait; sa ferveur pratique sembla redoubler encore. Bientôt elle allait être conviée aux joies éternelles; mais le divin Maître, qui place la vraie gloire de ses élus dans leur ressemblance avec Celui qui fut sur la terre l'homme de douleurs, non content d'avoir employé le pinceau pour tracer son image dans cette âme choisie, voulut, pour l'y graver plus profondément, mettre en œuvre le burin et le ciseau. La sainte allégresse avec laquelle la Sœur Julie accueillit cette dernière épreuve ne laissa aucun lieu de douter que ses désirs ardents de la Croix et des souffrances ne fussent un don de Celui qui se plut à les satisfaire si libéralement.

La Mère Julie ressentait depuis quelque temps un mal de genou qui, sans lui causer de grandes douleurs, ne laissait point de la

gêner. Fidèle à son plan d'obéissance, elle en avait parlé et avait scrupuleusement suivi l'ordre qui lui avait été enjoint de ne plus prier qu'assise. Bientôt elle ressentit dans la jambe une douleur plus aiguë accompagnée d'enflure, et l'on commença à craindre une décomposition du sang. On la contraignit de rester quelque temps à l'infirmerie, et lorsqu'on lui permit de marcher de nouveau, elle ne laissa pas de suivre un régime particulier. Elle profita de cet intervalle pour faire sa dernière retraite annuelle. « Jamais, disait-elle, aucune retraite ne fut accompagnée de tant de grâces, d'un calme, d'une paix si parfaite. Je m'y suis confirmée dans cette pensée qui m'avait occupée durant la précédente, que tout ce que Dieu demandait de moi se réduisait à ce *oui* du cœur, prononcé sans raisonnement, qui doit soumettre à Dieu toutes mes pensées, toutes mes démarches. Je n'avais pas encore bien compris toute l'étendue de cet acquiescement : le Cœur de Jésus m'en donna une intelligence claire, et je vis, comme jamais je ne l'avais fait, que là était pour moi toute la perfection. Il me sembla qu'en même temps que la lumière brillait à mes yeux, je recevais la grâce pour agir. » Ses résolutions se terminent par cette prière qui prouvait assez la fermeté de sa détermination à obéir : « Je vous supplie, ô Jésus, mon bon Maître, et vous, Marie, ma tendre Mère, de me laisser plutôt faire des fautes qui m'attirent du *mépris* et des *humiliations*, que de permettre que je *raisonne une seule fois*. » — « J'eus occasion, durant cette retraite, disait-elle encore, d'expérimenter combien quelquefois Dieu supplée abondamment aux secours extérieurs, lorsque lui-même juge à propos de nous en priver. Une indisposition de notre Mère m'empêcha de lui parler, et je ne vis le Père Varin qu'une seule fois pour me confesser ; mais je ne sentis le besoin que de mon Dieu, je ne désirais que Lui, que sa grâce, et par l'entremise de Marie, ma Mère, je la reçus abondamment. »

Quelques mois encore, et la Mère Julie, dont la conversation était depuis longtemps dans le ciel, allait jouir de la vue de Celui dont la contemplation fait le rassasiement des élus. Toutefois, dans son abandon, jamais elle n'arrêtait ses pensées sur ce terme qui faisait toute sa joie, que pour s'y préparer : un désir lui eût semblé une infidélité. Contente du degré de gloire que Dieu lui préparait, sa seule ambition était d'accomplir la volonté de ce divin Maître, soit par sa vie, soit par sa mort. Avant de placer sur son front la couronne des vainqueurs, le Cœur de Jésus lui préparait encore

de longues et cruelles souffrances, et l'occasion de répéter, au milieu de toutes les répugnances de la nature, ce *oui* dont elle avait résolu de faire l'unique cri de son cœur.

Son mal de jambe fit des progrès, et ce fut à l'infirmerie qu'elle passa la plus grande partie des vacances de 1837. Cette solitude, qui lui offrait la facilité de satisfaire son esprit d'oraison, lui fut fort agréable. Peu de temps après, l'ouverture de la tumeur qui s'était formée à sa jambe fut jugée nécessaire. Il y avait longtemps qu'elle l'avait pensé, mais sans en vouloir rien dire : « Dieu m'a fait la grâce de lui abandonner mon âme, répondit-elle à une personne qui lui reprochait de ne s'en être pas expliquée plus tôt, pourquoi ne lui abandonnerais-je pas mon corps avec une pareille sécurité? C'est à Dieu seul qu'il appartient de me guérir, et c'est en Lui seul que je mets ma confiance : que sa volonté se fasse, car pour moi, je n'ai pas même un désir. »

Dès son entrée à l'infirmerie, la Sœur Marie-Julie avait réglé son temps de manière à l'utiliser et à ne rien perdre pour son âme, malgré la privation des secours extérieurs que lui imposait son état. La récitation de l'office divin, l'oraison, la lecture de piété, le chapelet, la visite spirituelle au Saint-Sacrement, eurent leurs heures marquées. Elle avait soin de s'unir aussi au saint Sacrifice, auquel il ne lui était pas possible d'assister, et à tous les exercices de communauté qu'il lui était possible de remplir de loin. Dès que la cloche sonnait pour la prière du soir, elle la commençait tout haut pour les autres malades, et ne manquait pas de leur lire le point de méditation pour le lendemain. Le reste de la journée était consacré au travail manuel. « Notre vocation est la vie active, disait-elle; mais à l'infirmerie, ne pouvant plus rien pour le prochain, souffrir et prier sont les seuls moyens de nous acquitter de nos obligations : une Religieuse malade ne doit pas l'être comme les gens du monde. »

Toutes les compagnes de la Sœur Julie qui eurent le bonheur de faire quelque séjour à l'infirmerie pendant qu'elle y fut retenue regardèrent cette disposition de la Providence comme une grâce spéciale : son exemple leur apprenait ce qu'elles auraient à faire lorsqu'elles se trouveraient dans la même position; ses entretiens les animaient, les édifiaient : « Mon indisposition, en la compagnie de cette excellente Sœur, m'a valu une retraite, disait l'une d'elles; je saurai maintenant comment il me faudra prier, employer mon temps, souffrir et attendre la mort. »

La condescendance de la Mère Julie n'était pas moins admirable que sa ferveur : elle était la première à abréger les exercices de piété qui se faisaient en commun, lorsqu'elle pouvait penser que quelques-unes de ses Sœurs en seraient fatiguées. Venait-on lui rendre visite, elle ne faisait point difficulté de se prêter à la conversation, sur quelque sujet qu'elle roulât, bien qu'elle eût plusieurs fois avoué à quelques personnes que tout discours étranger à Dieu lui était à charge.

Cependant le mal augmentait; les médecins, appelés en consultation, décidèrent qu'il fallait rouvrir la première plaie de notre malade et en établir une seconde. On ne lui cacha point que le mal était grave, et que peut-être il en faudrait venir à l'amputation. A cette nouvelle, Dieu, pour accroître le mérite de la Sœur Julie, permit qu'à un sentiment intime de joie se mêlassent cependant toutes les répugnances de la nature.

Cette première opération fut des plus douloureuses : la jambe de notre chère malade fut ouverte jusqu'au talon. Des pansements pénibles vinrent chaque jour renouveler son supplice, et la pierre infernale fut plusieurs fois appliquée sur cette plaie vive qu'on se vit obligé de rétablir six fois dans la suite. Il n'y eut pas chez elle la moindre ostentation de courage; bien au contraire. « Je crie de toutes mes forces pendant l'opération, disait-elle; d'abord par obéissance : on m'a engagée à ne pas me contraindre; puis aussi par manque d'énergie. Mais ma faiblesse m'est précieuse : je vois ce que je puis pour Dieu, et ma lâcheté me donne occasion de m'humilier. » Quoi qu'elle en dît, les médecins eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer sa force morale et la joie toute surnaturelle qui brillait sur son visage pendant leurs longues et cruelles séances. Lorsqu'ils avaient terminé leurs fonctions près d'elle, elle les remerciait dans les termes les plus affectueux, leur promettait d'acquitter sa reconnaissance par ses prières, faisait mille excuses de son peu de courage, du mal que pouvaient faire ses cris aux personnes présentes, priait surtout qu'on n'en tînt aucun compte, que l'on ne prît aucun ménagement. « Je ne crois pas guérir, ajoutait-elle; mais lors même que je serais assurée que les plus rudes opérations me seraient funestes, je ne voudrais pas les éviter : vivre et mourir par obéissance, voilà mon seul désir. » Les jours où elle avait subi quelqu'une de ces opérations étaient pour elle des jours de fête. Son amour pour les souffrances, augmenté par la possession d'un trésor qu'elle avait tant désiré, la rendait alors

si éloquente et si persuasive, que près d'elle on croyait comprendre aussi la sublime science de la Croix. Elle n'aimait point qu'on parût la plaindre : « Qu'est-ce que cela, disait-elle, auprès de ce que Notre-Seigneur a enduré pour nous? et n'est-ce pas Lui encore qui souffre en nous et avec nous? Privées de son secours, de quoi serions-nous capables? » C'était, en effet, le crucifix en main et les yeux attachés sur l'image du sacré Cœur, qu'elle s'offrait d'ordinaire au genre de martyre que Dieu lui avait réservé dans son amour. Le Vendredi-Saint ayant été choisi pour lui faire subir une opération plus longue et plus douloureuse que celles qui avaient précédé, elle ne put contenir les élans de sa reconnaissance : « Voyez donc quelle grâce, disait-elle : souffrir avec le Cœur de Jésus, et le jour auquel il s'est livré pour moi à la mort! »

Depuis, l'état de notre malade ne fit qu'empirer : elle perdit l'appétit et les forces, et souffrit presque continuellement de la tête et de l'estomac. La mort était l'objet de ses désirs, ou plutôt, elle entrevoyait ses approches avec tant de bonheur, qu'elle croyait devoir s'interdire tout souhait, comme contraire au parfait détachement; elle ne fut donc pas effrayée lorsqu'elle s'aperçut du caractère que prenait son mal. La croix, comme on le voit, n'avait pas manqué jusque-là à la Sœur Julie,et la Sœur Julie n'avait pas manqué à la croix; Dieu lui en préparait une nouvelle encore. On pourrait dire que pendant plusieurs mois elle avait en quelque sorte triomphé au milieu des souffrances; elle les ressentait sans doute, et si vivement, que la seule annonce du médecin la bouleversait, disait-elle; mais elle les aimait, elle les accueillait, elle surabondait de joie dans les douleurs, et son cœur s'écriait au milieu de leurs atteintes : *Encore plus, Seigneur, encore plus!* Quelque temps avant la consommation de son sacrifice, Dieu, qui voulait augmenter ses mérites et achever de la purifier sur la terre, changea entièrement cette disposition et la fit entrer dans ce délaissement de tout secours sensible que voulut bien éprouver Celui qui prit sur Lui toutes nos infirmités, lorsqu'il s'écria sur la croix : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* Les craintes, les tristesses, l'ennui, les appréhensions de tout genre vinrent sans relâche assaillir son âme; et tout étant devenu répugnance pour elle, lui offrit matière à sacrifice. Invariablement attachée, durant cette tempête, à ce *oui* d'abandon qui devait être pour elle l'ancre du salut, elle ne recula pas d'une ligne devant l'ennemi : « Je ne suis plus en état de suivre une seule pensée dans l'oraison, disait-elle,

mais avec la grâce, je dirai toujours *oui* sans raisonner, ni pour le soin de mon corps, ni pour celui de mon âme. Je me livre à la miséricorde de Dieu, et, forte des prières que l'on voudra bien faire pour moi, j'accepte la mort; je la veux si Dieu le veut, sans aucun désir d'en retarder ou d'en accélérer l'approche. » Aussi, quelqu'un lui ayant parlé du ciel pour ranimer son courage: « Hélas! dit-elle, ma lâcheté me ferait par moments trop désirer la mort, ou le démon me la ferait trop appréhender. Je ne veux que m'abandonner et dire sans relâche, pour aussi longtemps que Dieu le voudra, ce *oui* de cœur que je lui ai promis. »

Notre-Seigneur, pour la soutenir visiblement, permit qu'alors la sainte Communion lui fût apportée deux fois la semaine; la vivacité de sa foi lui fit comprendre combien était digne de sa reconnaissance cette conduite de Dieu sur elle : « Que vous êtes donc bon, Seigneur, disait-elle; tandis que mon cœur ne désirait que vous, vous paraissiez vous éloigner de moi, et maintenant qu'il est comme mort et devenu incapable d'aimer, vous accourez à lui sans qu'il puisse ni jouir de vos visites ni vous rendre l'honneur et l'amour que vous méritez. Ah! soyez-en éternellement béni, et que votre volonté continue à s'accomplir en moi, sur moi et par moi. »

La communauté résolut alors de faire violence au Ciel pour obtenir la guérison de notre chère malade. Une neuvaine fut commencée avec la plus vive confiance : on s'adressait à Marie! La Mère Julie ayant su le désir de notre Mère, s'y unit de bon cœur: « Quelle grâce que tant de prières, disait-elle; ah! le bon Dieu voit mes besoins, et il veut bien inspirer à mes Sœurs la pensée de venir à mon secours. Je ne désire ni la mort ni la vie; si Dieu veut me guérir, je le prie de me donner le degré de confiance nécessaire pour n'y mettre point d'obstacle. » Mais Dieu était trop glorifié par ses souffrances pour les lui enlever, et désirait trop ardemment de s'unir à jamais cette belle âme pour la rendre à la terre. Le Père Varin, assez ordinairement bon prophète, lui avait d'ailleurs prédit, en lui portant la sainte Communion au commencement de la neuvaine, que Dieu, qui la considérait d'un œil de complaisance dans l'état où sa main l'avait réduite, ne se rendrait point aux instances de ses Sœurs, et qu'elle ne devait se préparer qu'à souffrir encore et à mourir. La première neuvaine adressée à Marie pour le soulagement du corps n'ayant été suivie d'aucun effet, on résolut d'avoir recours au *Cœur de Jésus*, pour obtenir les dernières grâces dont avait besoin notre malade pour achever son

pèlerinage dans la paix et dans la joie des saints. Elle en reçut la proposition avec bonheur et avec reconnaissance. La dévotion au sacré Cœur était son attrait par excellence; jamais, pendant sa vie, ainsi qu'on l'a vu, elle n'aurait commencé la moindre action sans entrer spirituellement dans ce divin sanctuaire : y terminer ses jours et s'y endormir dans la paix était le plus vif de ses désirs et la douce image que lui présentait la mort. Elle avait même fait placer sous ses yeux une peinture de ce divin Cœur, dans lequel s'était réfugiée une colombe; au bas étaient tracés ces mots : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* « C'est là à présent toute ma méditation, toutes mes prières, toutes mes demandes, disait-elle; ou plutôt, comme l'âme et le corps sont devenus incapables de toute action, un regard vers ce Cœur lui dit que je veux être la colombe cachée dans cette plaie. » La Sœur Julie recueillit en effet les plus grandes faveurs de cette neuvaine : sa joie, son calme et sa paix reparurent, et elle attendit avec tranquillité, sans oser le désirer, le jour qui devait la mettre en possession du souverain bien. On avait pensé que peut-être Dieu daignerait l'appeler à Lui le jour de la fête du Sacré-Cœur; sa récompense fut différée une semaine encore; mais ce fut ce jour-là même qu'elle eut le bonheur de recevoir ses derniers sacrements dans une paix et dans une joie que redoublait encore la sainteté du jour que Notre-Seigneur avait choisi pour lui donner cette dernière preuve d'amour. Ses souffrances et sa résignation ne firent que croître durant les huit jours qu'elle vécut encore. « Oh! ma Mère, si Notre-Seigneur voulait vous couronner pour l'octave du Sacré-Cœur! ce sera justement la fête de saint Pierre, qui ne saurait fermer le ciel à pareil jour, » lui disait une de ses Sœurs. Cette idée parut la remplir de consolation : « Mais non, dit-elle, il ne faut rien désirer que la volonté de Dieu; cependant, au ciel, on aime Dieu sans crainte d'inconstance, et l'on est certain de ne plus l'offenser! » Quatre jours avant sa mort, une religieuse lui ayant dit qu'elle allait entrer en retraite, la Mère Julie sourit, et, levant les yeux au ciel : « Pour moi, je vais à Dieu, à Dieu, à Dieu; je crois que nous ne nous reverrons plus. »

Dans l'abattement où elle se trouvait, son plus doux plaisir était d'entendre parler de Celui qui possédait son cœur. « Parlez-moi donc de Dieu, disait-elle à une bonne Sœur infirmière qui l'approchait souvent. — Mais, ma Mère, vous savez que je ne sais rien dire. — Oh! vous saurez bien toujours répéter quelque oraison

jaculatoire au sacré Cœur, cela me fait tant de bien! et dans ma position, on est si incapable de toute pensée comme de toute prière articulée. — Eh bien, ma Mère, demandez donc pour moi à Notre-Seigneur la grâce de pouvoir dire aux malades quelques mots de piété, car j'en ai le plus grand désir; mais je ne sais pourquoi, je n'ose le faire. » La Mère Julie le promit, et le lendemain, après la sainte Communion qu'elle avait eu le bonheur de faire, elle dit à la Sœur Euphémie : « Je vous ai recommandée à Dieu de tout mon cœur. » Depuis, la bonne Sœur, d'ailleurs enhardie par les demandes de notre malade, lui suggéra de temps en temps quelques courtes aspirations; et comme elle lui répétait la parole de saint Augustin : *O feu qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais! ô charité qui êtes mon Dieu, embrasez-moi* ; — « Recommencez donc, recommencez donc! » dit la malade après l'avoir entendue; et, joignant ses mains avec empressement, elle répéta chacune de ces paroles inspirées.

La veille de sa mort, elle eut le bonheur de communier pour la dernière fois. Son visage était rayonnant de joie; elle ne pouvait se lasser d'exprimer le bonheur dont elle jouissait. Toute la journée, sa chambre ne désemplit pas. Le spectacle de la mort des saints est si propre à faire impression sur de jeunes cœurs, qu'on voulut en rendre témoins les plus raisonnables d'entre les élèves. Elle parla à chacune d'elles, et leur recommanda par-dessus toutes choses la dévotion à la sainte Vierge : « Oh! aimez bien cette bonne Mère! je puis bien vous assurer qu'avec son secours, il est impossible que vous vous perdiez; je vous parle par expérience, c'est à elle que je dois tout. — Ma Mère, cela fait du bien de vous voir, vous avez l'air si heureuse, lui dit une protestante convertie, la maîtresse d'anglais, qui avait obtenu de se joindre aux enfants pour lui rendre visite. — Eh! comment ne le serait-on pas, lui répondit la Mère Julie, quand on pense qu'on va changer l'exil contre la patrie, un lieu où l'on ne rencontre qu'ennuis, que peines, que contradictions, où l'on est si souvent à charge à soi-même, contre le séjour du repos et de la joie. — Je conçois cela, ma Mère, pour vous, qui avez toujours aimé Dieu; mais moi, il me semble que j'aurai de trop grands sujets de craindre l'heure de la mort pour jouir d'une pareille paix. — Que dites-vous? reprit vivement la Mère Julie; et qui devrait plus trembler que moi, qui ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-huit ans au milieu de tous les plaisirs et parmi des protestants? Ah! cette paix, Dieu la donne gratuitement. —

Vous êtes bien fatiguée, lui dit-on; je crois que vous ne devriez plus parler. — Oh! non, non, reprit-elle avec vivacité, je suis si heureuse de pouvoir travailler encore à la gloire de Dieu, que je désire employer pour Lui tout ce qui me reste de forces. » Elle se ranima, en effet, pour essayer de gagner à la vraie foi une jeune protestante à qui, depuis longtemps, elle donnait des leçons d'allemand, et que ni les exemples d'une Sœur qui, après avoir abjuré l'hérésie, était devenue le modèle du pensionnat, ni les conseils, ni les instructions n'avaient pu ramener. Elle était éclairée, mais elle n'était point touchée, et avait plusieurs fois protesté que rien ne pourrait lui faire abandonner la religion de son père. La Mère Julie, loin de s'aigrir de cette résistance, n'en portait qu'un intérêt plus tendre à cette âme aveuglée. Elle fit donc appeler Ernestine et s'entretint à diverses reprises assez longtemps avec elle. Les seules paroles qu'on entendit furent celles-ci : « Mon enfant, je suis sur mon lit de mort, je ne puis donc vous dire que la vérité. Il n'y a de salut que dans l'Eglise catholique, et Dieu ne vous a placée ici que pour vous offrir les moyens d'y rentrer. Si cette démarche vous paraît difficile, priez la sainte Vierge de venir à votre secours, mais priez-la avec ferveur, comme une enfant qui se jette dans les bras de sa mère. Vous savez combien je vous suis attachée. Ah! ma chère Ernestine, ce que je ne vous aurais pas demandé pendant ma vie, je crois pouvoir vous le demander sur le bord de ma tombe; pourrez-vous me refuser? » Les larmes de la jeune personne attestèrent assez combien elle était touchée de ce discours, et quelques années après, le souvenir de cette sainte mort lui aida en effet puissamment à se rendre à la vérité.

La joie de notre malade, en se voyant si près du terme objet de ses désirs, était telle, que ne pouvant en quelque sorte croire à son bonheur, on l'entendit plusieurs fois s'écrier : « Est-ce bien moi? Est-ce bien moi? »

Cependant la Mère Julie n'avait plus que quelques heures à passer au milieu de nous. Le soir de la fête des saints Apôtres, vers dix heures, dans une des crises d'étouffement qui se succédaient presque sans interruption : « Est-ce comme cela que l'on meurt? dit-elle en souriant. Enfin, pourvu que je meure dans le Cœur et pour le Cœur de Jésus, c'est tout ce que je désire. » A minuit, elle eut une crise violente : « Je vais mourir, dit-elle, notre Mère..... » On alla aussitôt chercher la Supérieure ainsi que la jeune protestante, qui avait fait promettre qu'on ne laisserait pas mourir la

Mère Julie sans qu'elle eût au moins la consolation de la voir une fois encore.

Lorsque la malade vit entrer Ernestine tout en larmes, oubliant aussitôt ses propres souffrances et, pour ainsi dire, le suprême combat : « Mon enfant, lui dit-elle, vous ne me refuserez pas ce que je vous demande pour votre bonheur : faites-vous catholique ! » Notre Mère suivait de près; dès que la Mère Julie l'aperçut : « Ma Révévende Mère, lui dit-elle en lui baisant la main, vous me pardonnerez bien de vous avoir fait réveiller : une fille ne peut mourir sans sa mère. » On récita les prières de l'agonie. Un instant, le trouble et les angoisses passées voulurent rentrer dans son âme : « Non-seulement confiance, mais assurance, » lui fut-il dit. Et à cette seule parole, la paix et la joie des saints reparurent pour ne plus quitter la malade jusqu'à son dernier soupir. L'infirmière lui ayant présenté le crucifix, elle le baisa avec empressement, le serra sur son cœur et ne voulut s'en dessaisir que lorsqu'elle eut rendu ses hommages à la plaie du divin Cœur : « Sera-ce bientôt que je mourrai? » dit-elle à notre Mère. Sur sa réponse affirmative, elle la regarda avec une expression de bonheur difficile à rendre : « Vous accueillez d'avance les saints anges qui environnent votre lit et qui vont bientôt vous présenter à Notre-Seigneur, lui dit notre Mère.— Non, reprit-elle, c'est à votre réponse que je souris. » A une heure du matin, la dernière crise s'annonça : « Je meurs, dit-elle. » Notre Mère lui présenta aussitôt le crucifix, prononça les noms sacrés de Jésus, Marie, Joseph, que répéta encore la mourante. Quelques minutes après, la Mère Marie-Julie avait entendu la douce invitation que fait à l'âme l'Epoux des cantiques : *L'hiver est passé, les pluies se sont dissipées, elles ont cessé; levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, et venez.*

NOTICE

SUR LA

VIE DE LA SŒUR MARIE-CLÉMENCE

NÉE A CHATEAUROUX LE 7 SEPTEMBRE 1822

Entrée dans le repos du Seigneur le 10 septembre 1860

La Sœur Clémence, Catherine Massicot, était un des fruits de bénédiction accordés de Dieu à nos labeurs près des enfants pauvres. Elle avait fréquenté plusieurs années nos classes gratuites. Sa rare modestie et sa docilité avaient été remarquées, sans qu'on pût soupçonner tout ce que cachait cette âme d'élite; et cependant, déjà Dieu se plaisait à justifier par des voies miraculeuses la naïve confiance de cette enfant de foi. Souvent, bien souvent, il arrivait que l'argent manquait à sa pauvre mère, restée veuve, et qui se mourait de phthisie. Notre Catherine, sa fille aînée, s'en allait cependant sans hésiter chez le boulanger ou chez l'apothicaire, bien persuadée que le bon Dieu, à qui elle demandait chaque jour le pain quotidien, ne la laisserait pas manquer du nécessaire. Et chaque fois que dans ces occasions elle mettait la main dans sa poche vide pour s'acquitter, avec la ferme croyance d'être aidée d'en haut, toujours elle trouvait la somme voulue. Mais afin de ne pas tenter la bonne Providence, elle travaillait aussi de ses mains pour subvenir aux besoins de sa mère. C'était là que passaient ses modestes gains, et aussi toutes les heures qu'elle avait de libres.

Ce fut surtout à l'ouvroir des Sœurs de la Charité du Gros-Caillou, où elle fut admise après la mort de sa mère, que la vertu se développa dans cette âme, et que se manifestèrent à son égard les prédilections de Notre-Seigneur. Son point de départ fut tout ce qu'il y a de plus simple. La pauvre enfant, qui avait singulièrement pâti par suite de l'extrême misère de ses parents, avait une santé fort délicate, et une répugnance comme invincible pour le régime tout nouveau suivi à la table sans recherche, mais saine, de l'ouvroir. Manger de la viande surtout, dont elle avait jusque-là si peu usé, lui était comme impossible. Une bonne Sœur, voyant combien il lui en coûtait, lui dit un jour : « Allons donc, un peu de courage, faites cela pour Notre-Seigneur. » Cette parole, qu'elle avait cependant entendue tant de fois, fut à ce moment un trait de lumière : — Eh quoi ! se dit-elle, on peut faire pour Notre-Seigneur si peu de chose, et le lui offrir? Je le savais, et je n'ai jamais usé de ce moyen si facile de plaire à Dieu ! — A dater de ce moment, le mot : *Pour Notre-Seigneur*, pour son amour, trancha toute difficulté à chaque pas de la route. Dès lors il ne fut plus question pour elle d'attrait ou de répugnance; sa règle était tracée, et elle ne s'arrêta plus dans la voie du sacrifice, du dévouement sans bornes à Dieu et à son devoir.

La confiance des bonnes Sœurs lui fut bientôt acquise, et on lui donna sur ses compagnes une autorité secondaire qui, loin de l'élever dans ses pensées, lui servit de voile pour donner libre carrière à l'esprit de mortification qui s'était emparé d'elle. Elle sut donc non-seulement s'attribuer tout ce qu'il y avait à faire de fatigant, de pénible, de rebutant, mais encore assumer sur elle tout ce que les autres enfants pouvaient mériter d'observations et de réprimandes. Ce ne fut pas assez pour sa ferveur, et elle trouva bientôt le moyen d'imiter les pieux excès de pénitence qu'on lit avec tant de confusion et d'édification dans la *Vie des Saints*, comme veilles, macérations, humbles soins aux malades.

A l'amertume volontaire de la mortification, Dieu répond presque toujours par les infinies douceurs de son amour. La Sœur Clémence en fit l'épreuve. Dès qu'elle avait un moment de libre, la prière et la solitude l'attiraient comme invinciblement; elle aimait, les jours de fêtes et de dimanches, à se retirer au jardin, dans un petit oratoire où se trouvait une statue représentant Notre-Seigneur au jardin des Olives. Les adorables mystères de la Passion étaient en effet le sujet ordinaire de ses pensées, de ses soupirs, de ses lar-

mes. Et là, tandis que dans les transports de sa ferveur elle se prosternait aux pieds de la statue de Notre-Seigneur, plus d'une fois la réalité fit place à la figure, ainsi qu'elle fut obligée de l'avouer, pour s'éclairer dans la crainte qui la tourmentait d'être dans l'illusion.

Dieu d'ailleurs l'avait aussi, bien jeune encore, fait passer par les rudes épreuves que nous voyons signalées dans les vies des saints sous le nom de peines intérieures. L'enfer lui avait livré les plus terribles assauts pour ébranler, avec sa foi en Dieu, toutes les vertus morales et chrétiennes dans son âme. Les directeurs les plus habiles n'avaient pu apporter de soulagement à son état, surtout au désespoir qui s'emparait d'elle. — Tous leurs raisonnements me semblent justes, disait-elle alors, mais rien ne peut arriver jusqu'à mon cœur pour y ressusciter l'espérance. — Un jour qu'elle s'endormit le cœur rempli de cette amertume très-amère, après avoir ardemment invoqué saint Dominique, à qui elle était très-dévote, il lui sembla voir en songe ce grand saint qui la consolait, disant : — Prends courage, trois mois encore, et à pareil jour tu retrouveras la paix. — Rêve ou vision, le fait est que toutes ses peines lui furent enlevées comme par enchantement, et disparurent, au jour fixé, pour ne plus renaître.

Une telle âme n'était pas faite pour le monde, et depuis longtemps elle avait répondu à la voix qui lui redisait de s'attacher à Dieu sans partage. Elle avait obtenu, par une bienveillante protection, son entrée aux Carmélites d'Autun. La Supérieure, pleine de bonté pour sa nouvelle fille, était heureuse aussi d'avoir accueilli en elle une âme déjà si avancée dans les voies intérieures; mais la jeune postulante lui disait chaque jour avec franchise : — Non, ce n'est point ici que Dieu m'appelle; je n'y suis point à ma place. — En effet, elle ne retrouva la paix que lorsqu'elle fut retournée au berceau de son enfance, et placée dans le rang modeste de celles de nos Sœurs destinées aux relations extérieures sous le nom de *Sœurs du tour*.

Citons la lettre si remarquable qui nous fut confiée par son confesseur lorsqu'elle demanda son entrée chez nous comme postulante. On jugera du chemin qu'avait déjà fait cette âme :

« J. M. J. Tout à la plus grande gloire de Dieu.

» Mon bon et cher Père,

» Pardon de la liberté que je prends de vous écrire; peut-être allez-vous condamner mon apparente familiarité : soyez bien per-

suadé que le respect que m'impose votre saint ministère est trop grand pour que j'ose me permettre une telle action sans motif. Je n'ai déjà résisté que trop longtemps à la grâce qui me sollicitait de vous dire ce qu'elle opérait en moi, surtout depuis quelque temps. Mais, vous l'avouerai-je? il m'en coûtait trop, et sans la grâce qui me presse, il m'eût été doux de me taire!

» Vous me dites donc, samedi dernier, de laisser aller mon âme aux impressions de la grâce. Oh! qu'elle est forte, cette grâce! Que ses impressions sont douces, suaves, parfois qu'elles sont insoutenables! Alors mon cœur se surprend à dire au bon Dieu: C'est assez, Seigneur, c'est assez. Je crois que si c'était continuel, on ne pourrait pas vivre, il faudrait mourir. O l'heureuse mort! Puissé-je mourir de la sorte! Il est inutile de vous dire que je ne puis concevoir pourquoi mon Dieu agit ainsi avec moi, sa pauvre petite servante; mes crimes passés (1), mes misères présentes se représentent à mon esprit, et je ne trouve, comme vous le pensez bien, rien qui ait mérité ces faveurs; alors je me sens couverte de confusion et pénétrée de reconnaissance. Mais ces violentes flammes ne voudraient pas rester oisives; quant à l'intérieur, elle ne le sont pas, je vous assure. Il semble que cette grâce sainte ne veut rien en moi de moi. Ainsi, pour lui obéir, je ne dois pas avoir de volonté, même de désirs; je ne dois plus agir, mais laisser faire Dieu, et me laisser tourner et retourner comme bon lui semble; être contente de tout ce qui m'arrive d'amer ou de doux, voyant dans tous les événements de la vie la main de Dieu. Vous croyez peut-être que tout cela me paraît difficile, et demande beaucoup de surveillance et de contention de ma part? Oh! non, tout cela se fait en moi pour ainsi dire sans que je m'en aperçoive; je n'y ai presque aucune part, et certainement aucun mérite; c'est Dieu seul qui travaille et moi qui reçois la récompense.

» O mon bon Père, s'il m'était possible de vous exprimer tout le bonheur que je goûte dans cet état! Mais non, je suis trop bornée pour cela. Cependant je dois vous avouer qu'il y a des moments où je ne puis me livrer à aucune action soit intérieure, soit extérieure. Pendant les saints offices du dimanche, par exemple, je vous en ai déjà dit un mot, et si j'ai bien compris votre réponse, vous n'approuvez

(1) Tout porte à croire qu'elle avait conservé l'innocence de son baptême; mais ce langage est ordinaire à qui a compris dans la lumière de Dieu que, pour une créature tant aimée de son créateur, toute infidélité est un crime.

pas que je reste étrangère au saint sacrifice. Je ne vous dirai point où je suis dans ces moments; tout ce que je peux vous dire c'est que je m'y trouve bien, et que je voudrais que tout le monde y fût ainsi avec moi. Je crois qu'il est utile que vous sachiez que, bien des dimanches, j'ai entendu ma messe de la sorte, et aussi bien des sermons auxquels il m'était impossible de prêter l'oreille. Que voulez-vous? La voix du prédicateur intérieur avait seule le pouvoir de captiver mon attention. Après bien des combats, il fallait bien me rendre. Il y a des jours où je suis continuellement en oraison, où rien ne peut me distraire de cet exercice. Ainsi, tout en remplissant ma tâche auprès de mes jeunes compagnes, je me sens tellement unie à Notre-Seigneur, que je puis dire aussi : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* C'est alors qu'il me semble que Notre-Seigneur me presse de me consacrer à lui par les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté perpétuelle. Ne pouvant résister aux invitations de mon bien-aimé Sauveur, et comme *je n'avais pas la simplicité* de vous en parler, je dois vous dire que, toutes les fois que Notre-Seigneur me le demandait, j'ai fait ces vœux, ajoutant cependant que c'était à la condition de ne rien faire en cela qui fût contraire à votre intention. Oh! c'est à vos pieds, les mains jointes, ô mon bon Père! que je vous supplie de m'accorder cette grâce. Oh! puisque Notre-Seigneur daigne m'appeler son épouse, son amie, sa sœur, la bien-aimée de son cœur, puisque dans ces ineffables communications nous nous donnons mutuellement des noms si doux; puisqu'il souffre que je me jette entre ses bras et dans son divin Cœur, ou plutôt que j'y sois jetée malgré moi avec un respect amoureusement tendre, ô mon Père! que je sois donc son épouse, l'épouse de Jésus crucifié. Cependant, en vous faisant de si vives instances, mon intention n'est pas d'obtenir de vous une permission que vous ne croiriez pas entrer dans les desseins du bon Dieu sur moi; et malgré mon désir, je m'abandonne à votre bon plaisir de tout mon cœur. Car je ne fais aucun cas de cette oblation, quant à l'objet offert, sachant bien que cette offrande est moins que rien, puisque le rien n'a jamais offensé Dieu, mais quant à celui à qui je l'offre. Se consacrer à Dieu seul, c'est une si grande grâce, que je la désire de tout mon cœur.

» Il faut que je vous redise aussi tout l'attrait que Notre-Seigneur a mis dans mon cœur pour la mortification. Je vous en avais déjà parlé, mais il m'en avait tant coûté, et vous n'aviez pas paru l'approuver : deux puissants motifs pour m'engager à me taire. Si vous

joignez à cela une grande délicatesse pour ma petite personne, et la pensée que j'avais bien autre chose à faire, moi qui suis si imparfaite, vous saurez toutes les raisons qui m'ont empêchée de vous en reparler jusqu'ici. Cependant, pressée de nouveau, je viens solliciter la permission de suivre cet attrait. Oh! vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce que jai souffert pour vous obéir sur cet article; je ne peux pas dire qne ce soit une souffrance amère; non, il m'était doux en même temps que pénible de résister par obéissance au besoin qui me pressait de me crucifier avec Notre-Seigneur. Au reste, il en est de cela comme de tout ce que je vous ai dit, je ne désire ces choses qu'autant que le bon Dieu veut que je les désire, et je ne vous en demande la permission que pour remplir ses intentions. »

Lorsque la jeune Catherine entra parmi nous, elle fut donc au comble de ses vœux. Sa vie religieuse ne démentit pas de si heureux commencements. Placée au rang de nos Sœurs tourières, elle sut conserver dans cet office si distrayant le calme et l'union divine qu'on admira dans les Saints les plus livrés aux fonctions extérieures. Ici encore elle fut chargée de la visite des pauvres et de l'ouvroir, dans lequel on peut retenir quelques années de plus les enfants des classes gratuites. On ne saurait dire ses pieuses industries, son zèle et ses succès pour faire vivre Notre-Seigneur et sa sainte Mère dans ces chères âmes. Dix ans de travaux, pendant lesquels les épreuves, les désolations, et tour à tour les effusions de la grâce divine allèrent toujours croissant, lui méritèrent les éternelles récompenses.

Admise à la communion presque quotidienne, la Sœur Clémence savait faire de sa vie une longue et continuelle oraison ; et son âme instruite de Dieu, comme dit la sainte Ecriture, s'élevait sans effort jusqu'aux plus hautes considérations. Soit qu'elle exprimât par écrit ses propres impressions, ainsi qu'on a pu en juger, soit qu'elle recueillît les enseignements qui la frappaient dans la direction qui lui était donnée, on était étonné du choix des expressions, de la vigueur et de l'élévation des pensées conçues ou remarquées par cette bonne Sœur qui n'avait jamais étudié. Elle avait conservé, sous le titre de *Souvenir de ma retraite du 25 mai 1859*, ces quelques lignes qu'on lui vit si bien pratiquer :

RÉSOLUTIONS.

1° Tout sacrifier à la Charité. Ce sera le sujet de mon examen par-

ticulier. Pour y parvenir, m'appliquer à la pratique de l'humilité, de la vie cachée, de l'union avec Notre-Seigneur. Soumission aveugle à tous ses desseins, anéantissement le plus complet de tout moi-même.

2° Je ferai en sorte, avec un soin particulier, que tout ce qui est en moi tende toujours *à la plus grande gloire de Dieu* pour obtenir :

Le salut des âmes ;

L'exaltation de notre Mère la sainte Eglise ;

La conservation et l'augmentation de la foi en France ;

Le maintien de l'esprit de Notre-Seigneur dans la Maison.

« O mon Dieu, écrivait-elle ailleurs, que vous devez donc être embarrassé pour nous contenter ! Je vous ai demandé instamment et longtemps, vu mon incapacité, ma stupidité et mon peu de lumière pour ce qui regarde ma sanctification, de vouloir bien vous en charger ; vous m'avez exaucée, ce me semble, même au-delà de mes espérances. Ne permettez pas que je sois assez ennemie de moi-même pour mettre obstacle à votre action en moi. Coûte que coûte, je veux être sainte, et à votre façon. Si je n'ai pas le mérite du travail, que j'aie au moins celui de la soumission et de l'anéantissement le plus complet de tout moi-même. »

Ni l'un ni l'autre mérite ne lui manqua, car on la vit travailler sur elle-même au milieu de vraies difficultés et contradictions, comme Dieu sait en ménager à ses amis, avec une assiduité que rien ne déconcertait ; et, quant à l'humilité, on peut dire qu'elle sut aller avec adresse au-devant des occasions de la pratiquer dans ce qu'elle a de plus héroïque. Il nous souvient, entre autres, d'un certain jour qu'on parlait en présence de ses Sœurs d'une ancienne élève qui réclamait nos prières dans des difficultés d'affaires. « Oh ! dit la Sœur Clémence, moi surtout, je les lui dois à plus d'un titre, car, pendant son éducation, elle avait bien voulu se charger de moi à la classe gratuite, et me comblait de bontés. C'est cette excellente Madame d'I***, ajouta la Sœur Clémence, comme tout naturellement, qui alors me donna ma première paire de souliers, car jusque-là je marchais nu-pieds ou avec des sabots, quand je pouvais en avoir. »

La Sœur Clémence avait copié, pour les avoir toujours sous les yeux, ces paroles remarquables : « L'idéal du chrétien, c'est la perfection divine se révélant à l'âme dans le rayon tombé sur elle du visage de Jésus-Christ ; et le chrétien digne de son nom, c'est l'homme qui marque son cœur, son âme, son corps, tout son être

de la profonde empreinte de Jésus-Christ; l'homme qui se fait lui-même, de plus en plus, un tableau, une statue, une effigie de Jésus-Christ, un autre Jésus-Christ enfin. Le chrétien a la vocation de montrer Jésus-Christ dans ses actes. »

« Oui, moi, chrétienne, ajoute la Sœur Clémence, j'ai cette vocation difficile, mais sublime : Faire moi-même, de moi-même un autre Jésus-Christ. » Elle y réussit si bien, dans la mesure de la grâce qui lui avait été donnée, qu'en la voyant on était amené, comme invinciblement, à penser à Notre-Seigneur. Au reste, vivant bien plus dans le ciel que sur la terre, elle traitait avec les habitants de la patrie éternelle en vraie enfant gâtée, avec une familiarité affectueuse qui n'ôtait rien au respect. Notre-Seigneur, la sainte Vierge et le saint de sa prédilection, saint Dominique, lui apparurent plus d'une fois. Elle avait coutume de se décharger sur eux de ses peines, de ses difficultés, de ses travaux. Et la raison qu'elle en alléguait était bien simple : — « Puisque je ne puis rien, absolument rien, ni pour moi, ni pour les autres, n'est-ce pas à eux de tout faire? » Et elle les remerciait par avance, sans que jamais elle fût trompée dans son attente. On peut dire que Dieu n'avait pas de secrets pour elle. Afin de l'exciter davantage à la prière pour ceux qui ne prient pas, il lui avait montré, dans le silence de l'oraison, les événements futurs avec leur dénouement encore attendu : un merveilleux triomphe de l'Eglise, dû surtout à la Vierge Immaculée, et aux infinies miséricordes du Cœur de Jésus.

La maladie qui enleva cette âme angélique à la terre fut une lente et douloureuse phthisie qui lui laissa tout son cœur, toutes ses pensées, toute son activité. Elle les dépensa pour Dieu et pour le prochain, on peut le dire littéralement, jusqu'à la dernière heure. Jamais malade n'exigea moins de soins; il fallait deviner ses souffrances et le soulagement possible à y apporter. Elle s'arrangeait de tout, et sut se servir jusqu'à la nuit même qui précéda sa mort. Elle l'avait demandé à Dieu afin d'éviter, disait-elle, toute peine aux pauvres infirmières. Elle dirigea aussi, jusqu'au dernier jour, son ouvroir, et organisa le service des pauvres à domicile. On aimait à la rencontrer plus de deux ans avant le terme de l'exil, se rendant péniblement au jardin pour le travail manuel des externes; sa figure radieuse semblait s'illuminer de nouvelles splendeurs, et son corps se spiritualiser en quelque sorte, à mesure que ses forces physiques déclinaient. Elle allait joyeuse au-devant de la mort qu'elle savait approcher. Pour elle, il n'était pas question

de résignation, et elle avoua à une de ses Sœurs qu'il lui fallait retenir le sourire involontaire qui venait se placer sur ses lèvres, quand on lui parlait du *sacrifice de sa vie* : « De ce côté-là, est-ce que je pourrais avoir à faire un sacrifice? » disait-elle. Et en effet, à la première annonce qui lui avait été faite de sa maladie, elle avait été si heureuse qu'elle ne l'avait pu dissimuler : — Oh! la bonne nouvelle! réjouissons-nous, je suis malade et je n'en puis pas revenir, c'est la poitrine qui est attaquée, et j'en ai tout au plus pour jusqu'à la chute des feuilles. Ses insomnies habituelles n'étaient qu'une douce et continuelle conversation avec Dieu dans l'attente du beau jour de l'éternité. Les images du sacré Cœur et de la sainte Vierge, placées de telle sorte que la lumière de sa veilleuse pût les éclairer, recevaient tour à tour ses pieuses aspirations; mais c'était surtout à son crucifix, toujours dans sa main, que s'adressaient les plus tendres marques de son amour et de sa confiance. Dans ses difficultés, dans les petits nuages qui venaient parfois intercepter les rayons du soleil de justice, vite elle recourait à lui, et toujours il lui apportait aide et consolation.

Lorsqu'on lui annonça qu'elle allait être administrée, elle se fit expliquer toutes les prières et cérémonies du rituel, dans l'allégresse de son âme. Ce fut un jour de bonheur; une seule crainte traversait cependant son esprit, celle d'être rendue à la santé, en vertu de l'un des effets de ce sacrement.

Au mois d'août, la Mère C*** ayant été atteinte d'une fluxion de poitrine qui la mit en grand danger, on trouva la bonne Sœur Clémence toute triste. « Mais qu'avez-vous donc, vous toujours si joyeuse? Oh! reprit-elle, je ne pleure pas parce que la Mère C*** s'en va, mais parce qu'elle pourrait peut-être bien partir avant moi. » Puis, s'adressant à Celui qui est le maître de la vie, elle lui dit avec sa simplicité habituelle : « Mon bon Maître, vous ne me jouerez pas ce tour-là, je vous en prie. Cette chère Mère est autrement utile que moi; prenez-moi à sa place. » Elle fut exaucée, et elle le fut dans toutes ses demandes, car elle avait ainsi fait son programme avec le bon Dieu, de concert avec la Sœur Dosithée, qui, comme elle se mourait, debout aussi, de la plus étrange maladie, le sclérème, ainsi que nous le dirons. Celle-ci nous transmit l'accord suivant passé entre elles. On en était à la troisième neuvaine adressée sans résultat au bienheureux Labre, pour obtenir la guérison de la Sœur Dosithée. — « Tout cela n'aboutit à rien, lui dit un jour la Sœur Clémence; si vous voulez, nous allons mener

cela bon train. Si je pars la première, et que j'aie crédit là-haut, ou vous guérirez de suite, ou vous viendrez me rejoindre; soyez tranquille. Quant à vous, si vous me devancez, vous en ferez autant pour moi; vous me le promettez? Ensuite, c'est pendant les vacances qu'il faut nous en aller. Nous serons mieux assistées, plus promptement secourues par les prières qu'impose la règle. Et puis, quel embarras ce serait à l'époque de la rentrée des élèves! Et ces pauvres enfants, surtout les nouvelles, qui ont tant de chagrin, ce ne serait guère attrayant d'arriver pour un service. Mon Dieu, votre volonté, ajoutait-elle, mais vous mettriez le comble à vos bontés en arrangeant ainsi les choses. » — Dieu, qui fait la volonté de ceux qui le craignent, se plaît à accomplir les moindres désirs de ceux qui l'aiment et qui le prient avec cette naïve confiance. Aussi toutes choses s'accomplirent-elles littéralement comme ces deux âmes de foi l'avaient souhaité. La Sœur Clémence reçut Notre-Seigneur quelques heures avant sa mort, fit d'une voix dont la force surprit, le pardon le plus touchant et expira à huit heures, entourée de toute la communauté priant avec elle, sans qu'il ait même été besoin de la veiller la nuit précédente. Et la Sœur Dosithée la suivit huit jours après, dans le calme et dans la paix des élus. Les dernières paroles de la Sœur Clémence, parfaitement à elle jusqu'à la fin, furent pour demander la récitation des Litanies du sacré Cœur.— Elle mourut, entourée de toute la Communauté, entre les bras de la Mère Marie-Anne, à qui elle donna nouvelle de son bonheur la nuit suivante, par le ravissant concert d'anges au milieu duquel se distinguait sa voix chantant l'*Adoremus in æternum*, ainsi qu'il a été rapporté dans la vie de la Mère Marie-Anne.

NOTICE

SUR LA

VIE DE LA SŒUR MARIE-DOSITHÉE

NÉE A DOULAINCOURT (HAUTE MARNE), LE 5 AVRIL 1807

Entrée dans le repos du Seigneur le 17 septembre 1860

La Sœur Dosithée, Marie Richard, était une âme hors ligne dans ses humbles fonctions de Sœur coadjutrice. Déjà sa sœur aînée était morte fort jeune parmi nous dans la joie des saints, au jour de l'Ascension qu'elle avait souhaité et demandé à Dieu pour être celui de la fin de son exil en 1829. Toutes deux avaient recueilli en quelque sorte dans leur personne, comme un héritage, cette bénédiction spéciale promise aux parents qui craignent le Seigneur et qui vivent de son amour. Leur père et leur mère, honnêtes tisserands de Doulaincourt, village situé près de Langres, menaient la vie des patriarches; le travail n'interrompait pas leur méditation; le saint Evangile, toujours ouvert devant eux, était la consolation de leur solitude, depuis qu'ils avaient donné à Dieu leurs chères filles, comme il servait de texte à leur conversation quand on venait les visiter. Cette lecture assidue les avait rendus réellement savants dans la science des saints; et quand ils prenaient la plume pour écrire d'abondance de cœur à leurs enfants, il en tombait une doctrine si persuasive, si éloquente, qu'on sentait l'inspiration divine. Un saint ecclésiastique, aujourd'hui prince de l'Eglise, s'édifiait de telle sorte à cette lecture, qu'il ne manquait jamais de dire, lors-

qu'il avait été quelque temps sans nous visiter : « Eh bien ! n'avez-vous pas quelques lettres des braves Richard ? » Et plus d'une fois c'était avec des larmes dans les yeux qu'il parcourait cette correspondance.

La Sœur Dosithée, venue ici à l'âge de quatorze ans pour commencer son noviciat, avait été prévenue de la grâce si jeune encore, qu'au jour de sa première communion, elle avait voué à Dieu pour toujours sa virginité. Elle porta au tombeau l'innocence de son baptême, et elle y ajouta une vie de dévouement et de ferveur qui avait été s'accroissant avec les années. Pour la caractériser, il ne vient à l'idée que ce mot : C'était une flamme dévorante. Son esprit, déjà très-ouvert, s'était si étonnamment développé sous l'influence de la grâce divine, et par les lectures choisies qui se font en communauté avec tant de suite dans les conférences et au réfectoire, qu'elle avait réellement acquis une somme étonnante de connaissances, dont son esprit, naturellement organisateur et réfléchi, savait parfaitement profiter au besoin. La hauteur et la lucidité de ses vues, en matière de spiritualité, surprenaient et charmaient quand on causait avec elle. Mais en même temps, c'était une personne d'action, allant droit au devoir, à la pratique, sans tergiverser jamais. Son activité paisible et recueillie faisait des merveilles dans les soins domestiques dont elle dirigeait l'ensemble avec une remarquable intelligence. Aussi charitable qu'active, elle arrivait à faire non-seulement sa propre besogne, mais souvent aussi celle des autres. Nulle ne s'y méprenait, et quand on avait la surprise d'une rude tâche accomplie, on se disait : « La Sœur Dosithée a passé par là. » En retour de ces rudes labeurs généreusement accomplis, le divin Maître lui faisait aussi de temps en temps ses surprises. Un matin qu'elle préparait les calorifères bien avant le jour, elle fut tirée hors d'elle-même par un concert d'une ravissante harmonie qui lui fit quitter son ouvrage. Tandis qu'elle cherchait à s'expliquer ce prodige, elle vit se dérouler aux yeux de son âme une longue et majestueuse procession de saints et de saintes suivant l'ordre observé dans les litanies ; c'étaient eux qui chantaient cet air du ciel dont quelques phrases lui restèrent longtemps gravées dans la mémoire, ainsi qu'elle le raconta. Jamais ses yeux n'avaient contemplé spectacle aussi magnifique ; mais ce qui la frappa le plus, c'était la splendeur des pontifes et des docteurs, dont les superbes manteaux s'étendaient comme à l'infini à leurs pieds, et la majesté qui reluisait en chacun d'eux.

Toujours souffrante, jamais la Sœur Dosithée ne s'arrêtait; aussi, selon ses désirs, mourut-elle debout et, pour ainsi dire, les armes à la main. Amoureuse du silence et de la mortification, toute embrasée d'ardeur pour la Croix, elle aimait son martyre, ses chères infirmités : une maladie qui ajoutait une certaine confusion à la souffrance, par ce qu'elle avait de visible, et qu'elle avait gagnée dans l'exercice de la charité, en soignant une pauvre fille couverte de plaies. Aussi combien Dieu aimait-il cette âme généreuse, dévouée, et simplement héroïque! Il la dédommageait dans le silence de ses nuits, si souvent privées de sommeil, par sa douce présence et par les leçons de son adorable sagesse. Et quand elle ne s'en serait pas ouverte à ses supérieurs, il aurait été facile d'en juger par l'admirable justesse et par l'élévation de ses pensées. Levée chaque jour une heure ou deux avant tout le monde, et invariablement chargée du réveil général, la Sœur Dosithée regardait comme un vrai bonheur d'être la première à saluer Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement; et plus d'une fois, selon sa promesse d'aimer ceux qui l'aiment et de se laisser trouver par ceux qui veillent dès le matin, l'Hôte divin du tabernacle avait daigné lui rendre son salut et lui imprimer au fond du cœur comme une réponse de sa divine satisfaction dont la douce et forte influence s'étendait sur toutes les actions de la journée.

Atteinte d'une maladie presque inconnue et surtout incurable, le sclérème, enflure consistante qui finit par l'étouffer toute vivante, elle accepta à la façon des saints ce mal qui n'admettait ni espoir, ni soulagement. Elle dut surtout ces admirables dispositions à l'intercession du bienheureux Benoît-Joseph Labre, alors récemment beatifié. La communauté lui avait fait trois neuvaines successives pour conserver un si précieux sujet. « A la première, disait la Sœur Dosithée elle-même, j'ai appris à regarder d'un même œil la vie et la mort, dans une pleine soumission à la volonté de Dieu. A la seconde, j'ai fait, il me semble, quelque progrès dans la simplicité. Pour la troisième, j'espère aller au ciel. » Et tel fut, en effet, le dénouement. Se sentant proche de sa dernière heure, elle demanda les sacrements et l'indulgence de la bonne mort, et elle eut le bonheur d'être administrée assise au milieu de l'infirmerie, entourée de toutes ses Mères et Sœurs. Elle fut littéralement étouffée par la pression de cette enflure étrange, qui resserrait graduellement la trachée artère. Ne pouvant presque plus respirer, elle demanda à l'infirmière si elle était à l'agonie; et, sur la réponse affirmative de

celle-ci, notre chère Sœur ajouta : « Si je suis à l'agonie, ce n'est pas au-delà de mes forces; je puis encore souffrir longtemps : ce sera pour moi un purgatoire. » Mais quelques instants après, Dieu l'avait appelée et réunie pour jamais, nous en avons la confiance, à l'angélique compagne de ses dernières souffrances, la Sœur Clémence, selon la promesse que celle-ci lui en avait faite il y avait seulement huit jours.

NOTICE

SUR LA

VIE DE LA MÈRE MARIE-FOURIER

NÉE A TRACROS (PUY-DE-DOME), LE 8 SEPTEMBRE 1789

Entrée dans le repos du Seigneur le 18 décembre 1861

CHAPITRE Ier.

Jeunesse de Madame de Laval. — Son caractère. — Mort successive de ses enfants. — Désespoir. — Mort de M. de Laval. — Commencement de retour à Dieu.

La jeunesse de la Mère Fourier appartint au monde et à toutes les jouissances permises que procurent une position élevée, une grande fortune, une union assortie. Tous les succès qui attendent une jeune femme d'une beauté remarquable, d'un esprit fin, observateur et élevé, l'accueillirent au début de sa carrière. De rudes croix la ramenèrent à la perfection dont les sévères charmes avaient quelque temps sans succès disputé son cœur au monde, car Mademoiselle Sophie Bouyol, depuis Madame Aragonnèse de Laval, élevée chez les Religieuses du Bon-Pasteur de Clermont, avait d'abord songé à se consacrer à Dieu; puis, secouant ces graves pensées, elle avait donné carrière si libre à sa nature altière et ennemie de tout joug, que ses parents avaient été priés d'abréger son séjour au pensionnat.

Vingt ans d'une pénitence exacte dans le cloître et d'une générosité d'âme qui jamais ne fut trouvée en défaut expièrent large-

ment aux yeux de Dieu les fautes de sa première vie : c'est ce que nous nous hâtons d'observer avant d'entrer dans quelques détails sur ces années que l'humble religieuse appelait celles de ses égarements.

Mariée à seize ans, tendrement aimée de son mari, partout admirée et fêtée, comment n'aurait-elle pas aimé ce monde qui lui faisait si joyeux accueil et dont elle était l'ornement?

Ce qu'elle eut le plus à se reprocher, d'après ses aveux, ce fut une recherche exquise dans sa mise, dans ses habitudes, un peu créoles par la forme, malgré l'énergie naturelle de son caractère. Ainsi Madame de Laval se faisait-elle servir au doigt et à l'œil, sonnant sa femme de chambre pour lui demander les plus insignifiants services. Une propreté recherchée devait reluire dans tout ce qui était à son usage; pour sa table, rien n'était trop exquis; et, dans la saison des fruits, pour éviter qu'ils perdissent leur fleur, Madame de Laval avait imaginé de faire apporter la provision de chaque jour, non à dos d'âne, mais bien sur les épaules de ses domestiques. Ce trajet de quatre heures qui séparaient son habitation du village se renouvelait d'ailleurs en tout temps pour apporter de la ville le pain frais de chaque jour.

La fierté de Madame de Laval eut une fois cependant un échec à subir, et elle ne sut pas plier devant les convenances et devant la foi. C'était une des graves fautes que déplorait souvent celle qui devint l'humble Mère Fourier, et qu'une vie entière de pénitence n'aurait pas suffi à expier, disait-elle. A la naissance du Roi de Rome, ainsi avait-on appelé cet enfant qui s'éteignit si tristement à la cour d'Autriche, expiant peut-être, victime innocente, l'usurpation anti-catholique indiquée par son nom, Madame de Laval avait été obligée par son mari d'assister au *Te Deum* ordonné à la cathédrale de Clermont. Pour se dédommager en quelque sorte de cette contrainte qui lui était désagréable sous plusieurs rapports, l'idée lui vint de se présenter à l'église vêtue des couleurs les plus sombres, mais du reste aussi parée qu'elle l'eût été le soir. Le curé n'avait pu manquer de remarquer sa présence en cet appareil qui avait attiré tous les regards, non plus que sa disparition subite immédiatement après le *Te Deum*. Il jugea à propos de blâmer publiquement ce que chacun blâmait tout bas, et de désigner clairement la coupable, qui d'ailleurs s'était assez clairement affichée pour qu'il fût impossible de se méprendre sur son nom. Il ne manqua pas, comme bien l'on pense, de gens empressés pour redire à

Madame de Laval avec amplification et commentaires l'allocution faite à la paroisse. « Mon costume ne plaît pas à M. le curé? il en jouira une fois encore, » fut la réponse. Et, en effet, elle reparut le dimanche suivant à l'église dans la même tenue, malgré les judicieuses observations de son mari. Cette fois, M. le curé garda le silence devant le public, mais il vint trouver Madame de Laval chez elle et essaya de lui faire comprendre l'embarras dans lequel son procédé le mettait, ce qu'il y avait d'étrange dans sa conduite. Tout fut écouté poliment, mais avec hauteur. Il fallut une vraie négociation, conduite par M. de Laval, pour ramener la bonne entente entre les deux parties.

Et cependant, dès lors, Madame de Laval était chrétienne, aurait voulu ne vivre que pour Dieu seul. Les demi-mesures n'allaient pas à sa nature ferme et résolue, et plus d'une fois elle avait eu la pensée de rendre à son mari sa liberté et de s'enfermer dans le cloître. Chaque année, lors même qu'elle avait mari et enfants, elle faisait une fervente neuvaine au célèbre pèlerinage de Notre-Dame-du-Port, à Clermont, pour obtenir la grâce d'une bonne mort; et nous savons comment la sainte Vierge répondit à sa confiance. Mais avant d'arriver à ce terme bienheureux, il lui restait une longue et pénible route à parcourir. C'était par beaucoup de croix, par d'amères afflictions, que Dieu voulait conquérir cette âme à la fois énergique, tendre et généreuse. Dieu lui avait donné successivement trois enfants, mais la perte de l'un précéda toujours la naissance de l'autre, et jamais elle n'eut la jouissance de se voir entourée de ces chers objets de sa tendresse sans que le deuil fût dans son cœur, au penser de ceux qui lui avaient été ravis. Et dire combien elle savait les aimer, serait dire comment elle les pleurait... un cœur de mère peut seul entrer dans cette amertume très-amère. Elle était parvenue à élever le dernier jusqu'à l'adolescence, et tout promettait dans cet enfant de quatorze ans un homme remarquablement doué sous tous les rapports; déjà Madame de Laval commençait à espérer et se sentait fière d'être la mère d'un tel fils, quand celui-ci, comme les autres, s'éteignit entre ses bras avec la pureté des anges et la joie de l'innocence. Ce coup la rendit folle de douleur; le cœur embaumé de cet enfant ne la quitta plus ni jour ni nuit; les larmes devinrent son pain de chaque jour. Succombant bientôt sous ce lourd fardeau, elle résolut de mettre fin à une existence qui avait perdu pour elle tout charme et tout intérêt. Cependant, par une sorte d'illusion qu'ex-

plique en l'excusant l'exaltation de la douleur, elle imagina que si la mort lui venait d'une main étrangère, Dieu en serait moins offensé. Elle ordonna donc à une de ses femmes de confiance, habituée à ne lui jamais rien refuser, de mêler du laudanum dans ses aliments; mais cette fidèle servante, effrayée, court à son confesseur pour lui demander par quel moyen dissuader sa maîtresse d'un pareil dessein. « Vous n'avez qu'une chose à faire, lui fut-il répondu : demander votre congé. » Elle revient donc accomplir la prescription reçue. Madame de Laval comprend la leçon, remercie la courageuse fille, renonce à son funeste projet, et court chercher au saint Tribunal le pardon d'une faute dont elle commence à sentir l'énormité, bien que le trouble de la raison en ait sans aucun doute diminué de beaucoup la gravité devant Dieu.

Cependant, toujours inconsolable dans son isolument, sans cesse elle criait à Dieu comme la mère de Samuel et lui répétait : « Donnez-moi des enfants ou la mort. » Son mari, qu'elle aimait toutefois si tendrement, lui répondait aussi : « Pourquoi votre cœur s'afflige-t-il? Ne vous suis-je pas plus que dix enfants? » Elle n'admettait point d'allégement à sa douleur ni de compensation possible au bien qui lui était refusé. Se tournant alors vers Celui-là seul qui peut opérer des miracles, elle résolut de tenter toutes les voies possibles par la prière. Sans rien dire à M. de Laval, elle écrit au thaumaturge de ce siècle, le prince de Hohenlohe; mais à peine sa lettre est-elle jetée à la poste, qu'elle se sent le cœur serré, comme si, sans le savoir, elle avait en quelque sorte par ses pressantes sollicitations demandé la mort de son mari.

D'après la réponse du prince, notre pauvre affligée commence une neuvaine au pèlerinage célèbre de Notre-Dame-d'Orcival et promet que si Marie lui donne des enfants, elle aussi lui donnera une fille, en venant au secours d'une personne qui se consumait du désir de se consacrer à Dieu, mais qui n'osait solliciter sans dot son entrée parmi les sœurs de Bon-Secours. Cette personne était une pieuse ouvrière qui travaillait en journées chez Madame de Laval, âme simple, confiante et d'une foi robuste, qui, elle aussi de son côté, désespérant d'arriver au but de ses désirs, s'était tournée vers Marie, la conjurant de lui donner, ou les moyens de les satisfaire, ou de lui ôter jusqu'à la pensée d'entrer en Religion.

Au bout de quelques mois, Madame de Laval se crut enfin exaucée; son âme était tout en joie; elle se hâta donc d'accomplir

sa promesse à l'égard de la jeune ouvrière, qui fut dotée, pourvue d'un trousseau, et fit son entrée au port tant désiré. Peut-être était-ce là ce que voulait tout d'abord la divine Mère, se réservant d'exaucer ensuite Madame de Laval par une grâce plus haute que celle qui lui tenait tant au cœur : la grâce d'une croix définitive, suivie de l'appel à la perfection, car aux yeux des chrétiens la croix est autre chose encore qu'un châtiment, qu'une épreuve, c'est une grâce. En effet, ses espérances trompées après des indices en quelque sorte certains, et après tous les préparatifs voulus pour accueillir l'apparition en ce monde de l'enfant si désiré, ne firent qu'aggraver sa douleur, et Dieu sembla même se plaire en quelque sorte à joindre la dérision du public à cette triste déception. M. de Laval lui-même, qui, jusque-là, avait soutenu le courage de sa femme, sembla perdre toute son énergie morale; sa robuste constitution ne put soutenir cette épreuve, et, après deux mois de maladie, il fit la mort la plus édifiante, entouré des soins dévoués de celle qui avait été la fidèle compagne de sa vie.

Nous avons peut-être trop dit l'amour de Madame de Laval pour ses enfants, et l'on a pu croire qu'il absorbait en elle l'amour conjugal, mais il n'en est rien. Pour être d'une autre nature, moins tendre peut-être, il n'en était pas moins intense. Toutefois, si jamais elle n'avait eu l'ombre d'un reproche sérieux à se faire en ce que dictait l'affection vraie et sincère, toujours elle regretta une froideur apparente envers son mari, excitée chez elle précisément par l'excès des témoignages d'affection qu'elle recevait de lui; tant il y a de notes discordantes dans les âmes les mieux faites l'une pour l'autre, et tant il s'y rencontre d'incompatibilités et d'oppositions, au moins dans la forme, lors même que le fond est sympathique et dévoué. Aussi verrons-nous Madame de Laval, devenue la Mère Fourier, consacrer sa vie religieuse à expier les fautes qu'elle pensait avoir pu faire commettre à son mari. Cette apparente froideur n'était pas le seul tort qu'elle se reprochât à son égard. Elle regrettait encore de s'être trop facilement rendue aux instances par lesquelles M. de Laval, dans son désir de lui rendre la vie agréable, la pressait d'aller dans le monde, alors que les douleurs de la goutte, dont il était parfois violemment atteint, le retenaient lui-même au foyer domestique.

Restée veuve et sans enfants à quarante-trois ans, ayant passé les plus belles années de sa vie dans la recherche inquiète d'un bonheur qui toujours avait fui devant elle, Madame de Laval comprit

enfin ce qu'elle avait bien entrevu, mais sans vouloir l'entendre, dès sa première jeunesse, savoir : Que sans Dieu tout n'est rien ; que sans Lui, toutes les jouissances de la fortune, de l'esprit et même du cœur, ne font que creuser toujours l'abîme sans fond de nos infinis désirs. Si elle avait à être consolée, ce qu'elle ne croyait pas possible dans le premier excès de sa douleur, c'était au moins à Dieu seul qu'il lui fallait s'adresser. Voilà ce qu'elle s'avoua tout d'abord à elle-même.

Une pieuse parente, dont elle écoutait volontiers les bonnes inspirations, l'engagea à faire une confession générale pour sanctifier son veuvage, et pour commencer en quelque sorte une vie nouvelle. Avec cette simplicité d'enfant qui étonna en elle depuis qu'elle se fut retournée sincèrement vers Dieu, elle alla donc trouver son confesseur qui, tout en approuvant la confession générale, la rendit, bien malgré lui, une très-pénible et très-longue besogne. Il était si occupé que sa pénitente fut obligée de se présenter bien souvent sans pouvoir être entendue : véritable épreuve que Madame de Laval sut cependant accepter avec patience dans un moment où les femmes, pour l'ordinaire, toutes perdues dans leur douleur, sont encore plus sensibles aux moindres difficultés semées sur leur passage.

Dès lors elle commença à mener la vie d'assujettissement et de prière des religieuses. Mais ce n'était pas assez encore pour sa générosité. « Que pourrai-je donc faire de plus pour contenter mon âme languissante?» dit-elle à la même personne qui l'avait si bien conseillée déjà. — Essayez d'une retraite dans un couvent, lui fut-il répondu.

CHAPITRE II.

Madame de Laval fait une retraite. — Ses impressions. — Projet arrêté de vie religieuse. — Elle revient en Auvergne. — Retour au couvent.

La solitude allait à la situation de son âme ; elle quitta donc le pays, témoin de ses succès et de ses revers, et vint avec une de ses cousines, Célina d'O***, depuis carmélite à Lyon, frapper à la porte de notre monastère. Il lui avait été indiqué par des amis communs. « Nous fûmes reçues à merveille, » écrit Célina

revenant sur ce passé, « servies à souhait, logées près de la chapelle ; et cependant je craignais que la bonne cousine ne se trouvât pas assez grandement, que les soins assidus et prévoyants de ses domestiques ne lui fissent défaut. Mais pas un mot de tout cela. Bien au contraire, elle était contente de tout; on eût dit une petite pensionnaire jouissant pour la première fois de sa liberté, et ravie d'avoir enfin à son usage une étroite chambre où elle pût sans contrôle se livrer à ses fantaisies. Ce que cherchait ma cousine, c'étaient des chaînes..... Elle voulait expier la liberté dont elle avait joui. Dès son arrivée et avant d'entrer en retraite, elle se fit tracer un règlement qu'elle s'astreignit à suivre avec une exactitude littérale. » Puis, après quelques jours, le Père Ronsin, chargé de sa direction, lui proposa les Exercices de saint Ignace.

Elle se livra pleinement à ce travail laborieux de l'âme qui recherche sa fin à travers le chaos des créatures, parmi les ruines de cette volonté autrefois si droite, reçue au sortir du baptême, et à travers les ténèbres de l'intelligence obscurcie par le péché et par l'infidélité. Son directeur n'eut pas de peine à lui faire pénétrer les desseins de Dieu sur son âme, ni à l'amener à les suivre généreusement quand une fois elle les eut reconnus. Dieu, qui l'avait appelée à la vie religieuse, croyait-elle, avant son mariage, n'avait-il pas pris soin de briser violemment, les unes après les autres, les chaînes si fortes qui l'avaient attachée à la vanité, au monde, à la famille? C'était une âme domptée et qui, poursuivie par le divin chasseur jusque dans ses derniers retranchements, se rendait enfin à son vainqueur, confuse et presque joyeuse au milieu de ses larmes. Elle écrivit peu pendant cette retraite dont elle conserva plutôt les conclusions fermes et brèves que les sentiments. Cependant, quelques cris de son cœur révèlent ses dispositions intimes. Dès le premier jour, 28 mai 1833, voici le fond simple et solide sur lequel son âme se base : « Etant bien décidée à ne vouloir que la volonté de Dieu, je fais cette retraite pour la connaître et pour m'y conformer. Espérant avec le secours de la grâce pouvoir opérer en moi tous les changements qui sont nécessaires pour parvenir à ce but, je me place sous la protection de la sainte Vierge, l'implorant comme consolatrice des affligés et refuge des pécheurs! » — A la méditation du *Jugement* : « Puisqu'il est encore temps, Seigneur Jésus, écrit-elle, j'en appelle à votre miséricorde..... » Sur la *Mort*, elle ne trouve plus que cette résolution à prendre : — *Je ne veux*

plus la désirer..... « Ayant imité l'*Enfant prodigue* dans ses égarements, lit-on plus loin, je vous demande, ô mon Dieu! la grâce de l'imiter dans son retour. — J'emploierai, vous m'en êtes témoin, pour y parvenir, tous les moyens qui me seront suggérés. » La vie religieuse lui apparaissait cependant comme le port assuré après tant de tempêtes, comme l'expiation attendue de Dieu après l'inutilité et les fautes de sa vie du monde. Mais si elle en craignait l'assujettissement, son humilité en redoutait bien plus encore la sainte élévation. « Je crains la solitude prolongée, écrivait-elle, je n'ai jamais connu l'obéissance; et d'après le peu de soin que j'ai pris jusqu'à cette heure à correspondre à la grâce, comment puis-je espérer une union inséparable avec la Divinité? »

A la méditation de Jésus-Christ considéré comme *Rédempteur*, son cœur reconnaissant éclate : « Je ne puis plus résister à l'amour que me témoigne Jésus-Christ, je me donne à lui sans partage; je veux lui appartenir toujours. O Seigneur, marquez-moi la place que vous m'avez destinée, je suis prête à marcher à votre suite partout où vous voudrez me conduire. Permettez-moi donc de vous jurer amour à la vie et à la mort. Oui, je ne veux plus vivre que pour vous aimer et pour vous servir comme vous le voudrez. » La grâce répondant à cette détermination généreuse par l'abondance de ses effusions, elle s'écrie : — « O mon Dieu, il n'est pas possible qu'on aille du Thabor au ciel! et il me semble que vous m'y avez amenée depuis que je suis dans la solitude. »— Considérant Jésus-Christ comme *maître, modèle* et *juge*, elle cherche quel sacrifice lui reste encore à offrir, et au plus intime de son âme elle a découvert le seul objet qui pourrait ravir encore à Dieu ses pensées, en les concentrant dans l'être tant aimé qu'il lui rappelle.

« Je vous reconnais pour mon seul maître, mon Sauveur; je ne veux plus en servir d'autre, et pour preuve de la sincérité de ce désir, je veux faire volontairement mon dernier sacrifice. Quelque petit qu'il paraisse, vous savez, ô mon Dieu, combien il est grand pour moi. Oui, je vous le rends, le cœur de cet enfant chéri que je regrette toujours. Daignez accepter aujourd'hui le sacrifice entier que je ne vous en ai point encore fait, et accordez-moi la grâce d'embrasser avec résignation tout ce que vous avez exigé de moi; si vous désirez quelque chose de plus, parlez, je suis prête à obéir. »

Et en effet, le premier soin de Madame de Laval, retournée chez elle pour régler ses affaires, fut d'enfermer dans le tombeau de son

mari ce précieux reste dont rien jusque-là n'avait pu la séparer : le cœur embaumé de son fils. Et depuis, remarque une de ses parentes, jamais plus elle n'en parla à qui que ce fût.

Un sacrifice moins difficile, ce fut celui d'elle-même. Ayant compris que Dieu le lui demandait, il n'y eut pas un moment d'hésitation. Seulement, toujours sous l'impression des réparations qu'appelait sa vie du monde, elle crut que la Trappe serait le seul asile à l'abri duquel il lui serait possible de faire une pénitence proportionnée à ses offenses. Le Père Ronsin ne fut pas de cet avis, et après de vives instances elle se rendit ; car, ce qu'elle craignait surtout, c'était de reprendre le gouvernement d'elle-même : « Quelque part que j'aille, écrivait-elle, j'aurai beaucoup de combats à soutenir, mais si je puis être assurée que je suis à la place où Dieu me veut, la grâce triomphera, j'en suis convaincue, et je crois le désirer ardemment. Etant persuadée que tous mes égarements ont été la suite du peu de soin que j'ai eu de prendre Dieu pour guide dans ma première vocation, je le prie donc ardemment d'inspirer son ministre dans ma nouvelle détermination, et de lui dicter les conseils que j'attends de son zèle et de sa charité. »

Cependant l'idée de la Trappe lui revint plus d'une fois à la pensée, lors même qu'elle eût fait les premiers pas dans la carrière religieuse, ainsi que nous le voyons par ces lignes tracées aux premières pages de son *Memorandum*, lignes qui sont évidemment la réponse à une consultation sur ce sujet : « Demeurez dans le vaisseau que le divin Pilote vous a choisi pour faire la traversée de la vie ; le passage est si court, qu'il ne vaut pas la peine de changer de barque, surtout quand on est assuré que celle qui nous porte nous conduit sûrement à la patrie. »

Le fruit de la retraite de Madame de Laval fut la résolution de consacrer à Dieu sa viduité. Elle ne mit d'intervalle, entre le parti pris et l'exécution, que le temps strictement nécessaire pour disposer toutes choses de telle sorte que le monde n'eût plus à venir troubler sa solitude. Ce fut un sursis bien long encore relativement à sa disposition d'esprit, et aux interprétations par lesquelles chacun essayait dans le monde d'expliquer le merveilleux changement qu'on voyait reluire dans sa conduite. Mais ce fut bien autre chose encore lorsqu'on la sut au couvent. Les mystères de la grâce sont lettre close à qui n'en a pas fait l'expérience. Donc on ne pouvait croire à ce dénouement d'une vie jusque-là si livrée au monde et à ses jouissances. — Ce n'est pas possible, disait-on, Madame de

Laval religieuse, et bonne religieuse! c'est ce que la suite fera voir, attendons... — Et plus tard, l'on vint en effet pour voir; et, sans pénétrer le mystère, on put au moins se convaincre qu'il subsistait. Bien que la résolution de cette âme énergique ait été, comme nous l'avons dit, si arrêtée depuis sa retraite, l'ennemi pendant cet intervalle avait si bien fait jouer ses batteries, qu'à diverses reprises il avait pu croire triompher de notre convertie, ainsi que l'indiquent les lettres du Père Ronsin. La victoire resta au bon parti, et après deux ans de soins, de combats et d'attente, Madame de Laval était revenue parmi nous pour être religieuse, et vraie religieuse.

CHAPITRE III.

Essai de vie religieuse. — Entrée au Noviciat. — Epreuves. — Souvenirs de son mari et de ses enfants : combien tendres, généreux et chrétiens.

Le Père Ronsin fut d'avis qu'elle consultât ses forces, et fît en quelque sorte connaissance de loin avec sa nouvelle position, en restant quelque temps parmi les dames en chambre. Et cependant elle s'exerçait à quelques-uns des exercices de la vie religieuse, était admise aux récréations à titre de prétendante. Nos sœurs de la cuisine ont conservé le souvenir édifiant de ses premiers essais parmi elles; car notre Mère Sophie, pleine de confiance dans le tact, la convenance, la vertu et l'humble assurance de l'excellente sœur Hélène, chef d'obédience, lui confiait volontiers les nouvelles arrivées qui, presque toujours, débutaient par les modestes fonctions de Marthe. Notre Mère, en lui amenant elle-même Madame de Laval, lui dit : — Voilà une future postulante qui veut travailler à tout indistinctement, comme l'une de vous.

La pratique à peu près toute entière fut, comme bien l'on pense, pour la bonne sœur Hélène et pour ses aides chargées de faire essayer à la nouvelle arrivante tous les offices d'une bonne cuisinière, et même de la conduire à la basse-cour pour en soigner les habitants. — Que j'étais donc embarrassée de cette belle dame avec sa robe de soie et son grand air imposant! disait la bonne sœur A***; et cependant elle ne faisait pas de façons, tant s'en faut, et m'encourageait, me disant : — Mais, ma sœur, ne savez-vous pas

que je dois mettre la main à tout ? — Je la vois encore, affublée de nos manches de toile grise et de notre gros tablier de cuisine, lavant la vaisselle, préparant la viande et les poissons, car rien ne lui paraissait difficile, si ce n'est peut-être la chose la plus facile, et qu'on ne devinerait guère, savoir : de gratter les salsifis, parce qu'à ce métier ses mains restaient noires, et qu'il lui fallait aller dîner ainsi avec les dames pensionnaires qui, ne s'expliquant pas les contrastes réunis dans leur nouvelle hôte, se perdaient en conjectures sur son compte.

Et cependant, elle surmontait pleinement ce petit respect humain, et elle comprenait déjà si bien l'esprit religieux qu'il était impossible de lui faire accepter autre chose pour se laver les mains ou faire passer la mauvaise odeur, que le savon noir dont se servaient nos sœurs. — Le reste sent le luxe, disait-elle en riant. — Ainsi commençait-elle à expier son goût pour les parfums exquis, et l'usage abusif qu'elle en avait fait. Mais ce qui nous édifiait encore plus que ces exercices si peu en rapport avec sa vie passée, écrit une de nos sœurs alors employée à la cuisine, c'était l'amabilité avec laquelle s'y prêtait Madame de Laval, et la gaieté dont elle faisait preuve habituellement, malgré les profonds soupirs qui s'échappaient de temps en temps de sa poitrine, non bien évidemment en présence des sacrifices actuels, mais en souvenir des pertes cruelles qui avaient précédé. Elle suivait tous nos exercices depuis le lever de quatre heures et l'oraison du matin, jusqu'au soir. C'était elle qui nous faisait la lecture, à cette époque, dans la conduite du Carême. Jamais je n'oublierai l'effet que lui produisait le point de la Passion. Il arrivait souvent qu'elle étouffait et sanglottait tellement, qu'il lui était impossible de continuer; il fallait qu'elle se retirât pour donner un libre cours à ses larmes. Et nous, nous restions là toutes saisies de respect et de confusion, admirant de si vifs sentiments de piété dans une personne du monde. Cette vie en commun avec nous dura à peu près un mois, et jamais celles qui en ont joui ne l'oublieront.

Les épreuves subies à la cuisine n'avaient pas été les seules à nous donner la mesure de la vertu de la nouvelle prétendante; au milieu de son deuil, et malgré les humbles offices si allégrement acceptées, elle avait cependant conservé la tenue et la mise élégante du passé, bien que singulièrement modifiée. Toutefois, notre Mère qui menait avec énergie cette âme si vigoureusement trempée, ayant dit un jour à la prétendante, que l'ancienne vanité mondaine perçait

encore sous sa coiffure de si bon goût, le lendemain Madame de Laval parut en bonnet blanc, aussi simple que celui des ouvrières de la maison, à la grande édification de la Communauté. Au reste, ce que voulait cette âme qui comprenait la vie religieuse à la manière des saints, c'était la plus grande abnégation possible d'elle-même ; et toute sa prétention était de perdre et de laisser perdre autour d'elle le souvenir de son passé, sous les humbles fonctions de Sœur converse. Non-seulement elle le demanda à genoux, priant et pleurant pour obtenir cette faveur, mais elle insista si vivement, même après son entrée au noviciat, qu'il ne fallut rien moins, pour lui faire abandonner ses poursuites, qu'un refus formel de Monseigneur l'Archevêque, consulté; et l'observation qu'en pressant davantage, elle contreviendrait à la volonté de Dieu.

Nous verrons combien elle fut habile à se dédommager, et s'il y eut service humble et bas qui échappât à ses avides recherches. La nouvelle postulante prit le nom de notre saint fondateur, se proposant de retracer en elle la vie de ce rude saint : on l'appela Sœur Marie-Fourier. Son attrait de vertu était la mise en œuvre du simple et haut programme des véritables religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, ainsi esquissé par notre bienheureux Père lui-même : *Vie humble, pauvre, cachée, pénitente* et *laborieuse*. Tout ce qu'elle sut inventer pour le réaliser en sa personne, avec une aisance qui semblait une seconde nature, ne saurait se dire. Madame de Laval entrant au noviciat y venait donc avec la volonté bien arrêtée d'embrasser les devoirs de sa profession nouvelle dans toute leur perfection, dans toute leur étendue; mais hâtons-nous de le dire, pour l'encouragement des âmes qui combattent, elle n'y arriva pas sans de terribles et héroïques luttes, ni même sans quelques défaites. L'antique ennemi ne comptait pas battre en retraite et ne plus reparaître après une première bataille perdue. Tout, d'abord, fut donc épreuve à la nouvelle postulante. Les petites cellules des novices étaient alors situées sous les toits, dans un grenier plafonné, séparées les unes des autres par une cloison de bois, et n'ayant pour porte qu'un épais rideau. « Après le lever de quatre heures, l'Oraison, Matines, Laudes et Primes, écrit une de ses compagnes, et quand nous remontions pour faire le ménage à la pâle lueur d'une lanterne, plus d'une fois je vis ma pauvre Sœur Fourier essuyer ses larmes. — Et pourquoi donc pleurez-vous? lui dis-je un jour. — Hélas! c'est faiblesse, pure faiblesse; je ne saurais vous rendre le serrement de cœur qui me saisit quand je me

vois grimper au quatrième étage avec cette obscure lanterne et encore pour y trouver ma cellule si froide, si petite, à demi close, sans habitants... au lieu de mes joyeux salons dont le foyer bien entretenu me semblait à lui seul un hôte qui fêtait mon retour, sans compter ces chers objets : mon mari, mes enfants, dont j'étais si aimée.» Et pourtant la Mère Fourrier apportait à l'entretien de cette cellule un soin, un empressement qui n'auraient pas laissé soupçonner ses combats et ce que lui coûtaient ces détails de ménage dont elle avait si peu l'habitude. Mais, il faut l'avouer, malgré toute sa bonne volonté, elle était si peu habile dans ces commencements que, sans les secours charitables d'une bonne Sœur qui, à son insu, reprenait en sous-œuvre le soin de cette pauvre cellule, la nouvelle Sœur aurait eu à y souffrir doublement, et des intempéries des saisons et du défaut de cette propreté exquise dont elle se montrait chez elle si jalouse.

Au reste, tout dans la vie religieuse était pour elle occasion d'efforts et de mérites. Il arriva souvent que les fêtes elles-mêmes, qui apportaient la joie dans l'intérieur de la Communauté, devenaient à la Mère Fourier, par la comparaison, un nouveau sujet de sacrifices. Il me souvient entre autres, écrit une de ses Sœurs de noviciat, que voyant de grosses larmes inonder son visage le jour de la fête de notre Mère, tandis que nous nous réjouissions si cordialement, je ne pus lui cacher mon étonnement. Elle y répondit par cet aveu : « — Et moi aussi je m'appelais Sophie, et à pareil jour mon mari, mes enfants, toute ma maison m'entourait avec tant d'affection...., maintenant plus personne. Je suis seule, seule sur la terre. » Mais bientôt la pensée de soulager l'âme de son mari par l'acceptation renouvelée de la croix qu'elle avait d'ailleurs si pleinement acceptée, releva son courage et fit reparaître sur son visage cette joie sainte qu'y imprime le sacrifice accompli. Ce qui nous touchait singulièrement, c'était de voir combien cette âme énergique avait conservé vifs et tendres tous les sentiments de la nature. Sans doute, elle avait fait le sacrifice entier de tout ce qui lui avait été demandé, mais en mille occasions, on sentait son cœur d'épouse et de mère toujours vivant en ceux à qui Dieu l'avait unie par les plus forts et par les plus doux de tous les liens.

Le souvenir de ses chers enfants la suivait partout, jusque dans les songes de la nuit, lui servant en quelque sorte de signal pour aimer d'autant plus Celui qui a voulu se donner à nous sous cet inconcevable nom de fils, quand il a fait dire par son prophète : *Un*

petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Les occasions de ce touchant rappel à Dieu lui étaient fréquentes au milieu de ses rapports avec un nombreux pensionnat, et lui fut bien douloureux, surtout en quelques circonstances, dont deux surtout donnent idée des autres. Jamais celles qui en furent témoins n'oublièrent le spectacle que leur offrit la pauvre Mère Fourier à la mort de l'une des élèves dont la fin édifiante est racontée dans les souvenirs de la Congrégation de Notre-Dame : Marie de Quinsonas, enlevée en quelques jours par une fièvre cérébrale. A cette époque, point de télégraphe électrique, et à peine de rares lignes ferrées ; si bien que le pauvre père ne put arriver du Dauphiné que deux jours après la mort de sa fille. On avait embaumé l'enfant, déposée dans une chapelle ardente près de l'église. Quand le père désolé se jeta sur le corps inanimé de sa fille, la Mère Fourier devint elle-même si pâle et si chancelante qu'il fallut la soutenir, et l'on crut un moment qu'elle allait expirer.

Un fait d'une autre nature, en venant raviver ses souvenirs, fut pour elle l'occasion d'un courageux sacrifice. Au retour d'une visite faite aux propriétés de la bonne Mère Fourier, M. ***, son homme d'affaires, rapporta un médaillon trouvé chez elle, et contenant les cheveux de ses fils. Il le remit en sa présence à la Supérieure, pour qu'elle le reçût de ses mains. Après le départ de M. ***, notre Mère Sophie qui connaissait la mâle vertu de sa religieuse, jugea qu'elle pouvait exiger d'elle un sacrifice bien mince, sans doute, auprès de tous ceux qu'elle avait su faire, mais en réalité bien grand pour ce pauvre cœur humain qui se rattache instinctivement à la dernière planche après le naufrage, au souvenir même le plus insignifiant de ses affections brisées. Notre Mère retint donc le précieux médaillon, disant : « Ma Sœur, vous le savez, un fil suffit pour arrêter le vol de l'oiseau ; et la plus légère rapine, pour amoindrir l'holocauste. » D'abondantes larmes accompagnèrent l'acquiescement de la chère Mère à cet appel inattendu à sa générosité, mais son sacrifice n'en fut pas moins complet. Toutefois, et à cette occasion, Dieu se plut en quelque sorte à retourner le fer dans la plaie. Voici comment : La Mère Fourier ayant un jour occasion de chercher un papier pour notre Mère dans son secrétaire, revoit, en ouvrant l'un des tiroirs, le médaillon chéri, mais jeté là indifféremment, au milieu d'objets sans importance, et courant risque d'aller grossir le nombre des inutilités dont on se défait sans façon. Ce fut réelle-

ment pour elle une flèche dans le cœur, et ses larmes coulèrent encore. Une personne, témoin de cette scène, en obtint à grand peine l'explication, suivie de ces paroles : — « Non, je ne reprends pas mon sacrifice, il est fait et complètement fait, mais excusez mes larmes : si vous saviez ce qu'est le cœur d'une mère ! »

Les souvenirs de sa position passée venaient donc de temps à autre lui aider à pratiquer ce grand art du sacrifice dont la continuité et la générosité font les saints. L'une des premières années après l'établissement des quatrième et cinquième classes du pensionnat à Issy, la Mère Fourier alla y faire sa retraite annuelle, comme les autres religieuses. Mais, ainsi qu'à la Mère Marie-Anne, ce séjour lui fut une véritable épreuve. — « Ma pauvre Sœur, dit-elle à la Supérieure, sa compatriote, je n'y puis tenir, ma retraite me fait plus de mal que de bien; je suis venue ici par obéissance, mais c'est par trop au-dessus de mes forces. » — Qu'était-ce donc? Sans doute le parc d'Issy, jadis digne du grand siècle, mais aujourd'hui si maltraité par notre prédécesseur, était loin d'offrir les charmes des sites pittoresques de la Limagne, mais il rappelait, dans quelques-unes de ses dispositions, des lieux dont le souvenir n'était que trop cher au cœur de la veuve toujours désolée, et de la mère qui toujours pleurait et souffrait au fond de son cœur, parce que, bien qu'elle eût accepté la croix, ceux que le Seigneur lui avait donnés à aimer, son époux, ses enfants chéris, n'existaient plus. L'énergie de son âme lui fit trouver remède à ce mal; elle prit le parti de ne point sortir, et toute sa retraite, comme celles qui suivirent, se passa alternativement dans la chapelle et dans sa cellule, ou en aide à la cuisine; cet office qu'elle affectionna toujours, comme la charge de sa prédilection, et où l'on était sûr de la retrouver habituellement à l'heure de la récréation, aux jours de solennité.

CHAPITRE IV.

Emploi de la R. Mère Fourier. — Rapports avec les parents des élèves. — Esprit de pénitence, de pauvreté, d'humilité. — Souvenirs de ses retraites. — Obéissance

Aux épreuves du noviciat, courageusement traversées, avaient succédé celles de l'emploi bientôt confié à la Mère Fourier. Par une disposition singulière de la Providence, cette religieuse qui, avec

l'usage et l'expérience du monde, le sens droit, l'esprit fin et fécond en ressources qu'on lui connaissait, eût été capable de remplir les charges les plus importantes, fut d'abord placée à la lingerie des élèves. Certes, aux yeux éclairés de la foi et à la suite de Celui qui voulut bien passer trente années de sa vie dans l'humble atelier du charpentier Joseph, la seule différence qui existe entre les emplois, c'est la manière plus ou moins parfaite dont on les accomplit pour Dieu. Mais qui ne sait aussi combien les natures actives, dominantes et intelligentes ont à souffrir et à vaincre quand l'aliment vient à manquer à leurs hautes facultés. Au reste, la Mère Fourier avait voulu être brisée, humiliée; Dieu la servait à souhait, et si elle ne fut pas Sœur converse de nom, comme elle l'avait tant désiré, elle le fut là d'effet, plus que personne, comme elle sut se rendre au reste partout ailleurs, l'humble servante de ses Mères, de ses Sœurs et des enfants. Toutefois, cet emploi de la lingerie ne fut pas d'abord un petit combat pour son humilité novice. Mais elle repoussa victorieusement l'aiguillon de la vanité séculière par l'aiguillon de l'amour divin qui la pressait de considérer et de voir Jésus-Christ même revêtu de la forme d'esclave, déclarant *qu'il était venu non pour être servi, mais pour servir*. Aussi c'était plaisir à ses Sœurs, et spectacle digne des anges, de voir la Mère Fourier rendre aux enfants, surtout aux plus jeunes, quelques-uns de ces soins qu'on laisse chez soi aux domestiques, et qu'elle-même, elle l'avoua une fois, n'avait jamais rendus à ses propres enfants. Ses rapports avec les parents n'étaient pas moins édifiants. Lorsqu'ils venaient examiner le trousseau de leurs filles, elle écoutait avec une patience et une attention qui ne se démentaient jamais, des détails quelquefois insignifiants sur les objets de la plus mince valeur. Son air noble et son exquise politesse faisaient place alors à une contenance, à un ton si humble, et elle avait si grand soin de s'adresser aux gens à la troisième personne, que quelques-uns, s'y méprenant, la traitaient sans façon, comme sa modestie semblait le pouvoir permettre. Il arriva une fois qu'une personne, probablement distraite, passa même les limites du plus vulgaire savoir-vivre. La Mère Fourier, appelée au parloir, dut écouter, debout, d'interminables explications, répondant avec une douceur et une humilité rares, et attendit en vain qu'on lui proposât de s'asseoir. Une jeune religieuse qui n'avait pas dépouillé encore au pied de la Croix sa fierté britannique, était présente à cette scène. Elle pensa que si la vertu de la Mère Fourier lui inspirait

cette conduite admirable, il ne lui était pas défendu à elle de protester, autant qu'il était possible, au moins en faveur de la dignité religieuse. Elle se leva donc et se tint debout, elle aussi, tant que dura la visite, puis reconduisit la Mère Fourier jusqu'à la porte avec toutes les marques du respect le plus profond. Le soir, à la récréation, la bonne Mère, abordant la Mère Joseph-Marie, lui dit en souriant, et non sans quelque malice : « Ma Sœur, vous avez été beaucoup trop polie aujourd'hui au parloir. » — « Et vous aussi, ma Mère, » reprit l'autre vivement.

Cette charge, si peu en rapport avec les goûts et les habitudes de la nouvelle religieuse, ne fut pas seulement fertile en humiliations : habituellement, elle était fort laborieuse, et à l'époque des vacances, elle nécessitait plus d'une veille prolongée bien avant dans la nuit, avec des fatigues auxquelles la nouvelle officière n'était pas faite. Qui de nous ne la voit encore, faisant, défaisant les malles avec l'activité d'une personne rompue à ce rude métier, et même les montant, avec une de ses aides, du tour à la lingerie, située au dernier étage de la maison. Mais elle avait résolu et juré de mener une vie pénitente et laborieuse, jamais elle ne l'oublia. Si quelquefois on voulait compatir à sa peine, elle ne le souffrait point, et répondait avec une humble fermeté : — « Ne parlons pas de cela ; pour moi, d'ailleurs, il ne doit plus y avoir ici-bas ni jours de fête, ni repos; cela est bon pour les anges qui m'environnent, et non pour une pécheresse de ma sorte. » — Le souvenir de ses fautes, cependant, n'était pas le plus puissant motif de sa pénitence : la grâce l'élevait plus haut, et la raison souveraine de la vie d'abnégation qu'on lui vit mener sans ralentissement, c'était l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Le divin Maître qui est notre modèle, écrivait-elle, n'est pas venu sur la terre pour s'y reposer, pour y trouver ses commodités temporelles ou spirituelles, mais pour combattre, pour se mortifier et pour mourir. C'est en cela qu'il faut le suivre. »

Si l'art de guérir les âmes consiste, comme celui de guérir les corps, à combattre les contraires par leurs contraires, on peut dire que la Mère Fourier s'y prit de façon à réussir. Elle avait été orgueilleuse, dominante et fière dans le monde ; dans la religion elle fut l'humilité même. Son ton, sa contenance, sa parole et son silence, tout en elle prêchait cette grande vertu, fondement et preuve de la perfection, que Notre-Seigneur a voulu nous enseigner par préférence, avec la douceur. Rarement elle parlait d'elle-même

et de son passé, si ce n'est dans l'intimité; et alors c'était pour faire des aveux qui ne pouvaient, à son sens, qu'amoindrir la bonne opinion formée sur son compte. Elle avait à se déprécier toute l'adresse que d'autres emploient à se faire valoir; aussi fallait-il être sur ses gardes pour découvrir la pure vérité dans ses assertions, quand sa réputation était en jeu. Si on la pressait de façon à l'obliger de se prononcer nettement, le fin sourire qui effleurait à peine le bord de ses lèvres était le seul aveu qu'on pût obtenir de ses humbles exagérations. Elle avait surtout l'art de ne point se faire remarquer, de passer inaperçue au milieu de la communauté. L'esprit de pénitence et de pauvreté s'alliait merveilleusement en elle à l'humilité; si bien qu'en toutes choses : vêtements, nourriture, logement, ce qui paraissait lui convenir le mieux, c'était le commun, et dans le commun ce qu'il y avait de pire. Ce fut à tel point au réfectoire, où elle était si habile à découvrir et à s'administrer ce qu'on n'eût pas même voulu laisser aux pauvres, qu'il fallut, dans l'intérêt de sa santé, charger sa voisine de la servir. Les plus simples pratiques de la pauvreté la trouvaient fidèle. Toujours elle écrivait sur une demi-feuille de papier à sa cousine la carmélite. Celle-ci s'excusant une fois d'en user de même à son égard : « Depuis que je suis religieuse et par respect pour la sainte pauvreté, lui répondit la Mère Fourier, je n'ai pas supposé qu'on pût faire autrement, au moins avec ses intimes.» — Jamais la plus simple réclamation ne venait avertir de ses besoins. En vraie pauvre, elle recevait, avec une reconnaissance qui confondait, ce qui lui était donné; et, en pauvre de Jésus-Christ, elle était ravie que quelque chose lui manquât. En plus d'une occasion, nous l'avons vue souriante et joyeuse quand un accident imprévu la plaçait dans quelqu'une de ces nécessités qui sont le partage des plus misérables entre les indigents. On s'aperçut après de longues années qu'elle couchait dans un lit si peu proportionné à sa grande taille, qu'elle avait dû s'y trouver fort mal à l'aise. L'ordre donné de remédier à cet inconvénient resta, on ne sait comment, sans effet, et elle supporta en silence cette incommodité. En maladie comme en santé, elle paraissait ne savoir distinguer ce qui lui convenait de ce qui pouvait lui être contraire. La pénitence lui semblait devoir entrer dans sa conduite comme un droit acquis par ce qu'elle appelait les égarements de sa vie mondaine, et l'on ne saurait se faire idée de toutes les ressources de sa ferveur pour arriver à satisfaire en ce genre sa pieuse avidité, sans révéler le secret de son cœur.

C'était l'affliger très-véritablement que d'avoir pour elle la plus insignifiante des attentions. L'humilité de la Mère Fourier avait si complètement dompté sa nature, et elle savait si bien plier sous toute créature pour l'amour de Dieu, qu'on finit par s'y méprendre, et qu'oubliant ou bien ignorant son passé, quelques personnes crurent que sa complaisance et sa déférence pour les religieuses en charge sous sa présidence était de l'indécision, défaut qui rendait la vie moins facile autour d'elle, malgré son affabilité, disait-on. L'observation sérieuse lui en fut faite par notre Mère Supérieure elle-même. Il était difficile à la Mère Fourier de reconnaître en elle un défaut si fort en opposition avec son caractère. Et comment pouvait-elle croire qu'elle faisait souffrir ses Sœurs, quand tous ses soins allaient, au contraire, à les prévenir et à les obliger? Or, ce qui pouvait gêner en la Mère Fourier, c'était bien plutôt l'excessive réserve, l'espèce de timidité que lui inspirait l'humble défiance d'elle-même acquise en religion; aussi est-il édifiant de voir les ressources que trouve son humilité pour s'aveugler saintement et pour compter du moins le reproche qui lui était adressé parmi les fautes inconnues dont le Roi pénitent demandait à Dieu de le purifier.

C'était en 1849, pendant une retraite annuelle, l'une de celles dont les traces écrites nous restèrent malgré les soins pris par la Mère Fourier, peu de temps avant sa mort, pour détruire tout ce qui avait pu sortir de sa plume à la fois énergique et délicatement railleuse quand il ne s'agissait pas de spiritualité. Ces lignes, dans leur noble et franche simplicité, montrent si bien son âme, sa foi, sa dévotion à Marie, la mince opinion qu'elle avait d'elle-même, son respect pour ses Supérieures, je dirais presque sa naïve confiance et sa crédulité d'enfant, qu'il faut les retracer ici :

« Je suis entrée en retraite le 2 mai 1849, sous l'impression de la peine que me cause la pensée de mon peu d'amour de Dieu. Oui, il faut que je l'aime bien peu, puisque je crains de nouvelles croix sous les auspices de l'Invention de la Sainte-Croix, premier jour de ma solitude, et à raison du choix que notre Mère a fait du sujet de mes méditations dans la troisième retraite du Père Nouet : *Pour acquérir la patience et le sublime esprit de la Croix.*

» Un incident, l'arrivée d'une personne de ma famille à Paris, fournit à mon imagination un immense champ de conjectures jetant l'inquiétude et le trouble dans mon cœur, lorsque la pensée du Mois de Marie ranima mon courage. Cette bonne et tendre

Mère, me dis-je, qui m'a adoptée pour enfant au moment le plus douloureux pour le cœur d'une mère, viendra à mon secours, et si j'ai d'autres sacrifices à faire, pourrai-je reculer en présence du sien, Elle qui a vu mourir son Fils pour des ingrats? O bonne et tendre Mère! obtenez-moi la grâce d'une parfaite résignation à tout ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer; obtenez-moi la tranquillité et le calme qui me sont nécessaires pour profiter de ma solitude. C'est une nouvelle grâce, faites-le moi bien comprendre, afin que j'y sois fidèle; et, puisque l'amour vous a conduite jusqu'à la Croix, ô Marie, faites que la Croix me donne l'amour du Cœur de votre divin Fils, afin que je reçoive tout ce qui me viendra de Lui avec actions de grâces, même les souffrances.

» J'ai commencé mes méditations avec calme, et je n'ai pas eu de peine à me convaincre qu'il faudrait renoncer à la vie si l'on voulait se soustraire à la souffrance. Il y a des croix de toutes les dimensions qu'il faut porter bon gré mal gré; chacun a la sienne; il est donc et plus sage et plus facile d'appeler au secours Celui qui l'a taillée, pour la charger sur nos épaules et pour la porter avec nous; d'ailleurs, n'est-ce pas la Croix que je suis venue chercher dans la vie religieuse?

» Le second jour, notre Mère eut la bonté de m'entendre et de m'exhorter à la douceur, à la patience et à la charité, me faisant remarquer que mon caractère me faisait manquer souvent à ces trois vertus si chères au Cœur de Notre-Seigneur. La bonté avec laquelle notre Mère me faisait ces observations m'a touchée, et j'ai pris la résolution de considérer les défauts de mon caractère comme la Croix que Dieu me donne pour la porter seule, et non pour en charger les autres. Je la reçois; et je promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour la tenir cachée et pour rester seule à en sentir le poids.

» Le troisième jour de ma retraite, premier samedi du Mois de Marie, je renouvelai cette résolution avec un désir encore plus vif de la mettre à exécution, parce qu'il me sembla que le bon Père Ronsin l'approuvait du haut du ciel. Il y a surtout un défaut que notre Mère m'a désigné et que je ne voulais pas encore me reconnaître, parce qu'il me semble en opposition avec les autres: *l'incertitude*. J'avais beau y penser, je ne voulais pas m'en trouver coupable. Notre Mère m'étant venue voir insista, et, après l'énumération de tous mes défauts, me prouva que celui que je ne voulais pas me reconnaître contribuait beaucoup à rendre la vie

difficile autour de moi. Quelles actions de grâces n'ai-je pas à rendre à Dieu qui, dans ce moment comme toujours, a inspiré notre Mère pour me faire toucher au doigt mes torts! Ils sont encore plus grands qu'elle ne pense, et mon aveuglement me couvre de honte et d'inquiétude..... Comment ai-je fait mes confessions et mes communions, ne m'étant jamais accusée de ce défaut ni de ses conséquences à l'égard du prochain? Je n'ose plus m'approcher de la sainte Table... Le bon Père Varin, que j'ai été trouver, a eu la bonté de me recevoir. Il a été étonné de ce que je lui ai dit à ce sujet, et ne voulait pas me croire; mais, avec la douceur qu'il sait bien puiser dans le Cœur de notre bon Maître et qui donnerait le repentir au cœur le plus dur, il me dit que cela ne pouvait pas être, que je m'en serais confessée, mais que, dans tous les cas, nous étions dans le Mois de Marie, qui est un temps de grâces et de bénédictions; que cette bonne Mère ne me refuserait rien; de lui demander tout ce que je voudrais, qu'elle me donnerait la douceur, la patience, la charité et cet air gracieux qui gagne tous les cœurs à Dieu; enfin, de me rappeler que j'étais consacrée d'une manière toute particulière aux sacrés Cœurs par le vœu de l'amour. »

D'après ce que nous avons dit des précédents de la Mère Fourier, il nous semble que ces simples lignes sont un éloge au-dessus de tout éloge. Nous ne croyons pas qu'on trouve beaucoup de candides Novices aussi faciles à se reconnaître un défaut, par cela seul qu'on le leur signale, aussi humbles, aussi reconnaissantes d'un avertissement. Si notre Mère Supérieure voulait, comme nous le croyons, se donner une preuve nouvelle de la vertu de la courageuse veuve, elle l'acquit, certes, au-delà de ses espérances; aussi avait-elle pour la Mère Fourier la plus profonde estime, et la comptait-elle parmi les âmes les plus énergiques et les plus solidement vertueuses qu'il lui ait été donné de conduire dans les voies de la perfection.

En 1851, nous retrouvâmes ces quelques pages si édifiantes échappées à la destruction. C'est encore un souvenir de retraite; le progrès est remarquable :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

» Sous la protection spéciale de la sainte Vierge et de notre bienheureux Père.

» Je commence ma retraite le jour de la fête de deux grands Saints qui m'inspirent la plus entière confiance, parce qu'ils ont été eux aussi de grands pécheurs : saint Pierre et saint Paul.

Comme eux, j'attends tout de la miséricorde divine, et j'espère jouir un jour de la même gloire, sinon aussi parfaite, du moins aussi réelle quant à la substance, bien que dans les degrés inférieurs. Car, si j'ai eu le malheur de les imiter dans leur chute, j'espère, par leur protection, obtenir la grâce d'une sincère pénitence. Comme saint Pierre, j'ai été assez heureuse pour connaître Dieu de bonne heure ; comme lui, j'ai eu le malheur de le renier, et, plus coupable que lui, je l'ai tout à fait abandonné..... Comme lui, un regard miséricordieux m'a rappelée au bercail; brebis égarée, Jésus-Christ m'a portée sur ses épaules jusque dans sa maison de prédilection. Notre-Seigneur est si bon et si miséricordieux pour moi, qu'il me donne à méditer sa Passion pour m'encourager à le prendre pour mon modèle dans toutes les peines, travaux et fatigues de ma vie.

» Jésus-Christ a souffert volontairement..... Il a choisi la souffrance pour nous délivrer de l'Enfer.

» La pensée qu'il *aurait pu*, — j'ajoutais, dans mon aveuglement, *qu'il aurait dû nous racheter sans souffrir*, — venait continuellement me troubler et affaiblir ma reconnaissance, lorsqu'il a plu à ce bon Maître de me prouver, par ma propre expérience, que l'amour exige et qu'il fait bien plus qu'il ne doit. En effet, ne me suis-je pas moi-même offerte à Dieu comme victime, lorsque je suis venue en religion, dans l'espoir de tirer mon mari des flammes du Purgatoire, et de réparer autant qu'il était en moi les fautes que j'ai pu lui faire commettre?

» Ce que Dieu m'a inspiré, c'est ce qu'il a bien voulu accomplir à mon égard. Pourrais-je maintenant mettre des bornes à ma reconnaissance? O mon Dieu! je ne veux plus payer votre amour d'ingratitude ; non, et je l'espère, toujours vous me serez en aide, car je veux continuellement vous appeler à mon secours; toujours ma confiance en votre promesse d'accorder tout ce qu'on vous demande au nom de votre divin Fils, me fera vaincre les difficultés qui s'opposent à ce que je marche sur vos traces dans l'amour des souffrances. » — A ces paroles : — « Accordez-moi au moins la grâce de ne plus faire souffrir personne autour de moi, » on voit que la Mère Fourier avait continué de prendre au sérieux une observation que Dieu permit sans doute pour sa plus grande sanctification, car rien ne pouvait lui être plus pénible, avec son cœur si aimant, si délicat, que la pensée d'être aux autres une difficulté au lieu d'un secours, dans les détails d'une charge déjà assez pé-

nible par elle-même. Tournant vers Dieu son cœur et tout son espoir, elle ajoute : « Rendez-moi, Seigneur, cette sorte d'apathie qui, au commencement de ma vie religieuse, me laissait insensible à toute épreuve..... Qu'elle ne soit plus l'effet de ma douleur, au souvenir de ceux que vous m'avez ravis ; mais qu'elle soit le fruit de ma retraite, et que je l'obtienne par une parfaite et continuelle abnégation de moi-même. »

Après la revue annuelle et l'accusation de ses fautes, la Mère Fourier ajoute : « Que vous êtes bon, ô mon Dieu ! votre miséricorde sera donc toujours disposée à me pardonner ! Voilà que vous me faites rassurer par votre ministre ; et vous me dites par sa bouche que *tout va bien*, pour m'encourager à mettre en vous toute ma confiance. Faites donc, ô mon Dieu ! que j'agisse selon vos désirs et selon les besoins de mon cœur. Oui, je veux être tout à vous, ne travailler que pour vous, n'aimer que vous seul, mettre en vous seul tout mon espoir ; non, vous ne me refuserez pas d'agir en moi et avec moi. Vous me pardonnerez aussi la faiblesse qui m'a fait répandre des larmes lorsque vous m'avez fait annoncer, par celui qui vous remplace au saint Tribunal, que vous ne vouliez pas m'ôter le poids de la Croix, parce qu'il m'est salutaire. Eh bien ! mon bon Maître, voici que je consens à la porter toujours, cette Croix, mais avec vous, mais animée par cette parole de votre ministre : — *La Croix, rien n'est plus près du Cœur de Jésus ; elle a pris racine dans son Cœur et ne peut en être séparée.* — Que je la chérisse donc, que je la reçoive comme un présent de votre main, que je m'y cloue par amour, que je ne fasse plus qu'un avec elle, afin que je n'agisse plus que par les mouvements de votre propre Cœur. Alors s'accomplira ce qui m'a été dit ; alors *tout ira bien*, puisque votre volonté sera la mienne. — Oui, je veux m'abandonner entièrement à vous, aller à vous avec la plus confiante simplicité, vous consultant en chaque chose, comme un tout petit enfant qui va se jeter entre les bras du plus tendre des Pères.

» Courage et confiance, mon âme ; aimons Dieu, et advienne que pourra. Je veux être à lui entièrement, corps, âme, cœur et esprit, et ne plus penser qu'à apprendre la science de l'amour, qui est l'union à Dieu et la prière non interrompue. Dieu, dans cette retraite, me fait la grâce de désirer son amour plus que je n'ai encore fait jusqu'à présent. Il ne me refusera pas celle de le lui prouver par tous les moyens en mon pouvoir, qui sont de re-

nouveler toutes les bonnes résolutions que j'ai jamais prises, ce que je fais en un seul mot : *Oui, je le veux.* Je veux en particulier considérer mon obédience comme mon purgatoire; je tâcherai d'y vivre comme les âmes qui y sont détenues, et, comme elles, aimer Dieu, souffrir et ne plus pécher, et surtout ne plus faire souffrir les personnes avec lesquelles j'y suis. Pour cela, j'ai besoin de grandes grâces; mais Dieu ne les refuse jamais au cœur qui les désire sincèrement. — Vous me les accorderez donc, ô Jésus, mon bon Maître ! et toute la gloire vous en reviendra. Sainte Vierge, vous aussi, soyez-moi toujours en aide, et la victoire est à moi.

» Quatre points auxquels je veux en particulier m'attacher :

» 1° Mon examen particulier avec les cinq points, appuyant sur l'humble regret de mes fautes;

» 2° Ne jamais m'endormir sans avoir préparé ma méditation. Si j'ai oublié mon sujet, charger mon bon Ange de m'en donner un;

» 3° Demander tous les jours à Dieu la douceur, la patience, l'union de la vie contemplative et de la vie active;

» 4° Ne jamais perdre de vue avec quelle bonté Notre-Seigneur parlait à ses Apôtres, le prendre pour modèle en toutes mes démarches, rapports avec le prochain. »

La Mère Fourier comptait bien, en venant dans la vie religieuse, y expier une à une ses infidélités passées, s'y réformer sur le modèle de Celui qui nous a laissé son exemple, afin que nous marchions sur ses traces. — Or, parmi les vertus du divin Maître, il en est une qu'il a poussée jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix. La Mère Fourier s'efforçait donc d'y exceller. — Elle avait commandé avec empire dans le monde. Il avait fallu qu'on lui obéît avec ponctualité. Aussi, l'un des assujettissements de la vie religieuse qui lui coûta le plus, ce fut l'obéissance; non pas la soumission à une Supérieure, mais l'obéissance de détail qui lie l'âme religieuse en chacune de ses actions et dispositions.

Nous voyons combien ce joug lui parut d'abord pesant, par une réponse du Père Ronsin, adroite et sage comme il savait les faire, ne touchant qu'à peine la question, pour ainsi dire, mais lançant l'âme au-delà du but en stimulant sa générosité : « Vous me demandez des avis, que vous dirai-je? D'abord, *courage* et *confiance.* Puis, *faites et laissez-vous faire.* — *Faites*, c'est-à-dire imitez les bons exemples que vous avez sous les yeux; marchez dans votre

nouvelle voie, sous l'étendard de la Croix..... à la suite de Jésus-Christ, votre Époux, escortée de toutes les vertus propres de votre saint état : *humilité, charité, obéissance,* et ce dernier mot me ramène à la seconde partie de mon petit sermon : *Laissez-vous faire,* c'est-à-dire abandonnez-vous avec une parfaite soumission d'esprit et de cœur à la conduite de votre bonne Mère, en tout, pour tout et toujours. Puisqu'il vous en coûte tant de demander des permissions, bornez-vous à une seule, *celle de vous faire sainte,* qui ne vous sera pas refusée, et usez-en largement. Après cela, vous suivrez en toute simplicité et générosité l'impulsion de l'Esprit-Saint qui se fera sentir à votre cœur; on vous dispense du reste. »

L'habile directeur avait bien deviné : la Mère Fourier en fit beaucoup plus, en fait d'obéissance, que ne lui demandaient ses supérieurs et sa règle. — Et, dans les souvenirs notés par ses Sœurs, celui-ci revient sous toutes les formes : « Je ne sache pas de religieuse qui nous ait donné de plus parfaits exemples d'obéissance que la Mère Fourier. » En effet, combien de fois ne l'a-t-on pas vue parcourir toute la maison, même au jour où la besogne commandait davantage, pour soumettre à l'autorité les choses de la plus mince importance. « Mais nous perdons à chercher notre Mère le temps que nous aurions mis à faire les choses que nous pourrions lui soumettre plus tard, lui disait-on quelquefois. — Cela se peut, répondait-elle, mais le temps seul bien employé est celui que sanctifie l'obéissance. » Un monument vraiment unique de cette vertu de la Mère Fourier, c'est un cahier retrouvé après sa mort et sur lequel étaient notées par ordre, avec les réponses obtenues, ces permissions qu'il lui avait semblé, humainement parlant, si fastidieux d'exposer et de demander à ses supérieurs. Tous les détails de ses différentes charges y sont spécifiés, ainsi que ses doutes, ses rapports avec ses Sœurs, la direction de ses intentions, et jusqu'à ces nécessités imprévues que peut faire naître la différence des saisons, le surcroît de travail, etc..... Quelques citations ne pourront qu'édifier :

« Je demande la permission :

» 1° De continuer à faire toutes mes actions pour le soulagement des âmes du Purgatoire; d'y ajouter une intention pour l'Eglise et pour la France. » Plus tard, elle ajoute : « Pour la conversion des pécheurs et des infidèles, motif qui ne m'a pas assez occupé jusqu'ici ;

» 2° De dire un Souvenez-vous et quelques aspirations en baisant la terre avant de me coucher ;

» 3° D'entendre la première messe quand les occupations de la lingerie l'exigent ;

» 4° D'avoir à la lingerie ce qu'il faut pour payer les ouvrières ;

» 5° De faire mon examen du soir à la lingerie, pour fermer les croisées pendant la chaleur. »

Un autre papier portait ce titre : *Mes doutes*. « Dois-je continuer à demander chaque fois une dispense déjà donnée ? — Quand une chose presse à la lingerie, mais qu'elle pourrait se remettre après le dîner, lequel vaut-il mieux manquer, de l'office qui précède ou de la récréation qui suit ? — Que faire quand une personne qui vient nous aider ne garde pas un rigoureux silence ? Faut-il l'avertir ? Elle ne parle jamais que de nos occupations, mais pourrait abréger. — La Mère ***, qui est près de moi à table, me passe presque tous les jours un morceau de pain tendre que j'aime beaucoup. Je ne l'accepte que pour répondre à son attention. Dois-je continuer ? J'aimerais mieux refuser. »

Les réponses sont reçues avec un tel respect, que la formule ordinaire de la consultante est ainsi conçue : « Notre Mère a eu la bonté..... a bien voulu..... m'accorder cette permission. » Quelquefois, ces réponses seraient de nature à étonner, si l'on ne savait que Dieu se plaît à fournir aux humbles, par l'entremise des supérieurs, l'aliment qu'ils demandent ; et la simplicité avec laquelle les enregistre la Mère Fourier est une nouvelle preuve de sa haute vertu. Ainsi, à côté de cette question : « Vaut-il mieux me taire que de parler quand je crains d'ennuyer les personnes qui sont près de moi à la récréation ? » Elle trouve tout naturel de placer cette décision : « Parler avec bon sens. »

Certes, la Mère Fourier était bien loin alors de Madame de Laval ; aussi, quiconque l'avait vue en Auvergne et la revoyait au couvent n'en pouvait croire ses yeux. Il nous souvient entr'autres de l'étonnement de l'une de ses compatriotes, qui passait ici quelque temps comme dame en chambre, quand elle vit la contenance si humble de la Mère Fourier. Ce fut bien autre chose encore quand, sur le point de partir, Madame *** vit arriver la Mère Fourier, envoyée par notre Mère, pour lui aider à faire ses malles. Les rôles lui semblaient tellement intervertis, qu'elle crut à une mystification calculée, et qu'elle voulut se défendre d'accepter un pareil service ; mais il en fallut passer par là. Au reste, et la Mère Fourier

le savait très-bien, notre Mère Sophie n'avait nullement songé ni à lui faire pratiquer une vertu héroïque, ni, bien moins encore, à embarrasser Madame ***. D'ailleurs, là comme en mille occasions où elle agissait d'une façon analogue, sans dessein prémédité, il était impossible de ne pas reconnaître clairement les dispositions de la Providence, ce qui faisait accepter plus joyeusement la mortification ou l'épreuve.

CHAPITRE V.

Dernières épreuves de la Mère Fourier. — Elle perd un neveu tendrement aimé. — Elle est nommée Supérieure. — Paralysie, mort de la Mère Fourier.

La Mère Fourier avait agréé la Croix; elle lui avait tendu les bras, elle l'avait prise pour son partage, et la Croix lui fut fidèle, comme on le verra, jusque dans sa dernière maladie, jusqu'à son dernier soupir. Mais avant que cette bonne Croix lui servît de char de triomphe pour l'enlever au séjour d'où sont bannies toutes douleurs et toutes larmes, une nouvelle épreuve devait venir chercher jusqu'au fond de son cœur la fibre la plus délicate et la plus sensible pour l'en arracher.

Après avoir acquitté ses obligations envers la communauté, la Mère Fourier avait placé toute sa fortune sur la tête d'un neveu, dernier représentant de sa famille. Avec les années, cet enfant était devenu un jeune homme accompli; il lui rappelait le dernier de ses fils, celui qui lui avait coûté tant de larmes; et la pauvre Mère Fourier en était fière avec raison. Cependant, la délicatesse exquise de sa conscience lui faisait un reproche de ce sentiment, car nous trouvons ceci parmi ses notes : « L'arrivée de mon neveu me prouve que j'ai encore trop d'attachement humain à ma famille. » Hélas! et ce court séjour à Paris fut brusquement interrompu par la mort. Le jeune homme fut presque subitement enlevé, à l'âge de 20 ans seulement, le 14 mai 1852. Cette épreuve, qui en renouvelait tant d'autres, trouva la Mère Fourier aussi courageuse que sensible. Depuis qu'elle était religieuse, elle avait poussé jusqu'à l'indifférence et à l'oubli le dégagement des choses temporelles. Après les dispositions si sagement prises, selon la raison humaine, à son passage du monde au cloître, elle aurait voulu

ne plus se mêler en rien de ses affaires. Mais, cette fois, force lui fut de rentrer dans ces soins dont elle aurait voulu se dégager, et l'affliction de son cœur lui rendit plus pénibles encore ces fastidieux détails. C'est ainsi que le Seigneur répondait à cette généreuse prière sortie de son cœur et tracée de sa main : « O Jésus! faites-moi marcher à votre suite jusqu'à la gloire par le chemin de la douleur, et souffrir pour vous avant de jouir de vous. »

Il faut l'entendre exprimer elle-même, dans le préambule de ses nouvelles dispositions de fortune, sa résignation et sa douleur : « Plus je réfléchis devant Dieu, dit-elle, sur les desseins de sa divine Providence à mon égard, plus je les trouve miséricordieux. Accablée par un chagrin qui avait brisé mon existence, j'avais disposé de la totalité de ma fortune avant d'entrer en religion, n'ayant réservé que des jouissances pour mon entretien et pour des œuvres de charité. Dieu, à qui je n'avais donné *que le rebut du monde en ma personne* (1), s'est joué de mes prévisions qui étaient tout humaines : il m'a de nouveau frappée dans mes affections, en appelant à lui le jeune rejeton de toute ma famille, qui avait recueilli les qualités du cœur et de l'esprit de son père, auquel il ressemblait au physique comme au moral. Il est venu à Paris se montrer avec toutes les grâces de son âge, me rappeler les jouissances de la famille, comme pour me les faire sacrifier de nouveau, en ajoutant à mon holocauste l'amertume de cette mort foudroyante. Comme Dieu se rit des prévisions humaines! Il arrive ainsi, contre toutes mes mesures, que je rentre non-seulement dans le bien que j'avais déjà donné, mais que j'ai une part de la succession de mon neveu. Dieu me fasse la grâce, en me donnant ces richesses périssables, qu'elles deviennent en mes mains un instrument pour procurer sa gloire et faire bénir sa miséricorde. Accablée une fois encore par la volonté de Dieu, qui m'a prouvé qu'il voulait non-seulement l'arbre, mais les fruits, je lui ai donc promis de lui donner tout ce qu'il me rendait de biens terrestres en les employant tous en bonnes œuvres. »

Dans les dispositions testamentaires qui suivent, on est édifié de voir les motifs si humbles dont elle accompagne l'énoncé de chacun de ses dons. Ainsi lisons-nous : « En réparation de mon peu de piété..... de ma négligence à prier et faire prier pour les âmes

(1) Ceci est une variante de cet écrit remarquable dont il existe deux projets de la main de la Mère Fourier.

du Purgatoire..... de mon peu de charité..... de soin à faire l'aumône (1)..... »

Celle de ses dispositions à laquelle tenait le plus la Mère Fourier, c'étaient des messes à perpétuité pour les âmes du Purgatoire, dont les souffrances étaient sa plus habituelle pensée, et comme on lui faisait observer que nos constitutions nous interdisent de recevoir toute fondation au-delà de quarante ans, afin de ne pas engager la conscience de celles qui nous succèderont : « Eh bien! dit-elle, qu'on étende la faculté laissée aussi loin que possible. » Rencontrant un jour la personne chargée des affaires de la maison : « Ma Sœur, c'est vous que cela regarde; souvenez-vous bien de mes désirs au sujet de la messe pour les défunts. » Dans ses derniers jours, privée de la parole, sa main défaillante renouvelant ce souvenir, traçait encore avec peine ces deux mots : *Messes de requiem.*

Si la Mère Fourier avait su servir le prochain avec la plus parfaite abnégation dans l'humble office que lui avait assigné l'obéissance à la lingerie, Notre-Seigneur voulut en quelque sorte, pour l'en récompenser, l'appeler à le servir lui-même pendant les dix dernières années de sa vie, en inspirant aux supérieurs de lui donner la charge de sacristine. Rien ne pouvait lui être plus agréable, et elle ne s'en cacha pas. Toutefois, elle s'en jugeait mille fois indigne, et ce qui l'affligeait le plus encore, c'est que la personne qu'elle remplaçait, une grande sainte aussi, la Mère Marie de Jésus, qui exerçait cette charge depuis près de trente ans, c'est-à-dire depuis son entrée dans la maison, devait vivement sentir, croyait-elle, la privation d'un office qui la tenait sans cesse auprès de Notre-Seigneur, dans l'adorable sacrement de nos autels. Aussi, quelqu'un venant la féliciter, sa réponse fut-elle : « Je suis on ne peut plus reconnaissante à Dieu et à notre Mère, mais être heureuse aux dépens d'une autre, c'est la goutte d'absinthe mêlée à ma joie ; cette pauvre Mère Marie de Jésus, je ne pourrai pas la voir sans songer à la privation qui lui est imposée. » — Mais la Mère Marie de Jésus était de trempe à subir bien d'autres épreuves.

(1) Qu'il nous soit permis de démentir ici la Mère Fourier sur cet article par le témoignage de sa cousine, Célina d'O***, la Mère Thérèse du Cœur de Marie, carmélite, qui nous écrivait après la mort de notre chère Sœur : « Elle était très-charitable, et tous les pauvres des lieux qu'elle a habités se lèveraient au jour du jugement pour la défendre s'il était besoin... »

Elle accueillit celle-ci avec la joie dont elle surabondait toujours au milieu des croix, et d'ailleurs, ce fut la dernière. Elle mit le sceau à ses rares vertus, et l'année suivante, en janvier 1854, elle était allée recevoir, ainsi que nous l'avons dit, la récompense de cette vie de souffrances, d'abnégation et d'amour qui avait fait notre admiration, et contempler au ciel les amabilités du divin Maître qui, si souvent soulevant les voiles, avait daigné lui manifester son divin Cœur.

La Mère Fourier fut à la sacristie ce qu'elle s'était montrée partout ailleurs : l'humilité, la bonté même; esclave du devoir, prenant pour elle tout ce que la charge avait de fatigant, et laissant aux autres ce qu'elle a de plus attrayant à la piété. S'il s'agissait, par exemple, d'approcher de l'autel, surtout quand le Saint-Sacrement était exposé, on était sûr qu'elle laissait ce privilége à ses aides, tandis qu'elle s'adjugeait les soins d'ordre et de propreté qui la retenaient à la sacristie. La Mère Marie-Julie (seconde du nom) nous racontait toute confuse comment, les veilles de grandes fêtes, lorsqu'il devenait parfois impossible que quelqu'un ne manquât pas l'oraison du soir, l'humble Mère l'y envoyait, disant : « Vous, au moins, ma Sœur, vous pourrez dédommager Notre-Seigneur, tandis que moi je n'y saurais rien faire de bon. » — Certes, ces jours-là, j'y faisais beaucoup, en effet, car c'était la Mère Fourier elle-même qui me fournissait le texte de mes méditations, et je repassais en mon cœur les exemples d'humilité et d'abnégation que nous recevions sans cesse de cette sainte religieuse.

Au milieu de cette charge si occupante, dont on peut dire qu'elle avait presque seule tout le poids, la Mère Fourier trouvait encore moyen d'accomplir un exercice de charité et d'humilité qui dut avoir son mérite. Elle s'était offerte pour faire chaque jour la lecture à une pauvre négresse, presque aveugle, logée dans la maison. Or, celle-ci, bien qu'elle fût l'édification même, usait et abusait de la complaisance de notre chère Mère. D'abord, le sujet de la lecture qu'elle demandait était invariablement le même, savoir : l'*ordinaire de la messe ;* et ensuite la bonne Rose, c'était son nom, laissait à désirer sous le rapport de la propreté ; elle avait aussi les exigences de son âge, et traitait plus que sans façon sa charitable lectrice, la laissant s'asseoir à ses pieds sur un tabouret, la tançant haut et ferme quand elle n'arrivait pas à l'heure précise, ce qui jeta plusieurs fois les témoins dans la stupéfaction ; mais ce qui les étonnait et les édifiait encore plus, c'était la ma-

nière dont la Mère Fourier acceptait ces procédés. Si l'on voulait faire quelques observations à la pauvre négresse, d'ailleurs si bonne et si reconnaissante : « Laissez-la donc, reprenait-elle, dans le sentiment de pénitence du roi prophète, c'est Dieu qui lui inspire d'agir ainsi à mon égard. — Mais c'est le monde renversé, lui dit un jour une jeune religieuse. — Oh ! ma chère Sœur, que vous êtes donc encore bien loin de l'esprit religieux et même chrétien, reprit-elle gaiement, et si le monde pouvait être renversé pour si peu, quelle victoire! Quoi donc, devant les pauvres de Jésus-Christ, pensez-vous qu'il puisse y avoir position trop dépendante, trop abaissée ? »

Le soir de cette belle vie fut calme et serein, bien que l'humiliation et la souffrance en aient marqué les derniers mois de leur sceau. La Mère Fourier avait conservé jusqu'à 74 ans sa riche taille, droite et ferme ; il ne lui manquait pas une dent, ses forces ne semblaient point diminuer ; aussi en profitait-elle pour n'admettre en quoi que ce fût ni dispense ni adoucissement à la vie commune. Et cependant depuis de longues années elle souffrait horriblement de la goutte ; nul ne s'en serait douté, si parfois, lorsque le mal arrivait à un certain degré impossible à dissimuler, il ne lui avait fallu ou ralentir sa marche, ou suspendre momentanément un travail au-dessus de ses forces. Ses chères souffrances, c'était un secret bien gardé entre Dieu et elle, un moyen d'expiation pour l'âme qui continuait à vivre en la sienne... Aussi, pour éloigner toute compassion lorsqu'on voulait la soulager, avait-elle coutume de dire d'un ton tout à fait simple et vrai : « On s'exagère mon mal, c'est si peu de chose qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. » Et quelquefois on s'y laissait prendre. La mort, loin d'effrayer la Mère Fourier, et bien qu'elle la regardât comme la peine du péché, lui apparaissait bien plus encore comme une libératrice, comme le chemin de l'éternel bonheur. Elle la désirait et l'appelait de ses vœux les plus ardents. Seulement, elle avait toujours souhaité une mort subite, redoutant tout ce qu'une longue maladie amène d'assujettissement, de soins pénibles pour les infirmières. — Etre à charge aux autres, disait-elle, lui tiendrait lieu du plus cruel de tous les maux. — Et ce fut une maladie de trois longs mois qui vint terminer, par l'épreuve la plus redoutée, cette vie de sacrifices qu'elle menait si courageusement depuis 27 ans. La chère Mère Fourier s'aperçut de l'espèce d'impuissance à laquelle la réduisait graduellement ce mal nouveau qui pendant un an fut précédé de

défaillances et d'engourdissements. Aucune des précautions prises pour lui en éviter les dangers ne lui échappait. Un jour, à Issy, l'une de ses Sœurs causant amicalement avec elle dans le parc : — « Je vous en prie, lui dit-elle, avec une douceur à la fois triste et affectueuse, allez donc à vos affaires, ne vous assujettissez point à me suivre, il ne m'arrivera rien ; d'ailleurs, je vais rester en vue de la maison. » — Au mois de septembre 1861, la mort d'une sœur dont elle était l'aînée, Madame de La Chapelle, l'impressionna vivement. La crise qui détermina son séjour à l'infirmerie, une paralysie de tout le côté droit, la saisit au poste : à cette sacristie dont elle savait si bien faire les honneurs. On l'emmena avec peine à travers la chapelle ; elle salua pour la dernière fois cet autel béni que ses mains avaient orné chaque jour avec tant de soin ; son pieux regard sembla pénétrer jusqu'au fond de ce tabernacle dans lequel son cœur avait choisi sa demeure ; et elle vint se consigner, comme une victime frappée pour le sacrifice, entre les mains des infirmières. Elle avait perdu l'usage de la parole, et elle ne pouvait guère se mouvoir qu'à l'aide d'un bras, ou en s'appuyant contre les murs. Il fallait dès lors lui rendre toute espèce de services, et elle tomba dans la dépendance complète de l'enfant entre les bras de sa mère, sans avoir rien perdu de sa vive, prompte et délicate intelligence. Rien ne pouvait s'ajouter à cet état d'humiliation et d'assujettissement, si ce n'est sa prolongation ; et, pendant les longs mois qui s'écoulèrent dans cette épreuve, la patience de notre chère malade ne se démentit pas un seul instant. Comme personne ne se souvenait de l'avoir entendue contester ni élever la voix en santé, personne non plus ne l'entendit jeter un cri au milieu de ses souffrances parfois très-vives, ni même témoigner sa lassitude par le moindre mouvement. Ce fut avec le sourire sur les lèvres, avec sa dignité accoutumée, et avec un acquiescement parfait, qu'elle accepta ce martyre d'un nouveau genre. Souvent, quand nous venions la visiter, les larmes nous gagnaient à la vue des efforts qu'il lui fallait faire pour être comprise, et de la douce résignation avec laquelle son œil, sa main, son sourire, accueillaient pour ainsi dire l'impossibilité absolue où elle se trouvait quelquefois d'exprimer ses idées. Les hommes d'affaires appelés pour régler quelques-unes des dispositions qui n'avaient pu être prévues plus tôt, furent eux-mêmes émus de la sérénité, de la dignité de toute sa personne, et du calme résigné qui paraissait sur son visage, quand on n'avait pu deviner à ses signes ses der-

nières volontés. Dans les visites journalières que recevait de ses Sœurs la Mère Fourier, toujours elle se montrait aussi édifiante. Le sujet qui revenait le plus souvent, après Notre-Seigneur et la sainte Vierge, dans ces conversations dont les visiteurs devaient faire les demandes et les réponses, ou bien dont la malade pouvait à peine parfois écrire quelques mots, c'était la préoccupation de tous les cœurs chrétiens en nos jours d'insurrection contre le Seigneur Jésus et contre son représentant sur la terre, Notre Saint-Père le Pape. — Sa photographie ne quittait pas sa table, et souvent l'on voyait, à son regard attaché sur cette tête vénérable, que c'était pour Pie IX qu'elle endurait les maux de ses dernières épreuves.

Ainsi s'écoulèrent, dans cet échange muet de sentiments, et dans des soins dont l'assujettissement ne pouvait le céder qu'à la confusion, les mois d'octobre, de novembre et une partie de décembre. Notre-Seigneur, qui seul pouvait entendre les élans de son âme et y répondre, venait, aux intervalles réglés, adoucir, par sa présence sacramentelle en son âme, la solitude de notre sainte malade, et ce jour-là sa joie semblait redoubler. Les derniers secours de notre divine Religion mirent le comble à son bonheur, et lui firent atteindre avec plus de patience le terme toujours désiré de son pèlerinage.

Munie des dernières indulgences qu'était venu lui appliquer notre aumônier, elle attendit l'appel divin en pleine connaissance; la sérénité de son âme reluisait sur son visage : elle s'exhortait pour ainsi dire elle-même, portant comme elle pouvait son crucifix à ses lèvres; et quand on voulait exposer sous ses yeux cette chère image, elle la saisissait d'une main mourante pour la replacer sur son cœur. La Mère Marie-Anne, si assidue auprès des mourants, était fidèlement venue remplir auprès d'elle son office d'assistante. Ce fut Marie, la divine Mère, qui lui répéta la parole prononcée par avance au jour de la profession religieuse à chacune des épouses du Christ : *Veni, sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum* : *Venez recevoir la couronne que le Seigneur vous a préparée dans l'éternité*, car elle expira le jour de l'Expectation de la sainte Vierge, huit jours avant Noël. Heureuse d'aller contempler au ciel, après Jésus, celle qu'elle avait tant aimée, tant invoquée dans toutes ses épreuves, et dont elle avait si bien compris les douleurs par les siennes propres, qu'elle avait écrit cette remarquable parole :

En Marie la qualité de mère n'a pu être séparée de la qualité de martyre. La Mère Marie-Anne, à qui Dieu donnait souvent la connaissance de l'état des âmes au-delà du temps, nous assure plusieurs fois que huit jours seulement avaient suffi à la Mère Fourier pour achever de payer sa dette d'expiation en purgatoire, et qu'elle avait fêté parmi les Bienheureux la joyeuse naissance de l'Emmanuel.

Maintenant donc, bonne Mère, intercédez pour nous auprès de Celui qui vous a choisie de préférence, et qui, après les luttes passagères de cette vie, vous a fait habiter dans son tabernacle à jamais.

NOTICE

SUR LA

VIE DE LA MÈRE MARIE-JOSEPH

NÉE A SURÈNE LE 11 JUIN 1793

Entrée dans le repos du Seigneur le 1er mars 1863

Je n'ai pu pleurer assez la Mère Joseph, disait la Mère Marie-Anne, la nuit qui précéda sa mort, pensant expliquer son mal par cette douleur qu'il lui avait fallu concentrer pour consoler notre Mère Sophie dans son affliction de cette perte.

Qu'était-ce donc que la Mère Joseph dont la mort avait excité tant de regrets ? Ce n'était pas une des religieuses qui avaient occupé dans la maison l'une de ces places qu'on pourrait dire importantes; ce n'était pas ce qu'on appelle une personne d'esprit, bien qu'elle n'en manquât certes pas le moins du monde ; c'était avant tout un cœur, une âme dévouée, la bonté même. — Dès sa première jeunesse passée au pensionnat, sous la conduite de la première fondatrice de la maison, la Révérende Mère Euphrasie, Angélique Gallois, depuis la Mère Joseph, se montra telle qu'on l'a vue toute sa vie : s'oubliant totalement elle-même pour obliger les autres, aimable, gaie, esclave du devoir, et sans autre souci que de rendre la vie heureuse à tout ce qui l'entourait.

Après avoir passé quelques années au sein de sa famille, Angélique échappa, non sans quelque peine, aux filets qu'avaient ten-

dus le monde et le plaisir à son inexpérience. Toujours elle regretta d'avoir fermé l'oreille aux secrètes invitations de Notre-Seigneur, qui lui reprochait ses lâches retardements. Ce ne fut en effet qu'à trente et un ans qu'elle se rendit enfin, qu'elle revint et entra dans cette voie de perfection vers laquelle Dieu n'avait cessé de l'attirer. Mais qu'elle sut bien racheter le temps perdu !

Si l'on voulait peindre, avec toutes les vertus religieuses, le dévouement et la cordialité même, il faudrait pouvoir représenter ici au naturel la Mère Joseph. Alors on s'expliquerait comment chacun ne pouvait se défendre de l'aimer. Et cela d'abord par une raison bien simple : c'est que chacun se pouvait croire aimé d'elle par préférence. Et qui ne veut être aimé ? Un autre côté du caractère de la Mère Joseph qui lui gagnait tous les cœurs, c'était une absence d'amour-propre si prodigieuse, avec une dépense d'elle-même si complète au service d'autrui, que nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de natures ainsi douées sur la terre. Aussi était-ce bien la personne la mieux faite pour vivre en communauté. Un de ses principes, — non, une de ses pratiques, car malgré son rare bon sens, son cœur ne raisonnait guère, — donc une de ses pratiques habituelles, journalières, était de choisir le pire en toutes choses ; le plaisir pour les autres, la peine pour elle. Ainsi s'emparait-elle, c'est le mot, de toutes les œuvres pénibles aux sens ; ensevelir les morts, passer les nuits près d'eux, près des malades, aider à la cuisine, à la lessive, descendre dans les fosses quand il les fallait réparer, monter sur les toits quand il était besoin de constater les dégâts causés par l'intempérie des saisons, étaient tous exercices qu'elle s'était adjugés. La bonne Mère trouvait bien quelques émules dans ce chemin ; mais pour être franc, la palme lui restait. Disons tout en un mot : sa vie n'était qu'un acte continu de dévouement et de charité ; et s'il fallait faire appel à chacune de celles qui l'ont connue, toutes diraient comme la Mère S^te^-H*** abrégeant le panégyrique : « La Mère Joseph, ce n'était pas une personne charitable, c'était la charité même, et je ne crois pas qu'on ait pu être cinq minutes auprès d'elle sans qu'elle ait avisé au moyen de vous rendre service, ne fût-ce que pour vous donner une épingle ; pour vous enlever une tache au besoin, et toujours pour vous faire place d'un air de dire : — Que je suis donc contente de me trouver auprès de vous ! »

Cette charité de la Mère Joseph était vraiment celle de Notre-Seigneur ; elle marchait toujours appuyée sur la douceur et sur

l'humilité, mais elle n'était pas arrivée là sans combat. A qui possède un tel cœur, toutes les fibres sont si délicates, qu'il faut souffrir encore plus que jouir. Mais pour les âmes chrétiennes et religieuses, il y a Dieu, vers lequel un regard lancé console et dédommage des mille et une blessures du cœur. La chère Mère Joseph, si aimante, sentait donc, et très-vivement, le plus imperceptible manque de procédé; l'oubli, l'indifférence, les rebuts et contradictions, non tant du côté qui mortifie l'amour-propre, que de celui qui atteint le cœur. En conséquence, il lui échappait de temps en temps quelques vivacités. Mais alors quels n'étaient pas ses pardons, ses regrets ! Un jour, à l'infirmerie, voilà que dans son examen il lui revient à l'esprit une de ces promptitudes qui, chez elle, prévenaient en quelque sorte sa volonté. Elle n'eut point de repos qu'on n'eût été chercher la personne qui, disait-elle, avait essuyé sa mauvaise humeur; et l'humilité parfaite avec laquelle se fit la réparation surpassa de beaucoup l'offense. A la fin surtout, alors que ses forces physiques, jadis infatigables, ne répondaient plus à l'ardeur toujours subsistante de sa volonté, elle sentait elle-même combien facilement la patience lui échapperait si elle n'était pas sur ses gardes, et elle redoublait de surveillance. — On l'entendit un jour se parlant ainsi à elle-même : — « Quoi, toujours prête à me fâcher! mon âme est comme mes jambes, refusant de me porter; mais il n'en ira pas ainsi : les jambes marcheront et la langue se taira. » — Ce fut par cette générosité de cœur et cette détermination de volonté qu'elle parvint à obtenir de Dieu l'effet de cette fervente prière tracée de sa main, le 1er octobre 1828 : — « Mon Dieu, faites que je n'ouvre jamais la bouche pour me plaindre; quelque tentation ou quelque affliction qui me survienne, accordez-moi de porter ma peine de bon cœur et avec joie. — A chaque épreuve dis-toi : Sœur Joseph, qu'es-tu venue faire en Religion? — Passer le temps, ou le bien employer? — Te sauver ou te damner?

Avec la plus humble obéissance et la charité la plus parfaite, une vertu qui reluisait encore singulièrement en la Mère Joseph, c'était le véritable esprit de pauvreté. La Mère Joseph réalisait plus de résolutions qu'elle n'en écrivait. — Nous n'avons trouvé d'elle qu'une petite feuille intitulée : Souvenir du 1er octobre 1828. — Elle contient sous l'épigraphe : *Dieu seul, Dieu seul, voilà le vrai bonheur,* ces quelques pensées sur la sainte pauvreté :

« Ne vous attachez à rien de ce qui est à votre usage, et soyez toujours disposée à en être privée... » †

« Que la pauvreté soit votre compagne inséparable ; c'est elle qui doit orner votre cellule et briller sur vos vêtements. » †

« Les religieuses qui ont le véritable esprit de pauvreté se réjouissent lorsque, dans certaines circonstances, le nécessaire vient à leur manquer, imitez-les. » †

« Souvenez-vous toujours que toute personne qui s'est engagée à être pauvre, s'est engagée à souffrir. » †

« Pensez aux pauvres.... Ne manquent-ils de rien ? Ils sont mal vêtus, mal nourris, mal logés, et souvent exposés à toutes les rigueurs des saisons. Pauvre volontaire, vous devriez souffrir lorsque vous ne souffrez rien du côté de la pauvreté. » †

« Le vœu de pauvreté est peut-être celui que l'on viole le plus facilement ; la plupart des religieuses qui sont en purgatoire y sont pour des infractions à la pauvreté. » †

Chacune de ces sentences était accompagnée, ainsi qu'il précède, d'une *petite croix*, que nous pouvons interpréter comme un signe d'adhésion à ce qu'elles expriment. D'ailleurs, soit que la Mère Joseph ait recueilli ces pensées de ses lectures, soit qu'elles lui aient été dictées par l'Esprit-Saint, nous savons comment elles passèrent dans sa conduite, et si jamais il y eut personne plus affamée de pauvreté, et plus exacte à en porter les livrées en sa personne et en tout ce qui la touchait. Réellement, elle n'avait rien à elle, et le peu de choses laissées à son usage pouvaient lui être enlevées, non-seulement sans qu'elle y trouvât à redire, mais bien mieux encore, sans qu'elle s'en aperçût. C'était bien pour elle que le *notre* du langage religieux était une vivante réalité.

Pour s'assujettir à cette loi sainte de la pauvreté, la grande compagne de Jésus-Christ Notre-Seigneur venant en ce monde, la Mère Joseph savait faire par elle-même mille choses qu'il eût fallu attendre des ouvriers. Le peu d'emplacement, et les faibles ressources qu'offrait la maison à son début, n'avait pas permis de donner à chaque religieuse sa cellule ; on logeait où l'on pouvait, et quelques-unes n'avaient alors d'autre gîte, hors la Communauté, que leur dortoir. Le besoin de solitude, cet instinct de l'âme religieuse qui lui fait envier le désert pour jouir de Dieu plus librement, rendit inventif l'esprit des novices de ce temps. Faute de Thébaïde, on souhaita si ardemment un pauvre petit coin où il fût possible

d'échapper au public, qu'on le trouva. Ayant avisé un vaste grenier dont le toit, plus élevé que la plupart des appartements d'aujourd'hui, permettrait de respirer, on obtint la permission de fabriquer les bienheureuses cellules, mais à la condition qu'architecte ni matériaux ne coûteraient pas une obole. Le marché facilement passé d'après ces clauses, ce fut la Mère Joseph qui se mit à la tête de l'entreprise, et qui l'exécuta avec une rare habileté, mettant à profit tous les débris enfouis dans les caves, et pratiquant même les cloisons, faute de mieux, avec de fort papier ou carton réunis. Il n'y eut pas besoin de laisser passer un été sur les retraites économiques, dont la construction n'avait pas exigé un sac de plâtre ; aussitôt faites, aussitôt peuplées, les cellules nouvelles furent inaugurées sans solennité; mais la joie de la possession ne saurait se dire, ni les actions de grâces rendues à la bonne Sœur Joseph, qui, bien entendu, choisit pour elle la plus étroite de ces demeures, encore subsistante dans sa primitive simplicité, près de l'ancien emplacement de la cloche du monastère.

La Mère Marie-Joseph exerça encore l'instinct de bienveillance cordiale qui faisait le trait dominant de son caractère, auprès des nombreux employés et ouvriers travaillant dans la maison ; car notre Mère Sophie, dont le talent suprême était de deviner et d'utiliser les aptitudes de chacun, n'avait pas tardé à reconnaître celles de son ancienne compagne de pensionnat, devenue sa fille, et avait confié à la Mère Joseph l'intendance de tous les bâtiments et travaux de la maison. Certes, ce n'était pas petite besogne, et administration sans importance; car dans l'hôtel des Oiseaux, lorsqu'on vint l'habiter en 1818, on n'avait guère trouvé que les murs, et à peine les portes et les fenêtres. Là tout était à remanier. Indépendamment des réparations qui se succédèrent presque sans interruption, l'on eut encore à bâtir l'aile qui forme l'angle du boulevard, l'Eglise, la galerie qui y conduit, et plus tard il fallut recommencer la besogne à la maison d'Issy. — La Mère Joseph passa à peu près sa vie sur pied et en plein air, hiver comme été, sans tenir compte des intempéries des saisons, et bien plus au milieu des ouvriers qu'au milieu de ses Sœurs. — Et cependant, comme elle savait être de la Communauté ! comme elle s'assujettissait joyeusement aux exercices communs, quand revenaient le bienheureux jour du repos du Seigneur et les fêtes chômées ; quelle fidélité aux plus petites pratiques de la vie religieuse ! On eût dit que la privation doublait

alors sa jouissance. Au reste, c'était chaque jour aussi qu'elle savait mettre à profit le temps pour Dieu et pour la vie du cloître, leur consacrant exclusivement l'espace qui s'écoulait depuis son lever de trois heures jusqu'à six heures du matin; puis, le soir, après le départ de son monde, à six heures, jusqu'à huit heures et demie.

Les ouvriers, c'était ce que nous appelions le pensionnat de la Mère Joseph; et, dans les grands travaux, c'était en effet par trente, quarante, et jusqu'à cent, qu'elle les comptait au défilé du départ qui, toujours, s'exécutait en sa présence. — Comme elle était bonne pour eux, juste et exacte dans ses exigences! — D'abord, pour ne rien demander de trop; puis, pour ne pas laisser de place à la paresse, non-seulement elle avait l'œil à tout, mais, à la longue, elle étudia si bien tous les métiers exercés sous ses yeux, qu'elle devint passée maître et contre-maître, — ainsi qu'ils en rendaient eux-mêmes témoignage. Elle avait appris vite les termes techniques, la valeur, l'usage des matériaux, le meilleur emploi à en faire, et elle était en toute espèce de besogne le premier vérificateur des travaux, si bien qu'il était impossible de la surprendre. On n'en avait même ni la pensée, ni l'envie. C'était profit pour tout le monde, et prétexte de moins contre la bonne entente. — Quant à l'esprit de pauvreté, à l'économie, les avantages de cette façon de faire ne sauraient s'énumérer. La Mère Joseph avait formé, de tous les débris provenant des réparations et démolitions, un vrai magasin auquel on venait s'approvisionner, et qui épargnait à la fois la dépense et la main-d'œuvre ; ou bien, elle savait vendre avec avantage tout ce qui, ne pouvant s'utiliser sans changer de forme, eût été complètement perdu. Les profits de ces petits trafics lui tenaient doublement au cœur. Ils lui avaient été promis comme surcroît aux aumônes réglées ; aussi admirions-nous combien ce motif la rendait habile à thésauriser.

Dans ses rapports avec les ouvriers, comme avec tous, la Mère Joseph avait le secret du succès : son cœur secondait son intelligence. Elle aimait ses ouvriers comme ses enfants, comme les membres souffrants et comme les imitateurs de la vie laborieuse de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Sans les gâter ni les rendre impérieux et exigeants, elle avait l'œil à tous leurs besoins, s'informant de tout ce qui pouvait les intéresser : leurs femmes, leurs enfants, le pays d'où ils venaient. — Elle savait adoucir leurs fatigues, et par le secours qui soulage et par la sympathie qui relève l'âme. Dans les cas de chaleur excessive ou de redoublement de travail,

il y avait la petite augmentation de paie, en dehors du salaire des entrepreneurs, et le rafraîchissement qui dispensait d'aller ailleurs gaspiller le fruit de sa journée avec perte de temps et de bien autre chose encore. Elle avait même de ces attentions délicates auxquelles ceux qui sont obligés de travailler pour vivre sont plus sensibles qu'on ne le pense communément. Ainsi, c'était rarement dans la main qu'elle plaçait le don offert : on le trouvait avec ses outils dans tel lieu connu, ou bien elle l'accompagnait d'une de ces paroles de gaie bienveillance qui valent mieux au cœur qu'un trésor dans la poche. Aussi les ouvriers disaient-ils souvent: Ah ! si tout le monde nous traitait comme la Mère Joseph, nous serions bien faciles à conduire. — Ils étaient en effet si dociles dans sa main, qu'elle en faisait tout ce qu'elle voulait, jusqu'à les amener en corps à genoux sur le passage de leur Archevêque, et les faire incliner respectueusement sous sa bénédiction. — C'est ce qui arriva une fois entr'autres à Issy, et dont Monseigneur le Cardinal Morlot fut si touché, qu'il ne pouvait s'en taire, disant : — Il n'y a que la Mère Joseph pour obtenir pareilles choses. — La grande sollicitude de cette bonne Mère pour ces braves gens, c'était leur âme d'abord ; mais elle ne les fatiguait pas d'exhortations. Un mot en passant, une interrogation, un encouragement, et Dieu faisait le reste. — Après l'âme, et pour arriver à l'âme, comme elle soignait le corps ! — Pas un échafaudage ne s'élevait sans qu'elle fût là ; et s'il y manquait quelque chose à l'endroit de la solidité, elle était intraitable. — Je ne veux pas de cela, personne ne montera qu'il n'y ait certitude morale pour la vie des ouvriers. — Elle faisait défaire et refaire, sans que nul bronchât. — Toujours présente, surtout quand les travaux offraient quelque danger, elle ne tolérait pas les bravades de jeunes gens qui veulent aller plus loin que force humaine, ou qui se jouent avec le péril, et il fallait obéir. — Aussi, fait vraiment remarquable, dans le cours de plus de trente années de travaux, dont quelques-uns furent très-dangereux, pas un seul accident grave. — Pendant la construction de l'église, à la montée de l'une des pierres de taille formant le glacis des fenêtres à ogive, un ouvrier qui avait bu ce jour-là plus que de raison, eut la jambe cassée. — Il eût dû être écrasé, mais on le descendit sans plus de mal, et après l'avoir fait soigner à l'hospice, on lui obtint une place de concierge. — Tant de bonheur était attribué par les ouvriers eux-mêmes aux soins et aux précautions de l'intelligente et charitable surveillante. Mais la Mère Joseph en

renvoyait toute la gloire à Dieu, toujours intéressé dans les constructions par des messes dites à l'intention de garder corps et âme au commencement de chacune des entreprises importantes. Après Dieu, elle remerciait aussi la glorieuse et Immaculée Vierge Marie dont *la médaille dite miraculeuse,* était offerte à qui voulait parmi les ouvriers. Et ordinairement, tous voulaient, quand on leur disait que c'était un pieux talisman contre les dangers de leur état.

Il fallait voir la Mère Joseph dans ses beaux jours, c'est-à-dire quand d'importantes constructions achevées amenaient, non-seulement le *bouquet* terminal *à arroser,* comme on dit en terme d'argot, mais encore une messe solennelle, une grosse pièce à chacun des travailleurs, et un dîner solennel dans le jardin ou dans les serres, suivant le temps. Alors, elle ne se sentait pas d'aise ; et par deux ou trois mots, elle avait si bien stylé son monde, qu'il est plus d'un dîner d'hôtel de ville qui eût pâli pour la tenue, l'exquise politesse et la tempérance, devant ces galas d'ouvriers. Et comme elle était habile à leur faire éviter les piéges tendus à leur bonne foi, ou à les protéger jusque dans leurs intérêts secondaires ! Au moment auquel éclata la révolution de 1830, nous étions en pleine construction de la partie de la maison qui forme l'angle du boulevard. Nos pauvres ouvriers n'avaient nulle envie de se joindre à l'émeute. Mais les excitateurs les menaçant de tirer les échelles s'ils ne descendaient, force leur fut bien de cesser leurs travaux. La Mère Joseph les fit bien souper, en obtint facilement promesse de rester tranquilles, et les fit partir à la tombée du jour, les uns après les autres. Le lendemain, grand tapage, barricade à notre porte, avec demande de livrer les outils des ouvriers qui, la veille encore, travaillaient ici. Ces pourparlers se faisaient du haut du mur du boulevard, sur lequel étaient grimpés les insurgés, avec la Mère Joseph, accourue au bruit dans le jardin. Elle, vaillante comme toujours, répond sans s'émouvoir : — Qu'à cela ne tienne, venez voir ; mais comme une descente en masse effraierait nos enfants, nommez parmi vous deux délégués qui feront la visite. — Le choix fait, elle applique elle-même l'échelle pour faciliter l'escalade, et accompagne les étranges députés dans les caves et endroits les plus proches des nouvelles contructions. D'outils, point; car craignant pour ses chers ouvriers la perte de leur gagne-pain, elle avait eu bien soin de ne pas conduire les visiteurs dans l'endroit qui les recélait. Cependant, pour que ceux-ci ne partissent pas trop mécontents, elle avisa une hache,

une scie et quelques autres outils à son usage propre, et les leur livra, s'attendant bien à ne pas les revoir. Mais nos gens avaient été surpris et touchés de l'accueil ; et, leur construction de barricade achevée, ils vinrent gravement rendre tout ce qu'ils avaient emporté. — Temps étrange, auquel on renversait un trône sans scrupule et où l'on rendait consciencieusement un objet prêté. — Aussi bien les exécuteurs valaient-ils infiniment mieux que les meneurs.

Si la Mère Joseph aimait et soignait ses bons ouvriers, ils le lui rendaient bien à leur tour. Je ne sais comment ils apprirent que ses fonctions près d'eux l'empêchant de dîner avec la Communauté, il arrivait très-souvent que la bonne Mère, entraînée par d'autres soins, oubliait complètement ce repas principal. C'était à tel point, qu'il lui arriva plus d'une fois d'aller sérieusement à la cuisine faire cette demande : — Est-ce que j'ai dîné ? — Pour éviter pareille distraction, il fut convenu qu'elle mangerait désormais à heure fixe à l'infirmerie ; et l'un de ses ouvriers obtint charge de la prévenir au moment convenu. Donc, lorsqu'il se trouvait dans l'impossibilité de descendre de son échafaudage à l'heure, on l'entendait crier comme au feu : — *La Mère Joseph, à la soupe !* et il fallait qu'elle se rendît, car pour un qui l'avertissait, elle en avait une trentaine d'autres qui veillaient à ce qu'elle obéît à l'appel. Aussi, deux mois après sa première attaque d'apoplexie, quelle ne fut pas la joie de ces braves gens quand enfin ils la revirent à Issy, où l'avait saisie cette annonce de mort si inattendue, précisément l'un de ces jours où, malgré leurs avertissements respectueux, elle avait remis jusqu'à cinq heures du soir le dîner de midi. Donc, quand la bonne Mère revint, marchant encore avec quelque peine, ce fut une véritable fête, et ils voulurent la traîner dans une petite voiture tout le long du parc, pour qu'elle pût inspecter les travaux faits en son absence.

En dépit d'une vie si livrée au dehors, et qui lui imposait mille sacrifices de tout ce qui est l'aliment de la vie intérieure, la Mère Joseph était cependant fervente, recueillie, et l'on pourrait dire toujours jeune, par la vivacité et la chaleur de sa dévotion. C'était bien elle qui eût dit aussi à Notre-Seigneur : — *Ordonnez que j'aille à vous sur les eaux,* et qui n'eût pas hésité à marcher, au moindre signe du maître. Elle avait un beau nom qui lui était cher, et qu'elle portait à propos : celui de Joseph, patron des ouvriers, ouvrier lui-même, le serviteur fidèle et prudent, que le Seigneur

établit sur Jésus et sur Marie; mais on trouvait que le nom de Pierre lui eût aussi convenu admirablement. C'était le même cœur, le même entrain, la même naïveté dans le dévouement et dans la foi. — Sa ferveur nous était bien connue, son amour pour les pratiques de la vie religieuse, la sérénité de son âme; mais on peut dire que son cœur s'exhala, comme à son insu, dans la maladie qui précéda de deux ans la dernière. Il avait fallu lui donner précipitamment l'Extrême-Onction; elle avait tout vu, tout compris, et cette annonce de mort avait été pour elle une vraie fête. Dès qu'il lui fut possible de parler, on l'entendit chanter en quelque sorte le cantique de la délivrance, et saluer ce beau ciel qui semblait s'ouvrir à ses désirs empressés. — Quelqu'un s'étonnant de cette jubilation, la Mère Marie-Anne, qui connaissait si bien la Mère Joseph, et qui l'appelait *sa sainte,* répondit : J'ai rencontré peu d'âmes aussi unies à Notre-Seigneur que la Mère Joseph. Pendant les derniers travaux à Issy, je ne la rencontrais pas de fois dans le parc, qu'elle ne me suggérât quelque fervente oraison jaculatoire, ou ne me rappelât en peu de mots les plus touchants souvenirs de Notre-Seigneur ou de la sainte Vierge avec une facilité, une variété, un à-propos qui me charmaient.

Aussi, peu de jours après la mort de l'excellente Mère Joseph, l'une de nous trouvant la Mère Marie-Anne occupée à réunir les quelques objets qui avaient appartenu à la chère défunte, et la voyant toute triste, lui dit : — Pauvre Mère, vous avez le cœur bien gros, vous l'aimiez tant, celle que nous pleurons ! — Si je *l'aimais !* reprit vivement la Mère Marie-Anne, je la vénérais : *humilité* et *charité,* elle avait les deux caractères indubitables de la sainteté.

La Mère Joseph ne réussissait pas moins auprès des gens du monde qu'avec ses chers ouvriers. Elle était chargée des rapports avec les dames pensionnaires, et elle avait trouvé sans art le secret de s'en faire autant d'amies. — Toutes l'appréciaient, la voyaient avec bonheur, quelques-unes même s'ouvraient à elle avec un abandon complet. Nous savons comment elles la pleurèrent, surtout l'excellente baronne de W***, qui l'aimait si cordialement. Les élèves aussi savaient admirer cette bonne Mère, et la deviner, bien que ses occupations ne lui permissent avec elles que des rapports peu suivis. Le dimanche seulement, et les fêtes, elle était de garde pendant les récréations. Un mot... qui dira tout, peindra l'impression qu'elle leur laissa. — La Mère Joseph, écrivait une jeune

enfant, avait l'air si bon, elle était si discrète, que nous lui aurions tout confié, et n'aurions pas voulu, pour un empire, lui faire de la peine. Elle ne savait pas parler, peut-être, mais elle savait si bien aimer !

Deux ou trois annonces de mort avaient suivi la première, et la Mère Joseph se tenait pour avertie. Aussi sut-elle mettre à profit le temps qui lui restait à travailler et à mériter sur la terre. Sa charité prenait en quelque sorte une activité nouvelle ; il semblait qu'elle se hâtât d'en multiplier les preuves envers chacun sans consulter ses forces. — Si l'on avait besoin d'un remplacement, elle s'était offerte avant même de savoir ce qu'on souhaitait d'elle. La Mère Joseph avait toujours eu une grande dévotion à l'Office canonial ; lorsque, pour la soulager, on lui avait offert en différentes occasions d'y suppléer par la récitation du saint Rosaire :— Bien au contraire, disait-elle, c'est mon soulagement qu'on m'enlèverait. — Mais vous ne comprenez pas le latin. — Oui, mais Notre-Seigneur le comprend, et l'Eglise, au nom de laquelle je parle, le comprend aussi, cela me suffit. — Il fallut bien, cependant, sur la fin de sa vie, accepter la commutation plus d'une fois éludée. Alors, elle pensa que la charité envers le prochain pouvait seule combler le déficit, et ce fut en aide à la cuisine qu'elle se fit une loi d'aller passer le temps qu'il lui eût fallu pour réciter son bréviaire. Plusieurs personnes ayant remarqué son profond recueillement alors, et lui demandant quelle pensée l'occupait devant Dieu : — Oh ! c'est bien simple, je m'unis au chœur, — fut sa réponse. — Le dimanche, veille de sa mort, elle voulut balayer la cuisine afin que nos Sœurs se rendissent plus tôt à la récréation. La charge qui lui allégeait toutes les autres, c'était celle de sacristine, qu'elle partagea successivement avec les saintes Mères Marie de Jésus et Marie Fourier. Comme cette dernière, ce fut au poste que se fit entendre le dernier appel de Notre-Seigneur ; mais tout fut fait pour la Mère Joseph en vingt-quatre heures. Elle avait encore apprêté le salut du dimanche, 10 mars. — « Je suis bien mal à mon aise, avait-elle dit en s'y rendant, mais il faut aller. » — Et le lendemain, à pareille heure, elle était devant le Dieu qu'elle avait tant aimé, si bien servi en la personne des pauvres.

Lorsqu'elle s'était sentie frappée, elle avait fait appeler la bonne Sœur Isidore, qu'elle savait être à la chapelle. Elle lui annonça elle-même avec la plus grande sérénité, qu'elle avait une attaque, et ajouta en se couchant : — Allons, me voilà dans le lit sur

lequel a expiré ma chère Mère Fourier, il y a trois mois à peine; qu'elle m'aide à faire le grand voyage ! — Quatre heures après, elle avait perdu la parole, mais ses regards annonçaient assez sa présence d'esprit; on lui administra une fois encore l'Extrême-Onction, à neuf heures du soir, et ce fut sans agonie, le sourire sur les lèvres, la joie au cœur, qu'elle rendit à Dieu sa belle âme, le lendemain, à quatre heures, entre les bras de la Mère Marie-Anne qui ne l'avait pas quittée.

La promptitude de ce départ, bien que redouté depuis deux ans, augmenta encore l'impression générale. Les dames pensionnaires et les chers ouvriers de la bonne Mère ne manquèrent pas d'unir leurs regrets, leurs larmes et leurs prières aux nôtres, en venant assister au service, et en jetant sur ses restes l'eau sainte, symbole du rafraîchissement que l'Eglise sollicite avec la paix et la lumière, comme le secours le plus pressant pour ceux de ses enfants qui ont achevé leur pèlerinage sur cette terre.

Le souvenir de la Mère Joseph est encore vivant à Paris et à Issy parmi les nombreux ouvriers qui l'ont connue. Dernièrement encore, l'un d'eux, apprenant au dehors que la personne chez qui il travaillait avait été élevée ici, lui dit : — Oh ! Madame, puisque vous êtes des Oiseaux, veuillez donc me parler de la Mère Joseph, vous avez dû la connaître. Quelle femme ! jamais on ne trouvera sa pareille. Si vous saviez comme elle était bonne pour nous ! Quand nous vivrions cent ans, nous ne saurions l'oublier. — Et nous donc, nous qui avons vécu si près d'elle, pénétré au plus infime de son âme, comment pourrions-nous l'oublier jamais ! —

Bonne Mère Joseph, si charitable, tendez-nous encore une main amie, et intercédez pour nous, vos Sœurs, afin que, délivrées de cette prison, affranchies des liens de ce corps dont le poids appesantit l'âme, nous soyons enfin avec Jésus-Christ à côté de vous et de toutes celles qui vous ont dévancée dans la patrie, après le labeur et l'incertitude de l'exil.

NOTICE

SUR LA

VIE DE LA MÈRE JOSEPH-MARIE

NÉE DANS LE COMTÉ DE FERMANAGH (IRLANDE), LE 18 NOVEMBRE 1818

Entrée dans le repos du Seigneur le 27 janvier 1883

Marie-Anne Mac-Pharlan Nugent O'Donnel Dawson était Irlandaise de naissance, et l'on retrouvait en elle, avec ce vigoureux amour de la patrie qui semble plus vif encore chez les peuples opprimés, tout le caractère national dans ce qu'il a de plus attrayant. C'était une âme élevée, une intelligence rare, un cœur chaud, joint à une simplicité primitive et à une sorte de naïveté spirituelle qui ajoutait au charme de toute sa personne. Elle fut inclinée, dès l'enfance, vers la vie religieuse par le double attrait de l'amour de Notre-Seigneur et de la vertu des Anges. Elle n'avait pas dix ans, quand interrogeant un oncle qui lui tenait lieu de père, l'abbé Mac-Pharlan, elle lui dit : — Mais pourquoi donc saint Jean l'Evangéliste est-il appelé le disciple que Jésus aimait ? — C'est, mon enfant, parce que Notre-Seigneur avait en effet pour lui une prédilection singulière. — Mais encore, pourquoi Notre-Seigneur l'aimait-il plus que les autres ? — Il y avait à cela une raison : saint Jean seul entre les apôtres était vierge, c'est-à-dire que n'étant pas marié, il n'avait à aimer ni sa femme, ni ses enfants, ce qui lui permettait d'aimer d'autant plus Notre-Seigneur, — répondit le bon abbé dans un lan-

gage propre à être entendu d'une enfant. — Eh bien ! dit la petite Marie-Anne, comme moi aussi, je veux que Notre-Seigneur m'aime plus que les autres, je ne me marierai pas. — On prit cela pour une saillie d'enfant, et l'on n'y songea pas davantage. Mais le fait est que cette explication fut pour cette âme candide un trait vainqueur qui pénétra si avant dans son âme, qu'elle ne songea plus en effet qu'à se consacrer toute à Dieu. Si elle parut avoir retardé l'heure du sacrifice, ce ne fut que pour se dévouer au vertueux guide de sa jeunesse, cet oncle tant aimé, un saint prêtre qui mourut en France regretté et vénéré de tout ce qui l'avait connu, pour sa douceur toute évangélique, et pour ses lumières qui le rendaient l'oracle de quiconque recourait à ses conseils.

Marie-Anne nous fut bien amenée par Dieu seul, car nous fîmes, on ne sait pourquoi, absolument tout ce qu'il fallait pour l'éconduire. La maîtresse des novices, redoutant son grand air, ne se lassait pas de lui dire : — Mademoiselle, je crois que notre maison ne satisfera pas vos goûts. Ici, il nous faut obéir comme de petits enfants, et savoir compter pour rien. La prétendante, en dépit de cet accueil, se sentait comme invinciblement entraînée vers ce couvent qui semblait lui fermer ses portes, et persévéra si bien dans ses demandes, qu'enfin elle fut admise au noviciat. La nouvelle Sœur se plaça sous la protection de ce qu'elle aimait le plus après Jésus, — et demanda de s'appeler *Joseph-Marie*.

Avec toute la pureté et la droiture d'une âme qui a toujours cherché Dieu, la Sœur Joseph-Marie n'avait cependant nulle idée de la vie religieuse. — Un jour, dans sa surprise de la guerre déclarée à l'amour-propre dans la milice religieuse, elle s'était écriée avec un profond soupir : — *Ah! Pauvre moi !* Le surnom lui resta ; et, dans l'intimité, on l'appela : *Pauvre-Moi*, nom auquel l'excellente Mère ne faisait pas difficulté de répondre; et cependant, nous croyons qu'il existe peu d'âmes chez qui le *moi* ait tenu moins de place. — Il arriva une fois, cependant, que la Sœur Joseph-Marie rejeta l'appellation usitée. C'était le jour de sa profession religieuse. — Quelqu'un lui ayant dit : — Eh bien! *Pauvre-Moi*, vous voilà arrivé au terme après lequel rien de plus à espérer que le Ciel. — Aussi, répondit-elle vivement en croisant ses deux grands bras sur sa poitrine, comme pour retenir l'hôte divin qu'elle avait enfin trouvé,— il ne faut pas m'appeler aujourd'hui *Pauvre-Moi*, mais *Bienheureux-Moi*.

Nous étions loin encore de ce grand jour. En attendant, et

dès le début, la nouvelle Sœur nous divertit singulièrement une fois entre autres par l'interprétation qu'elle sut donner au mot *récréation*. Depuis plusieurs jours elle avait disparu à l'heure de cet exercice. — On crut d'abord qu'elle accomplissait quelque prescription de la maîtresse des novices, mais bientôt on va aux informations : rien qui motive l'absence de la nouvelle Sœur. Alors on la chercha, mais en vain... — Qu'est-elle devenue? Après maintes perquisitions, on la trouve enfin, au haut de la maison, dans le lieu qui servait de dépôt aux novices, et bien installée auprès de la malle ouverte contenant une partie de sa bibliothèque. Elle lisait avec délices ses auteurs favoris. — Eh! ma Sœur, que faites-vous là? — Mais, vous voyez, je lis. — On vous cherche par toute la maison. — Et pourquoi? — Parce que c'est l'heure de la récréation. — Eh! précisément, reprend-elle, je me récrée; j'avais cru qu'à cette heure chacun pouvait se délasser à son gré.

En plus d'une occasion la chère postulante avait de ces sortes de naïvetés qui n'appartenaient qu'à elle. Cependant, elle comprit vite et bien les principes de la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant elle, et l'on ne tarda pas non plus à apercevoir que, sous le rapport de l'intelligence, de la culture, de l'élévation des sentiments et du dévouement à Dieu et à la famille qui la recevait dans son sein, on avait trouvé un trésor.

Comment peindre cette nature toute imprégnée de foi, de piété, d'honneur, de dignité? — C'était une âme hors ligne, une douce et ferme figure du XIII^e^ siècle attardée dans le XIX^e^. On ne saurait raconter sa vie de la même sorte que celle des autres; elle était vertueuse comme on devait l'être avant qu'il y eut des règles et des méthodes; on dirait presque qu'il n'y avait rien en elle de classique : tout semblait inspiration spontanée. — Elle l'avouait elle-même : — Moi, je n'entends rien à ce qui semble tenir de l'art dans la vertu. J'ai une dévotion stupide; je ne sais qu'aimer. — Et, en effet, comme elle aimait Dieu, comme elle aimait le prochain, et comme son âme s'ouvrait à tout ce qui est beau et bon!

Il fallait l'entendre s'exclamer sur la bonté de Dieu, entrer dans le plus profond étonnement de ses vues sur le genre humain, et demeurer stupéfaite de l'inattention du monde en présence des adorables mystères de notre sainte Religion. Et Notre-Seigneur, on eût dit qu'elle l'avait vu; elle s'adressait à Lui du même cœur et du même langage qu'on parle d'ordinaire à une personne aimée. Ses élans d'amour partaient sans préparation, au milieu d'un entretien,

d'une promenade, avec un abandon et une naïveté qui nous charmaient. Je la vois encore quand nous passions devant la chapelle aux heures de la récréation, s'inclinant respectueusement; et je l'entends dire : — O mon cher Sauveur, si vous saviez comme nous vous aimons, certainement vous nous aimeriez aussi de prédilection ! — Autant que possible, et quand le devoir le lui permettait, elle choisissait de préférence, pour faire sa visite au Saint-Sacrement, l'heure à laquelle la Communauté était occupée ailleurs, afin de dédommager Notre-Seigneur de sa solitude. Ainsi, les dernières années de sa vie, alors qu'il lui était devenu impossible de rien prendre le soir, son bonheur était d'aller passer l'heure du souper au pied des saints autels. « C'était son heure de repos, le meilleur moment de sa journée, pendant lequel, possédant Notre-Seigneur à elle toute seule, il lui devenait presque impossible de le prier avec distraction. » Pour dire tout en un mot : Jésus, Marie, Joseph avaient tout l'amour de son cœur, toutes les pensées de son esprit. — Et ses chères âmes du Purgatoire ! la compassion, née avec elle, lui suggérait mille industries pour les soulager; et tous les jours étaient réellement pour elle la commémoration des fidèles trépassés. — Quelqu'un paraissant une fois surpris de lui voir réciter l'office des morts à la fête de Pâques : — C'est une de mes coutumes, jamais je n'y manque aux grandes solennités. Et ne faut-il pas que ces pauvres âmes aient leur part de l'allégresse qui unit aujourd'hui l'Eglise militante à l'Eglise triomphante ?

La reconnaissance débordait de son cœur en toute occasion, c'était le sentiment habituel de son âme; jamais on ne l'entendit se plaindre, ni des dispositions de la Providence, ni de la conduite des personnes qui l'entouraient. — Ce qu'elle préférait dans l'Ecriture sainte et dans l'office, c'étaient les cantiques d'actions de grâces, le *Magnificat*, le *Nunc dimittis*, les *Laudes* et le *Te Deum*. — « Comment faites-vous donc pour être ainsi toujours contente, toujours joyeuse ? lui disait-on. — Mais, que voulez-vous donc, Dieu ne nous fait que du bien, et si nous endurons quelque mal, c'est à nous seulement qu'il faut nous en prendre.

Ce besoin d'actions de grâces, la Mère Joseph-Marie le ressentait et l'exprimait à propos de tout, et il lui venait à ce sujet des idées qui n'appartenaient qu'à elle. Je me la rappelle, baisant une fois respectueusement son livre de lecture en ma présence, c'était Bossuet. — Mais que vous prend-il ? — Je remercie Dieu de deux choses : — d'avoir fait un pareil génie, et de m'avoir créée après lui pour en

jouir. Au reste, il ne faut pas vous étonner, ceci m'arrive souvent et je suis fidèle à remercier le bon Dieu toutes les fois qu'il me tombe une œuvre de mérite entre les mains, quelle qu'elle soit.

Parmi les auteurs qui, avec Bossuet, partageaient ses prédilections, il faut placer le grand saint Augustin, notre Père, dont elle ne se lassait point de relire les écrits; saint Bonaventure, Thaulère, dans sa touchante explication de la Passion de Notre-Seigneur; le pieux Louis de Blois; et, parmi les modernes, le cardinal Wiseman et le docteur Faber; celui-ci surtout, dont les admirables ouvrages étaient le plus ordinairement sa nourriture spirituelle. Elle le connaissait si bien par ses écrits qu'il semblait que l'âme enflammée du savant et inépuisable auteur eût passé dans la sienne. Elle ne l'appelait jamais que *dear Faber;* et la raison de cette sympathie, quand on la lui demandait, ne se faisait pas attendre : — Il aime tant Notre-Seigneur ! — Faber était pour la Mère Joseph-Marie un saint déjà couronné de l'auréole des bienheureux. Aussi, sa photographie partageait-elle avec celle de notre saint Pontife et Père, Pie IX, les hommages de sa vénération. Quand le Seigneur eut rappelé à Lui le grand et saint écrivain, la Mère Joseph-Marie ressentit vivement cette perte : — Un cœur de moins, et quel cœur! à aimer Notre-Seigneur et à le faire aimer sur la terre ! disait-elle; et puis, quelle perte pour la catholicité en Angleterre! — Car, si la Mère Joseph-Marie avait longtemps regardé l'Angleterre comme l'ennemie née de l'Irlande, le mouvement religieux qui jetait en foule entre les bras de l'Eglise l'élite lettrée de la grande île ne lui faisait plus considérer les Anglais que comme des frères.

Mais revenons à la vie intime du cloître et disons les rapports de l'excellente Mère avec le prochain :

Aimable et bonne, ferme et douce, juste et conciliante, mettant au service de tous sa rare intelligence, ses connaissances variées et son noble cœur, elle se faisait aimer de ses sœurs comme des élèves. La Mère Joseph-Marie savait découvrir le bon côté de chacun, si bien qu'avec les enfants, faisant appel à leurs meilleurs sentiments, toujours elle savait triompher de leurs répugnances, de leurs difficultés. Tantôt c'était l'honneur, tantôt la piété filiale, tantôt la foi qu'elle invoquait. — « Jamais je n'aurais cru cela de vous, » — disait-elle; ou bien : — « Si maman voyait sa petite fille en pareil état, elle ne saurait la reconnaître; » — ou bien encore : — « Et votre foi? pensez-vous que Notre-Seigneur l'agrée sans les œuvres ? » — Elle devinait les petits désespoirs, les sombres tris-

tesses, et jusqu'aux malaises physiques; en un mot, elle était mère; et les enfants sentent si bien quand c'est le cœur qui fait la leçon! Aussi, la Mère Joseph-Marie portait-elle en quelque sorte, par excellence, ce nom de *Mère*, dont un pieux usage qualifie ici chaque Religieuse. Les enfants l'appelaient le plus souvent *Mother*, tout court, sans autre désignation. Elles ne tarissaient pas quand on les mettait à même de faire son éloge. — *Mother*, disait l'une, toujours elle a un mot gracieux à vous adresser; il n'y a pas jusqu'à son bonjour quand elle nous rencontre, jusqu'à son simple regard, qui ne nous dise : — « Je vous aime. » — Une autre ajoutait : — « Si le bon Dieu se montre à elle aussi aimable au centuple, qu'elle s'est montrée gracieuse envers nous pendant sa vie, son bonheur sera la digne récompense de sa belle vie. »

Le bon sens le plus éclairé, le tact le plus exquis avec une rare fécondité et une vive originalité de réparties venant en aide à cette bonté du cœur chez la Mère Joseph-Marie, elle obtenait d'étonnants résultats. Il est à remarquer que jamais, pendant les longues années de ses relations presque incessantes avec les élèves, elle ait eu besoin de recourir à l'autorité supérieure pour soutenir la sienne. C'est qu'à la cordialité native de cette nature éminente, qui mettait tout le monde à l'aise, se joignait une dignité qui tenait chacun à la distance voulue, et ne permettait jamais de passer les limites du respect et de la plus exquise politesse.

« La Mère Joseph-Marie, — disait judicieusement une de nos bonnes Sœurs, — nous ne pouvions nous lasser d'admirer son calme cependant si actif; c'était bien l'une des plus occupées et l'une des moins empressées de la maison.—En effet, comme elle ne refusait jamais rien, et qu'elle était propre à tout, on se laissait surprendre à lui demander peut-être plus qu'elle ne pouvait, et elle faisait face à tout avec une bonne grâce et une habileté rares. Indépendamment de ses autres fonctions, la Mère Joseph-Marie donnait les leçons d'anglais au Pensionnat presqu'entier, divisé en quatre cours; et c'était bien double profit, car elle savait mêler à l'enseignement de sa langue des notions de morale, d'éducation, de pieuses pensées, des critiques fines et judicieuses qui formaient en même temps le cœur, le goût et l'esprit. » — « Jamais, disait l'une de ses élèves, nous ne sortions de la leçon sans emporter un bon mot, un résultat pratique. Et puis, quand *Mother* était obligée de nous reprendre, là comme ailleurs, elle le faisait avec tant de raison, de douceur, qu'il devenait impossible de ne pas la remercier

et de ne pas l'aimer encore davantage. Cette bonté, à laquelle vraiment les coupables n'avaient pas droit de s'attendre, leur enlevait jusqu'à la pensée d'alléguer la plus simple excuse, et amenait souvent, au lieu des murmures, les larmes du repentir. »

La Mère Joseph-Marie unissait à tous les avantages d'une éducation mâle, dirigée par un oncle en qui la science égalait la vertu, cet esprit large qui ne s'irrite point des petites misères humaines, et qui ne s'émeut que pour les grandes choses. Combien de fois ne l'avons-nous pas vue appliquer dans sa conduite le dicton anglais qu'elle se plaisait à répéter : — « Pourquoi braquer des canons contre des pieds de mouches ? » — Aussi son commerce était-il également agréable et facile, et sa manière d'obliger si délicate, que les enfants en étaient frappées. L'une d'elles racontait ce fait qui n'est rien peut-être en lui-même, mais qui se renouvelait sous mille formes, chaque fois que la Mère Joseph-Marie pouvait venir en aide à ses Mères, à ses Sœurs, aux élèves elles-mêmes : — « Un jour donc, dit l'enfant, nous étions au dessin, *Mother* m'appelle : La Mère *** qui me remplace ordinairement a eu, comme vous le savez, le malheur de perdre son père, elle doit avoir besoin d'être seule; veuillez donc, de ma part, la prier de ne pas se déranger. Puis, se ravisant : — Non, dit-elle, je la connais, elle voudrait venir; vous lui direz simplement qu'il me serait commode de garder aujourd'hui le dessin jusqu'à la fin de la séance. »

Tout ce qui est beauté, vérité, grandeur, trouvait cette âme éveillée et sensible; surtout la beauté morale : un trait de générosité, de dévouement, d'oubli de soi-même la ravissait. Elle croyait le bien beaucoup plus facilement que le mal, et se faisait même quelquefois un idéal de l'humanité bien plus ressemblant à sa propre image qu'à la réalité. Si l'on essayait de la détromper et de lui prouver la diminution des vérités, l'avilissement des caractères et les turpitudes contemporaines : — « Oh ! disait-elle, non, non, je vous en prie, ne dites pas cela, vous me gâtez mon humanité que le bon Dieu a faite avec tant d'amour, et dont il dispose avec tant de respect. »

La vie commune lui semblait, unie à la vie intérieure, le plus haut point de la perfection religieuse; aussi se fit-elle une loi de s'y assujettir tant qu'il lui fut possible. Les priviléges lui semblaient un non-sens, disait-elle, dans une réunion qui se désigne par le mot *Communauté*. Bien qu'elle fût pleine d'attentions pour toutes, il lui paraissait tout naturel qu'on l'oubliât, qu'on fît plus de cas des autres que d'elle-même, ou du moins telle était son abnégation qu'on

eût pu le croire. Si quelque chose semblait lui être à charge, c'était d'occuper les autres de sa personne, de ses affaires, de ses intérêts, de sa santé. Chez elle, de la vivacité quelquefois, de l'amertume, jamais. Aussi est-il avéré qu'il ne lui arriva guère de proférer une parole désobligeante, et quiconque la voyait dans une réunion pouvait être sûr de se voir excusé au besoin. Elle savait avec une adresse admirable, et sans sortir du vrai, découvrir et faire valoir le côté louable de chacun, ou rejeter les torts sur quelqu'un de ces défauts aimables que l'on pardonne volontiers. S'agissait-il d'une action vraiment inexcusable, d'une personne dont la réputation était notoirement atteinte : — « Il faut prier, beaucoup prier, » disait-elle ; puis elle coupait court, et, sans transition, passait à un autre sujet d'entretien. Enfin, disons tout en un mot : A l'égard de la charité, jamais on ne l'a trouvée en défaut. — Aussi quelqu'un disait-il après sa mort : — « Oh ! pour celle-là, certes, elle ne sera pas jugée, car elle ne jugea jamais personne. — Manquer même d'égards ou de procédés envers les autres, lui semblait inouï. Elle exerçait avec une invincible patience ce grand *art d'écouter* qu'un spirituel auteur appelle le premier des arts libéraux. — Donc, elle vous laissait aller jusqu'au bout de vos explications, sans vous déconcerter par ses interruptions. Ce bienveillant support du prochain devait tout à la grâce, rien à la nature, car avec un esprit si cultivé, si fin, si observateur, un cœur d'une sensibilité si exquise, personne ne devait souffrir plus qu'elle des difficultés de la vie commune. Et, cependant, il est inouï qu'elle ait laissé apercevoir aux autres qu'elles lui fussent importunes. Elle avait pour toutes de ces mots gracieux et affectueux qui trouvaient le chemin du cœur et qui ne s'oubliaient guère. Jamais une Religieuse ne séjournait à l'infirmerie sans qu'elle eût à lui témoigner son intérêt, ou à l'obliger par quelque service de sa compétence. Lorsqu'elle fut bibliothécaire, elle ne laissait pas demander aux pauvres malades les ouvrages propres à leur reposer l'esprit et le cœur ; mais elle les prévenait avec un empressement tout fraternel. Lorsqu'on lui rendait service à elle-même, vraiment on avait sa récompense par la gratitude qu'elle en exprimait. Lorsqu'une cécité presque complète l'eut également privée et de la lecture qui avait été pour elle dans le monde une sorte de passion, et de l'ouvrage manuel, l'un des passe-temps que sa remarquable adresse lui rendait aussi facile qu'agréable, il lui avait fallu suppléer à ces occupations. La lecture fut réduite au strict nécessaire pour remplir ses fonc-

tions près des enfants, et pour s'acquitter de ses obligations envers Dieu. Ce fut à qui serait l'œil de cette chère aveugle; on se partagea, pour lui faire ses différentes lectures, sa correspondance, et pour lui aider à conduire le tricot qui avait remplacé les ouvrages à l'aiguille, car jamais on ne la trouvait oisive. A chacune de ses aides, elle avait le mot aimable et charmant pour remercier : celle-ci était plus exacte qu'un aumônier de cour; — celle-là était la fée complaisante, — gracieuse, infatigable, et cette autre son ange supplémentaire.

Alors même et au milieu des souffrances souvent aiguës qui mirent le sceau à ses mérites pendant ses dernières années, jamais la Mère Joseph-Marie n'avait de ces mauvaises heures dont les autres ont à subir les conséquences, parce qu'étant près de Dieu, elle était invariablement contente de tout.

Disons un mot de ces souffrances dont elle occupait si peu les autres. Il lui avait fallu une foi généreuse pour accepter les infirmités plus terribles que la mort qui vinrent l'assaillir dans la force de l'âge, entre quarante et cinquante ans. Il y avait déjà longtemps qu'elle avait été presque subitement prise d'un violent battement de cœur, bientôt suivi d'un état habituel de maladie qui la plaçait en perspective d'une mort subite, lorsque, dans l'été de 1860, elle se réveilla privée de la vue. Au premier moment, d'abondantes larmes accueillirent cette triste surprise; elle voulut espérer, et demanda avec anxiété à l'oculiste appelé, si c'était pour toujours que lui serait ravie la lumière. Hélas! c'était une apoplexie locale qui s'était fixée sur le point visuel; et à ce mal, point de remède. La Mère Joseph-Marie n'avait que quarante-six ans; elle pouvait donc envisager de longues années encore d'existence, et toutes les suites de cet état prolongé se présentèrent en un instant à son imagination si vive et si impressionnable : privations de tous genres, assujettissement, dépendance des autres. Plus de lectures seule à seule, interrompues par la réflexion; pas même l'ombre du spectacle de la nature, dont la privation avait été l'un de ses grands sacrifices en s'enfermant dans un monastère de Paris, loin de la mer, des montagnes et des lacs de sa verte Irlande, dont les sites faisaient si souvent le sujet de sa conversation.

Quelque temps la Mère Joseph-Marie voulut espérer, et alors elle était vraiment touchante dans ses supplications, souvent terminées par ce simple et naïf appel à la bonté divine : — Mon Dieu, puisque je vous donne mon cœur, laissez-moi mes yeux. — Mais c'était

par cette croix si pénible que Dieu voulait achever la purification de son âme.

Le courage, dont elle n'avait pas le sentiment au premier signal de cette terrible épreuve, la Mère Joseph-Marie le demanda à ce *cher Sauveur* que tant elle aimait, et elle l'eut bientôt puisé dans son cœur : — Jésus avait bien quitté les splendeurs des cieux pour venir habiter nos ténèbres ; elle pouvait bien, pour son amour, renoncer à quelques années des clartés terrestres. Ce sacrifice fut donc fait une fois pour toutes, mais si complètement, si généreusement, que jamais depuis il n'y eut un retour.

Jamais on ne surprit sur les lèvres de la Mère Joseph-Marie un regret, une plainte ; elle évitait même de laisser tomber la conversation sur ce chapitre. Après une fervente neuvaine faite en vain, elle ne voulut plus solliciter sa guérison ; elle se félicita seulement dans son malheur d'avoir conservé encore une petite lueur qui lui permettait de se conduire.

Au premier moment de l'épreuve, la Mère Joseph-Marie avait cru devoir accepter bien plus encore pour elle que la perte de sa vue, — une complète inutilité. — Elle était donc allée trouver notre chère Assistante, la Mère Marie-Anne, et l'avait priée d'exposer, dans la future distribution des charges, l'impossibilité absolue où elle se trouvait désormais de continuer ses fonctions près des enfants. La Mère Marie-Anne écouta, et se contenta de répondre : — Nous verrons. — Considérant tout à la fois devant Dieu, et l'avantage des élèves et celui de la pauvre affligée, non-seulement elle n'eut aucun égard à l'observation de la Mère Joseph-Marie, mais elle fit si bien, que les occupations de la chère réclamante furent plutôt augmentées. — Je fus d'abord étonnée, disait la Mère Joseph-Marie en racontant le fait ; eh bien ! c'était ce qu'il me fallait ; la chère Mère m'a réellement prolongé la vie, qui me fût devenue insupportable en présence de moi-même.

Quant aux élèves, tel était l'ascendant acquis par la Mère Joseph-Marie sur le pensionnat, qu'il lui fut parfaitement possible de continuer ses fonctions et surveillances : le dessin, l'anglais, et plus tard la classe supérieure, sans autre remplaçante qu'une correctrice pour les devoirs écrits. Les enfants, bien loin de se prévaloir de son infirmité, se piquèrent d'honneur, de telle sorte que rien absolument n'eut à souffrir de cet état de choses. D'ailleurs, qui d'entre elles eût voulu faire la moindre peine à une Mère tant aimée et si cruellement éprouvée ?

Un mot de cette classe supérieure qu'elle avait suivie comme aide et dont elle hérita à la mort de la Mère Xavier. La classe blanche, ainsi désignée par la couleur de la ceinture, est le complément des autres : plutôt un enseignement de mère à fille, qu'une classe proprement dite. C'est l'initiation à la vie du monde; on en signale les dangers, on apprend à en combattre les préjugés, les fausses maximes, à en éviter les piéges. Sous ce rapport, la Mère Joseph-Marie, qui avait vécu dans le monde et dont les connaissances étaient aussi variées que solides, était tout à fait sur son terrain. On a vu quel cœur était le sien, et ce fut au milieu de ses chères blanches qu'elle trouva surtout à le dépenser. Elle avait une amitié particulière pour chacune de ses élèves, avec l'art de le leur persuader si bien, que jamais il ne fut question de jalousie entre elles. La Mère Joseph-Marie tenait à leur confiance, mais recourait au moyen sûr de l'acquérir, donnant vraiment la sienne dans la mesure qu'indiquait sa position à l'égard des élèves.

« Aussi, écrit une d'elles, quand il nous arrivait quelque petite disgrâce, bien loin de lui rien cacher, nous venions de suite à elle, et lui disions : — *Mother,* nous avons une faute à vous avouer. — Elle nous écoutait avec bonté, et sans se fâcher elle nous faisait comprendre nos torts, nous indiquant ce que nous avions à faire pour les réparer; aussi toutes nos petites affaires se terminaient-elles à souhait. Elle avait réellement pris à cœur notre avancement; elle nous suivait en tout et se réjouissait avec nous de nos succès, s'empressant de nous redire les bons témoignages qu'elle avait reçus à notre sujet. Tous les quinze jours, après la séance des numéros (1), nous avions notre petite conférence. Elle nous signalait nos fautes, nous rappelait ce qu'on était en droit d'attendre de nous, et nous encourageait à faire des efforts pour contenter le bon Dieu et tout le monde avec lui. »

« Comme elle savait sauver notre honneur à l'occasion! écrit une autre. Tout dernièrement, cette bonne *Mother* avait donné pour sujet de composition le mot *Noël*. Que de sentiments du cœur, que de pieux souvenirs à évoquer sous ce titre! Pour moi, je ne sais quel souffle avait passé sur ma tête; le fait est que ma composition se trouva terminée en dépit du sens commun. Je m'attendais à être dernière d'emblée. A la nomination des places,

(1) La conduite et l'application de chacune des élèves sont exprimées par des numéros de convention, dans une séance générale qui réunit les Mères et les élèves.

j'entends : première, deuxième, huitième, neuvième, etc., et point de Félicie. Je me garde bien de réclamer, pensant que mon grimoire avait été jeté au feu. Mais le soir, *Mother* me fait appeler, elle me dit qu'elle a voulu ménager mon honneur en passant mon nom sous silence; et, après m'avoir adressé un petit reproche de mère, à peine quelques mots, mais bien appliqués, elle déchire mes insignifiantes pages, puis me fait lire la composition de la première, me signalant le profit que j'aurais pu tirer, comme ma compagne, du sujet donné. Enfin, après m'avoir embrassée, elle me congédie, confuse et ravie. Voilà toute la punition et toute la réprimande que sut inventer cette vraie Mère, si bonne et si délicate. Jugez ensuite comment ne pas l'aimer. »

« Nous avions tant de plaisir à l'entendre parler, disait une troisième, que quelquefois nous la menions plus loin qu'elle n'avait d'abord résolu, et la classe proprement dite s'abrégeait. — « Ah ! disait-elle, souvent, bien souvent, dans mon examen, je me » reproche d'avoir favorisé la paresse des blanches. Aussi, comme » je risque fort d'aller pour elles en purgatoire, il faudra qu'elles » me fassent dire une neuvaine de messes après ma mort. » Bonne chère Mère, ah! nous ne pensions pas que sitôt viendrait l'heure de vous témoigner au-delà du temps notre reconnaissance. Croyez-le bien, jamais nous ne perdrons le souvenir des mille traits de délicatesse par lesquels vous avez su gagner nos cœurs. »

Il manquerait ici quelque chose si nous ne disions un mot des amies que cette excellente Mère avait laissées dans le monde; amies bien dignes d'elle, et que nous voudrions pouvoir nommer ici une à une. Si elles étaient interrogées, que n'auraient-elles point à nous dire? — Et, en effet, comme la Mère Joseph-Marie leur était fidèle, comme elle partageait leurs joies, leurs douleurs surtout! M^lle^ H***, entre autres, ayant perdu un frère tendrement chéri, la Mère Joseph-Marie, non contente de lui écrire avec son cœur ces lettres qu'il était impossible de lire sans en aimer l'auteur, se fit chercher par une de ses Sœurs, et se fit lire, pour les indiquer à Miss H***, tous les passages des saints Pères sur le regret des parents et amis perdus. — Saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, furent mis à contribution; et ce fut avec larmes que la Mère Joseph-Marie entendit surtout le discours de saint Bernard après la mort de son frère Gérard. — Ce trait pourrait être accompagné de mille autres, car toute la bonté de cœur de la Mère Joseph-Marie s'était répandue sur les siens avant qu'elle la

versât avec tant de profusion sur nous, et l'esprit religieux ne fît qu'accroître et perfectionner en son âme ce don du ciel par excellence.

Cependant, l'heure de la récompense avait sonné pour la Mère Joseph-Marie, et Dieu se plut à exaucer un des secrets désirs de son cœur : — « Pour ne pas augmenter, disait-elle, le labeur des infirmières, et pour ne pas mener une vie inutile, elle avait toujours souhaité de mourir sans maladie autre que ses souffrances habituelles, compliquées de rhumatismes aigus qui la privaient presque habituellement de sommeil, sans lui faire interrompre ses occupations. » Et quelques heures de souffrances dernières la conduisirent au port. Se promenant avec un enfant à dix heures et demie, le 26 janvier 1867, elle venait de dire, sous l'impression d'une belle journée : — « Quand viendra le printemps éternel? » Et le lendemain il avait lui pour elle. Ce fut à onze heures et demie qu'elle fut saisie de l'attaque de paralysie qui l'enleva vingt heures après. Elle avait perdu la parole; nouvelle impuissance qui lui enlevait la consolation de communiquer ses impressions. Cet appel du Seigneur la trouva prête, et si elle n'y répondit pas par la parole du Prophète : *Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelée,* toute sa contenance la répéta pendant les instants si longs et si courts à la fois de sa dernière lutte. Elle avait été administrée immédiatement avant d'être déshabillée, et en pleine et parfaite connaissance.

Ses Mères et ses Sœurs se succédèrent sans interruption auprès de son lit de douleur. Chacune de celles qui avait un moment libre accourait, craignant de se la voir ravie sans lui avoir une dernière fois fait entendre sa voix. Le jour et la nuit entière elle fut ainsi entourée. Ne pouvant dire un seul mot, c'était par des gestes significatifs et en tendant la main vers celles qui lui adressaient la parole, que la pauvre malade se faisait comprendre. Visiblement, elle souffrait beaucoup; mais sa physionomie exprimait la résignation, la joie et ce constant abandon qui faisait tout son appui. Les prières de sa prédilection : le *Pater,* l'*Ave,* les *Litanies,* le *Te Deum,* la *Recommandation de l'âme,* l'*Anima Christi,* des passages des *Psaumes* appropriés à son état lui étaient répétés lentement et presque sans interruption, car elle en témoignait le désir. Lorsque c'était notre Mère Supérieure qui lui suggérait quelque pieuse pensée, elle essayait de tourner la tête vers elle, et accompagnait ce signe de respect d'un gracieux sourire.

Son rosaire et son crucifix ne quittèrent pas sa main, et chaque fois qu'on adressait une prière à la Croix, comme *O Crux Ave* ou *Adoramus te*, elle élevait ce doux bois, instrument de notre salut, et essayait de le porter à ses lèvres. Si, pour lui donner quelque soin, on avait été obligé de le lui ôter, sa main défaillante le cherchait et le posait sur son cœur. Ce fut dans son embrassement qu'elle exhala son âme dans la paix dont son visage réfléta les joies jusqu'à sa dernière heure.

La consternation de la Communauté, des enfants, à cette nouvelle, ne saurait s'exprimer. Ses élèves, surtout les blanches, pour qui elle était à la fois une mère et une amie, répandirent d'abondantes larmes; la veille, elles avaient tant prié, tant imploré la sainte Vierge des Enfants de Marie, sollicitant un miracle de celle qui est appelée le *Salut des infirmes*, qu'il leur était resté l'espoir d'être exaucées malgré les progrès du mal qu'on ne leur avait pas cachés. Toutes voulurent au moins lui témoigner, au-delà de cette vie, la sincérité de leur affection en assistant à l'office des morts récité par la Communauté, et en faisant célébrer des messes pour le repos de cette âme si chère.

La Mère Joseph-Marie avait conservé des relations suivies avec un grand nombre d'anciennes élèves que soutenait la sagesse et la fermeté de ses conseils; les unes, à l'annonce de sa fin précipitée, accoururent en larmes comme si elles avaient perdu une mère; les autres nous écrivirent avec leur cœur, on le sentait, des lettres qui étaient de vrais panégyriques. Citons celle de L. D***, qui peut résumer toutes les autres.

« Chère Maman,

» Permettez-moi de venir pleurer avec vous cette Mère chérie que le bon Dieu vient d'enlever à notre vue et à notre affection sur la terre, mais jamais à notre cœur ni à notre souvenir. C'est une douleur que toutes vos enfants voudront partager avec vous, et surtout celles qui ont eu *l'inestimable* bonheur de recevoir ses soins d'une manière spéciale. Pour moi, blanche de 1864, je n'oublierai de ma vie la Mère si parfaite et si aimée qui veillait sur nous, et qui était un des liens les plus forts qui m'attachaient à ce couvent béni mille fois. J'ai appris notre malheur par une lettre de Célestine C***, qui s'est empressée de me le dire dès qu'elle l'a appris. Cette lettre m'a atterrée; je ne pouvais le croire; je me suis mise à pleurer, et tout de suite à prier pour notre Mère. Je pensais si souvent et avec tant de bonheur que je la reverrais *un*

jour; mais ce *jour* sera le ciel, et j'avais espéré que ce serait encore sur la terre, dans ce couvent où je l'avais connue, appréciée et aimée, non autant qu'elle le méritait, mais autant que mon cœur me le disait, et il me dit tout quand il s'agit de mes Mères. *Notre chère Mère Joseph-Marie!* J'aime à écrire son nom, comme pour lui envoyer encore mes affections; mais à présent ce sont mes prières que je lui envoie, unies aux vôtres. Puis, je me recommande aux siennes comme autrefois, et bien plus maintenant qu'elle est là-haut! Je m'unis aux larmes et aux prières que Dieu voit et entend pour elle dans notre chère chapelle, et je prie toutes mes bonnes Mères d'accepter ma douleur, si sincère et si profonde, comme une partie de la leur. Veuillez, chère Maman, dire aussi aux blanches actuelles combien je m'identifie à leur peine. Une ancienne blanche peut seule comprendre le vide que laisse cette *Mère;* c'est bien le mot! Et je suis toujours son enfant. Que j'envie le triste bonheur de celles qui l'ont vue pour la dernière fois, et qui ont entendu pendant cette dernière année les paroles si douces, si consolantes qu'elle nous adressait d'habitude. Que j'aurais voulu assister à cette déchirante cérémonie, qui est le dernier adieu adressé à ceux que nous aimons, et qui, en nous réunissant autour d'une dépouille chérie, nous transporte auprès de l'âme pour lui porter nos prières. J'ai communié et je ferai dire des messes pour notre Mère. Je vous prie bien, chère Maman, de présenter mes affectueux respects à la Mère Sainte-Marguerite, sur laquelle seule se concentrent désormais mes souvenirs si doux de Blanche (1), heureuse enfant des Oiseaux, et bien heureuse aussi enfant de la Mère Joseph-Marie. Maintenant je prie pour cette chère Mère et je garde son souvenir précieusement; c'est la dette sacrée des blanches.

» Recevez, chère Maman, l'expression de mes affectueux respects, et de mes regrets et sympathies pour celle qui n'est plus.

» N'oubliez pas une enfant reconnaissante. — L*** D***. »

(1) Ancienne élève et aide de la Mère Joseph-Marie.

NOTICE SUR LA VIE

DE LA

MÈRE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

NÉE A TOULOUSE, LE 7 OCTOBRE 1799

Entrée dans le repos du Seigneur le 21 juillet 1881

CHAPITRE Ier.

Parents de Pauline de Bellaud. — Première vocation de son père. — Son mariage. — Il perd quatre enfants en bas âge. — Funeste accident arrivé à sa femme. — Pauline confiée à sa grand'mère. — Toute jeune fille donnée à sa première éducation. — L'oncle ancien Carme. — Première communion à quatorze ans. — Mort de Madame de Bellaud douairière.

Pauline de Bellaud naquit à Toulouse, le 7 octobre 1799. Son père, allié par ses ancêtres à saint François de Sales, était un saint des plus aimables, avec le don d'attirer les âmes au Dieu qui possédait tout son cœur. Ses premières vues s'étaient tournées vers l'état ecclésiastique; déjà il en portait l'habit, et il terminait avec succès sa théologie, quand éclata la révolution de 89. Il y eut une vraie ligue parmi les siens non-seulement pour l'arrêter au début de cette carrière qui enflammait doublement ses désirs par la perspective de l'héroïsme et du martyre promis aux lévites du Seigneur, mais encore pour lui en fermer à toujours le chemin par une alliance mondaine. Longtemps il résista; et, pour faire diversion à cette lutte pénible, il s'appliqua à l'étude du droit, puis

à celle de la médecine. Il y acquit des connaissances qui le mirent en état de rendre dans la suite, à sa famille et à ses amis, des services signalés. Cependant le combat engagé pour le gagner à la vie du siècle réussit selon les vues de sa mère qui lui fit épouser Mademoiselle de Montmaur, charmante personne, unissant à un extérieur agréable toutes les qualités morales qui font le bonheur d'un intérieur uni. S'il y eut faiblesse de la part de M. de Bellaud, dans ce dénouement, il paya cher le peu de bonheur dont il lui fut donné de jouir. De ses six enfants, quatre moururent en bas âge. Sa femme nourrissait le dernier quand une terrible nouvelle, la mort subite de son frère unique, annoncée brusquement par un domestique, lui occasionna une congestion cérébrale dont les suites furent pires que la mort. Elle perdit la raison presque instantanément, et force fut à son mari de confier le soin d'une santé si chère à une maison spécialement consacrée à ces sortes de cures. Le temps n'amena point d'amélioration à ce triste état, et M. de Bellaud dut boire jusqu'à la lie ce calice très-amer, c'est-à-dire pendant sept cruelles années que dura le martyre de M^me^ de Bellaud. Pauline avait alors six ans et quelques mois; elle ne comprit rien à tout ce qui se passa autour d'elle. Quand elle appelait sa mère, on lui disait qu'elle ne la reverrait plus qu'au Ciel; souvent aussi, voyant couler les larmes de son père, elle recevait pour réponse à ses interrogations : « Je pleure ta mère. » D'où elle concluait que cette pauvre mère était morte; et, ayant remarqué que ses questions affligeaient son père, elle s'abstint désormais de parler de cette mère qu'elle avait si peu connue. De son côté, M. de Bellaud eut le courage de garder pour lui jusqu'à la fin ce terrible secret.

Pendant les quelques mois du séjour de M. de Bellaud à Paris en cette triste circonstance, il avait encore eu la douleur de perdre une charmante petite fille de quatre ans, le vrai portrait de cette femme qui lui coûtait tant de pleurs, et qui, comme elle, avait été placée au saint baptême sous le patronage de l'illustre vierge et martyre sainte Barbe. C'était par ces coups répétés que Dieu redemandait pour lui seul le cœur si sensible et si bon de son futur ministre. Il le comprenait; et loin de se plaindre, il courbait la tête sous la correction paternelle qui ne frappe que pour conquérir les cœurs. Quand il fut averti que tout espoir de guérison pour sa femme était perdu, M. de Bellaud ramena sa pauvre petite fille à Toulouse, et confia son éducation à sa propre mère : M^me^ de

Bellaud, douairière, née de Fleury. C'était une de ces femmes à grand caractère comme la révolution sut en révéler, et peut-être aussi en inspirer. Intrépide et généreuse, la présence d'esprit ne lui avait jamais fait défaut au besoin. Vingt fois elle avait bravé la mort pour cacher des émigrés, et surtout des prêtres, que lui amenait son propre frère, l'abbé de Fleury, ancien Carme. Celui-ci n'était pas moins courageux. Il n'avait point voulu quitter le pays pendant la Terreur, et il avait su se rendre utile aux âmes si avides de secours spirituels en présence de la proscription et de l'échafaud. Mais à côté de ses grandes qualités, Mme de Bellaud nourrissait tous les préjugés jansénistes, légués par sa famille, imbue des traditions parlementaires. Idées, principes, lectures, tout dans sa maison conservait la raideur et la sécheresse de cette secte non-seulement anti-catholique, mais vraiment anti-française par toutes ses allures.

Pendant que les livres des solitaires de Port-Royal meublaient la bibliothèque de Mme de Bellaud, leurs portraits ornaient son salon. Celui de saint François de Sales s'y trouvait bizarrement associé, sans doute par convenance de famille. Les coryphées du parti janséniste faisaient souvent le sujet de la conversation avec les amis intimes, et alors on ne tarissait pas. Après avoir exalté le mérite de *ces Messieurs :* les St-Cyran, les Pascal, les Arnauld, les Nicole, quelquefois il y avait un mot de l'évêque de Genève; et, la politesse ne permettant pas d'exprimer toute sa pensée, on y suppléait par un sourire ironique. — Une fois entr'autres, l'un des interlocuteurs alla plus loin : — Il n'était pas fort, le bonhomme; s'il a brillé, ce n'est pas par l'esprit.» — Bah, dit la petite fille, qui écoutait sans en avoir l'air, il a toujours eu l'esprit de se faire Saint, cela vaut encore mieux que de faire de beaux livres. — La répartie étonna, et personne n'essaya d'y répondre. Souvent Pauline s'arrêtait devant ce visage si ouvert, cet œil si limpide du grand saint; elle lui trouvait un air de bonté qui la ravissait; et déjà son cœur, logique avant son esprit, tirait cette conclusion, savoir : qu'il valait mieux être saint que savant. — Tout cela se passait dans le plus intime de son âme, entre elle et l'ange qui la gardait dans toutes ses voies, car alors, il n'était guère d'usage que les enfants fissent part de leurs impressions et donnassent ainsi lieu de former leur jugement. Le respect approchait peut-être un peu trop de la crainte, et bannissait le plus digne des effets de l'amour : la confiance. La pauvre petite plante placée à cette ombre glaciale

s'en ressentit toujours. L'extrême gravité du salon de Mme de Bellaud n'allait guère à Pauline, et on ne lui accordait point de société de son âge. En ce temps-là, les parents ne se mettaient point en frais pour distraire l'enfance, qui jamais n'est à bout de ressources lorsqu'on lui laisse une prudente liberté. La culture de son petit jardin et les évolutions d'une poule blanche qui pondait sur ses genoux, et la nuit, venait jucher sur son lit à quenouilles, c'étaient là les seules distractions permises à la petite, d'ailleurs confiée le plus souvent à la surveillance de vieux et fidèles domestiques. Pour se dédommager de tant de contrainte, et pour dépenser ses forces, Pauline se livrait à une violente gymnastique de sa façon, grimpant aux arbres du jardin, courant après les chats, de la cave au grenier. Aussi la dignité de sa grand'mère s'alarmait-elle de tant de pétulance.—Hélas, disait-elle, jamais nous ne pourrons faire une fille bien élevée de ce vrai *garçonnas*. »

En effet, après avoir accompagné le matin sa grand'mère à la messe, qu'elle suivait gravement dans son livre depuis l'âge de neuf ans, Pauline prenait, vaille que vaille, les leçons d'une maîtresse assez peu intelligente pour n'avoir pas su deviner et stimuler une intelligence qui se montra depuis si élevée ; de telle sorte qu'à douze ans, elle savait à peine l'orthographe usuelle. Cependant il y avait quelque temps déjà que l'attention de notre Pauline se dirigeait vers la bibliothèque, et que se manifestait ce goût, disons plutôt cette passion de lecture et cette intelligente curiosité qui bientôt, sagement dirigée par son père, en fit une femme si remarquable. Jadis cette conversation spirituelle et animée qu'on appelait par excellence la conversation française, dont les traces vont chaque jour s'affaiblissant, occupait plus de temps que la lecture dans la vie des femmes de la société. Quelques livres, souvent lus et relus, leur suffisaient; aussi leur bibliothèque ne présentait-elle pas aux jeunes personnes les dangers des albums et brochures modernes exposés sur nos tables à la portée des enfants et des domestiques. La collection complète des œuvres de Port-Royal ne pouvait manquer chez Mme de Bellaud, et c'était un danger; mais il fut neutralisé par la présence des œuvres de saint François de Sales et par un assez grand nombre de livres sortis de la plume des jésuites. La Providence semblait les avoir mélangés là, en nombre presque égal aux productions jansénistes. Et, par je ne sais quel instinct inspiré d'en haut, Pauline, laissée libre de puiser à cette source, s'ennuyait à la lecture de ces *messieurs* et se dilatait

en la compagnie de saint François de Sales ou des Révérends Pères. Elle eut bientôt établi la distinction, et laissé à l'écart l'élégante érudition et la sèche doctrine de l'hérésie. Elle garda souvenance jusqu'à la fin de sa vie de l'effet produit sur son âme par la lecture de l'*Introduction à la vie dévote*. Ce fut pour elle comme une révélation de la douceur et des charmes de la vie spirituelle. Jamais, disait-elle, non jamais roman ne put, je le crois, être aussi entraînant pour une jeune personne, que cet excellent livre le fut pour mon âme. Une autre découverte ne lui fut pas moins profitable. En feuilletant les livres de cette bibliothèque, elle trouva une petite image du sacré Cœur. Au bas étaient inscrites les paroles de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour.* » Le divin Sauveur lui eût adressé à elle-même cette touchante déclaration de son divin amour, racontait-elle plus tard, qu'elle n'en eût pas été plus impressionnée. — Elle se l'appropria, la grava au fond de son âme, et y puisa le principe de cette dévotion au Cœur de Jésus qui fut l'âme de sa vie.

Cependant notre Pauline, âgée de quatorze ans, n'avait pas encore fait sa première communion. On ne lui trouvait ni assez de piété, ni assez de gravité. Par bonheur, le Dieu qui aimait cette âme de prédilection, et qui déjà l'instruisait lui-même, avait placé près d'elle un saint, son grand-oncle, l'abbé de Fleury. L'intimité qui régnait entre madame de Bellaud et son frère n'allait point jusqu'à réunir leurs esprits sur le terrain des opinions religieuses. Je dis opinions, car madame de Bellaud ne se croyait point et n'était point réellement janséniste par ses croyances, elle avait seulement gardé, des errements de ses ancêtres, une admiration prononcée pour les grands écrivains du parti et, dans; sa conduite personnelle, comme dans ses appréciations, un rigorisme outré. Elle respectait les convictions de son frère; et de son côté, l'ancien Carme, aussi prudent que pieux et orthodoxe, ne se permettait point de heurter de front les préjugés de sa sœur, surtout devant Pauline. Cette conduite si mesurée lui laissa toute son influence sur l'âme de sa nièce. Déjà, non content de contrebalancer par ses instructions les principes erronés qui découlaient en quelque sorte de la conversation et de la conduite des parents de notre Pauline, monsieur l'abbé de Fleury avait su lui inspirer la dévotion dont il était animé pour la Reine du Carmel, la très-sainte Vierge

Marie. Un jour, il l'avait prise à part; et, lui passant au cou un scapulaire : — Tiens, petite, lui avait-il dit, — garde toujours en souvenir de ton vieil oncle, cette marque de la consécration qu'il fait de toi à Marie. — L'enfant l'avait promis; et depuis, elle ne consentit jamais à quitter ce vêtement de salut, ne fût-ce que pour un instant. — L'ordre des Carmes n'étant point alors rétabli en France, monsieur l'abbé de Fleury était entré dans le ministère paroissial, et desservait, près de Toulouse, un petit village vers lequel son zèle pour les cérémonies du culte attirait la foule aux jours solennels, surtout aux fêtes de la Sainte-Vierge; Pauline y était invitée, et se rappelait encore, dans les derniers jours de sa vie, sa joie pieuse quand, vêtue de blanc, elle tenait un cordon de bannière, ou chantait à plein cœur et à pleine voix les louanges de Marie.

Voyant que la première communion de sa nièce était indéfiniment retardée, le bon abbé fit si bien qu'il obtint de s'en charger sur *son âme et conscience*. La responsabilité ne l'effraya pas. Il l'instruisit lui-même, et, trouvant dans cette âme, avec toute la réflexion qu'on ne lui soupçonnait pas, la candeur et l'innocence d'un enfant de sept ans, il lui fit enfin accomplir, en 1813, le plus grand acte de la vie spirituelle. — Pour donner une idée de la paix et des transports de joie qui suivirent l'absolution préparatoire, Pauline, devenue la Révérende Mère Xavier, aimait à raconter ceci : — La veille de ma première communion, éclata un ouragan, le plus épouvantable que j'aie entendu de ma vie; tous les éléments paraissaient déchaînés, et dès lors j'étais de ma nature fort peu brave en face du tonnerre. Je couchais seule, dans une grande chambre à fenêtres de tous côtés, absolument comme une serre, sans rideaux ni volets. Mais j'avais l'âme si tranquille, que je ne me possédais pas de bonheur, au milieu des éclairs et du bruit de la foudre. Plus le bon Dieu me paraissait grand et sa puissance redoutable, moins j'étais disposée à le craindre.

Ce ne fut point avec la pompe maintenant en usage à cette grande action, que Pauline s'approcha pour la première fois de la Table-Sainte : mais l'impression fut profonde, et influa sur toute sa vie. Peu de temps après, sa grand'mère lui fut enlevée. Cette femme courageuse retrouva au lit de la mort la récompense de son dévouement aux amis de Dieu pendant la Terreur. Elle souffrit avec une admirable résignation les tortures inouïes de la maladie d'entrailles qui l'enleva, conservant, jusqu'à la fin, l'énergie de sa foi. La présence d'esprit

ne l'abandonna pas même dans des étreintes semblables à celles de l'agonie. Au plus fort d'une crise pendant laquelle on croyait qu'elle avait expiré, ayant entendu la solennelle parole : — *Elle est passée*, — *Pas encore*, reprit-elle tranquillement. En effet, son existence se prolongea quelques semaines de plus, comme pour lui donner le temps d'ajouter à ses mérites la pratique des plus héroïques vertus ; mais pas assez pour qu'il lui fût possible de revoir son fils et de remettre sa chère petite-fille entre les mains de son père, alors en voyage.

Monsieur de Bellaud, fils aimant et respectueux, autant que père tendre et dévoué, en fut inconsolable. Et encore qu'allait-il faire d'une fille de quatorze ans ? Comment l'élever ? Dieu invoqué avec confiance lui vint en aide.

CHAPITRE II.

M. de Bellaud à Paris. — Lacunes dans l'éducation de sa fille. — Il la place à l'Enfant-Jésus, chez les Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve. — Mort de sa femme. — Il embrasse l'état ecclésiastique. — Huit années de la vie intime de Pauline avec son père.

Les visites fréquentes que M. de Bellaud rendait à sa pauvre femme ne lui permettant pas de rester à Toulouse, il vint se fixer à Paris. Son premier soin fut de se rendre compte de ce qu'était sa fille, par l'esprit et par le cœur. La partie d'éducation dont s'était chargé le saint abbé de Fleury ne laissait rien à désirer, que le développement naturel amené par le temps et par la pratique de la vertu. Mais l'instruction proprement dite était tout ce qu'il y a de plus élémentaire ; Pauline savait lire, écrire, et mettre l'orthographe, mais sans principes. Il voulut voir si pour le moins elle était capable d'acquérir ce qui lui manquait ; et il usa du moyen dont se servait Molière pour s'assurer qu'il avait rencontré et fait vibrer la fibre comique. Il lut à sa fille, pour qui c'était connaissance toute nouvelle, quelques pièces de notre incomparable critique. L'essai surpassa ses espérances ; non-seulement cette enfant, qui s'était élevée seule, pour ainsi dire, saisissait toutes les finesses de langage, toutes les peintures de mœurs, mais ces sortes de lectures avaient plus d'attrait pour elle que la

fréquentation des salons les plus distingués, bientôt ouverts à M. de Bellaud et à sa fille. Rester à la maison avec son père, lire et causer avec lui, était un bonheur auquel nul autre ne lui semblait comparable. Mais à cette rare intelligence, Pauline joignait les défauts d'une enfant laissée en quelque sorte à ses propres instincts : rebelle à la règle, capricieuse, veillant un soir pour terminer un ouvrage entrepris avec une sorte d'acharnement, puis restant deux jours les bras croisés ; se levant avant le jour quand l'idée lui en venait ; puis, se dédommageant par d'interminables matinées de sommeil ; faisant passer l'agréable avant l'utile ; pour tout dire en un mot, véritable enfant gâtée, type des natures méridionales, tout à la fois active et nonchalante, ardente et insouciante ; aujourd'hui les délices de quiconque l'abordait, demain, taciturne et fantasque à faire fuir ses meilleurs amis. La tendresse éclairée de M. de Bellaud fit une guerre impitoyable à ce laisser-aller qui aurait pu dégénérer en défauts irrémédiables. Il sut dispenser à propos l'éloge et le blâme, et donner à chaque chose sa valeur réelle. Il fallut que la lecture amusante cédât le pas aux études indispensables : la grammaire, l'histoire, la géographie ; les caprices n'étaient pas écoutés ; et, à l'occasion, une sage leçon faisait comprendre à Pauline que son père avait une volonté devant laquelle il fallait plier. Une fois entr'autres, elle jeta de tels cris chez le dentiste, que force fut de quitter la place. — « Bien, ma fille, à demain, » se contenta de dire tranquillement le père ; et le lendemain, il fallut obéir. Une autre fois, M. de Bellaud ayant été forcé de faire une visite en compagnie de sa fille par un temps de neige et de brouillard, celle-ci ne put contenir l'expression de son déplaisir, qui fournit le texte de sa conversation pendant tout le trajet. Son père ne disait mot. Au retour, mêmes complaintes d'une part, même silence de l'autre. On avait enfin atteint le logis, quand M. de Bellaud rebroussant chemin : — Retournons sur nos pas, ma fille, car il nous importe avant tout d'apprendre la patience. — Et, cette fois, on chemina en silence des deux côtés ; mais on avait appris à se vaincre.

Après quelques mois de leçons ainsi données par lui-même à sa fille, M. de Bellaud ayant obtenu une place dans un ministère, comprit qu'il lui était impossible et de continuer cette douce tâche, et surtout de laisser seule à la maison une jeune fille de quinze ans. Il confia donc son éducation aux Religieuses Hospitalières de Saint-Thomas. Après quelques démarches, Pauline fut admise à

l'*Enfant-Jésus*, établissement dans lequel Madame la Dauphine faisait élever cinquante jeunes filles de chevaliers de Saint-Louis ou de nobles familles ruinées par la Révolution. L'esprit de cette maison était excellent ; les religieuses, femmes aussi distinguées que capables, étaient vraiment habiles dans le grand art de l'éducation ; aussi Pauline conserva-t-elle toujours pour ces dames une estime et une reconnaissance qui s'accrut avec les années, par sa propre expérience des difficultés qui se rencontrent dans le grand art d'élever la jeunesse. Deux noms surtout lui sont restés chers entre les autres : celui de la Supérieure, M^me^ de Cauvigny, si condescendante pour la petite sauvage, et celui de la Mère Jasedez, une maîtresse femme, qui l'initia aux soins du ménage et en fit sous ce rapport une personne vraiment accomplie.

Toutefois, la pauvre Pauline, indépendante par habitude, et en conséquence fort irrégulière ; capricieuse par nature, boudeuse par timidité, fut longtemps à prendre rang parmi les bonnes élèves : on ne déchiffre pas du premier coup les qualités qui peuvent être cachées sous une telle écorce ; et il fallut du temps pour que la bonté du cœur, le sens droit, la rare discrétion, l'esprit et la piété vraie de la nouvelle élève fissent pardonner ses défauts. Dès l'entrée de Pauline, il avait été convenu qu'elle rédigerait seule et sans aide son journal, et qu'une fois la semaine elle écrirait à son père. A la visite suivante, M. de Bellaud se chargerait lui-même de la critique de cette petite composition, se réservant ainsi au moins une part dans l'éducation de sa fille, et ce n'était pas, comme on le voit, la moins intéressante. La première lettre qu'il reçut d'elle fut pour lui une vraie surprise. Tout émerveillé, il accourt au couvent. Cependant il doutait encore. — La lettre que tu m'as écrite a été faite par ces Dames ? — Mais non, papa, répond timidement Pauline ; c'est bien moi qui l'ai composée toute seule. — Eh ! comment donc ressemble-t-elle si peu aux épîtres guindées et absurdes que tu m'adressais de Toulouse ? — C'est qu'alors, trouvant trop difficile d'écrire une lettre, je priais une vieille demoiselle qui venait chez ma grand'mère de vouloir bien faire mes brouillons. — M. de Bellaud avait une preuve de plus de l'intelligence de sa fille. Esprit, cœur, délicatesse, tout se trouvait réuni dans le billet qui l'avait tant réjoui.

Pauline acquit en peu de temps avec l'étude, surtout en se livrant à sa nature si heureusement douée, l'habitude d'écrire avec une rare élégance, relevée par une petite pointe de ce sel gaulois

qui fait valoir les sujets les plus indifférents. La Mère de Cauvigny lui communiqua un autre talent plus rare encore, bien qu'il semble en quelque sorte plus élémentaire, celui de bien lire : j'entends l'art d'entrer dans son sujet et d'y faire en quelque sorte pénétrer ses auditeurs par le son et par les inflexions de la voix. Pour bien écrire, il ne faut peut-être que sentir vivement, et les mots arrivent d'ordinaire avec la pensée. Mais pour bien lire, il faut sentir et exprimer bien plus que ses propres pensées : celles de chacun des auteurs dont on se fait en quelque sorte l'interprète. Or, du moment où son esprit s'ouvrit à l'art de bien penser et de bien dire, Pauline employa ses plus douces heures à la lecture de nos grands maîtres, et l'un de ses vrais plaisirs dans la suite, était d'en lire à haute voix les chefs-d'œuvre qu'elle savait à peu près de mémoire, et d'apprécier l'intelligence de ses élèves d'après la mesure d'intérêt qu'elles donnaient à cette lecture.

La culture de l'esprit n'était que l'objet secondaire de l'éducation si excellente donnée à l'Enfant-Jésus. Le cœur et la piété étaient la grande étude, l'important travail de ces Dames sur les enfants confiées à leurs soins; nous avons pu juger de leurs succès, non-seulement par la Mère Xavier, mais par leurs autres élèves qu'elles voulurent bien nous adresser quand la révolution de 1830 eut dispersé le troupeau d'élite confié à leur garde par l'auguste fille de Louis XVI. Ces Dames avaient alors pour les seconder, en qualité d'aumônier, M. l'abbé Boudot, grand théologien, vénéré de tout le clergé de Paris, qui venait le consulter dans ses difficultés. Il était, comme d'ordinaire le sont tous les hommes de mérite, bon, simple, rond, d'un abord facile, et sachant se mettre à la portée de tous. Pauline elle-même, si franche et si droite, lui eut bientôt donné toute sa confiance. Dans la suite, elle se plaisait à raconter, pour l'expérience des jeunes religieuses, comment il savait s'y prendre pour tirer d'elle les aveux pénibles, comment il devinait les absurdités que se crée une jeune imagination, et renversait d'un souffle les châteaux en Espagne les mieux construits. La vanité ne trouvait pas grâce devant lui; mais il ne se donnait pas la peine de l'attaquer en face. L'ironie en faisait justice sans plus de façon. Si notre pénitente venait accuser sa préoccupation de quinze ans pour ses beaux cheveux blonds, car ce détail lui semblait nécessaire pour s'humilier davantage, elle était servie à souhait par un éclat de rire, accompagné de cette simple observation. — S'estimer pour la couleur et pour l'épaisseur de ses

cheveux, bah! c'est bon pour une petite bête dont le poil fait à peu près toute la parure; mais une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu; mais ma bonne Pauline, elle a trop d'esprit pour cela. M. l'abbé Boudot était bien le directeur qu'il fallait à cette âme encore toute imprégnée de l'atmosphère janséniste dans laquelle s'étaient écoulées ses premières années. Il avait l'austère gravité extérieure de Port-Royal jointe à la doctrine la plus sûre et à la piété la plus vraie. Avec son admirable sens, il comprit la portée de cette intelligence, et vit avec une bonté paternelle les défauts de l'âge, du caractère, de l'éducation surtout; car indépendamment de ces deux volontés que chacun de nous porte en soi, il y avait encore dans cette âme deux principes pour ainsi dire diamétralement opposés et toujours en lutte. Par sa nature, par son cœur, Pauline, naïve, pieuse, expansive avec le bon Dieu comme avec ses amis, était bien de l'école de saint François de Sales. Mais quand elle s'abandonnait à cette pente heureuse de sa nature, les préjugés jansénistes se dressaient devant elle pour lui faire *peur du bon Dieu*; et alors, elle tremblait en son âme, et toute resserrée, même à l'extérieur, elle se troublait de telle sorte qu'il lui semblait avoir déjà un pied dans l'enfer. Sa conscience alarmée ne savait que devenir dans cette perpétuelle dualité de vues qui la jetait dans un doute presque habituel sur la question de savoir si elle pécherait ou si elle avait péché dans telle action. Alors, l'imagination se montait, l'humeur devenait brusque et bizarre pour le prochain, qui, ne pouvant se douter de l'agitation intérieure, ne s'expliquait point les contrastes de cette nature. La conscience si délicate de notre pauvre enfant se reprochait vivement ces alternatives, et son âme toute éperdue ne savait plus que devenir jusqu'au jour auquel un sage directeur lui enseigna qu'avec l'obéissance, le courage et la confiance, on peut tirer parti des difficultés même de la vie, puisqu'elles font trouver comme nécessairement la plus indispensable des vertus et la gardienne de tout mérite surnaturel, — l'humilité. — Déjà donc se posait en l'âme de Pauline la base de cette humilité vraie que nous lui avons vu pratiquer. Car, malgré tous les avantages dont elle était douée, jamais elle ne s'en prévalut; et comme elle l'avouait, il ne lui était pas difficile de se mépriser sincèrement.

Ce fut un an après son entrée à l'Enfant-Jésus, que Pauline perdit sa pauvre mère; mais comme elle ignorait qu'elle eût vécu jusque-là, son père porta seul cette affliction. Dès qu'il se vit libre, M. de

Bellaud tourna ses regards vers sa première vocation, et sans retarder d'une heure, sa résolution fut prise et mise en voie d'exécution. La seule difficulté à vaincre, c'était de faire agréer à sa fille une détermination à laquelle rien ne l'avait préparée. Dans une sortie ménagée à cet effet, il lui ouvrit tout son cœur. Elle demeura attérée ; puis, ses larmes coulant avec abondance, elle se jeta au cou de son père, s'écriant : — Non, papa, non, je ne veux pas que vous me quittiez ; je veux toujours rester avec vous.—Eh bien ! tu ne me quitteras pas ; je vais entrer au séminaire, et, dès que je serai prêtre, je te retirerai de l'Enfant-Jésus et nous habiterons ensemble ; rien ne s'y oppose. — A cette promesse, Pauline envisagea d'un œil moins triste le sacrifice qui lui était demandé. D'ailleurs, son père paraissait si heureux de sa résolution, que pour rien au monde elle n'aurait voulu l'entraver. Quand M. de Bellaud eut reçu dans l'ordination le caractère sacré qui vouait au Seigneur le reste de son existence, ce fut à l'Enfant-Jésus, en présence de sa fille bien aimée, en union de ses prières, qu'il vint offrir pour la première fois la victime sainte. Les larmes qui coulèrent de ses yeux avec abondance, pendant tout le saint sacrifice, trahirent le secret de sa piété et sa vive reconnaissance pour le Dieu qui avait daigné l'attendre dans ses délais, et lui garder une place dans les rangs de la tribu choisie. Depuis, jamais il n'offrit l'adorable sacrifice de nos saints autels sans que la fontaine de larmes, ouverte en ce jour solennel au fond de son cœur, ne répandit ses eaux vivifiantes pour féconder sa prière. — Ce don des saintes larmes, que saint Augustin sollicitait comme le signe extérieur de l'amour divin, M. de Bellaud l'avait obtenu aussi de Dieu par d'instantes prières, comme en firent foi plusieurs papiers écrits de sa main, et trouvés dans ses bréviaires après sa mort, à la grande édification de ses amis. Au reste, M. de Bellaud se montra prêtre exemplaire, et tout revêtu de l'esprit sacerdotal, dès le premier pas qu'il fit dans la sainte carrière. Ce fut un changement subit et sans transition. Aux longues habitudes de l'homme du monde, succédèrent aussitôt et comme naturellement la réserve, le recueillement, et toutes les façons de vivre du plus saint ministre des autels. Il semblait rentrer dans son élément. Sa fille en fut frappée, et quand dans la suite elle parlait de ce grand événement de sa vie du monde : — Papa, disait-elle, il est devenu saint tout à coup et comme par un seul effort de sa volonté.—Peu de temps après son ordination, M. de Bellaud fut choisi par Madame la Dauphine pour l'un de ses au-

monaiers, poste qui valut à sa fille l'auguste protection de Son Altesse Royale.

Malgré les précautions prises vis-à-vis du public, la position du nouvel abbé donnait quelquefois lieu à d'étranges méprises. Un ecclésiastique qui ne le connaissait que de nom, vint un jour trouver M. Boudot, en grand secret : — Connaissez-vous un certain abbé de Bellaud ? — Oui, très-bien. — Est-ce que c'est un bon prêtre ? — Non-seulement bon, mais exemplaire, mais un vrai saint. — Cependant, il faut que je vous dise quelque chose de vraiment regrettable. — Quoi donc ? — Mais on le voit causer fort intimement avec une fort jeune et fort jolie personne, je vous assure. — Eh bien ! que direz-vous si je vous apprends que c'est sa fille ? dit très-confidentiellement l'abbé Boudot. — Sa fille ! — Quoi, vous n'y êtes pas ? Eh bien ! oui, c'est qu'il ne s'est fait prêtre, comme quelques autres, qu'après la mort de sa femme. — Et l'interlocuteur, soulagé d'un grand poids, de se réjouir de la découverte.

M. de Bellaud, fidèle à ses promesses, avait donc rappelé Pauline près de lui. Elle avait alors dix-huit ans. Il voulut lui faire oublier en quelque sorte, par les délicates attentions dont il l'entoura, la vie sérieuse que les convenances l'obligeaient de lui imposer. Dans un fort joli appartement, situé près de sa chambre, M. de Bellaud avait réuni tout ce qui peut flatter une jeune personne. Chaque jour amenait une surprise nouvelle. Tantôt un piano, une autre fois une harpe vivement souhaitée, ou quelques objets de toilette ; si bien qu'elle en vint à ne plus oser exprimer un désir. En même temps, son père lui donna les meilleurs maîtres, pour achever ce qu'elle avait si bien commencé à l'Enfant-Jésus : dessin, peinture à l'huile, musique, chant, rien ne lui fut refusé. Elle prit goût à tout, réussit à tout, et bientôt ne se plaignit que d'une chose, la brièveté des journées ; car le temps passait pour elle avec une rapidité qui laissait peu de place à l'ennui. Mais ce qui la charmait davantage, c'étaient les leçons que lui donnait son père lui-même, formant son goût par la lecture, lui faisant apprécier les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne comme de la moderne. Très-versé dans les langues savantes, M. de Bellaud se fit un plaisir d'enseigner à sa fille autant de grec et de latin qu'il lui en fallait pour mieux comprendre sa propre langue dont elle parvint en effet à saisir les nuances avec une extrême délicatesse.

Mais comme Pauline ne paraissait pas alors destinée à la vie du cloître, M. de Bellaud pensa qu'il fallait aussi lui procurer quel-

ques distractions, et il reprit pour elle toutes les relations intimes et choisies qui pouvaient lui être agréables et profitables. La Providence semblait d'ailleurs avoir réuni comme sous sa main, pour en faire les guides et les amies de Pauline, les personnes qui lui furent depuis les plus dévouées. Madame la comtesse de Carneville, chez qui la jeune personne était si souvent accueillie le soir avec une bienveillance en quelque sorte maternelle ; ce fut là qu'elle fit connaissance avec les deux amies qui lui furent depuis si fidèles : Mademoiselle Eléonore de la Villehélio, vraiment séduisante par son esprit, et Mademoiselle de Casaux, par l'inépuisable bonté de son cœur. Or, toutes les trois habitaient la même maison que M. de Bellaud. Là encore s'ouvrit à M. de Bellaud le salon du comte Barthélemy (1), l'un des cinq Directeurs, déporté à Sinnamary, d'où il s'échappa comme par miracle, Sénateur sous l'Empire, Pair de France sous la Restauration, etc., célèbre par tout ce passé, comme par le désintéressement, la modération et l'aménité de son caractère.

Chez Madame de Carneville, Pauline rencontrait l'élite du monde diplomatique, et chez le comte Barthélemy, l'élite du monde lettré. De toutes les figures historiques qui passèrent sous ses yeux, elle garda surtout souvenir du prince de Metternich, dont la conversation aimable et spirituelle avait, indépendamment de tous ses autres mérites, le secret de captiver son entourage ; et, parmi les savants, elle remarqua entre tous M. Villemain qui, jeune encore, promettait alors ce qu'il a donné depuis. A ces relations s'en ajoutaient quelques autres non moins bien choisies.

On le voit, l'intérêt ne manquait pas dans cette existence en apparence si sérieuse. Comme bien l'on pense et, avant toutes choses, M. de Bellaud s'était préoccupé des intérêts spirituels et de l'âme de sa fille. Son premier soin avait été de lui composer un règlement de vie dans lequel la prière, la méditation, l'examen particulier, l'exercice de la présence de Dieu se mêlaient aux soins du ménage, à l'étude et aux devoirs de société. Il accompagna ce règlement, tracé de sa main, de cette courte lettre à la fois ferme et affectueuse. On y voit combien sagement il savait réserver ses droits paternels, trop souvent abdiqués de nos jours par des parents qu'aveugle une tendresse peu éclairée :

« Reçois, ma chère enfant, ce règlement de vie avec un cœur

(1) Neveu de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.

docile. Prends la résolution de le mettre en pratique. Prie Dieu de t'affermir dans ce bon propos, et mets toute ta confiance en Lui. Tu ne tarderas pas à t'apercevoir de l'utilité du petit nombre de pratiques qui sont indiquées dans ce règlement. Souviens-toi que Dieu t'a donnée à moi pour que je veille sur toi, et que je réponds devant Lui de ton âme dont il me demandera un compte rigoureux, si par ma négligence ou par une fausse indulgence je la laissais périr. De ton côté, tu ne réponds de rien à mon égard, mais tu es obligée de m'écouter avec soumission et de m'obéir, même dans les choses qui peuvent te paraître indifférentes. Voilà donc en deux mots nos obligations à l'un et à l'autre, et tu as le lot le plus doux et le plus facile : — Je dois *veiller* et *commander;* tu dois te *soumettre* et *obéir*. — Ces principes existent depuis qu'il y a des *pères* et des *enfants*, et ils existeront toujours. Que chacun de nous fasse donc son *devoir*, s'il veut être *heureux* dans cette vie et dans l'autre.

» J'espère, ma bien chère enfant, que tes bons sentiments s'affermiront de plus en plus, et que j'aurai le bonheur de te voir faire de grands progrès dans la piété, si tu veux être docile. Je t'embrasse avec toute la tendresse dont tu sais que mon cœur est animé pour toi.

» 15 avril 1819. »

Ce règlement, ces avis étaient la digue opposée à la difficulté presque unique qui se rencontrait dans les relations du père et de la fille, savoir : une certaine irrégularité dans l'emploi du temps, lorsque l'ardeur apportée à une étude agréable entraînait notre Pauline, et lui faisait négliger ses autres occupations Le bon père rappelait à l'ordre avec fermeté ; Pauline s'impatientait, résistait, puis cédait, bien entendu, et revenait avec toute la tendresse et tout le charme de son attachante nature. Le pardon ne se faisait pas attendre, comme bien l'on pense.

Malgré ses défauts, la ferveur d'une piété vraie se mêlait à toute la vie de Pauline. La mortification eut pour elle des attraits si puissants, que son esprit inventif imagina bientôt mille moyens de satisfaire à ce besoin de son âme aimante et reconnaissante.

Il serait difficile, on le conçoit, d'imaginer un intérieur mieux fait pour satisfaire l'esprit, le cœur, la piété. Une influence toute spéciale planait encore sur la vie de Pauline comme une bénédiction permanente ; c'était le caractère sacerdotal de son père. Quelle douce et sainte joie, pour une âme comme la sienne, que l'assis-

tance journalière à la messe de son père, le bonheur d'y communier de sa main, de voir couler en abondance les pieuses larmes de la reconnaissance et de la dévotion. Et si parfois le jour de ses oublis était la veille d'une communion, elle avait là, aux pieds de son père, le remède aux peines qu'elle lui avait causées et à l'offense de Dieu qui avait attristé leurs cœurs. Alors, c'était à genoux qu'elle sollicitait son pardon; et M. de Bellaud, tout à la fois père et ministre de réconciliation, bénissait et absolvait, usant en faveur de sa fille du plus étonnant des pouvoirs donnés aux hommes sur leurs semblables, celui de remettre les péchés.

Le matin, c'était la voix bien-aimée de son père qui conviait Pauline au lever de chaque jour, par les douces paroles de l'Ecriture qu'il diversifiait pour mieux exciter son attention : — *Surge, amica mea, et veni; — Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo; — Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem :* — Levez-vous, ma bien-aimée, et venez; — O Dieu, ô Dieu, dès le point du jour, c'est à vous que s'adresse ma pensée; — Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation.

Telle fut la pieuse et douce vie dont Dieu demanda le sacrifice au père et à la fille. Les promesses de la foi, l'exemple de son père, et cet inexorable ennui qui fait le fond de toute âme humaine au milieu même des jouissances les plus permises, tout semblait redire à Pauline la parole qui a peuplé tant de cloîtres : — Quittez tout et vous trouverez tout. Un incident, qui eût semblé devoir amener un effet tout contraire, fut comme le coup de grâce qui acheva de la détacher du monde. — Au premier jour de l'an 1825, son père et ses amis semblaient avoir rivalisé à qui devinerait mieux ce qui pourrait lui être agréable en fait d'objets d'art et de toilette, de livres, etc... Rien ne manquait réellement à cette surprise délicate. — Et ce fut en présence de tous ces précieux objets qu'elle se sentit frappée au cœur. — « Voilà donc, se dit-elle, tout ce que le monde peut réunir de mieux pour combler le vide de mon âme; voilà de quoi je la remplirais. Ah! c'est trop peu, vraiment. Il me faut Dieu, Dieu seul. » Et de ce moment elle tourna ses regards vers le sacrifice absolu qui devait répondre aux aspirations de son âme, en attirant sur elle la prédilection divine.

CHAPITRE III.

Vocation de Pauline à la vie religieuse. — Retraite. — Lettres du R. P. Ronsin. — Pauline déclare ses projets à son père. — Réponse de M. de Belland. — Entrée de Pauline au couvent. — Vêture et profession précédées par son père.

Une absence de M. Boudot, en 1820, avait placé Pauline sous la direction du Père Ronsin. Ce fut donc lui qui guida son âme quand il lui fallut examiner l'appel divin. Une résolution de cette nature ne pouvait se conclure sans d'instantes prières et de mûres délibérations. Pour être plus librement à Dieu et à ses réflexions, Pauline sollicita et obtint de son père la permission de faire dans notre maison, qu'elle connaissait, une retraite de huit jours. — Le résultat fut la résolution arrêtée de se donner à Dieu seul. Une lettre du Père Ronsin prouve que la victoire fut d'autant plus glorieuse que le combat avait été plus rude entre les attraits de la nature et les inspirations de la grâce.

« La paix soit avec vous, ma chère fille, lui écrivait-il au début de sa solitude. Et vous l'aurez infailliblement, cette paix, à la fin de votre retraite, si vous en emportez la résolution de faire ce que Dieu voudra. Craindre tant d'être religieuse, c'est enfantillage ou tentation, puisque si Dieu veut que vous le soyez, vous ne trouverez la paix qu'en prenant ce parti, selon l'oracle de l'Esprit-Saint : *Qui a résisté à Dieu et a eu la paix?* Si, au contraire, Dieu ne le demande pas de vous, cette pensée cessera de vous tourmenter; quand vous aurez pris la résolution de bien régler votre vie, uniquement dans la vue de lui plaire, c'est-à-dire de faire tous les jours une demi-heure d'oraison, de fréquenter les sacrements, de pratiquer si bien ce que vous appelez les solides vertus : la patience, la douceur, l'obéissance, l'abnégation de vous-même, en un mot *l'humilité*. Mettez-vous donc une bonne fois, et fixez-vous, avec l'aide de la grâce, dans les dispositions de Saul abattu sur le chemin de Damas : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* et du jeune Samuel instruit par le grand-prêtre Héli : *Parlez, Seigneur, votre servante écoute*. Vous avez trop et pas assez d'esprit ; *trop du vôtre, pas assez de* celui de Dieu, — ou, en d'autres termes, vous vous écoutez trop vous-même, et pas assez Dieu, qui parle à votre cœur

et sait ce qu'il veut faire de vous ; je dis plus, qui le fera tôt ou tard, et le *plus tôt est le meilleur*. Abandonnez-vous donc, ma chère enfant, en toute simplicité à ce Dieu de bonté qui a déjà tant fait pour vous, et qui veut faire encore plus. Dites ce *fiat* généreux, qu'il suffit de prononcer une fois, pour s'établir à jamais dans le royaume de la paix. Vous n'êtes sur la terre que pour glorifier Dieu par l'accomplissement de sa sainte volonté. Dépouillez-vous de tout préjugé, de tout intérêt humain, et examinez franchement sous ses yeux quel est l'état où vous pouvez lui rendre plus de gloire, selon l'ordre et les dispositions de sa divine Providence sur vous. Il est impossible qu'il ne vous aide pas dans cette recherche, sa gloire et votre bonheur y sont intéressés. — Je vais donc être religieuse, — me direz-vous ? Peut-être *oui*, peut-être *non*. C'est lui-même qui vous le dira, si vous l'écoutez dans la paix d'une sainte indifférence pour tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous. Je ne me charge que de prier pour vous, et de dire *amen* quand il en sera temps.

» Priez pour moi.

» Tout vôtre en Notre-Seigneur. »

Une seconde lettre du Père Ronsin, en réponse à celle de notre retraitante, nous apprend la juste idée qu'elle se faisait de la vie religieuse :

« La paix de Notre-Seigneur!

» Votre lettre de mercredi soir m'a bien consolé. C'est votre cœur, ou plutôt le cœur de votre bon Maître auquel vous vous êtes livrée, qui vous l'a dictée. Si vous n'êtes pas appelée, je ne sais plus à quelle marque on peut reconnaître une vocation d'en haut. Qu'est-ce que la vôtre a d'humain? Vous envisagez la vie religieuse sous son véritable point de vue, comme l'*assommoir* et le *tombeau* de la nature, et vous ne reculez pas devant cette idée. Oui, sans doute, si vous y entrez avec de telles dispositions, je réponds de vous comme de Dieu ; ce serait la première fois qu'il se laisserait vaincre en générosité. Il saura bien vous faire voir et sentir ce qu'il est pour une âme qui veut être toute à lui. Il vous soutiendra dans le *marasme* que vous redoutez, comme dans les combats que vous éprouverez. — Courage donc, ma chère enfant, courage et confiance! Je ne puis vous tenir un autre langage, parce que c'est celui que Dieu me met dans le cœur pour vous. Attendez-vous à être humiliée au dedans comme au dehors. — C'est votre désir, dites-vous. Je le comprends et je le crois, parce

que c'est votre besoin que vous ne sentez pas encore assez. Oh! quelle leçon que celle du saint auteur de l'Imitation : *Aimez à être inconnue et comptée pour rien!* Heureuse l'âme qui, éclairée de la lumière céleste, en pénètre toutes les profondeurs! Plus heureuse et mille fois heureuse celle qui, docile et fidèle à suivre cette divine lumière, en fait constamment la règle de ses sentiments et de sa conduite! Elle a trouvé le vrai bonheur de cette vie, et elle possède les arrhes et l'avant-goût du bonheur éternel, qui sera infailliblement le partage des humbles. Esprit, talents, connaissances, qualités aimables et brillantes, tout s'éclipse, tout disparaît devant le moindre degré, le plus petit acte d'une humilité vraiment intérieure, de cette humilité de cœur à laquelle Jésus-Christ a tout promis pour le temps et pour l'éternité, quand il a dit : *Discite à me, quia mitis sum et humilis corde... et invenietis requiem animabus vestris.* Il ne me reste plus qu'une chose à ajouter pour prévenir tout mécompte, c'est qu'il vous faudra toujours tenir les yeux ouverts sur vos propres défauts, et les fermer sur les défauts d'autrui. La règle est sainte, attachez-vous-y, et appliquez-vous à la suivre. Celles qui l'ont embrassée avant vous ont plus ou moins le désir de devenir saintes, mais elles ne le sont pas encore; imitez ce qu'elles ont de bon, et aveuglez-vous charitablement sur ce qui ne l'est pas. Faites comme l'abeille diligente et industrieuse, qui compose son miel du suc des fleurs les plus odoriférantes, et qui passe sur les autres sans s'y arrêter. Voilà, ma bien chère enfant, ce que le bon Dieu m'inspire pour vous, méditez-le sous ses yeux, et faites-lui votre réponse.

» Juillet 1825.

» Encore un seul mot bien important que j'oubliais : sondez votre cœur, et voyez si vous êtes disposée à obéir religieusement, c'est-à-dire *aveuglément, en tout,* et *à quiconque* vous commandera de la part de Dieu. »

Après avoir arrêté ses résolutions, le plus difficile restait à faire. Il fallait à Pauline une grâce bien puissante, en effet, pour avoir le courage de s'ouvrir à son bon père. Ce fut le jour de saint Augustin, leur patron à tous deux, et le patriarche de notre ordre, que Pauline puisa dans la sainte communion la force de lui demander par écrit son consentement et sa bénédiction.

L'extrême sensibilité de M. de Bellaud reçut un coup d'autant plus rude, qu'il n'avait aucunement prévu les desseins de Dieu sur sa

fille. Mais sa réponse fut digne d'un ministre du Seigneur, digne d'un saint.

« 28 août 1825. — Fête de saint Augustin.

» ..... Après avoir lu et relu ta lettre, ma chère enfant, j'ai pris avec Dieu l'engagement de me soumettre à tous les sacrifices qu'il *voudra* exiger de moi. Ce n'est pas ton père qui t'a donné l'exemple de se consacrer à Dieu, après avoir été si longtemps dans le monde, et qui le bénit tous les jours d'avoir permis qu'il soit rentré dans l'état qui avait été l'objet de ses premiers désirs; ce n'est pas, dis-je, ton père qui s'opposera à la *volonté* de Dieu sur toi, et au désir que tu exprimes de te consacrer à Lui. Mais, mon enfant, tu n'as pas l'expérience que j'avais en me retirant du monde. Je dois donc exiger de toi de plus mûres et de plus longues réflexions. Je ne veux pas te parler de moi, qui n'avais jamais été si heureux que depuis six mois, voyant le succès de tes efforts pour réformer en toi ce qui m'avait souvent causé du déplaisir, et bénissant Dieu de ton zèle et de ta ferveur à fréquenter les Sacrements. Je me suis toujours oublié lorsqu'il a été question de toi. Je n'ai jamais demandé à Dieu pour ma fille un établissement qui eût pu combler des vues humaines. Je ne lui ai jamais demandé que ta sanctification dans l'état où il lui plairait de t'appeler. C'est le vœu que je lui adresse tous les jours. Il doit te garantir mon consentement, quand il me sera prouvé que Dieu t'appelle à l'état religieux. Je veux voir MM. Boudot et Ronsin. Je veux te voir pratiquer auprès de moi les vertus religieuses; je veux te voir persévérer dans les désirs que tu viens de m'exprimer. Je veux que ces désirs croissent, et que tu soupires après le moment qui devra te séparer du monde pour t'unir à Dieu. Alors, ma chère enfant, je ne mettrai plus d'obstacle à ton bonheur, je sens que ce bonheur me coûtera beaucoup plus que celui que j'ai acquis moi-même en me vouant à l'état ecclésiastique; mais je saurai accomplir tous mes sacrifices, et attendre notre félicité commune de Celui que nous aspirons tous deux à posséder ensemble dans une vie meilleure. Prie pour ton père, ma chère enfant, il t'aime bien tendrement et véritablement. »

La détermination de Pauline, corroborée du consentement paternel, fut définitivement arrêtée le 2 août; et, ce même jour, comme pour mettre le sceau à sa détermination, elle entra dans l'association du Sacré-Cœur.

Remarquable coïncidence : trente-six ans plus tard, en 1861, cette même date, le 2 août, était le jour de ses obsèques, premier ven-

dredi du mois, jour tout consacré au sacré Cœur; au moment où les restes chéris de la Mère Xavier franchissaient le seuil de la chapelle, nous cherchions force et consolation près de Notre-Seigneur exposé sur nos autels dans le Saint-Sacrement. Son Cœur sacré, dont le culte fut la douceur de sa vie, l'objet de son pieux zèle, avait donc également béni ses adieux au monde et ses adieux à l'Eglise militante; ce Cœur divin semblait ainsi avoir voulu l'introduire lui-même dans l'Eglise triomphante, pour y chanter à jamais les miséricordes du Seigneur.

La réponse de M. de Bellaud, malgré sa générosité, laissait cependant à l'ennemi des âmes une entrée dont il profita un moment pour troubler la paix du père et de la fille. Ce temps d'épreuves que demandait M. Bellaud, mettait un délai indéterminé dans l'accomplissement de la volonté de Dieu bien connue. La vocation de Pauline ne datait pas de sa retraite, elle avait vingt-six ans, et depuis longues années, elle luttait dans le secret de son cœur. Le Père Ronsin, consulté, fut d'avis de mener la chose vivement, les retards ne profitant d'ordinaire, en pareil cas, ni aux parents ni aux enfants, mais seulement à l'ennemi de tout bien. Et il motiva ainsi sa décision dans une réponse aux arguments de notre pauvre Pauline en faveur de son bien-aimé père, dont le cœur, dans l'agonie de la séparation, eut aussi un moment d'apparente défaillance:

« *Rome a parlé, la cause est terminée*, disait saint Augustin. Et moi, ne pourrais-je pas dire, au risque de vous enfoncer le poignard dans le sein : *Dieu a parlé, l'affaire est décidée?* Vous êtes prête, dites-vous, et je le crois, à tout sacrifice pour Dieu; une seule chose vous arrête, c'est la pensée du chagrin que vous causeriez à un si bon père. Ainsi, c'est lui, plus que vous, je n'ose dire plus que Dieu, que vous considérez ici. Mais sera-t-il vraiment heureux en vous retenant près de lui contre la volonté de Dieu si clairement manifestée? Je ne le pense pas, ni vous non plus. Doutez-vous d'ailleurs ou du pouvoir ou de la bonté de Dieu? N'est-il plus le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation? Et pour qui seront-elles, ces miséricordes et ces consolations ineffables, sinon pour les âmes généreuses, qui n'usent point de réserve envers lui? Allons plus loin : vous êtes, l'un et l'autre, déterminés au sacrifice; seulement vous demandez du temps pour l'exécuter. Mais la grâce de l'Esprit-Saint souffre-t-elle des retardements? Que dit Notre-Seigneur à ce jeune homme qui, avant de le suivre, ne voulait

qu'ensevelir son père? *Laissez les morts ensevelir leurs morts.* En différant, de deux choses l'une : ou vous perdrez, ou vous conserverez la grâce de votre vocation. Si vous la perdez, quels regrets pour l'un et pour l'autre! Si vous la conservez, le sacrifice sera-t-il plus facile et plus méritoire dans six mois qu'à présent? Je vous dois la vérité, ma chère enfant, je vous la dirai tout entière, et sous les yeux de Dieu que j'ai consulté dans l'oraison; vous êtes *calme*, parce que vous vous remettez entre les mains de votre père, comme entre les mains de Dieu; et ce bon père est dans le trouble, parce qu'en lui la nature dispute à la grâce sa conquête. Je crois qu'une retraite particulière, en portant la lumière et la force au fond de son âme, contenterait, par un *fiat* généreux, Dieu, lui et vous. *Oh! qu'il est dur de regimber contre l'aiguillon!* Mais qu'il est doux d'y céder, quand il vous pousse dans les voies de la perfection! Pensez-y bien, et vous me pardonnerez, l'un et l'autre, le mal que je vous fais. A Dieu, ma chère enfant, toute à Dieu et à Dieu seul en qui je suis tout vôtre. »

Cette fois, tout fut dit du côté de M. de Bellaud; malgré son caractère sacerdotal, il renonça à se faire juge de la vocation de sa Pauline, remettant à ses directeurs la décision, et le sacrifice immédiat fut résolu. Mais l'ennemi des âmes, repoussé par le père, s'en prit à la fille avec une telle violence, que la victoire demeura un instant indécise.

Le Père Ronsin vint encore au secours de sa volonté ébranlée:

« La paix de Notre-Seigneur soit avec vous!

» Cette paix divine est le fruit du triomphe de la grâce sur la nature. Elles combattent en vous à outrance; voyez à laquelle des deux vous devez céder. Si vous voulez mon avis et ma décision, vous avez l'une et l'autre, je vous renvoie à mes lettres précédentes. Si vous demandez un ordre, vous l'aurez dans le consentement de M. votre père. Et ne dites pas que ce serait sur un faux supposé, parce que vous ne lui avez point fait part de vos doutes, craintes, agitations, etc., etc... Vous lui parliez comme l'esprit de Dieu vous inspirait. Voilà mon dernier mot, ma chère enfant. Je prie Notre-Seigneur de vous dire le sien, et de vous faire dire le vôtre. En Lui tout à vous. »

Après tant de luttes, sans doute ménagées à Pauline comme expérience pour la conduite des âmes qui devaient lui être confiées, son grand parti fut enfin arrêté. Il semblait assez naturel qu'elle songeât d'abord à sa chère maison de l'Enfant-Jésus, avec laquelle ses rela-

tions n'avaient point été interrompues, son père y offrant chaque jour le saint Sacrifice auquel sa présence ne fit jamais défaut. Mais ces dames sortaient; puis elles ne récitaient point le saint office, cette grande et sainte voix de l'Eglise qui retentit par tout le monde, et qui place les âmes en union si intime avec le chef sacré du monde catholique, avec ses ministres, avec ses plus anciens ordres religieux, redisant la supplication de tous les siècles. — Cette considération l'inclina d'abord vers le Carmel, cette terre de bénédiction qui attire tout d'abord les âmes pressées de faire un complet divorce avec la perversité du monde. La lecture des œuvres de sainte Thérèse l'avait plus d'une fois enthousiasmée; elle avait revêtu le manteau de la sainte, précieuse relique conservée au couvent de la rue d'Enfer, et elle lui avait demandé de vouloir bien la compter parmi ses filles. Là, tout parlait à son cœur et aussi à son imagination : l'étroite clôture, les austérités, l'esprit large de la fondatrice. Mais à cette nature impressionnable, exubérante, élevée, il fallait le mélange de l'action et de la contemplation; c'était pour Pauline un besoin de communiquer à d'autres les dons de Dieu si largement versés en son âme. Ainsi jugèrent M. Boudot et le Père Ronsin consultés. Elle se décida donc pour notre Ordre, qui réunit la vie apostolique à l'oraison, et dont l'office canonial est, avec l'éducation de la jeunesse, une des principales obligations.

Les Religieuses de l'Enfant-Jésus furent averties les premières par leur ancienne élève elle-même de cette décision, et bien loin de l'en détourner, elles lui firent avec une exquise délicatesse l'éloge de la communauté qui semblait leur enlever un si remarquable sujet. — Allez donc, lui dirent-elles, dans cette sainte maison, vous ne pourrez rien faire de mieux.

Tant qu'elles vécurent, les Révérendes Mères de Cauvigny et Jasedez vinrent régulièrement visiter leur chère élève; et depuis, leurs différentes maisons de Paris ne laissèrent passer aucune occasion de nous témoigner, par des faits, la plus sincère affection et le plus généreux dévouement. Si nous avions des enfants malades dans nos classes gratuites, parmi nos orphelines, nous étions sûres qu'un mot de nous suffisait pour les faire admettre dans les hospices qu'elles dirigent avec tant de zèle et de pieuse charité.

Ce fut sous les auspices de sainte Thérèse, 15 octobre 1825, que Pauline fit son entrée au couvent. Le lendemain, ne voulant laisser à nul autre le soin d'offrir à Dieu son holocauste, M. de Bel-

laud était à l'autel, et d'une voix ferme, bien qu'entrecoupée de larmes, il entonnait cet appel à l'Esprit saint : *Veni, Creator,* et cette hymne à la Reine des vierges : *Ave, maris stella,* dont le chant accompagne au pied du tabernacle l'entrée des aspirantes à notre saint Ordre. Puis, ayant remis sa fille entre les mains de Dieu et de notre Mère, il regagna seul son foyer solitaire. Il avait bien réellement perdu celle qui était la lumière de ses yeux, la joie de son cœur et de sa vie. Mais, vraiment oublieux de lui-même dans son sacrifice, nous verrons, dans ses lettres, le soin qu'il prend de lui persuader qu'il s'habitue à son isolement, et qu'il en souffre moins qu'il ne pensait.

Quant à notre postulante, devenue la Sœur Saint-François-Xavier, en commençant sa vie nouvelle, le mot d'ordre qu'elle choisit fut : *Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.* Et en effet, nous pouvons bien dire ici dès le début, que l'humilité si remarquable de la Mère Xavier désarmait quiconque avait parfois à lui pardonner un peu de cette bizarrerie d'humeur qui faisait parfois obstacle en elle à cette douceur qu'elle aimait tant, et qu'elle travaillait à conquérir par de généreux efforts.

Elle se mit donc à l'œuvre avec courage ; et certes, il lui en fallait d'autant plus, que le monde laissé derrière elle n'était pas précisément le monde maudit par J.-C. N.-S. ; et qu'il joignait aux charmes de la vie intime, les attraits d'une dévotion vraie. Aussi plus d'une fois la pauvre âme transportée dans une sphère si nouvelle, se plaignait à Dieu des souvenirs comme involontaires qui l'entraînaient vers la vie passée. Elle écrivait à cette époque, ces lignes qui retracent à la fois, et ses déplaisirs et ses résolutions :

« Dans ce moment-ci, 1er décembre 1825, tout me dégoûte, tout m'ennuie, je crois qu'en général je *rumine trop ;* mais comment faire pour me corriger ?... je tomberai dans la paresse, j'y suis déjà assez portée, car tout en réfléchissant *trop,* je n'ai pas le courage de me contraindre pour méditer avec méthode, ou pour m'examiner avec soin. Mon grec, mon latin et bien d'autres occupations du temps passé viennent souvent me faire de la peine ; je réponds que c'est à Dieu que j'en fais le sacrifice, et alors je suis tranquille. Si l'on croit qu'il y ait quelque chose qui puisse m'amuser ici, il me semble qu'on se trompe, ce n'est pas l'étude comme il la faut pour enseigner, qui me plaît, cependant je suis résolue à faire tout ce qu'on me commandera et à le faire de mon mieux,

je tâcherai de ne laisser entrer dans mes actions aucun motif d'amour-propre, comme je le fais d'ordinaire; plus une chose m'ennuiera, plus je m'y attacherai; je prie Notre-Seigneur de me tourmenter toujours, tant que je lui refuse quelque chose. Ce que je désire *par-dessus tout, pour le moment,* c'est de connaître d'une manière claire et précise sa volonté, je veux la suivre, je m'y soumets quelle qu'elle soit; mais rien n'est plus pénible que ces craintes, ces incertitudes où je suis continuellement. Divin Jésus, je remets tous mes intérêts entre vos mains, arrangez tout, consolez papa, donnez-moi la paix; c'est à votre Cœur que je m'adresse pour obtenir toutes ces grâces, j'ai la ferme confiance que tôt ou tard vous m'exaucerez, parce qu'il me semble qu'au milieu de tous mes défauts, j'ai l'intention droite, et le désir sincère de vous plaire. Si je suis dans l'illusion, ô mon bon Maître, tirez-m'en, ouvrez les yeux à tous ceux qui me dirigent, ne permettez pas que je m'égare, vous savez que je vous suis consacrée d'une manière toute particulière. »

Quelquefois il prenait à la chère Sœur Xavier d'amers regrets, non certes du parti qu'elle avait embrassé après de si mûres délibérations, mais du peu de bonheur qu'elle croyait avoir donné au meilleur des pères, et alors ses excuses, ses pardons, amenaient des réponses comme celle-ci :

« Paris, le 8 novembre 1825, à 5 heures du soir.

» J'ai reçu hier au soir, ma bien chère fille, ta petite mais bien bonne lettre; oui, ma chère et très-chère enfant, tu as eu raison de le croire, j'ai oublié tout ce qui a pu troubler pendant quelques instants le bonheur que j'éprouvais en vivant avec toi; je savais, par ma propre expérience, qu'il n'est point ici-bas de bonheur sans nuages, mais ceux qui se sont élevés quelquefois entre toi et moi, ont été bientôt dissipés par les tendres démonstrations de l'amour filial; et le cœur de ton père a un fond de tendresse que rien n'aurait pu altérer. Mais, mon enfant, les torts que tu te reproches ne sont rien à mes yeux, car j'ai toujours rendu justice à ton bon cœur, et j'étais bien assuré, que lorsque Dieu se ferait entendre, tu serais docile à sa voix. Ecoute-la, cette voix divine, dans la retraite où tu t'es placée, écoute-la avec simplicité et confiance; elle t'instruira mieux que les meilleurs livres, et t'apprendra la plus excellente des sciences, celle qui fait les saints. Ma prière de tous les jours, je dirais presque de tous les moments à Dieu, est de lui demander et pour toi et pour moi, qu'il nous fasse connaître sa

sainte volonté, qu'il nous apprenne à l'accomplir : et, je vais plus loin, qu'il nous fasse la grâce de l'accomplir avec joie.

» Nous ne saurions jamais trop demander à Dieu ; il est si riche en miséricordes ! Ton père n'en est-il pas une preuve vivante? Ne t'inquiète pas de moi, ma très-chère Pauline, tous nos amis s'occupent de ton père, beaucoup plus même qu'il n'est nécessaire ; tous mes moments sont remplis par les fonctions du saint ministère et par mes occupations qui, grâce à Dieu, ont toutes l'Eglise pour objet, et ma santé est excellente. Aujourd'hui j'ai dit la sainte Messe à Saint-Thomas, à 8 heures ; Monseigneur le Cardinal de Latil y est venu à neuf, et il y a fait quatre professes et trois novices. Je te laisse à penser si tu étais présente à mon esprit, et tout ce que m'a fait éprouver cette cérémonie, moi qui n'y ai jamais assisté de sang-froid.

» A vendredi donc, ma chère bonne amie, ma messe sera à ton intention et pour le renouvellement de tes promesses baptismales. J'apporterai mon *aube*, pour que ton ouvrage serve à cet anniversaire. »

Ces assurances de l'oubli d'un passé dont la Sœur Xavier s'exagérait les mauvaises heures la calmaient un moment ; mais bientôt sa piété filiale s'alarmait de nouveau, et il lui fallait encore pour retrouver sa paix, entendre la voix aimée de son père, qui ne se faisait pas attendre.

« Paris, le 3 décembre 1825.

» Ta lettre, ma chère fille, m'a fait un grand plaisir. Elle m'exprime des sentiments dont je connais la solidité et la sincérité, mais c'est une satisfaction toujours nouvelle et bien douce pour le cœur d'un père, de recevoir les tendres témoignages de l'affection de son enfant. Une chose cependant m'a fait de la peine dans cette lettre, c'est que tu reviennes encore à me parler de tes torts. Ceux que tu as eus, ma chère enfant, étaient les torts de ta jeunesse, de ton inexpérience et de ta vivacité naturelle ; je ne veux donc plus que tu penses au passé quant à ce qui me concerne, ma très-chère fille, Dieu et moi l'avons oublié depuis longtemps. Tu m'affliges réellement quand je t'en vois préoccupée. Depuis que tu es au monde, et avant même que tu y fusses, tu as été, tu es toujours l'objet de ma plus vive tendresse, et tu m'as causé les plus sensibles joies. Que sont auprès de cela les courts instants de vivacité que le cœur démentait si bien ! Vis donc en paix, et goûte dans toute sa plénitude le bonheur de servir

notre bon Père qui est dans les Cieux, où en trouverions-nous un meilleur? Ce bon Père a voulu nous séparer ici-bas, mais cette séparation ne sera pas éternelle! Déjà deux de tes frères et une sœur nous ont quittés et intercèdent pour nous; Dieu accordera notre salut à leurs vœux, et nous serons alors tous réunis, pour bénir et adorer continuellement celui qui m'a fait la grâce de me consacrer à Lui, et qui semble vouloir t'appeler au même bonheur. »

La séparation semblait donc avoir ajouté un sentiment à part à la tendresse qui unissait le père et la fille. Celle-ci continuait d'habiter de cœur avec son père, et semblait s'identifier à lui à proportion qu'elle s'approchait de Dieu. Et cependant la Sœur Xavier vivait bien aussi de la vie de la communauté. L'esprit large, ouvert et vraiment supérieur de la Révérende Mère Sophie l'avait subjuguée, elle n'avait pas une pensée qu'elle ne lui communiquât; et dès lors aussi, elle comprenait si bien l'esprit religieux, qu'une novice s'étant un jour écriée : — Oh! que deviendrions-nous s'il fallait changer de Supérieure! — elle répondit sans hésiter : — Mais nous obéirions à Dieu, comme nous faisons maintenant en la personne de notre Mère.

Nous avons assez peint jusqu'ici le caractère de notre postulante pour qu'on le connaisse. Bien loin d'en dissimuler les côtés faibles, elle eut soin au contraire de cacher ses qualités et de montrer ses défauts. Ce n'était pas calcul chez elle, mais bien amour de la vérité et de la justice. Toujours elle eut peur qu'on la crût meilleure qu'elle n'était en effet, se jugeant coupable tour à tour de tous les écarts de son imagination, et de toutes les tentations dont l'assaillait l'ennemi des âmes. La Mère Marie de Jésus lui servit de bon ange avec la Mère Saint-Vincent; le mors leur fut plus nécessaire que l'éperon, car, partant de ce principe : *Une religieuse doit faire parfaitement chaque chose,* jamais la Sœur Xavier n'était contente d'elle-même; et il lui prenait de vrais désespoirs, quand après trois mois d'exercice, elle découvrait qu'elle n'avait pas encore atteint cet idéal de perfection qui la faisait courir à perdre haleine. De plus, il restait toujours en son âme un peu de cet amer et triste levain janséniste qui venait quelquefois la désoler inopinément, et couvrir de ténèbres ses jours les plus radieux eux-mêmes, malgré tout ce que la grâce lui faisait aussi sentir parfois de la douce et sainte espérance sans laquelle la vie de ce monde serait absolument intolérable.

Notre Mère Sophie et le Père Ronsin venaient tour à tour relever cette âme dont les chutes et les découragements laissaient toujours bon espoir, puisqu'ils n'étaient amenés que par un excès de bonne volonté.

Ce billet du Père Ronsin, répondant à l'une des crises d'âme de notre postulante, la fera bien connaître :

« La raison soit avec vous ; et avec la raison, la paix de Notre-Seigneur.

» Un petit mot à ma bonne Sœur Xavier, ma fille en Jésus-Christ, à cette enfant chérie du Cœur de Notre-Seigneur, toute méchante, toute coriace, toute dépourvue de vertus qu'elle est; n'ayant ni foi, ni espérance, ni charité. Je puis donc donner carrière à mes souhaits et à mes prières pour elle, et je le fais ; j'ose le dire, avec un peu de foi et de charité, et même de confiance que ma peine ne sera pas perdue. Non, certes non. Elle va commencer pour ne plus cesser, à courir au but, par la voie de l'humilité.

» Oh! que tout irait bien si sa tête était dans son cœur, et son cœur dans le Cœur de Jésus, qui y achèverait, comme auteur de la grâce, ce qu'il a commencé comme auteur de la nature ! Non, je le répète, vous n'avez pas *du tout* le cœur mauvais : le mal qu'il ressent et qu'il fait quelquefois, vient de la tête, de l'imagination, et de ce qui y loge, y fermente, etc., etc., en propres termes : de l'*orgueil;* en termes radoucis : de l'*amour-propre. Humilité* donc, ma chère enfant, que ce soit là votre point de mire; mais humilité de cœur; la simplicité d'esprit, dont vous n'êtes pas loin, viendra à la suite, et vous serez ce petit enfant chéri de Notre-Seigneur qui lui a promis son royaume. *Amen ! Courage et Confiance !* »

Le cœur de son père, pour qui jamais elle n'avait eu rien de caché, était aussi l'asile de notre chère Sœur Xavier à ses mauvaises heures ; et quand il voyait sa fille à bout d'*espérance,* vite il accourait à son aide avec le plus puissant des secours : l'offrande de la Victime sainte. Il lui écrivait dans une de ses bourrasques par lesquelles le démon espérait lui faire abandonner non-seulement la voie de la perfection, mais presque aussi celle du salut, par la crainte de ne point arriver au port.

« Tu m'as bien préoccupé, ma chère fille, depuis mardi dernier. J'ai dit la Messe pour toi *mercredi,* avec les Oraisons *ad postulandam spem.* J'ai commencé ce matin une neuvaine pour toi, à l'effet de solliciter de la bonté de Dieu toutes les grâces qui te sont né-

cessaires, et particulièrement : *spem ordinatam;* j'entends par là, une espérance fondée sur la volonté ferme de bien servir Dieu, et la confiance que doit inspirer sa miséricorde. Cette *volonté* est dans ton cœur, j'en suis bien sûr, ma chère enfant, sois donc en paix, car Dieu ne te manquera pas; mais avance avec courage et fermeté. Livrons-nous à une entière confiance; il a déjà tant fait, et pour le père et pour la fille, qu'il ne laissera pas son ouvrage imparfait, et il nous mettra ensemble en possession de sa gloire. C'est l'objet continuel de mes vœux et des tiens. Que ce soit aussi l'objet de nos efforts. Nous y parviendrons par la pratique constante de l'humilité et de la charité. Comme saint Paul en parle bien aujourd'hui!

» Voici, sur un petit papier que tu mettras dans ton diurnal, quelques paroles de saint Paul, de saint Bernard et d'Isaïe qui me pénètrent toujours, et qui, je l'espère, feront aussi sur toi de douces impressions.

» Adieu, ma très-chère enfant, tu sais combien je t'aime et t'aimerai toujours.

» Ton papa. »

Le remède à cet état de défiance qui resserrait l'âme de notre chère Sœur, c'était de lui donner foi en l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Quiconque n'aime pas, comment pourrait-il comprendre l'amour? Le Père Ronsin lui proposa donc le vœu de consécration au sacré Cœur, acte véritable de pur amour, dont il aimait à marquer les âmes intelligentes et dévouées, comme d'un sceau indélébile qui les dédiait sans retour à la perfection, les enfermant, disait-il, pour le temps et pour l'éternité, dans la plaie du Cœur de Jésus.

Ce fut le 21 novembre, jour choisi par la sainte Eglise pour resserrer sous les auspices de Marie, les liens qui consacrent à Dieu les âmes religieuses, que la Sœur Xavier fit ce grand acte. Il eut sur toute sa vie la plus favorable influence. Chaque année, elle en célébrait chèrement la mémoire en son cœur; et, à partir de ce moment, elle se fit une loi d'utiliser à la gloire des sacrés Cœurs et à la propagation de leur culte son remarquable talent en peinture. Il serait difficile de dire combien de fois elle reproduisit cette image vénérée. Ce fut la douce et sainte occupation de ses loisirs pendant trente-six ans; et lorsque sa vie s'épuisait sous ses yeux avec le sang qu'elle vomissait, souriant avec calme, elle dit une fois: « Eh bien, voilà des teintes que je n'avais pas encore saisies pour

mes sacrés Cœurs. Si je m'y remets, je saurai mieux mon affaire. »

Parmi ces images du sacré Cœur qui allaient de tous côtés répandre les bénédictions promises aux lieux qu'elles décorent, la Mère Xavier eut la consolation d'en adresser une à chacune des maisons de notre Ordre. Le petit tableau portait pour épigraphe en signe d'unité, ces paroles sorties du Cœur de Notre-Seigneur après la Cène : — *Père, qu'ils soient un comme nous, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que moi-même je sois aussi en eux*. Mais ce qui fut pour elle un vrai bonheur au milieu des souffrances de ses dernières années, ce fut de mettre son pinceau au service du chef vénéré de la sainte Eglise, de ce Pontife admirable, qui, dans le calme héroïque de son attitude au milieu de l'orage, semble plutôt être gouverné par Jésus-Christ Notre-Seigneur, que gouverner lui-même la sainte Eglise par les dictées de la sagesse humaine (1).

(1) Quelques mots sur ces deux tableaux trouveront naturellement place ici. Le premier fut offert par la communauté à Sa Sainteté Pie IX en 1854, à l'époque de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, et voici ce qu'il devint :

« En 1861, un pieux visiteur parlant au Saint-Père d'une loterie, entreprise pour 20,000 pauvres enfants irlandais dont les catholiques voulaient soustraire l'éducation à l'influence protestante, Pie IX, dans sa glorieuse pauvreté, ne trouvait plus rien dont il pût se dépouiller en faveur d'une œuvre qui parlait si bien à son cœur, quand jetant les yeux sur une belle peinture des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, richement encadrée, surmontée des armes pontificales, et qui était placée sur sa table : — « Ceci, dit-il, a été ma consolation dans mes douleurs; c'est un » don qui m'a été fait; n'ayant plus rien maintenant, excepté ce qui m'a été offert, » qu'il aille aux orphelins de Londres. Je l'accompagne d'une bénédiction parti» culière. »

Les paroles que nous venons de rapporter sont la traduction des billets d'une loterie spéciale faite pour le seul cadeau du Saint-Père. Elles étaient suivies des réflexions et avertissements suivants que nous continuons de traduire :

« Dépouillé et fait pauvre, Pie IX ne donne pas de son superflu, mais de son nécessaire... Dépouillé et fait pauvre, il conserve encore ce que l'homme ne peut lui ravir, le Cœur catholique du Vicaire de Jésus-Christ, qui prend part à chacune des peines de son Eglise universelle, et qui pleure sur la perte de nos enfants comme sur une peine domestique. Dépouillé et fait pauvre, il dit avec le premier des Papes : *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je le donne.*

» En disposant de cette précieuse offrande, le comité désire : 1° Suivre les intentions du Saint-Père en prenant soin des intérêts des enfants pauvres ; 2° agir avec autant de justice que possible à l'égard de ceux qui ambitionnent ce lot sacré ;

L'année du postulat de la Sœur Xavier révolue, elle fut admise à la vêture. Ce fut pendant sa retraite que son père lui écrivit cette touchante lettre :

« A 10 heures du soir, samedi 7 octobre 1826.

» Il y a aujourd'hui 27 ans, ma chère et très-chère fille, que Dieu t'a donnée à moi. A peine commençais-tu à respirer qu'après

3° s'assurer qu'il tombera entre les mains de personnes qui apprécieront et feront passer à leurs descendants ce mémorial du grand Pontife dont la part a été, est et sera selon toute apparence : croix sur croix.

» Dans cette vue, ils ne mettront pas en vente le présent de Pie IX, mais le feront tirer par votes. Ils espèrent ainsi réaliser pour les pauvres petits enfants tout le bien que leur désire le Vicaire de Jésus-Christ. »

» Une jeune Irlandaise, qui était au pensionnat à l'époque de l'envoi de ce tableau au Saint-Père, nous écrivit encore les détails suivants : « Je veux vous raconter ce que je sais du bazar pour les pauvres enfants irlandais, car peut-être n'avez-vous pas entendu parler du cadeau fait par notre Saint-Père le Pape. La salle était remplie non-seulement de catholiques, mais encore de protestants. Les journaux disent qu'il ne s'est pas vu cette année pareille réunion. Rien n'était plus curieux que les différents dons offerts même par des inconnus. Le second jour, arriva d'Odessa une boîte renfermant toutes sortes de raretés. Le désir de voir les présents des têtes couronnées dirigeait surtout la foule vers la stalle de la présidente, lady Georgina Fullerton. Il nous fut enfin possible d'approcher, non sans peine ; et quelle ne fut pas ma joie, quand je reconnus dans le *Tableau des sacrés Cœurs*, venant du Saint-Père, celui que vous aviez envoyé à Sa Sainteté, lors de la promulgation du dogme. Nous en avions entendu parler depuis quelque temps, mais comme personne ne paraissait sûr du fait, j'attendais le témoignage de mes yeux. On nous a demandé le nom de la religieuse qui l'a peint. C'est bien la chère Mère Xavier, comme j'ai dit, n'est-ce pas ? Et comme nous avons ajouté, Marie et moi, que le Saint-Père avait répondu à cette offrande par une lettre qui nous avait été lue, on m'a chargée de vous demander comme une grande faveur d'en envoyer une copie. »

Nous sûmes facilement que ce tableau était bien réellement le nôtre, car nous avions fait graver quelques paroles de dédicace sur le chevalet ; et en faisant passer la copie de la lettre du Saint-Père, nous fîmes demander si le tableau portait cette inscription. Lady Hunting-Tower répondit : « Le tableau qui est en notre possession, représentant les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, est bien le même qui fut offert à notre Saint-Père le Pape par le couvent des Oiseaux, car il porte l'inscription que vous me désignez.

« Il fut destiné au plus offrant, il devait aller à la communauté religieuse qui avait le plus mis, lorsque mon mari, résolu de l'avoir à tout prix, porta son enchère si haut, qu'il l'obtint ; nous l'avons placé dans notre petite chapelle, où la dévotion du sacré Cœur est maintenant établie. »

Le présent modeste de Pie IX produisit plus pour l'œuvre que les dons les plus

avoir versé sur toi l'eau baptismale, je te pris dans mes bras et je t'offris à celui qui venait de t'accorder à mes vœux. Dès ce premier moment de ta vie, je n'ai demandé pour toi que les bénédictions du Ciel, cette rosée céleste qui nous fait croître et qui nous sanctifie pour l'éternité. Quant à la graisse de la terre, je ne l'ai jamais souhaitée pour toi, je l'aurais plutôt redoutée comme un écueil. D'après cette idée, tu ne peux douter, quels que soient d'ailleurs les cris d'une nature à laquelle la religion nous apprend à imposer silence, que mon cœur ne soit non-seulement soumis à la séparation que Dieu semble exiger de nous, mais encore qu'il ne rende grâces à notre souverain Maître d'avoir si bien exaucé mes faibles prières et les vœux que je lui ai toujours adressés pour ton salut. A la vérité, ma très-chère enfant, il faut l'avouer, en demandant toujours ton salut, je ne pensais pas au moyen que Dieu semble prendre pour le rendre plus certain. J'y souscris néanmoins, et *je veux toute la volonté de Dieu et rien que sa volonté.* Ce sera donc moi qui, dans deux jours, te présenterai et t'offrirai de nouveau à Dieu, non sans ta participation, comme le jour de ta naissance, mais par suite de ton propre choix. Heureuse, ma chère Pauline, si Dieu t'éclairant pendant l'année de ton noviciat, t'affermit de plus en plus dans ta sainte vocation. Ce que je te demande, c'est de bien t'exercer pendant ce temps d'épreuve, à la pratique de ce renoncement à la propre volonté qui est la vie religieuse.

» Un malheur dont rien ne pourrait me consoler, ce serait, qu'après un engagement définitif, tu ne fasses pas une digne épouse de Jésus-Christ. J'espère qu'il n'arrivera pas, et que la pureté de ton intention en te donnant à Dieu, que les bons exemples et les

magnifiques. Le désir de posséder cette relique du Saint-Père fit monter à des prix très-hauts les offrandes des prétendants, sur les rangs desquels les catholiques seuls purent être admis. Le tableau est donc aujourd'hui entre les mains de lord Hunting-Tower, parent de l'une de nos anciennes élèves.

C'est à remplacer ce premier tableau que notre bonne Mère Xavier, si tendrement aimée, si vivement regrettée, a consacré les derniers travaux d'une main qui a tant de fois, si habilement et si affectueusement, retracé cet emblème de la dévotion qui doit nous sauver tous. Le second tableau porte pour devise, dans son encadrement de bon goût, ces paroles qui répondent à celles de notre saint Pontife : *Solamen hic mœrentium* : consolation des affligés en ce monde.

Saint-Père, quand vos yeux se porteront sur cette image sacrée, priez pour vos enfants, pour ces enfants qui vous sont si dévouées !

(Extrait du *Mémorial des Enfants de Marie,* première partie.)

prières de toutes tes compagnes, que la protection de la bienheureuse Vierge Marie ta mère, et ta patronne, obtiendront du Ciel toutes les grâces qui te sont nécessaires. Unis-toi à moi, ma chère fille, sur la terre, par les liens que nous avons formés tous deux avec Dieu, j'ai la confiance qu'il nous réunira au pied de son Trône éternel.

» C'est aujourd'hui un jour doublement remarquable pour moi, car il y a trente-neuf ans que j'ai revêtu pour la première fois le saint habit que tu m'as vu reprendre. Prie Dieu, ma chère enfant, pour qu'il oublie le temps que j'ai passé loin de Lui, et qu'il daigne accepter les humbles prières et repentirs d'un cœur qui sent bien vivement qu'il n'est de bonheur, même sur la terre, qu'en Lui et avec Lui.

» Je n'ai pas voulu te causer la moindre distraction pendant ta retraite par la visite que j'avais bien envie de te faire aujourd'hui.

» Mais en m'imposant la privation de te voir, je n'ai pu renoncer à t'entretenir, au moins par écrit, dans un jour si solennel pour toi et pour moi, et à la veille de l'importante démarche que tu vas faire : *Deus pacis aptet vos in omni bono, ut faciamus ejus voluntatem, faciens in nobis quod placeat coram te, per J.-C. cui est gloria in sæcula sæculorum.*

» Prie Dieu pour ton père, ma chère enfant; il prie pour toi, et t'aime de tout son cœur. »

Ce fut donc M. de Bellaud qui voulut présider lui-même la prise d'habit de sa fille, malgré la profonde émotion qu'il en devait ressentir. Le spectacle que mit alors la religion sous les yeux de la nombreuse assistance accourue à la pieuse cérémonie eut encore plus d'intérêt que jamais. Rien en effet n'était plus touchant que de voir ce tendre père revêtir ainsi lui-même sa fille des livrées de la Religion, après l'avoir dépouillée des vains ornements du siècle; que de l'entendre lui adresser les questions d'usage en lui donnant le doux nom de *fille*, questions auxquelles la postulante répondait par celui de *père*, et prier ensuite à haute voix le Seigneur de bénir l'holocauste qui lui était offert. Les moindres circonstances de la vêture empruntaient de cette situation un intérêt saisissant; aussi les larmes tombaient-elles de tous les yeux. Jamais l'application du sacrifice d'Abraham n'avait été plus naturelle, tout là paraissait renouvelé dans le dévouement du côté du père et du côté de la fille; mais, pour cette fois, Dieu laissa consommer le sacrifice, se réservant à la récompenser au Ciel selon sa valeur;

car ce fut M. de Bellaud qui vint encore un an plus tard, en 1827, recevoir les vœux de sa fille bien-aimée.

Peu de jours auparavant il lui écrivait cette lettre que nous regretterions de ne pas citer ici, comme témoignage de la ferveur du saint prêtre qui sut si bien racheter le temps donné au monde, et retrouver pour Dieu, dans la force de l'âge, toute l'ardeur de la jeunesse :

« 7 octobre 1827.

» Je ne veux pas non plus, ma bien chère enfant, laisser passer cet anniversaire si cher à mon cœur, sans te dire que, si j'ai été bien heureux il y a aujourd'hui 28 ans, je le suis encore bien plus maintenant. Dieu pouvait m'ôter ma Pauline, et il me l'a conservée ! Dieu pouvait me tenir éloigné de ses saints Autels que j'avais tant désiré servir dans ma jeunesse, et il m'a fait la grâce, malgré mon indignité, de m'y faire monter ! Non-seulement Dieu m'a appelé dans son sanctuaire, mais il t'y appelle aussi, et, plus heureuse que moi, il te demande et veut ta jeunesse ! Puisse ce Dieu si bon t'y faire goûter, ma très-chère enfant, les consolations qu'il daigne m'accorder ! Je souhaite pour toi le même bonheur, la même joie dans le cloître, que je ressens depuis que je suis engagé dans la milice cléricale. Je te le disais avant de faire le premier pas, je ne pouvais être heureux que là. Mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Je lui demande maintenant pour toi de t'éclairer, de te fortifier et de te donner la grâce de la persévérance dans son saint amour, c'est celle qui les couronne toutes. Tel a été l'objet de mes prières pendant toute ma retraite, et de la sainte Messe que j'ai célébrée ce matin pour toi avec les oraisons pour l'anniversaire du baptême.

» J'ai su le résultat de ton chapitre pendant ma retraite, j'en ai fait part à M. Boudot. »

CHAPITRE IV.

Classe supérieure. — Récréations. — Dessin. — Mort de Sa Sainteté Léon XII. — M. de Bellaud à Rome, conclaviste de S. Em. le cardinal de la Fare. — Mort de M. de Bellaud. — Quelques pages du journal de la Mère Xavier.

Après ses trois premières années de noviciat, la Mère Xavier fut chargée de la classe supérieure, autrement appelée classe blanche

de la couleur de sa ceinture. Il y avait cette année-là une dizaine d'élèves fort intelligentes qui, ayant fini fort jeunes leurs études classiques, devaient rester un ou deux ans encore au pensionnat; il importait que ce temps précieux fût sagement occupé. — Liberté plénière fut donnée à la nouvelle Mère Xavier de tracer ses plans. Elle y mit tout son savoir, tout son zèle, s'inspira de la conduite de son père à son égard, et créa en quelque sorte à nouveau cette classe supplémentaire. Elle devint si intéressante, que toute l'ambition des élèves studieuses fut désormais d'y parvenir. On croyait avoir manqué ce qu'il y a de plus important dans l'éducation du couvent si l'on n'arrivait là. Beaucoup d'élèves dans la suite sollicitèrent et obtinrent de leurs parents une année de plus au pensionnat, uniquement pour faire leur classe blanche. Les sujets qui s'y traitaient étaient si heureusement choisis, si diversifiés, que l'heure de la classe était sans contredit la plus vivement souhaitée de la journée. Le plaisir qu'avait jadis éprouvé la nouvelle Maîtresse en entendant lire par son père les chefs-d'œuvre de notre langue, elle le procurait à ses élèves; car elle aussi lisait, nous l'avons dit, avec une perfection qui commandait l'attention et donnait en quelque sorte l'intelligence aux écoutants. C'était à tel point, qu'il nous souvient d'une après-dinée de jours gras pendant laquelle le pensionnat entier sollicita et obtint, comme le plus agréable divertissement, une lecture amusante faite par la Mère Xavier. Quant à la classe, l'entendre était donc le plaisir de tous les jours. Et lorsque les ouvrages de la bibliothèque, encore à son début, venaient à manquer, la Mère Xavier recourait à un ami de son père, l'excellent marquis de Fortiat, qui s'empressait de mettre à sa disposition tout ce qui pouvait lui être agréable. On étudiait en détail à la classe blanche, tantôt une histoire, tantôt une autre, selon le besoin des élèves de l'année. On y perfectionnait les notions de littérature reçues précédemment; on y faisait un petit cours de logique et de rhétorique, sans plus de prétention que d'apprendre à raisonner juste, et d'acquérir la science si rare de savoir écouter, sinon un discours académique, au moins un sermon. Selon les élèves, et quand elles le demandaient, on apprenait même un peu de latin, ce qu'il en faut pour mieux parler sa langue et pour comprendre, avec les offices de l'Eglise, les citations de l'Ecriture sainte dont retentissent nos chaires chrétiennes. Mais le but principal de la Mère Xavier, c'était de former le cœur, l'esprit de ses chères blanches et de les préparer à la vie du monde.

La Religion s'apprenait là avec ses preuves, pour trouver en soi-même, au besoin, réponse aux objections des ennemis de la foi. — On était prémuni par de sages réflexions accompagnées d'exemples, contre la futilité de ces vies à la mode qui s'épuisent entre le roman, le spectacle et les chiffons. On apprenait ce que valent les compliments tout faits, monnaie de faux aloi à l'usage des sots qui les débitent et des sottes qui les croient.

En partant du couvent après la classe blanche, on était persuadé qu'on ne savait rien, mais on avait un grand désir d'apprendre et de s'intéresser aux choses élevées et sérieuses. Nous pouvons donner comme type des élèves ainsi formées par la Mère Xavier, cette Angèle, comtesse de Pronleroy (1), dont la vie et la mort furent l'édification de ses compagnes, de ses mères et de sa famille. — Son nom et ses exemples revenaient souvent dans la bouche et sous la plume de la Mère Xavier s'adressant à ses chères blanches dont elle eut la direction jusqu'à sa mort..

Cette excellente Mère Xavier était encore chargée de temps en temps de la surveillance des élèves pendant la récréation; elle savait y retrouver l'agilité de son enfance, modifiée par la réserve qui jamais ne lui fit défaut.

Si après le jeu on venait à s'asseoir, sa conversation spirituelle, le talent de tenir en haleine ce petit monde de quinze à dix-huit ans, lui rendait très-facile un exercice toujours laborieux par le soin que doit prendre la Mère-directrice de prévenir les communications particulières entre telles et telles élèves, sans trop faire peser sa surveillance. Quand la Mère Xavier voyait que l'attention se lassait, elle abordait le chapitre intéressant des personnalités, faisait le portrait de chacune ou tirait son horoscope. Enfin, jamais elle n'était à bout d'expédients; et on peut dire que son grand art consistait à répandre l'intérêt et la vie dans tout ce qu'elle faisait.

Après la révolution de 1830, la Mère Xavier fut pendant quelques années seulement chargée des leçons de dessin. Non contente de faire aimer cet art qu'elle-même avait cultivé avec prédilection, elle voulut que l'intelligence fût de la partie, et que ses élèves connussent les différentes écoles de peinture, les grands maîtres de chaque école, leur manière, les chefs-d'œuvre dus à leur génie. — Donc, une fois la semaine, pendant la seconde demi-

(1) Sa vie a été publiée chez Poussielgue, rue Cassette.

heure de récréation, s'ouvrait ce cours nouveau, cours tout à fait libre, qui se partageait entre la lecture, la conversation et l'examen des gravures représentant les tableaux les plus célèbres des maîtres. Comme bien l'on pense, c'était à qui serait admis, et plus d'une élève n'apprit le dessin que pour avoir le droit de se présenter à ce cours improvisé qui dura tant que la Mère Xavier professa le dessin, et qui, depuis, a passé comme branche d'étude supplémentaire à la première classe, avec les notions d'architecture indispensables à une femme pour distinguer dans les monuments les époques et les styles.

Il n'y avait que quatre ans que Dieu avait agréé le sacrifice définitif de M. de Bellaud et de sa fille, quand il leur demanda celui qui devait les séparer complètement pendant les quelques années de cette vie mortelle. Maintenant ce songe de douleur a passé; ils sont réunis en Dieu, et rien ne saurait plus troubler leur sécurité. Qu'ils jouissent de leur bonheur et attirent à eux les âmes nombreuses qui les ont connus et aimés.

M. de Bellaud avait été pour la Mère Xavier plus qu'un père : un guide, un pasteur, un modèle; aussi le sacrifice fut-il plus amer. En 1829, à la mort de Léon XII, Monseigneur le Cardinal de la Fare, appelé à Rome pour l'élection d'un nouveau Pape, avait choisi M. l'abbé de Bellaud pour conclaviste. Ils partirent dans le courant de mars. — C'était un pieux et intéressant voyage qui ne devait guère durer plus de deux mois. M. de Bellaud, toujours occupé de sa fille, data de sa cellule du conclave (1) les détails les plus intéressants, entremêlés des témoignages redoublés de sa tendresse. Ce fut comme le testament de son amour paternel, car il ne devait plus revoir celle à qui ces pages étaient adressées. — Déjà, peu de temps après l'intronisation de Pie VIII, il annonçait le retour tant désiré pour le 15 mai, quand un accident imprévu vint le retenir à Frascati. Il visitait ce site délicieux, lorsqu'en descendant sans précaution une petite colline, il glissa, et se cassa le col du fémur.

Après plusieurs mois de soins assidus, on crut pouvoir remettre en route le malade, qui lui-même souhaitait retrouver son pays et sa demeure. — Arrivé à Paris, son état empira et devint bientôt désespéré. — Il est plus facile d'imaginer que de dire combien il

(1) Il se tint cette fois non au Vatican, mais au palais Quirinal, autrement dit *Monte-Cavallo*.

fut douloureux pour le père et pour la fille, après de si longs mois de cruelles angoisses, de se sentir enfin si près l'un de l'autre, et de se voir sur le point d'être séparés à jamais, sans pouvoir se faire leurs derniers adieux. — Des amis plus tendres qu'éclairés imaginèrent de solliciter près de l'Archevêché une permission pour que la Mère Xavier vînt au moins une fois visiter son père, et recevoir sa dernière bénédiction. — Le père et la fille se montrèrent dignes l'un de l'autre. M. de Bellaud déclara que ce serait pour lui une vraie affliction de voir que sa fille ne craignît pas d'enfreindre sa règle pour lui procurer une satisfaction de cœur, dont il faisait à Dieu le sacrifice pour la plus grande sanctification de cette fille chérie. Et la Mère Xavier, de son côté, sans connaître encore cette réponse de son père, déclara que lors même qu'on obtiendrait la permission sollicitée, elle n'en profiterait point, préférant mille fois donner à Dieu cette consolation, pour qu'il redoublât ses miséricordes envers son père.

Le Seigneur accepta en odeur de suavité ces deux offrandes si simplement héroïques, bien qu'elles ne fussent que l'accomplissement d'un devoir. — M. de Bellaud fit la mort des saints, le 8 décembre 1829, fête de l'Immaculée Conception, entre les bras d'amis fidèles, en présence de nos Sœurs du Tour dont la vue lui rappelait sa Pauline, heureux de n'avoir pas retardé, quelques années plus tôt, la grande séparation qui lui rendait plus facile et plus méritoire le passage du temps à l'éternité.

A cette nouvelle, la Mère Xavier eut, il faut le dire, plus de courage moral que de forces physiques. Un incident vint d'ailleurs ajouter à sa douleur. Dans le testament de ce père bien-aimé, une phrase qu'elle ne comprenait pas, et que lui expliquèrent des amis, lui ouvrit les yeux au sujet de la maladie et de la mort de sa mère. Elle aurait donc pu contempler sept ans entiers le visage de cette mère qui souffrait si près d'elle à son insu ; la consoler, la distraire par ses attentions, ses caresses ; au moins aider son père à porter cette croix ; et elle avait tout ignoré. Elle s'expliqua alors les tristesses de M. de Bellaud ; le délai de son entrée dans les saints Ordres, et son silence quand elle voulait lui rappeler le souvenir de cette mère toujours plus regrettée dans le secret de son cœur, à mesure qu'elle-même, avançant en âge, sentait mieux l'immense vide laissé au foyer domestique. C'en fut trop pour sa sensibilité si profonde. Ces détails joints à la douleur de la mort de son père lui firent une telle révolution,

qu'elle en eut une jaunisse opiniâtre, dont elle fut longtemps à se remettre.

Cette grande croix avait assoupli et détaché l'âme de la Mère Xavier, et lui avait fait faire en peu de temps de grands progrès dans la vie spirituelle, surtout dans l'union avec Notre-Seigneur, le but de tous ses efforts, l'unique désir de son cœur. Quelques pages de son journal à cette époque, et les années suivantes, en font foi :

« Mon Dieu, écrivait-elle à la fin de 1829, faites-moi arriver à ma fin *malgré moi*, s'il le faut... Tout ce que vous voudrez... Détachez ce pauvre cœur des créatures et de moi-même; rendez-le *humble* et charitable, refaites-le entièrement. Vous savez que je vous l'ai donné pour que vous le réformiez, que vous en ôtiez ce qui vous déplaît, et que vous y mettiez ce qui vous plaît. *Amen ! Amen !* — *Tout* pour Dieu, et *rien* pour *moi*, voilà qui rendra ma vie pleine. Trente ans de cette vie passés, et n'avoir pas encore commencé! Mes plus belles années sont donc perdues pour le Ciel? Il est probable que je ne vivrai pas autant que j'ai vécu; il me reste peut-être bien peu de temps à passer en ce monde; que mon courage, au moins, mon dévouement parfait dédommagent le bon Dieu de cette jeunesse dont il est si jaloux et que je lui ai ravie.

» Tout régler et disposer d'avance pour le moment du *départ*, afin d'être prête quand il arrivera. Veux-tu avoir une mort tranquille et heureuse? Détache-toi absolument de tout pendant ta vie : meubles, lectures, occupations, amusements, repos, etc., etc..... Ceci me *plaît*, je m'en *prive;* ceci me *coûte*, je l'*embrasse*. Je n'y suis pas toujours obligée sous peine de péché, mais c'est la pénitence que je dois m'imposer, pour toutes les fautes que j'ai commises. En ai-je eu la contrition? Les ai-je assez recherchées? Au moment de la mort, n'en découvrirai-je pas un grand nombre? D'ailleurs Notre-Seigneur qui est si bon, qui a tant souffert et qui est mort pour moi, ne mérite-t-il pas que je sacrifie tout pour son amour? Oui, Seigneur; *demandez toujours, et faites que je ne vous refuse jamais*. »

Quelques années plus tard, elle faisait cette courageuse prière :

« O mon Jésus, par votre Cœur sacré, si bon pour moi et si humilié, faites que j'aime l'humiliation parce que vous l'avez aimée et pratiquée; que j'apprécie le bonheur d'être humiliée; jugée peu vertueuse, comme je le mérite, oubliée, placée au-dessous des autres. Enfin, mon bon Maître, faites que j'aime à être mise à ma

place ; que moi-même je me mette sous les pieds de tout le monde et que je m'abaisse jusqu'au centre de la terre; écrasez mon orgueil, foulez-le sous vos pieds sacrés, traitez-moi toujours en Père; ne vous lassez pas de me faire miséricorde, n'écoutez pas les cris de ma nature orgueilleuse. D'ailleurs ne savez-vous pas tout adoucir? Enfoncez-moi dans les profondeurs de votre Cœur doux et humble; là, ouvrez-moi les yeux, enflammez mon propre cœur et je serai heureuse de vous ressembler dans vos humiliations. »

Avançant d'année en année dans cette vue, elle ajoutait en 1841 :

« Mon Jésus, je me sens pressée depuis longtemps d'un grand désir d'être toute à vous. Je n'ose pas appeler ce sentiment *résolution* ou *volonté ferme*, parce que je connais trop ma lâcheté. Cependant puisque vous m'inspirez ce désir d'être toute à vous, de ne plus vivre que pour vous, de ne plus chercher que vous, d'employer et de consumer à votre service tout ce que vous m'avez donné de capacité, de force, de santé, et ce qui me reste de vie; puisque ce désir est si avant dans mon cœur, j'espère que c'est parce que vous voulez l'exaucer. Ah! je vous en conjure, qu'il en soit ainsi. Prenez-moi, disposez de moi, comme d'une chose entièrement vôtre. S'il faut subir des *opérations*, je vous demande de les faire vous-même, et surtout de me donner le courage de m'y soumettre et de vous les offrir. »

Elle écrivait plus tard cette consécration :

« O mon Jésus, ô mon bon Maître, qui êtes tout à moi et tout pour moi, je me donne tout à vous : mon cœur, mon corps, mon âme, ma volonté, mon esprit, ma capacité; enfin tout mon être, pour que vous en fassiez tout ce que vous voudrez, pour votre plus grande gloire. Disposez de tout moi-même comme d'une chose entièrement vôtre; ôtez de mon cœur tout ce qui vous déplaît; mettez-y ce qui vous plaît le plus : l'humilité, la charité, l'obéissance; enfin, les vertus que vous désirez y trouver. Dirigez-moi dans tout ce que j'ai à faire, regardez-vous comme chargé des choses dont je suis chargée, alors tout ira bien; et surtout, faites-moi bien sentir que c'est vous qui faites tout. J'accepte d'avance et je veux toutes les dispositions que vous ferez de moi, en vertu de cette consécration. De votre côté, mon aimable Maître, recevez cette donation entière et irrévocable, prenez possession de mon cœur, établissez-y votre règne sur les ruines de l'amour-propre; commandez-y en souverain, et surtout ne me laissez jamais vous le reprendre. O mon Jésus, que je vous aime de tout mon cœur, que je

ne vive plus que pour vous, que je répare le temps perdu, et que j'arrive dans le Ciel à la place que vous m'avez destinée et acquise, pour vous aimer autant que vous le voulez. *Amen.*

» XAVIER.

» Signez aussi, ô mon Jésus ! »

Et le Père Ronsin à qui la Mère Xavier continuait de laisser lire par lettres dans sa conscience, depuis qu'il était fixé dans cette ville de Toulouse qui avait pour elle tant de souvenirs, l'encourageait et l'animait par des réponses qui donnent à entendre les dispositions de cette âme vraiment fervente. Ainsi lui écrivait-il une fois :

« 18 août 1831.

» Décidément, ma chère fille, si vous travaillez avec zèle et constance à l'acquisition de certaines vertus, entr'autres de l'humilité et de l'abnégation, je crains bien que vous n'excitiez parmi vos Sœurs, même les plus impassibles en apparence, certains sentiments d'ardeur qu'on ne saurait plus trop définir, parce que, passant les bornes d'une sainte émulation, ils pourraient aller jusqu'à la jalousie. Au reste, que cette considération ne vous arrête pas ; vous demanderez pour elles, et moi avec vous, la charité, qui fait rentrer et maintient tout dans l'ordre. Et d'ailleurs, que pourrait le frein le plus fort contre l'aiguillon qui vous a percé le cœur le quinze de ce mois, à la vue de Marie, votre mère et votre modèle, élevée au comble de la gloire et de la félicité, pour s'être mise en quelque sorte sous les pieds de toutes les créatures par la pratique constante de l'humilité et du renoncement ; quels désirs, quels desseins n'avez-vous pas formés de marcher par cette voie étroite, si peu connue, si peu goûtée, si peu fréquentée ! Et quels fruits prodigieux de sainteté ne doit-on pas attendre de cette généreuse détermination ! Aussi, ma fille, je renonce à vous prêcher la modération, dans la crainte trop bien fondée de voir échouer ici toute mon éloquence. Allez donc, tant que terre vous portera, ou plutôt quittez la terre qui n'est plus digne de vous ; élevez-vous au ciel, comme tant de saintes âmes, objet de votre admiration, sur les ailes du pur amour. Demandez-les, ces ailes mystérieuses, à votre divin Epoux, à son Esprit saint qui seul peut vous les donner... Comme vous vous applaudirez de vous être perdue, pour vous retrouver en Dieu ! N'est-il pas vrai que vous voudriez y être déjà ? Courage et confiance, ma chère fille, la chose n'est pas impossible, elle n'est pas même si difficile ; un peu de bonne volonté, d'humbles et ferventes prières, quelques efforts, et

surtout point de regards en arrière : celui qui vous appelle est tout-puissant et infiniment bon ; il vous attirera à l'odeur de ses divins parfums, comme sa très-sainte Mère, dont vous êtes la fille, vous défendra, vous relèvera, vous portera, et enfin vous couronnera. Ainsi soit-il. Priez-le pour moi. »

Cependant, ce qui venait parfois jeter le trouble dans l'âme de la Mère Xavier, c'étaient les crises de défiance qui faisaient son tourment. Alors ses défauts lui semblaient combattre et enchaîner la divine miséricorde ; il lui fallait rappeler l'espérance par tous les cris de son âme désolée, et par les considérations de l'amour infini de Celui qui veut tellement nous sauver, qu'il nous menace de nous perdre si nous n'espérons pas. Le Père Ronsin venait à son secours, dans ces crises pénibles, par des lettres du genre de celle-ci :

« Il faut, ma chère fille, que je cède à la tentation de vous transcrire ici un fragment de lettre d'un bon Père jésuite, mort il y a cent quinze ou cent vingt ans, en odeur de sainteté, au service des pestiférés de Marseille :

«..... Dieu aime et veut être aimé, et ne nous a *tous* créés que pour cela. Autant vaudrait-il que nous ne fussions plus, dans les moments que nous manquons à l'amour de ce Dieu de bonté ; ce sont tous des moments perdus, où nous manquons à notre essentielle destination. Au reste, dites à cette personne (N.) que toutes les raisons qu'elle apporte pour ne pas aller à Dieu par cet esprit d'amour, ne sont que des prétextes. Rien n'est plus contraire aux desseins et aux désirs de Dieu que cette défiance avec laquelle on le sert. J'ai une longue expérience de la conduite de Dieu sur les âmes ; mais je n'en ai *jamais* vu avancer par la crainte outrée et par la défiance inquiète ; *c'est le poison de la vertu.* Plus on est misérable et faible, plus il faut avoir de confiance en Dieu ; c'est lui faire honneur : *sa bonté se manifeste avec éclat sur les plus mauvais sujets :* alors on ne compte que sur Lui, parce qu'on se sent misérable. *Se retirer de Lui ce serait tout perdre.* Je ne finirais point si je voulais dire tout ce que je pense sur cet article. *Réglez-vous sur le peu que j'ai dit et tenez-vous-y.* Je peux vous assurer que vous ne serez point trompée. »

« Tout ceci, ma chère fille, n'a point besoin de commentaire, mais bien d'être médité, goûté, pratiqué, appliqué à telle circonstance, à telle ou telle personne (voire même à N). Je ne suis ici que copiste en apparence ; mais en réalité, secrétaire intime du bon

père, dont je partage les sentiments et voudrais bien suivre les traces. Obtenez-m'en la grâce, ma chère enfant, par vos prières ; j'y ai confiance, surtout lorsque j'en suis l'objet, parce que connaissant votre mauvais cœur, je suis convaincu que c'est une des choses qu'il fait le moins mal.

» A Dieu, où aller, si ce n'est à Lui ? sur qui compter, si ce n'est sur Lui ? qu'aimer, si ce n'est Lui ? Donc à Dieu.

» 9 novembre 1834. »

Le Père Ronsin n'était pas seul à guider et à stimuler la bonne volonté de la Mère Xavier. En partant de Paris, il avait en quelque sorte laissé la maison en héritage à son ami le plus cher, l'excellent Père Varin, et celui-ci, trouvant en la Mère Xavier une âme si pure, si droite et si complètement à Dieu, mettait tous ses soins à la faire marcher sans ralentissement dans les voies de la perfection. La patiente douceur du Père Ronsin avait puissamment aidé notre chère Sœur dans les combats de sa vocation et dans les crises de son noviciat; plus tard, le Père Varin allait à la simplicité naïve de son âme redevenue elle-même en quelque sorte, à mesure que le travail de la grâce la dépouillait des défauts de sa nature, et surtout des préjugés de sa première éducation. Le Père Varin n'eut pour elle qu'une leçon, sans cesse et sous toutes les formes renouvelée, c'était la parole de Notre-Seigneur à ses disciples : *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Et véritablement, elle s'appropriait si bien cette haute et simple maxime, qu'elle la fit passer dans le plus intime de son être, et qu'elle ne fut plus devant Dieu qu'un enfant humble, simple et sans raisonnement. Là, seulement, elle trouvait repos et victoire dans ses épreuves, réponse à ses doutes et à ses difficultés.

Notre Mère Sophie, qui avait toujours lu dans cette âme comme dans un livre ouvert, et qui répandait en elle tous les trésors de son cœur si aimant, si dévoué, ajoutait sa ferme et solide direction de tous les jours à tant de secours venus du dehors. Sa joie de voir se justifier les espérances conçues d'un sujet si remarquable, égalait et récompensait les sollicitudes dont elle l'avait entourée, si bien que désormais elle put se reposer sur elle en toute confiance; aussi avait-elle coutume de dire que la Mère Xavier était l'une des colonnes sur qui reposait sa famille religieuse.

CHAPITRE V.

La Mère Xavier maîtresse des Novices. — Sa vertu dominante : l'humilité.

Dieu était content de la Mère Xavier; il l'a trouva assez abaissée dans sa propre estime pour ne rien s'attribuer du bien qu'elle pouvait faire ; il lui confia des âmes, les âmes les plus chères à son divin Cœur entre toutes : celles qui, ne mettant point de bornes à leur dévouement, lui permettent de verser sur elles tous les trésors de son infinie miséricorde; on la plaça à la tête du noviciat. Ce fut dans cette charge importante, exercée avec tant de fruit pendant quinze années consécutives, qu'elle déploya cet art de manier les esprits qui était si remarquable en elle. Déjà, dans la vie de la Mère Marie-Anne, nous avons dit de quelle manière ferme et sage, avec quel coup d'œil pénétrant et sûr, la Mère Xavier devinait et dirigeait son monde. Quelques détails compléteront cet important sujet.

Le Révérend Père Guidée trace ainsi le portrait du Père Gury, l'un des plus renommés entre leurs maîtres des novices. « L'abord du Père Gury, il faut en convenir, n'était pas attrayant, il avait parfois quelque chose de brusque dans le premier mouvement; mais quand on entrait en relation avec lui, on découvrait, sous cette écorce un peu rude en apparence, tant de bonté, tant de vraie charité, une rectitude de jugement si remarquable, une disposition si grande à obliger, qu'on ne pouvait lui refuser ni son estime ni même son affection. » C'était bien là ce qu'on retrouvait dans notre chère Mère Xavier, qu'on ne savait ni aimer, ni craindre à demi. Elle fascinait ou elle paralysait; avec cette différence que la fascination manquait rarement son action sur quiconque la connaissait, non pour ce qu'elle se montrait quelquefois, mais pour ce qu'elle était en réalité; tandis que la crainte excessive restait à celles-là seulement qui, redoutant un premier accueil un peu froid, n'essayaient pas de pénétrer jusqu'au fond de cette nature excellemment bonne, sympathique et délicate.

La Mère Xavier, dans sa rare modestie, ne s'avouait guère l'ascendant qu'elle exerçait autour d'elle, et le bien qui en résultait; mais elle ne savait que trop l'effet contraire produit et par son

excessive timidité à elle-même, et par le côté original et quelquefois un peu bizarre de sa nature. Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'elle s'efforçait d'en triompher, et qu'elle croissait en humilité à proportion qu'elle creusait l'abîme de son propre néant. Quand elle était à son aise, assurée surtout qu'on ne la craignait pas, elle retrouvait cet abandon et cette simplicité d'enfant qui ajoutaient un vrai charme à ce qu'on trouvait en elle de mérite et de qualités supérieures.

C'était ainsi que la connaissaient ses novices, que leurs relations obligées avec la Mère Xavier faisaient bientôt pénétrer jusque dans le plus intime de cette âme si droite, si franche, si essentiellement communicative. La Mère Marie-Anne la résumait tout entière en ces quelques mots : — *Vraie humilité, vraie charité, simplicité naïve.* Avec ces vertus fondamentales, on a de quoi se faire pardonner les imperfections et les variations d'humeur laissées pour servir d'exercice et à soi-même et aux autres. Donc, la Mère Xavier était on ne peut plus aimée de sa petite famille du noviciat. Là, comme partout où elle passait, elle savait répandre l'animation, et l'on se sentait vivre. Malgré la régularité des exercices, il n'y avait rien de monotone autour d'elle. Tantôt elle ménageait une surprise, tantôt, en l'honneur d'une nouvelle arrivante, elle avait à faire une lecture pleine d'à-propos; des petites fêtes charmantes, dans lesquelles tout était à la fois pieuse joie et solide enseignement, venaient faire diversion aux travaux ordinaires, et contrecarrer l'ennemi des âmes, qui se plaît à prendre ses mesures dans le trouble et dans la noire tristesse. Les études mêmes et les compositions que dirigeait la Mère Xavier avaient toujours un côté plein d'intérêt et de charme, par le tour qu'elle savait leur donner. Il faudrait compulser les archives du noviciat et analyser ici quelques-uns des remarquables sujets traités sous son inspiration, pour se faire une idée de la fécondité et de l'originalité de ses idées. — Toujours elle savait tenir son monde en haleine et le soustraire au plus insurmontable peut-être des obstacles à la vie chrétienne et religieuse : l'ennui. Mais ce qui était surtout précieux en la Mère Xavier, c'était le discernement des esprits, et l'espèce de seconde vue qui la faisait réellement lire dans les âmes. Avant qu'on lui eût parlé, elle vous détaillait vos propres pensées, les motifs de vos actions, et vous épargnait la difficulté d'un pénible aveu; ajoutant, pour vous encourager, qu'elle-même en avait fait et pensé bien d'autres. Mais l'amour-

propre n'y gagnait rien, car elle savait en découvrir et en poursuivre les ruses jusque dans ses derniers retranchements. La Mère Xavier, dit une de ses novices, avait à notre usage une série d'épithètes si justes et si frappantes, que nous nous trouvions représentées et critiquées d'un seul mot. C'était par des observations inattendues, quelquefois même par la plus simple des réflexions, qu'elle faisait la guerre à cet éternel ennemi de l'amour de Dieu : l'amour-propre. Un jour qu'on cherchait la traduction d'un mot allemand, une postulante qui savait cette langue, avec quatre ou cinq autres, gardait modestement le silence. Quelqu'un l'ayant remarqué : « Eh ! ma chère Sœur, lui dit la Mère Xavier, si vous le savez, dites-le donc et tout simplement ; je puis bien vous assurer qu'on ne vous en estimera pas davantage. Ici, ce que nous apprécions, ce n'est pas la science, bien qu'elle ne gâte rien, c'est la vertu. »

Une autre lui témoignant combien elle regrettait d'avoir perdu le mérite d'un acte d'humilité par la pensée qu'on l'avait admirée : — Oh ! ma chère Sœur, détrompez-vous, lui dit-elle ; si l'on a songé à vous, ce n'a pas été pour vous admirer, je vous en réponds ; tout ce qu'on aura pu penser, c'est que vous feriez bien de vous humilier de vos défauts, parce qu'ils sautent aux yeux de tout le monde. Quand on lui avouait avec confusion la bonne opinion qu'on gardait de soi-même, elle savait gré de la confidence, et encourageait à mépriser ces importuns retours d'amour-propre ; mais si on laissait percer quelques traits d'outrecuidance, il arrivait quelquefois qu'elle se contentait pour en faire sentir le ridicule, d'engager la coupable à *remercier le Seigneur d'avoir donné à la communauté un sujet aussi précieux.*

Comme on le voit, la Mère Xavier n'en disait pas long, mais elle tombait si juste, quand elle savait le sujet de force à supporter le coup, qu'elle allait jusqu'au vif. — Elle ne fauchait pas les mauvaises herbes en nos âmes, disait une de celles qui lui laissait le plus de liberté d'agir, elle les déracinait. Elle voulait de nous une vertu mâle et énergique, poursuivant impitoyablement les susceptibilités, les jalousies, et ce qu'elle appelait si bien les petitesses de femmes. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que ses novices, bien loin de craindre ses judicieuses observations, les provoquaient par l'entière ouverture de leur intérieur. Elles n'avaient réellement rien de caché pour leur excellente Maîtresse.

Cette franche simplicité était d'ailleurs la première leçon qu'on

recevait en embrassant la vie religieuse. Une novice, disait la Mère Xavier, c'est un tout petit enfant. Elle doit s'attacher à devenir docile et candide comme un enfant. Pas de réserve avec Notre-Seigneur, pas de réserve avec ses supérieurs ; tout est là. Et vraiment, dit une de ses dirigées, il me semble que nous en venions sans façon à la pratique. A nos réunions, chacune livrait son fond le plus intime : le bon, le mauvais, pour se laisser corriger, réformer et refondre. Aussi une vénérable postulante de quarante ans, qui avait dans le monde une grande réputation de sainteté, disait-elle tout uniment : — Je dois l'avouer, depuis six mois que je suis au noviciat, j'ai vu pratiquer et j'ai pratiqué moi-même plus de vertus vraies qu'en toute ma vie.

Si la Mère Xavier faisait bonne guerre aux défauts de ses novices, elle versait sur elles aussi tous les trésors de son cœur lorsqu'elles étaient éprouvées par de vraies afflictions, comme la maladie, la perte de leurs parents. — Dans les sérieuses difficultés ou les rudes tentations qui venaient éprouver leur fidélité, la grâce lui suggérait parfois de touchantes ressources dont le succès ne se faisait pas attendre. Une novice lui faisant part, dans une lettre confidentielle, des dégoûts insurmontables qu'elle éprouvait dans la carrière religieuse à laquelle elle s'était crue quelque temps appelée, et de sa résolution arrêtée de ne pas aller plus loin dans cet essai infructueux, reçut le billet suivant, écrit de la main de la Mère Xavier, avec recommandation d'aller le lire devant le saint Sacrement :

ADIEUX A JÉSUS.

« O mon Jésus qui, pour moi, avez voulu naître, vivre et mourir dans la pauvreté, l'obéissance et la souffrance ; qui m'avez donné toute votre vie et jusqu'à la dernière goutte de votre sang; qui avez voulu faire le plus grand des miracles pour vous donner tout à moi dans la Communion; qui, en retour de tant de grâces et de bienfaits généraux et particuliers, me demandiez le sacrifice du reste de ma vie, de ma liberté, de mes aises et de tout mon cœur ; qui, en récompense, vouliez m'admettre parmi vos épouses privilégiées, je viens vous déclarer que j'aime mieux conserver ma liberté que d'être votre épouse au prix de tant de sacrifices. O Jésus humble et méprisé, je veux être aimée et estimée. O Jésus pauvre et obéissant, je ne puis souffrir la dépendance et la pauvreté ; — ô Jésus qui avez été mis au-dessous de Barabbas, je ne puis souffrir que d'autres soient au-dessus de moi par leur capacité ou par leur

amabilité. Merci, mon Jésus, de toutes les grâces que vous vouliez me faire, donnez-les à quelqu'autre. Je vous servirai dans le monde à moins de frais, et pourvu que je ne sois pas damnée, peu m'importe de vous aimer plus ou moins sur la terre ou dans le Ciel. »

Inutile d'ajouter qu'après avoir versé des larmes sincères aux pieds de Notre-Seigneur, à cette lecture, la novice s'empressa de venir remercier sa Maîtresse de ce stratagème qui l'avait tirée d'un si mauvais pas. Lorsque la tentation avait un caractère moins sérieux, la Mère Xavier en débarrassait l'attaquée par la plaisanterie. A une novice, résolue, disait-elle, d'aller demander au monde un peu plus de liberté dans sa lassitude de l'assujettissement religieux, elle envoya un paquet à son adresse. La novice ouvre avec empressement, et trouve ses vêtements mondains. Elle rit de bon cœur et le démon fut vaincu.

Une autre, venant lui dire qu'elle voulait absolument s'en aller, et croyant que la Mère Xavier allait prendre au tragique sa déclaration, entrer en discussion et l'exhorter à la persévérance, fut bien surprise quand il lui fut dit : — « Rien de plus facile, ma chère Sœur, écrivez à madame votre mère, et non-seulement je ferai partir la lettre aujourd'hui, mais encore je l'apostillerai pour appuyer vos raisons. » Et la novice de répondre : « Vraiment, si vous le prenez ainsi, ma Mère, maintenant moi je demande réflexion. — Et elle réfléchit si bien, que oncques ne fut plus tentée de regarder en arrière.

C'était souvent par une aimable plaisanterie qu'elle arrêtait les orages près d'éclater. — « Un jour, qu'en fort mauvaise disposition, je balayais la cour avec une activité plus que précipitée, raconte la Sœur ***, il se trouva que la Mère Xavier m'aperçut de loin. — Peu d'instants après, une commission m'amène près d'elle. — Bon, me dit-elle en me voyant entrer, voilà le papillon qui vient se faire brûler à la chandelle ; — puis, en quelques mots, elle me détaille de point en point ce qui venait de se passer en mon âme, et moitié riant, moitié grondant, elle dissipe en quelques minutes une tempête qui eût pu durer tout un jour. Je m'en allai complètement remise, répétant après cette bonne Mère : — Eh bien ! oui, mon Jésus ! oui, mon bon Maître, j'accepte et je vais tâcher de mieux faire. »

La Mère Xavier, si craintive avec Dieu, « *qui ne lui devait que le lieu le plus bas de l'enfer,* disait-elle, et dont les jugements ne *pouvaient manquer de lui être rigoureux,* était au contraire avec ses

novices le prédicateur de la miséricorde infinie de notre bon Dieu, et ne demandait des âmes qu'abandon et confiance. — A quoi bon la miséricorde, disait-elle, s'il n'y avait pas de misérables ? — « Ayez du Seigneur des sentiments dignes de sa bonté, » nous répétait-elle dans nos découragements, écrit une novice. « Vous êtes tombée, je l'admets, mais Dieu en est-il pour cela moins père? Croyez-vous qu'il s'étonne de voir une feuille agitée et détachée de l'arbre par un coup de vent? — Vous le croyez en colère quand vous avez fait une chute, regardez-le donc, il abaisse ses yeux sur vous tout triste et tout désolé, attendant, comme le meilleur des pères, l'heure à laquelle vous viendrez vous jeter à ses genoux pour implorer son pardon. »

A une autre, elle écrivait en l'exhortant à la communion fréquente : « Dites à Notre-Seigneur : Ce n'est pas parce que je le mérite que je viens, c'est parce que j'ai besoin de vous, et que je ne saurais me passer de vous. — Notre-Seigneur n'aime pas l'humilité fausse qui éloigne de lui. Allez, quand on a Notre-Seigneur, on est bien fort, on est bien riche, soit qu'il se cache, soit qu'il se taise ou qu'il semble dormir. Ne savez-vous pas que son cœur veille toujours sur ses pauvres enfants? Lui qui a excusé ses bourreaux, comment ne nous excuserait-il pas dans nos faiblesses ? Et donc, courage et confiance ! Quel blasphème de dire : *La consolation ne sera jamais pour moi !* Demandez-en bien pardon au Cœur de notre bon Maître qui aime tant sa petite A***, qui veut lui faire tant de bien, qui veut l'avoir à Lui coûte que coûte. Cela mérite au moins une amende honorable au Cœur de Jésus, car la méfiance est ce qui le blesse le plus sensiblement. Allez donc toujours malgré vos misères, ou plutôt à cause de vos misères. »

A une autre elle disait : « N'ayez donc jamais peur du bon Dieu quand bien même vous auriez commis quelque infidélité; un petit mot de repentir et surtout de confiance, lui fera tout oublier. Serait-il moins bon que nous, méchantes et misérables créatures, qui sommes si touchées de la confiance et de la simplicité avec laquelle on revient à nous ? Mais laisser ses communions parce qu'on est faible, c'est donner gain de cause au démon, faire le plus grand tort à son âme, et contrister le cœur du bon Maître qui veut être notre ami, le confident de nos peines, notre médecin et notre ressource universelle. Je vous en prie à genoux, ma bonne A***, ne faites plus cette peine à son Cœur, et *pour le consoler* et faire pièce au démon, son ennemi et le vôtre, je vous conseille de

demander et de faire une communion de surplus ; c'est un remède souverain. »

La Mère Xavier voulait qu'on allât à Notre-Seigneur comme on va vers l'ami le plus dévoué. « Quand vous avez été insupportable à vous-même ou aux autres, que vous vous sentez sans ressort et sans ardeur, réfugiez-vous dans le cœur de Notre-Seigneur, racontez-lui vos fautes et demandez-lui-en pardon, comme vous feriez à une personne que vous aimez, lui promettant de vous corriger : Oui, mon Jésus, pardon ; je ferai mal encore, mais au moins je ferai le mieux que je pourrai. »

Elle écrivait à une ancienne élève qui se destinait à la vie religieuse : « Ma bonne petite Amélie, je ne vous écrirai sans doute pas bien longuement aujourd'hui, car je n'ai qu'un tout petit moment, mais j'aurai toujours assez de temps pour vous gronder. Vous savez que vos lettres et les détails qu'elles contiennent me font toujours le plus grand plaisir. Pourquoi donc ai-je éprouvé un sentiment de peine en lisant la dernière ? Oh ! je le sais bien ! vous n'êtes pas sage, vous laissez trotter votre imagination, vous écoutez des idées noires et tristes qui ne viennent pas du bon Maître ; chassez-moi donc au plus vite toutes ces folies. A chaque jour suffit son mal ; n'allons pas prévoir un avenir qui n'arrivera peut-être jamais et dont la préoccupation nous ferait perdre le temps présent, seul bien qui soit à nous, et que nous puissions rendre méritoire. Voilà mon premier grief. Le second, c'est que je vous trouve trop cérémonieuse avec le bon Dieu ; soyez donc simple et à l'aise, surtout avec Notre-Seigneur ; en quelque disposition que vous soyez, racontez-lui tout : vos ennuis, vos craintes, vos difficultés, vos répugnances ; c'est là ce qu'il aime, car son cœur est plus sensible à la confiance filiale de ses créatures qu'à tout ce qu'elles peuvent faire de grand et même de bien. C'est là ce qui l'honore, ce qui le réjouit, ce qui le dispose à nous accorder ses faveurs ; c'est aussi ce qui prouve que nous avons une idée juste de la bonté de son divin Cœur. »

Une des leçons que donnait la Mère Xavier aux novices, encore plus par son exemple que par ses paroles, c'était le bon emploi du temps. Elle ne perdait pas une minute ; et à quelque moment qu'on vînt lui parler, on la trouvait utilement occupée ; toujours un livre ou un ouvrage à la main, ou bien peignant ses chers sacrés Cœurs, corrigeant les dessins et cahiers des élèves. Elle diversifiait le travail manuel selon les circonstances, racommo-

dant le linge, brodant des ornements, ou bien même tricottant en cas d'obscurité ou de promenade, car elle maniait aussi habilement l'aiguille que la plume ou le pinceau. Ce qu'elle fit ainsi d'ouvrage est incroyable. Au reste, cette habitude salutaire était une conquête, car la Mère Xavier eût été de sa nature fort paresseuse. Mais la grâce avait si bien surmonté la nature, qu'on eût pu croire tout le contraire. — Un ou deux mois avant sa mort, raconte la Mère Saint-Paul, je la trouvai appuyée sur sa chaise, ce qui jamais ne lui arrivait, et de plus les bras croisés. Voyant mon air étonné, elle me dit : — Jugez ma pauvre Sœur où j'en suis ; décidément je me meurs, car je n'ai plus la force de me soutenir, ni le courage de travailler.

La vigilance et l'exactitude ponctuelle de la Mère Xavier à se lever au son de la cloche, se rattachait à la haute idée qu'elle s'était faite de l'emploi du temps. Dormir quand on peut penser, travailler, et aimer Dieu, lui semblait peu digne d'une créature raisonnable. Elle aimait à rappeler le mot de notre Bienheureux Père que le sommeil saisissait où il pouvait, et qui jamais n'allait l'attendre dans un lit, disant : — Je serais un bel homme si j'allais dormir volontairement. — Quant à la Mère Xavier, le lever matinal, une demi-heure avant le réveil commun, était pour elle une victoire et une expiation de ce temps auquel la voix aimée de son père suffisait à peine à la tirer d'un sommeil prolongé. Elle fut fidèle à cet exercice méritoire sans y manquer jamais jusqu'à sa dernière maladie. Et voici comment nous le sûmes : L'infirmière la trouvant un jour de ses grands vomissements de sang, assise droite et ferme sans s'appuyer sur sa chaise, en parut étonnée. — Maintenant, dit la malade, c'est une habitude comme de me lever de bonne heure et de ne jamais croiser les jambes. En entrant au noviciat, j'avais promis à Dieu ces trois petites mortifications qui alors me coûtaient beaucoup... Il me semble que je n'y ai pas manqué une fois volontairement.

Donc, la Mère Xavier, qui donnait ces exemples avec tant d'autres, était très-sévère pour nous, écrit une novice, quand nous manquions sans raison le réveil, quand notre tenue n'était pas irréprochable de tout point, quand elle nous surprenait oisives ou ne sachant pas bien disposer de notre temps : — Qu'une demi-heure soit une demi heure, répétait-elle souvent, et ne morcelez pas le temps comme s'il y en avait à perdre. — Mais ce n'était pas tout, il fallait encore être pleinement à sa besogne. —

Faites ce que vous faites, nous disait-elle fréquemment; faites-le sans vous partager, faites-le pour Dieu. Tout ce qu'on ne fait pas ainsi est temps perdu. De vous, Notre-Seigneur veut tout absolument sans réserve. Il n'aime pas qu'on lui taille sa part, quelque large qu'elle soit, il veut la prendre lui-même; et sa part, c'est tout, sans exception, à toute heure, hier, aujourd'hui, demain, toujours. Il vous permet de crier un peu si, en prenant ce qui est à Lui, l'amour-propre se sent écorché jusqu'au vif. L'essentiel est de ne jamais lui dire : *J'irai jusque-là, je ferai ceci et puis encore cela, mais qu'on ne m'en demande pas davantage.*

Si la Mère Xavier ne faisait point de quartier à l'amour-propre de ses novices, ainsi qu'il a été dit, il faut avouer qu'elle en acquérait en quelque sorte le droit par l'humilité vraie de toute sa conduite. Et c'est par quelques traits de cette vertu, si remarquable en elle, que nous achèverons cette esquisse de sa vie. Jamais on ne l'a surprise en défaut sur cet article. C'était sa vertu favorite.

« Notre-Seigneur ne nous a donné qu'une seule leçon, disait-elle : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* La vraie humilité consiste à se laisser mettre à sa place, à recevoir ce qui vient, à l'accepter sans retour sur soi-même. C'est quelquefois dur à la nature, mais c'est là ce que nous sommes venues chercher. N'avons-nous pas chanté le jour de notre prise d'habit dans l'allégresse de notre cœur : *Elegi abjecta esse : J'ai choisi d'être abjecte dans la maison du Seigneur, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs?* L'humilité, ajoutait-elle, c'est la vérité; c'est le pis-aller des misérables. » Et elle pensait sincèrement que personne ne l'était autant qu'elle. Mais peu satisfaite de le penser, elle agissait en conséquence. — Voulait-on gagner ses bonnes grâces, il y avait un moyen toujours sûr d'y arriver : c'était de l'avertir de ses manquements, ou de lui dire quelques-unes de ces vérités que les personnes même vertueuses ont peine à entendre de sang-froid. Si, dans la conversation, il lui échappait une allusion qui pût tourner à sa louange, aussitôt arrivait un correctif, mais si habilement placé, qu'on y était pris; et que le dernier mot effaçait le premier dans l'appréciaiton des écoutants.

Il arriva une fois que la religieuse de semaine pour le service de table oublia de servir à part une novice qui avait un régime à suivre. Désolée de se trouver en défaut, elle eut la distraction de s'en prendre à la Mère Xavier auprès de qui se trouvait la malade.

— Vraiment, ma Mère, lui dit-elle, d'un ton un peu ému, je ne comprends pas que vous ne m'ayez pas avertie. — La Mère Xavier ne répondit mot, raconte la coupable; elle me regarda seulement comme un petit enfant fâché d'avoir fait une sottise, d'un air si humble, si contrit, que j'en fus touchée et confuse à mon tour au-delà de tout ce que je puis dire, car la sottise, c'était moi qui l'avais faite.

Souvent, et sans qu'elle s'en doutât, la Mère Xavier laissait percer cette humilité sincère pour laquelle Dieu a promis la plus haute des récompenses, quand il a dit par la bouche de l'Esprit-Saint: Qu'il est honoré par les humbles.

Une fois qu'on parlait de ses succès à la classe blanche, elle coupa court par cette simple observation : — Il y a pour moi ceci de très-clair, c'est que l'on m'a donné cette classe précisément parce que je suis incapable de faire les autres. — S'il n'y avait rien à répliquer, chacune savait au moins à quoi s'en tenir, et l'instruction solide, étendue et variée de la Mère Xavier était, comme son esprit et sa capacité hors ligne, connue de tout le monde. — Ce qu'il y avait de non moins remarquable en elle, c'était son extrême indulgence pour tous. Elle savait découvrir et louer le bon côté de chacune, ses talents, son mérite. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche une parole de blâme ou d'indignation. Quant à la vertu, toujours disposée à admirer ses Sœurs, c'était là surtout qu'elle se croyait bien loin de les égaler. Il lui échappa une fois cette ouverture de cœur : — Ah! qu'il y a ici de belles et grandes âmes! Que Notre-Seigneur est bien servi par elles! Moi je ne suis rien de tout cela; si je puis me sauver, c'est tout ce que je demande, mais ce sera bien juste. Ma voie est toute unie. Le bon Dieu ne veut de moi qu'une chose : l'entier abandon, me laisser faire. Il me faut arriver à la simplicité du petit enfant. Telle est ma voie. »

On trouva cette humble et haute prière écrite de sa main avec une simplicité touchante : « O mon Jésus! donnez-moi votre esprit d'humilité et de patience. Que votre pauvre X. ne fasse jamais la grande fille, et qu'elle soit toujours petite enfant. » — Cette désignation nous rappelle l'application qu'elle se faisait une fois de ce trait cité dans les *Pères du Désert*. Le supérieur d'une Laure ne voulant pas faire connaître à tous le jugement qu'il portait de ses religieux, avait coutume de les classer en suivant l'ordre alphabétique. L'*a* désignait les plus parfaits, et ainsi de suite, l'*x* étant réservé aux moins fervents. — C'est bien là mon affaire, disait

humblement la Mère Xavier. Je suis de nom comme d'effet l'*x* de la Communauté.

Par les combats qu'elle avait livrés à l'amour-propre, elle était arrivée à ne plus craindre pour ainsi dire ce faible et cependant si redoutable ennemi. Elle en donna un jour la preuve sans s'en apercevoir. — Vraiment, dit-elle dans l'intimité, je ne comprends pas le Père Varin. Un jour qu'il me parlait du danger de la vaine gloire, il s'est presque fâché quand je lui ai répondu : — Ah! mon Père, il y a des personnes pour qui ces tentations-là ne sont pas dangereuses, car elles n'ont qu'à se regarder pour craindre le désespoir.

Bien loin de chercher à passer pour humble, la Mère Xavier eût désiré, mais très-sincèrement, que les personnes qui l'estimaient pussent la connaître à fond pour concevoir d'elle le mépris qu'elle croyait mériter. Dans la dernière année de sa longue maladie, elle entreprit de raconter à l'une de ses Sœurs, aussi retenue à l'infirmerie, tous les détails de sa vie qui pouvaient le plus l'humilier. L'autre avait beau s'en défendre : — Non, non, ma bonne Sœur, disait-elle, il faut que vous sachiez quelle misérable je suis, » et elle continuait ses récits. Elle alla même jusqu'à lui confier son journal, lui marquant de préférence les passages qui pouvaient lui faire connaître ce qu'elle appelait *sa perversité*, et entr'autres un écrit plein d'originalité intitulé : *Mon oraison funèbre*, véritable confession où elle s'avouait à elle-même bien plus que ses fautes, ses tentations, ses luttes de chaque jour. La Mère de la C*** n'y trouva rien que la peinture saisissante des difficultés qui assaillent toute âme qui a entrepris le bon combat de la grâce contre la nature. La Mère Xavier se connaissait et se peignait avec sa franchise accoutumée sous les traits les moins flatteurs, et voilà tout. Elle avait les tendances de toute créature humaine, qui est un composé de grandeur et de faiblesse, et en qui semblent se réunir tous les contrastes. Elle rendait compte de ses combats, rarement de ses victoires. On en jugera par un autre écrit qui avait pour titre : *Bulletin ou reddition de compte.*

Charité. N'en a guère pour les gens qui ne lui vont pas. Fait souvent leur portrait sans les nommer. Cependant elle aurait vraiment du plaisir à obliger toutes ses Sœurs, et si elle méritait d'avoir leur cœur, de suite le sien leur serait ouvert.

Humilité. Ah! comme elle la trouve belle! mais qu'elle en est loin! Notre-Seigneur, j'espère la lui faire acquérir. Depuis

quelque temps, elle a plus de pensées d'orgueil que par le passé.

Douceur. C'est un vrai hérisson. Elle pique et mord tout ce qui l'approche. Elle en est désolée, car elle n'aime rien tant que cette douceur évangélique si agréable à Notre-Seigneur, et qu'il a si bien pratiquée lui-même.

Franchise. Quelquefois elle se croit fausse, car elle agit souvent autrement qu'elle ne sent. Mais elle voudrait que les personnes chargées d'elle pussent lire dans son âme comme Dieu lui-même, et elle se sentirait disposée à répondre à toutes leurs questions. Quand notre Mère lui dit qu'elle sait tout ce qui se passe dans son intérieur, elle est contente.

Appétit spirituel. N'en a guère, mais elle est obligée de prendre souvent de la nourriture, parce qu'elle est d'un tempérament si faible, que, sans ce secours, elle tomberait tout à fait. Presque jamais elle ne trouve de goût à ce qu'elle prend. Elle croit que la nourriture ne lui profite pas.

Renoncement. Ce mot seul lui serre le cœur et la rend triste.

Simplicité. — Elle l'aime beaucoup et en a avec Notre-Seigneur.

Courage. Aucun. Elle est très-lâche et la fièvre la prend quand il faut s'exécuter.

Pour croire à ce qui précède, il faudrait ajouter foi aussi aux assertions par lesquelles la Mère Xavier essayait de prouver encore qu'elle n'avait ni cœur ni sensibilité, ni rien de bon en contre-poids de ses misères.

C'était en réponse à de pareilles affirmations que le Père Ronsin lui écrivait de Toulouse en 1841 :

« Gloire, amour et dévouement aux saints Cœurs de Jésus et de Marie !

» Vous avez beau faire, ma chère fille, vous ne me persuaderez jamais que vous êtes sans cœur ; il perce partout dans vos lettres, et s'il est si sensible au peu que votre pauvre vieux père a fait pour vous, que doit-il être pour Notre-Seigneur, le meilleur des maîtres, le plus tendre des pères, le plus généreux des bienfaiteurs, etc.? Mais, allez-vous dire, c'est ce qui me désole : je sens tout ce que l'on fait pour ou contre moi, et je ne suis insensible que pour Dieu. A cela je réponds : Mettez-le à la refonte, ce triste cœur, jetez-le dans la fournaise du divin amour, dans le cœur tout aimable du bon Jésus, qui vous le demande pour le changer et le transformer dans le sien. Alors, selon vos désirs, vous serez humble,

douce, patiente, charitable, obéissante, bonne religieuse, vraie sainte enfin. Alors vous répandrez autour de vous la bonne odeur de vos parfums, des vertus de Notre-Seigneur dont vous serez la vive image; alors vous serez heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas, et dans la douce confiance de l'être éternellement et infiniment là-haut. *Fiat* pour vous, pour toutes vos bonnes Mères et Sœurs, mes très-chères filles, et pour moi aussi. »

La même année, revenant sur ce chapitre, et probablement en réponse aux doléances de la Mère Xavier, sur sa *misérabilité*, ainsi qu'elle l'appelait, le Père Ronsin écrit encore:

« En garde, ma chère fille, en garde contre l'amour-propre, car je vais vous faire des compliments; et, qui plus est, à mon avis, des compliments bien mérités. Vite, au fait: Votre dernière lettre que j'ai reçue hier, après avoir écrit à la Révérende Mère Sophie, a été pour le pauvre vieux père un délassement, un rafraîchissement, un baume, enfin tout ce que vous pouvez imaginer de mieux. Quelle digne interprète de la sainte Famille, bien-aimée de Dieu et des hommes, votre bonne Mère a choisi pour m'exprimer des sentiments que je partage si bien, et que jamais je ne serai tenté de combattre, parce que la source en est trop pure : le Cœur adorable et tout aimable de Jésus, notre divin Maître, qui est le lien, le centre de nos cœurs aussi bien que l'objet de notre amour et de notre confiance !

» Venez me dire après cela que vous n'êtes qu'une bûche, qu'une roche; certes, il n'y paraît guère, et si vous n'êtes pas une hypocrite (ce que personne ne pense à vous reprocher), je dois déclarer, et il faut que vous conveniez avec moi, qu'il y a dans votre langage cœur et âme, sans parler du reste. Je vous en prie, maintenant par contre, ma chère enfant, ne vous gonflez pas, de peur d'imiter la grenouille, ce qui serait un grand inconvénient. Pour le prévenir, je vous renvoie au fidèle miroir de l'âme chrétienne, l'examen de conscience sous les yeux de Dieu, en présence du modèle que la croix vous présente; et je demande pour vous comme pour moi, la conformité avec lui.

Da, Christe, nos, tecum mori,
Tecum simul da surgere;
Terrena da contemnere,
Amore da cœlestia.

» Tout est là : *Amen*..... »

Nous n'avons pas les lettres qui ont provoqué ces réponses, mais en voici une qui prouvera combien était affectueuse et délicate dans l'expression de ses sentiments, pour toutes ses Sœurs, cette Mère qui se croyait sans cœur et sans âme.

Elle avait à peine achevé sa retraite annuelle à Issy en 1854, quand une affaire imprévue vint la rappeler à Paris, sans qu'elle pût dire adieu à personne. Voici en quels termes elle s'en dédommage :

«11 juin 1854.

» J'ai le cœur si gros, mes bonnes Mères et Sœurs, de vous avoir quittées si précipitamment, et sans vous faire mes adieux, ou plutôt sans vous embrasser, qu'il faut absolument que je vienne par ma fidèle interprète, ma chère plume, me dédommager un instant. Croiriez-vous que ma plus grande peine dans cette *surprise* n'a pas été de perdre un jour de retraite, et peut-être les grâces de conversion qui y étaient attachées, mais plutôt de ne pas en avoir au moins un à nous dilater un peu ensemble, et à arpenter tout à l'aise le beau parc des Carmélites; (1) car je suis si nature en tout, que dès que j'y mettais les pieds, adieu la retraite, la lecture, la considération, le chapelet... Les heures se passaient à regarder les jolis effets dans tous les sens. Après m'être donné cette licence deux fois, mais à moitié, j'ai dû y renoncer, et j'avais remis ce plaisir après la retraite. Mais c'est là la moindre chose. Merci, mes bonnes Mères et Sœurs, de votre bonté, des aimables attentions qui touchent, parce qu'on sait d'où elles viennent. Elles ont si bien chassé la bile et les mauvaises humeurs, qu'à mon retour ici, chacun me faisait compliment de mon jeune et joli teint. C'est à Sœur Hélène et compagnie que je le dois. Et ma bonne Mère Joséphine, toujours si bonne maman, que lui dirai-je? Il y a si longtemps que nous nous connaissons, que j'espère bien qu'elle devine combien j'ai regretté de ne pas l'embrasser. Je désirais presque une petite maladie pour recevoir les tisanes, cataplasmes, etc., que la Mère Eugénie m'aurait administrés de si bon cœur, j'en suis sûre, elle, si charitable, si obligeante ! Jusqu'au chant de M. *** que je regrette de n'avoir entendu dans tout son éclat qu'une seule fois ! J'étais tellement persuadée de la bonté de tout

(1) On appelait ainsi la seconde partie du parc d'Issy, depuis que nous avions de si grand cœur offert asile aux Carmélites de la rue de Vaugirard, expropriées, pendant qu'elles faisaient bâtir leur couvent actuel de l'avenue de Saxe.

le monde, qu'un gentil petit orage la nuit (1) m'aurait fait presque plaisir, parce qu'il m'aurait procuré quelques instants celui de voir la zélée Sœur Dosithée, qu'on ne fait qu'apercevoir en courant pendant le jour, tant elle est pressée. J'écoutais bien quand je me réveillais, afin de l'appeler au premier coup, ainsi qu'elle me l'avait dit. Je n'en finirais pas si j'entreprenais de dire à chacune ce que je pense et sens pour elle. Je n'oublie personne, ni la Mère Emmanuel, ma Sœur jumelle, ni la Sœur Saint-Victor qui m'a fait du bien sans s'en douter, lorsque je la voyais si bien faire jouer ses petites filles. Je pensais que cela valait bien autant devant Notre-Seigneur que quelques bonnes disciplines jusqu'au sang qu'on pourrait prendre ailleurs. Je n'oublie pas non plus ma compatriote, ma petite Mère organiste, maintenant une Mère importante; ni Sœur Euphémie, la modeste; ni la gracieuse Sœur Saint-Jacques, etc..... Quant à la Mère Conception, elle vient, comme monsieur le Curé, à la queue de la procession. Vous ne saurez pas, mes chères Mères et Sœurs, ce que je lui dis, c'est à Notre-Seigneur, à mon bon ange, que je donnerai ma commission pour elle : qu'il la bénisse, la soigne et la choye, elle et son petit troupeau. Avant de le lui confier, Notre-Seigneur lui a demandé, comme à saint Pierre, si elle l'aimait; la réponse ne s'est pas fait attendre, et voilà pourquoi les petits agneaux sont venus se ranger sous sa houlette, ou plutôt se loger dans son cœur. Pardonnez-moi toutes mon bavardage. J'en avais vraiment besoin. Priez, s'il vous plaît, que ma conversion ne reste pas en chemin comme ma retraite.

» XAVIER. »

CHAPITRE VI.

Dernière maladie. — Mort de la Mère Xavier.

La chère Mère Xavier avait beau médire d'elle-même, il fallait l'aimer; et on l'aimait si bien, qu'aux premières annonces de son départ probable pour une meilleure patrie, il y eut conjuration partant de tous les cœurs, vers le Ciel, pour la retenir. Elle avait toujours joui d'une excellente santé, quand une fièvre muqueuse et une pleurésie qui se succédèrent, en 1847 et 1848, lui laissèrent

(1) La Mère Xavier les redoutait beaucoup

une toux opiniâtre, principe de l'affection de poitrine qui l'enleva en 1861. Aux premiers crachements de sang, on ne vit que trop les résultats possibles de cette phase nouvelle de son mal. Vite on courut au grand remède : la prière. Un Triduum s'organisa du 11 au 14 mai 1856, par les Enfants de Marie, et s'accomplit avec une ferveur qui rappelait la fameuse neuvaine terminée le 14 mai 1836 (1) par la guérison de la Mère de la Nativité. Aussi les enfants voulaient-elles à toute force qu'il y eût deux 14 mai également miraculeux. Il y eut au moins des traits de courage et de mortification vraiment héroïques, des prières accompagnées de cette insistance à laquelle Dieu ne peut résister, une communion générale faite avec cette ferveur communicative qui remue les âmes les plus indifférentes; et, si le Seigneur ne jugea pas devoir rendre la Mère à ses enfants, la Sœur bien-aimée à ses Sœurs, il daigne au moins prolonger de cinq années son existence, car, à l'époque du Triduum, les médecins ne donnaient pas l'espoir de conserver la malade plus d'un mois. Cinq années, c'est plus qu'on ne pense dans une vie, surtout quand ce sont des années de langueur et de souffrances où tout est mérite réel, sinon senti, par l'impuissance où le corps réduit l'âme, par l'isolement et par tous les assujettissements de la maladie. La Mère Xavier ne se fit pas un instant d'illusion. Elle s'était unie de grand cœur à la neuvaine, mais dans son humilité : « Moi, disait-elle, je ne suis pas une personne à miracle. Pauvres enfants, que je suis touchée de leur ferveur et de leur affection ! au moins tous ces efforts, toutes ces prières, leur attireront des grâces, et c'est l'essentiel. »

L'un des plus grands sacrifices que Dieu avait demandé à la Mère Xavier, après la mort de M. de Bellaud, c'était de se voir précédée dans l'Eternité par les deux directeurs que la Providence lui avait donnés successivement : les excellents Pères Ronsin et Varin. — « Maintenant, disait-elle, me voilà seule, seule sur la terre. » Et elle se rappelait l'Evangile du pauvre paralytique se plaignant près de la piscine de Siloé, et disant : « Je n'ai point d'homme qui me jette dans ces eaux après que l'Ange les a remuées. » Mais bientôt elle répétait aussi : « Si je n'ai point ces charitables guides de ma vie, j'ai celui-là même qui les inspira, versant dans leur âme tant de charité en ma faveur; et avec Lui, notre bonne Mère Sophie qui m'a donné tant de preuves de sa

(1) Voir le *Mémorial des Enfants de Marie.*

maternelle affection.» Dieu sans doute lui remettait aussi en mémoire ce qu'elle avait si bien su écrire à une âme en peine: « Oh! oui, je comprends combien le départ de votre guide doit vous être pénible, surtout maintenant. C'est bien le cas de dire à Notre-Seigneur comme disait le bon vieux Père Varin : *Mon Jésus, je n'ai plus que vous.* J'aime beaucoup ce petit mot qui, adressé au divin Cœur, est une prière ; aussi bien que ceux-ci qui obtinrent la résurrection de Lazare : « *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* » Quand Notre-Seigneur nous ôte tout appui ou toute consolation, c'est qu'il veut être lui-même notre tout, et il ne nous manque jamais au besoin, si nous disons *oui* de bon cœur, c'est-à-dire avec bonne volonté ; si nous espérons d'autant plus en Lui que tout le reste nous manque et que tout nous semble presque désespéré. Croyez-moi, ma bonne Amélie, Notre-Seigneur est jaloux de notre *amour* et de notre *confiance*. C'est pour cela qu'il nous ôte toutes les créatures qui pourraient partager notre cœur ou le consoler ; il ne veut pas non plus que nous puissions nous appuyer sur nous-même ; c'est pourquoi il permet que tout y soit si embrouillé que nous sommes obligées de nous jeter à corps perdu dans le sein de sa miséricorde. Quand nous le faisons, il nous reçoit avec une grande bonté, et je crois aussi avec joie, comme une maman reçoit son petit enfant qui, ayant peur, vient se jeter dans ses bras. »

Malgré la confiance que la Mère Xavier s'efforçait de maintenir dans son âme, que d'heures sombres, ténébreuses, désolantes! Son imagination si vive, si impressionnable, lui représentait les tristes détails des dernières heures, et des jours qui suivent la fin; et bien vite, il lui fallait lever les yeux au ciel pour oublier notre triste terre et les amertumes du passage qui achève notre purification. Toutes les paroles de l'admirable office des morts lui revenaient à l'esprit, tantôt pour l'effrayer, le plus souvent pour la consoler. Elle se faisait aussi réciter la magnifique prose : *Dies iræ*, répétant les strophes suppliantes qui commencent par ces mots :

Ingemisco tanquam reus...
Qui Mariam absolvisti, etc.
Preces meæ non sunt dignæ...
Oro supplex et acclinis...

La strophe *Gere curam mei finis*, lui servait surtout d'oraison jaculatoire; et parmi les saints qu'elle invoquait avec le plus de ferveur,

elle s'adressait surtout au bon larron, espérant qu'il lui obtiendrait cette grâce principale qui lui avait été faite si gratuitement : la grâce d'une bonne mort, que certainement elle avait encore moins méritée que le voleur crucifié près de Notre-Seigneur, disait-elle.

C'était avec son crucifix toujours sous ses yeux ou entre ses mains, qu'elle donnait la chasse à l'ennemi essayant de troubler sa paix. Elle le baisait avec d'autant plus d'affection et de confiance que ce crucifix, indulgencié pour la bonne mort, avait reçu le dernier soupir de son père. Il avait donc pour elle double souvenir : — « Mon père, disait-elle, il me voit ! S'il pouvait venir à mon aide, comme il accourrait ! Et la foi me dit que nul n'est père à l'égal de Dieu. »

Au reste la Mère Xavier, fidèle à son attrait de simplicité et d'abandon, ne demandait ni ne désirait rien : — « Ce que je choisis, disait-elle, c'est de laisser faire le bon Dieu. » — Et malgré l'horreur qu'elle éprouvait devant ses vomissements de sang renouvelés, rien ne la faisait départir de cette disposition si agréable à Dieu. — Au commencement, avouait-elle, j'avais grand'peine à me résigner, croyant que ce serait l'affaire de quelques jours. Mais Dieu m'a donné un peu de temps ; et une fois que j'ai eu compris, j'ai pris mon parti. Maintenant, tout ce que Dieu voudra. — D'ailleurs, vieillir c'est traîner avec soi bien des misères. Dieu sait bien ce qu'il fait. — Dans un moment de mieux assez sensible, quelqu'un lui faisant son compliment : — « Mais c'est tant pis, dit-elle, cela prouve que je n'étais pas prête. »

L'état de santé de cette bonne Mère avait nécessité une mesure dont elle comprit parfaitement l'urgence, mais qui ne laissa pas de lui être fort pénible : le soin du noviciat fut donné à une autre religieuse. Le premier moment lui fut un vrai déchirement de cœur ; elle aimait tant ses chères novices, qu'elle gâtait cependant si peu ! Mais sans dire mot, elle se rendit aux pieds de Notre-Seigneur dans le très-saint Sacrement, son asile ordinaire dans ses épreuves, et tout fut accepté. — Si bien que, rencontrant au sortir de la chapelle une novice en pleurs : — « Allons, allons, ma Sœur, après un quart d'heure passé devant Notre-Seigneur, on a fait son sacrifice. Essayez, et vous verrez. » — Depuis, en effet, la Mère Xavier ne laissa pas échapper un regret. — Le bon Dieu m'a ménagé cette épreuve, impossible d'ailleurs à éviter, pour me mieux préparer à bien mourir. Une autre affliction suivit celle-ci : le départ pour Issy de sa chère Mère Marie-Anne, qui allait y rem-

placer la nouvelle Maîtresse des novices. — « A ce coup-là, c'est fini, dit-elle, je ne sais plus ce que le bon Dieu peut me demander encore, me voilà dépouillée de tout absolument. » C'est que notre Mère Supérieure, alors elle-même si souffrante, ne pouvait plus pour ses chères malades tout ce que lui inspirait son cœur, tout ce qu'elle avait fait pendant longues années; et la Mère Xavier, pour la suppléer, comptait sur la sainte Mère Marie-Anne, espérant qu'elle l'aiderait au dernier passage. Dieu, qui entend jusqu'aux désirs de ceux qui l'aiment, la lui renvoya près d'un an avant sa mort.

La classe blanche fut laissée à notre chère malade, avec l'aide de la Mère Joseph-Marie, comme distraction; et en effet, elle y présida presque jusqu'à la fin avec le même zèle, la même gaîté, gardant pour elle seule les angoisses qui si souvent traversèrent son cœur en purifiant son âme, pendant cinq années d'alternatives entre la vie et la mort. Le jour de sa fête, 29 juin, un mois seulement avant le 31 juillet 1861, qui devait couronner ses travaux, elle termina cette œuvre de zèle par une surprise comme elle aimait à en faire à ses chères enfants. Le soir, une crise plus violente que les précédentes vint lui interdire toute occupation près des élèves qui l'aimaient tant, et à qui elle le rendait si bien. Au moins voulut-elle avoir la consolation de les apercevoir chaque jour. Elles venaient donc sous sa fenêtre; et de là, elle se plaisait à leur dire quelques mots d'amitié, à leur partager les fleurs et les fruits qu'on lui apportait d'Issy, pour qu'elle eût le plaisir de les leur distribuer. La veille de sa mort elle envoya encore à chacune d'elles, comme souvenir, une pieuse image qu'elle avait elle-même choisie.

La Mère Xavier s'occupa aussi avec intérêt de la bibliothèque dont on l'avait chargée en second avec la Mère de la Nativité (1), pour lui créer une occupation agréable et peu fatigante. Au reste, tout en dirigeant les lectures des autres, elle n'en voulut plus faire de profanes. — Dans quel but maintenant? disait-elle; Dieu ne me bénirait plus; et j'ai bien autre chose à faire. — Quelqu'un lui ayant proposé une neuvaine à la sainte Face : « Oui, dit-elle, mais uniquement pour m'aider à embrasser la volonté de Dieu. Je ne veux plus rien demander hors de là. »

La pauvre chère Mère eut le temps de savourer cette pensée de

(1) La notice sur la Mère de la Nativité se trouve au *Mémorial des Enfants de Marie*, première partie.

la mort qui parfois l'effrayait tant, non-seulement par les progrès journaliers de sa maladie, mais par les morts successives dont elle fut témoin. A chacune elle se disait : C'est moi qui la suivrai. — Ce qui la désolait, ce n'était pas le départ, on le conçoit, mais la pensée qu'elle n'aurait rien à présenter à Dieu. « Oh ! si je l'aimais, ce bon Dieu, disait-elle, mourir ne serait rien. »

Chacune de ses crises, en l'approchant du terme, achevait de l'y préparer. — Cela vaut une retraite, disait-elle, on se voit sur le seuil de l'éternité, on fait son examen, on tâche de se tenir prête. — Et en effet, elle n'avait plus que peu de jours à passer au milieu de nous. Un violent crachement de sang l'avait empêchée de célébrer à la chapelle, et par la sainte Communion, la fête de notre bienheureux Père, le 7 juillet 1861 ; mais ce bon Père envers qui sa dévotion était si tendre et si filiale, qu'elle avait pris si grand soin de faire honorer par ses novices, n'oublia pas cette fille bien-aimée qui avait avec lui plus d'un rapport, surtout en ce qui touchait la vertu favorite de l'un et de l'autre, l'humilité. Il l'avait visitée par la croix, il la visita aussi par les bénédictions de la divine douceur. Il lui mit au cœur le désir de recevoir les derniers sacrements. Et ce fut la malade elle-même qui les demanda, le jour de la fête du bon Père. Elle s'y prépara avec un calme admirable. Le lendemain, craignant de ne pas se faire entendre, elle avait prié sa chère Mère Marie-Anne, alors Assistante, de faire en son nom, à la Communauté, le pardon qu'elle avait préparé, expression simple et touchante de l'humilité dont elle avait toujours donné l'exemple. La Mère Marie-Anne paraissant terminer, la mourante reprit le plus haut qu'elle put : « Vous n'avez pas tout dit : J'ai été pleine de vanité, d'amour-propre, d'orgueil ; je me croyais de l'esprit, du bon sens, du jugement. — Notre Mère qui était là, bénissant et secourant de ses prières cette âme dont il lui était si douloureux de se voir séparée, lui ayant dit : — C'est assez, ma chère Sœur, N.-S. vient tout effacer, » elle se tut. Après avoir reçu le saint Viatique, elle demeura profondément recueillie, et cependant suivit avec calme et avec toute sa présence d'esprit les prières de l'Extrême-Onction. Les épreuves avaient cessé, toutes ses anciennes craintes s'étaient évanouies, c'était une véritable transformation. Jamais l'effet du grand Sacrement destinée par la sainte Eglise à corroborer l'âme et le corps de ses enfants dans leurs derniers combats, ne fut plus sensible. Elle jouit de cette douce paix promise aux âmes de bonne volonté pendant les trois semaines qui la séparaient encore de

l'appel à la patrie. — Dans la journée du 8, elle dit à l'Assistante : « Chère Mère, si c'est une fin, elle est bien douce; le bon Dieu me traite en lâche, il sait bien que je ne saurais en supporter davantage. » Elle se fit lentement réciter le *Miserere*. Souvent, dans les jours qui suivirent, et après de nouvelles crises, elle répétait avec effusion : — Quel bonheur d'avoir été administrée! — Toujours cependant, malgré la confiance qui surnageait, revenait de temps en temps, sous une forme ou sous une autre, l'expression de ses regrets de ne point assez aimer Dieu. Et d'ailleurs, qui pourrait se dire qu'il aime assez l'amour infini ? — M. l'Aumônier lui ayant cité en latin la parole de l'Ecriture : — Bienheureux celui qui souffre tentation, parce qu'il recevra la couronne de vie promise à ceux qui aiment Dieu. — Oui, oui, mon Père, reprit la Mère Xavier, mais il faudrait être des *diligentibus*. — Priez, priez pour moi, disait-elle, à toutes celles qui la visitaient; quel *Te Deum* je chanterai à mon entrée en purgatoire ! et alors vous ne m'oublierez pas, j'y compte. — A toutes, elle répétait : « Si vous saviez combien je suis reconnaissante ! La communauté a fait pour moi bien plus que je n'aurais reçu dans le monde. Quelle charité de la part de toutes ! Il n'y a pas de mères, de sœurs ou de filles qui en eussent pu faire davantage. — A notre Mère, en baisant sa main : — Je veux mourir votre fille. — L'infirmière lui ayant dit : — J'espère bien que vous penserez à nous là-haut et que vous prierez pour nous : — Je crois bien, reprit-elle avec vivacité, autrement je serais une ingrate. — Et que demanderiez-vous spécialement pour vos anciennes novices? dit une autre : — Ma pauvre Sœur, je n'en sais vraiment rien. Alors, j'aurai l'esprit du bon Dieu, et je voudrai ce qu'il voudra pour vous. » Ah! sans doute, elle ne peut, du ciel même, solliciter rien de mieux que cette simple et haute requête remise à la Mère Marie-Anne, au jour de sa profession, pour qu'elle la fît valoir près de Celui à qui elle était adressée : « O mon Dieu, vous connaissez nos désirs : votre gloire et votre volonté. Inspirez vos pensées à ceux qui nous gouvernent, et donnez-nous la docilité des petits enfants. Ayez pitié de la Communauté, conduisez-la vous-même, gouvernez le noviciat, bénissez nos enfants, sanctifiez-nous toutes. »

Dans le même billet, la Mère Xavier avait ajouté : « Et pour votre pauvre fille, accordez-lui l'humilité, la douceur, l'esprit d'obéissance et de charité, l'entier pardon de ses péchés; et, après vous avoir bien servi, la grâce d'une bonne mort. » — Dieu avait entendu cette prière répétée sous tant de formes dans les écrits de cette

bonne Mère, et il allait couronner en elle ses propres dons par la faveur qui met le sceau à toutes les autres : la mort des saints dans la paix promise aux âmes de bonne volonté.

Deux jours avant le dernier de cette édifiante vie, la Mère Xavier voulut encore qu'on lui lût le 17e chapitre du 3e livre de l'Imitation qu'on lui recommençait chaque jour, depuis trois semaines, à sa demande, répétant deux fois ces versets : « Préservez-moi, Seigneur, de tout péché, et je ne craindrai ni la mort, ni l'enfer. — Pourvu que vous ne me rejetiez pas pour toujours, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, toutes les traverses qui m'arriveront ne me nuiront pas. »

Le 30 juillet, n'ayant plus qu'un souffle de vie, elle fut prise d'un spasme si violent, que la Mère Marie-Anne commença les prières des agonisants; les quelques religieuses présentes y répondaient par leurs larmes, quant tout à coup, ouvrant les yeux, la malade nous regarda fixement; et, avec autorité, comme lorsqu'elle était notre Maîtresse des novices, dit la Mère Saint-Paul : « Eh bien, vous pleurez ? — Puis elle ajouta avec un accent d'indéfinissable bonté : — Non, je ne veux pas qu'on pleure. — Et toutes, essuyant nos yeux, de répondre à la fois : — Eh bien, ma Mère, nous ne pleurerons plus. » La Mère Marie-Anne continuait les prières. Arrivée à la solennelle parole : — *Sors de ce monde, âme chrétienne*, elle passa outre, sans la prononcer. — Eh bien, lui dit amicalement la Mère Xavier, c'est vous qui choisissez dans les prières de l'Eglise, et qui me passez la plus belle ?—Ma Mère, vous n'en êtes pas encore là. — Qui sait? — Et elle répéta plusieurs fois : — Mon Dieu, ayez pitié de moi; oui, oui, *pitié*, et sauvez mon âme !

L'après-dînée, plus calme, ne fut qu'un colloque muet avec son crucifix qu'elle tenait entre ses mains, et dont elle ne détachait pas les yeux. Assise sur son lit, elle paraissait plongée dans les plus intimes réflexions. Son regard profond semblait pénétrer déjà dans la demeure éternelle qui allait lui être ouverte. De temps en temps quelques paroles révélaient l'entretien de son âme : — Je vais donc aller à ces régions inconnues..... Et je n'ai rien à offrir à Dieu..... Mon Dieu, si au moins je pouvais vous dire que je vous aime, vous qui m'avez ainsi aimée ! — Mais vous désirez l'aimer, lui dit la religieuse qui se trouvait près d'elle. — Oh, oui, oui, certainement; mais je n'ai rien fait pour le lui prouver, rien, rien, rien. — Les prières qu'on lui répétait le plus souvent étaient l'oraison jaculatoire préférée de Sa Sainteté Pie IX : *Mon Jésus, miséricorde*, l'*A*-

nima-Christi, le *Monstra te*, le *Souvenez-vous*. — C'était elle qui les avait demandées.

Vers dix heures de la nuit du 30 au 31, la faiblesse de la malade fut si grande, qu'une partie de la Communauté, avertie, accourut avec l'infirmière; la Mère Marie-Anne réveillée, comme toujours, par son bon ange, était déjà là. La Mère Xavier expirante, regardait l'une après l'autre, chacune de ses Sœurs. — C'est nous, lui dit la Mère Marie-Anne, ce sont vos enfants; le bon Dieu a permis que nous soyons près de vous. — Alors, avec une expression d'abandon et de confiance naïve, qui allait si bien à toute sa vie, la Mère Xavier répondit : — Eh bien, que faut-il que je fasse? — Chère Mère, laisser faire le bon Dieu, répond la Mère Marie-Anne; mais comme elle ajoutait : — Mon Dieu, je vous offre tout ce que j'ai pu faire pour vous,—la Mère Xavier retrouva de la force, et comme avec indignation : — Non, non, rien; je n'ai rien fait, pas la moindre chose! — Sans se déconcerter, la Mère Marie-Anne reprend : — Eh bien, offrons les mérites de N.-S. J.-C. — Oh! oui, oui, à la bonne heure. — Elle répondit avec pleine connaissance aux aspirations qui lui étaient suggérées, baisa son crucifix ainsi qu'une petite sainte Vierge qui lui venait du Père Ronsin, et prit de l'eau bénite. Comme nous en jetions sur elle : — Oui, oui, beaucoup d'eau bénite, et mettez la sainte Vierge très-près de moi, cela fait peur au diable; qu'il ne m'approche pas! « Ce furent à peu près ses dernières paroles; elle devint plus oppressée, et elle s'assoupit le reste de la nuit entre nos bras. A quatre heures un quart, et sans ouvrir les yeux, cette chère Mère fit un léger soupir qui fut le dernier.

Presque de suite sa figure prit cette expression calme, noble et angélique, qui nous frappa toutes quand nous vînmes prier près d'elle, et contempler une dernière fois ses traits bien-aimés.

Le réveil de la Communauté sonnait au même instant; aussitôt, toutes réunies à la chapelle, nous récitâmes pour sa chère âme le grand office des morts, heureuses dans notre douleur de ne lui pas laisser attendre un instant le suffrage de nos prières.

Le vendredi, 2 août 1861, la dépouille chérie de notre si bonne Mère Xavier nous avait quittées pour aller attendre au milieu de ses autres Sœurs défuntes le grand jour de la résurrection. C'était, comme nous l'avons remarqué par avance, le premier vendredi du mois, anniversaire de son entrée dans l'Association du Sacré-Cœur en 1825.

On trouva dans le scapulaire de notre chère Mère, avec ses vœux

de religion, et du Sacré-Cœur, les deux écrits suivants par lesquels nous terminerons ces pages :

« O mon Jésus, ô mon bon Maître, je viens dans ce moment où je vous possède dans mon cœur, renouveler de toute la volonté de ce même cœur tous les vœux qui me lient à vous. Je vous demande pardon de les avoir si mal remplis jusqu'ici, et je m'adresse à vous pour obtenir la grâce de les accomplir désormais avec toute la fidélité que vous désirez de moi. Je vous conjure aussi, ô bon et aimable Jésus, de prendre tellement possession de moi, que je ne sois plus aucunement à moi, mais *toute à vous* : esprit, cœur, corps, actions, que tout soit pour vous et pour vous seul. Plus de moi, je vous en conjure; je n'ai que trop perdu d'années; il est bien temps de commencer! Mon Jésus, je connais ma faiblesse et ma lâcheté, il faut que vous fassiez tout; mais vous êtes assez bon pour cela et je l'attends de vous. Que tout ce que j'ai reçu de vous, et employé jusqu'ici à satisfaire ma vanité, soit employé à votre service; que j'y épuise ma santé et ma vie. Oh! l'heureuse mort, si j'étais victime de mon dévouement pour Vous! Je renonce à Satan, à toutes ses suggestions; plutôt mourir, ô mon Jésus, que de vous offenser! O Marie, refuge des misérables et ma tendre Mère, quoique je vous aime si peu, obtenez-moi donc enfin la grâce de vous aimer comme je le désire. Obtenez-moi aussi celle d'être toute à votre divin Fils et de mourir en faisant un acte d'amour.

» M. XAVIER.

» 25 décembre, messe de minuit. »

SECOND ÉCRIT.

« O mon Jésus, ô mon bon Maître, je renouvelle de tout mon cœur mes vœux, et je désavoue toute pensée, parole, action, sentiment qui pourrait y être contraire et vous déplaire.

» Je prétends par cet écrit vous protester que je veux toujours être à vous, et que j'aimerais mieux mourir que de vous offenser et de prendre plaisir à quelque chose qui pût vous déplaire. Vous me comprenez, mon Jésus? Acceptez cette protestation, et le désaveu que je fais d'avance de tout ce qui pourrait y être contraire. Je veux aussi par toutes mes respirations vous attirer en moi. En confirmation de ce désir, je porterai toujours sur moi cet écrit.

» Votre pauvre misérable enfant, servante, je n'ose pas dire épouse,

» M. XAVIER. »

TABLE

—

DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE Ier.

ENTRÉE AU COUVENT ET POSTULAT.

Mort du P. Ronsin. — Lettre remarquable de Maria à ce sujet. — Correspondance de Zéphirine de Kergariou, la Mère Saint-Jean-de-la-Croix. — Entrée de Maria aux Oiseaux. — Postulat. — Lettres à ses amis de Bretagne..... 1

CHAPITRE II.

VÊTURE ET PROFESSION.

Courte maladie de la Mère Marie-Anne. — Sa prise d'habit. — Sa Profession. — Lettres. — Ses fonctions au Noviciat. — Catéchisme. — La Congrégation des SS. Anges. — Les Enfants de Marie..... 30

CHAPITRE III.

LA MÈRE MARIE-ANNE SUPÉRIEURE A ISSY.

Pages de son journal. — Accueil des parents des élèves. — Soins aux enfants, — Aux pauvres. — Catéchisme. — Surcroît d'occupations 55

CHAPITRE IV.

LA MÈRE MARIE-ANNE ASSISTANTE ET MAITRESSE DES NOVICES.

Mort de la Mère Félicité. — La Mère Marie-Anne Assistante. — Maîtresse des Novices. — Vie commune. — Mortification. — Rapports avec ses Supérieurs, — Avec les Sœurs coadjutrices. — Direction écrite. — Charité. — Assistance des malades. — Vertus religieuses. — Dévouement au Saint-Siége. 82

CHAPITRE V.

CORRESPONDANCE.

Correspondance avec ses parents et amis pendant sa vie religieuse... 138

CHAPITRE VI.

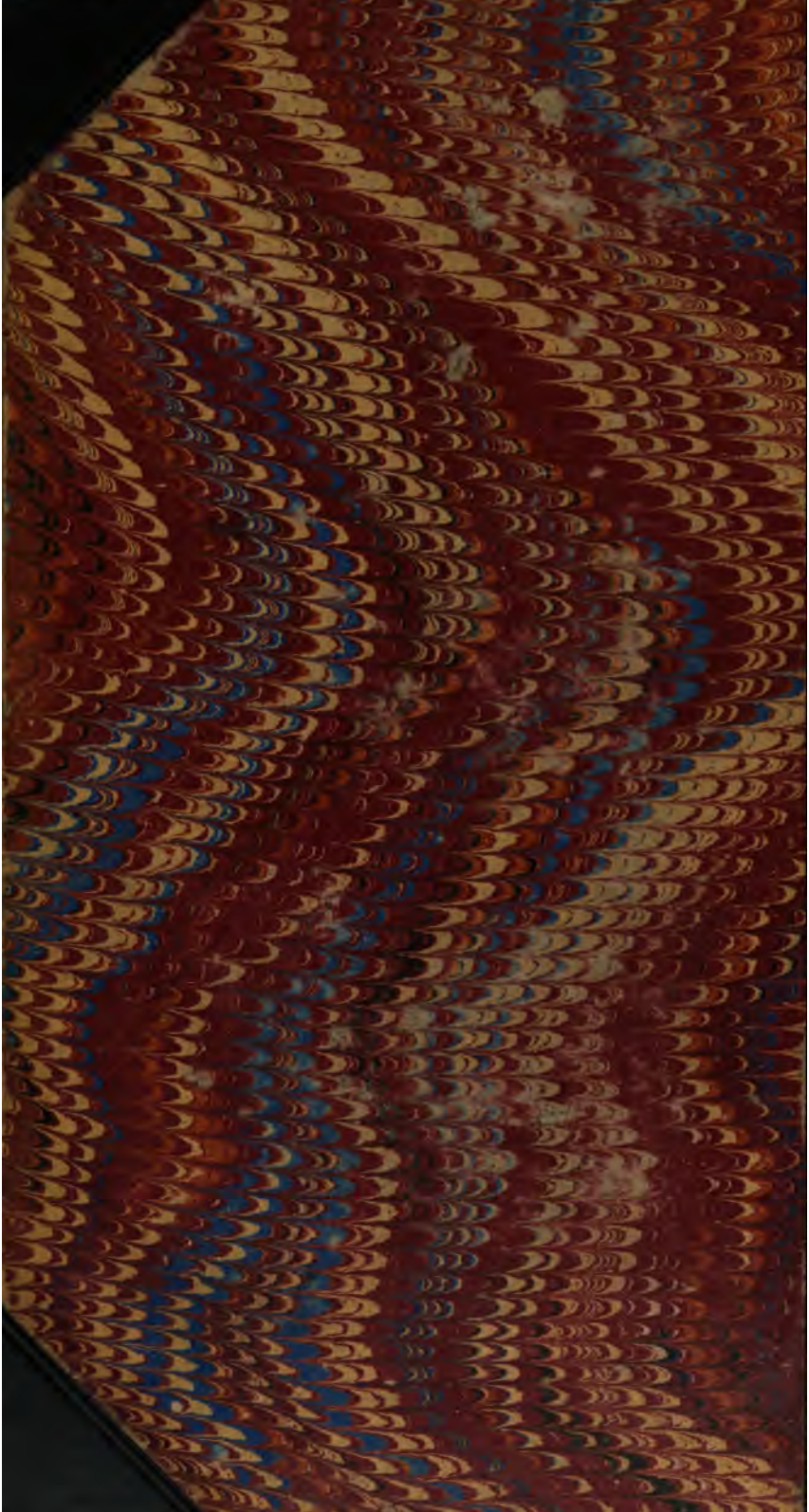
MORT DE LA MÈRE MARIE-ANNE.

Mort du R. P. Renault. — Mort de l'abbé Jean de La Mennais. — Dernières lettres. — Maladie. — Mort de la R. Mère Marie-Anne. 156

SUPPLÉMENT.

Notice sur la vie de la Mère Marie-Julie..... 175
Notice sur la vie de la Sœur Marie-Clémence..... 209
Notice sur la vie de la Sœur Marie-Dosithée..... 219
Notice sur la vie de la Mère Marie-Fourier..... 223
Notice sur la vie de la Mère Marie-Joseph..... 257
Notice sur la vie de la Mère Joseph-Marie..... 269
Notice sur la vie de la Mère Saint-François-Xavier..... 285

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Clermont-Ferrand, typographie MONT-LOUIS, rue Barbançon, 2.

550638